


GERALD
MESSADIÉ



L'IMPÉRATRICE FATALE

LE BÛCHER DU PHÉNIX

* *




roman



GERALD MESSADIÉ

L'IMPÉRATRICE FATALE

LE BÛCHER DU PHÉNIX **

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

L'Impératrice fatale :

I. *La Fille-Orchidée*, L'Archipel, 2012.

4 000 ans de mystifications historiques, L'Archipel, 2011.

Joséphine, l'obsession de Napoléon, L'Archipel, 2011.

Ramsès :

I*. Le Diable flamboyant*, L'Archipel, 2010.
II*. Le Roi des millions d'années*, L'Archipel, 2010.
III. *Taousert, celle qui s'empara du ciel*, L'Archipel, 2010.

Le Krach du sperme, avec le Dr Pierre Dutertre, L'Archipel, 2010.

Un espoir aussi fort :

I. *Les Années de fer*, L'Archipel, 2009.
II. *Les Années d'argent*, L'Archipel, 2009.
III. *Les Années d'or*, L'Archipel, 2009.

Jurassic France, L'Archipel, 2009.

Saladin, chevalier de l'islam, L'Archipel, 2008.

Padre Pio, ou les Prodiges du mysticisme, Presses du Châtelet, 2008.

Le Secret de l'Auberge rouge, L'Archipel, 2007.

Jacob, l'homme qui se battit avec Dieu:

I. *Le Gué du Yabboq*, L'Archipel, 2007.
II. *Le Roi sans couronne*, L'Archipel, 2007.

Le tourisme va mal ? Achevons-le !, Max Milo, 2007.

40 siècles d'ésotérisme, Presses du Châtelet, 2006.

Judas le bien-aimé, Lattès, 2006.

Marie-Antoinette, la rose écrasée, L'Archipel, 2006.

Saint-Germain, l'homme qui ne voulait pas mourir:

I. *Le Masque venu de nulle part*, L'Archipel, 2005.
II. *Les Puissances de l'invisible*, L'Archipel, 2005.

Cargo, la religion des humiliés du Pacifique, Calmann-Lévy, 2005.

Et si c'était lui ?, L'Archipel, 2005.

Orages sur le Nil :

I. *L'Œil de Néfertiti*, L'Archipel, 2004.
II. *Les Masques de Toutankhamon*, L'Archipel, 2004.
III. *Le Triomphe de Seth*, L'Archipel, 2004.

Trois mille lunes, Laffont, 2003.

Jeanne de l'Estoille :

I. *La Rose et le Lys*, L'Archipel, 2003.
II. *Le Jugement des loups*, L'Archipel, 2003.
III. *La Fleur d'Amérique*, L'Archipel, 2003.

L'Affaire Marie-Madeleine, Lattès, 2002.

Mourir pour New York ?, Max Milo, 2002.

Le Mauvais Esprit, Max Milo, 2001.

Les Cinq Livres secrets dans la Bible, Lattès, 2001.

25, rue Soliman-Pacha, Lattès, 2001.

Madame Socrate, Lattès, 2000.

Histoire générale de l'antisémitisme, Lattès, 1999.

Balzac, une conscience insurgée, Éditions n° 1, 1999.

David, roi, Lattès, 1999.

Moïse I. Un prince sans couronne, Lattès, 1998.

Moïse II. Le Prophète fondateur, Lattès, 1998.

Histoire générale de Dieu, Laffont, 1997.

La Fortune d'Alexandrie, Lattès, 1996.

Tycho l'Admirable, Julliard, 1996.

Coup de gueule contre les gens qui se croient de droite et quelques autres qui se disent de gauche, Ramsay, 1995.

29 jours avant la fin du monde, Laffont, 1995.

Ma vie amoureuse et criminelle avec Martin Heidegger, Laffont, 1994.

Histoire générale du diable, Laffont, 1993.

Le Chant des poissons-lunes, Laffont, 1992.

Matthias et le diable, Laffont, 1990.

La Messe de saint Picasso, Laffont, 1989.

Les Grandes Inventions du monde moderne, Bordas, 1989.

L'Homme qui devint Dieu :

I. *Le Récit*, Laffont, 1988.
II. *Les Sources*, Laffont, 1989.
III. *L'Incendiaire*, Laffont, 1991.
IV. *Jésus de Srinagar*, Laffont, 1995.

Requiem pour Superman, Laffont, 1988.

Les Grandes Inventions de l'humanité jusqu'en 1850, Bordas, 1988.

Les Grandes Découvertes de la science, Bordas, 1987.

Bouillon de culture, avec Bruno Lussato, Laffont, 1986.

La Fin de la vie privée, Calmann-Lévy, 1978.

L'Alimentation-suicide, Fayard, 1973.

Le Chien de Francfort, Plon, 1961.

Les Princes, Plon, 1957.

Un personnage sans couronne, Plon, 1955.

www.editionsarchipel.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant
ce livre, aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada, à Édipresse Inc.,
945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-8098-0908-4

Sommaire

Page de titre
DU MÊME AUTEUR
Page de Copyright
NOTE
Principaux personnages du second volume
1 - Une tulipe dans un vase de jade
2 - Humeurs pointues et soupçons au Grand Jardin de la Splendeur circulaire
3 - Grondements d'orage et apparition du turlupin Kang
4 - Le réveil du Dragon
5 - Les motifs d'énervement des mouches pékinoises en l'été 1898
6 - Chinoiseries, coups fourrés et grimaces : le coup d'État raté
7 - Une pantalonnade, la réapparition du Dragon et les tribulations d'un révolutionnaire à la solde de l'Empire britannique
8 - Le terroriste malgré lui
9 - Du rôle inattendu d'une bouteille de vin français
10 - La mort de la fée Carabosse et le rôle politique de la frivolité
11 - Des risques de prétendre prématurément réduire un dragon en boudin ou de le confondre avec une punaise
12 - Les soucis des seigneurs et le retour des *feng-shui*
13 - Prémices d'un combat contre des ombres
14 - « Huit millions d'hommes descendront du ciel

pour exterminer les Barbares ! »
15 - Billevesées, monstres et fantasmes
16 - Le défi et le visage des Phénix
17 - D'un ultimatum l'autre ou le piège et le piégeur piégé : la victoire secrète du « petit empereur »
18 - Le siège des légations et la genèse de la folie
19 - De « l'entreprise la plus pourrie jamais conçue par un cerveau humain» à la « Campagne des bavards »
20 - Ultimes spasmes de rage et gesticulations sanglantes
21 - D'un repas impérial de fèves au dîner des morts vivants et autres carabistouilles
22 - Le trou à rats
23 - Des visiteurs malgracieux et soudain, un dragon de fer…
24 - Le retour du Dragon
25 - Les concubines évanouies, les pékinois retrouvés et les frivolités instructives
26 - Du cauchemar à la sérénité : l'ascension du seigneur Yuan
27 - Le fantôme de l'empereur
28 - Un Dragon qui miaule et un Phénix qui picore du millet
29 - Fin de séance
30 - Un index qui tourne, une jambe qui traîne et une tête dans la fosse d'aisances
31 - Fausses nattes et couronnes de papier
EN GUISE DE POSTFACE
Bibliographie
DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR - L'IMPÉRATRICE FATALE
4 000 ANS DE MYSTIFICATIONS HISTORIQUES

NOTE

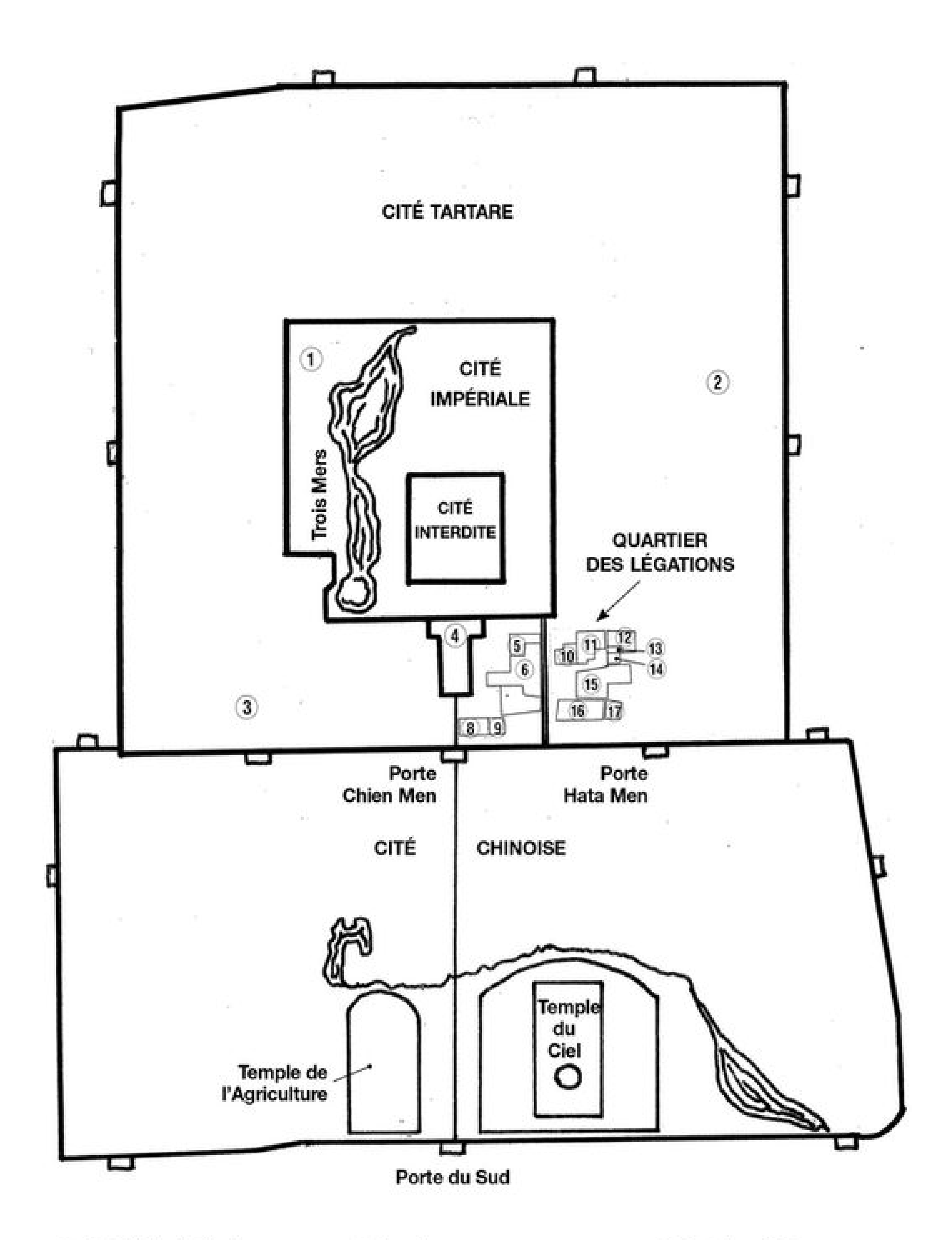
La transcription des noms chinois en caractères latins pose des difficultés presque insurmontables, d'abord du fait que ces caractères ne peuvent indiquer la prononciation correcte en chinois, qui comporte un accent sur certaines lettres, ensuite du fait que cette prononciation a elle-même varié en chinois à la suite des réformes entreprises dès le début du XXe siècle, notamment celles qui ont tendu à remplacer l'antique mandarin littéraire par le *paihua* ou langage courant.

À titre d'exemple, il existe ainsi trois orthographes latines différentes pour le personnage éponyme de ce livre: Cixi, Tz'u Hsi et Tseu-hi. Nous avons choisi cette dernière parce que plus compatible avec les possibilités ordinaires de prononciation. Ceux qui sont soucieux d'exactitude pourront rendre le *h* sifflant.

Par ailleurs, les noms sont ici transcrits selon la phonétique en usage à l'époque, avant la Réforme de la langue qui commença en 1910. La capitale est donc appelée Pékin et non Beijing.

Nous voulons espérer que les puristes pardonneront d'éventuels accents manquants…

Pékin au temps de Tseu-hi



1. Cathédrale du Nord
2. Cathédrale de l'Est
3. Cathédrale du Sud
4. Porte Tian'anmen
5. Académie Hanlin
6. Angleterre
7. Russie
8. États-Unis
9. Pays-Bas
10. Japon
11. Italie
12. Autriche-Hongrie
13. Poste impériale
14. Peking Club
15. France
16. Allemagne
17. Belgique

Principaux personnages du second volume

CHAO CHU-CHIAO, *membre de la faction des Chapeaux de fer*.

CHING, *prince impérial, plus tard Premier ministre*.

CHU (docteur), *médecin de la cour*.

CHUN (prince), *frère de l'empereur Hsien-feng, époux de la sœur de Tseu-hi et père de l'empereur Kuang-hsu*.

HART, Robert, *contrôleur général des douanes de l'Empire, anglais anobli par Tseu-hi au rang de mandarin, fin connaisseur de la Chine et autorité reconnue par les historiens*.

I, prince, *membre de la Bande des Huit*.

JUNG LU (général), *amour de jeunesse puis amant de Tseu-hi, plus tard vice-roi du Chihli, chef de l'état-major et Premier ministre*.

KANG YU-WEI, *lettré et* ming-shih*, agitateur réformiste et comploteur*.

KUANG-HSU (empereur), *fils du prince Chu et de la sœur de Tseu-hi*.

KUNG (prince), *frère de l'empereur Hsien-feng et ministre*.

LI, *Grand Conseiller de Hsien-feng, doyen des Chapeaux de fer*.

LIANG PI, *général qui tenta de défendre la dynastie Qing en 1911 et 1912*.

LI HUNG-CHANG (général), *vice-roi et personnage politique important*.

LI LIEN-YING, *Grand Eunuque de Tseu-hi qui succéda à An Dehai*.

LIN HSU, *jeune réformiste de la faction de Kang Yu-wei, conseiller de l'empereur Kuang-hsu*.

LIU KOUANG-TI, *jeune réformiste de la faction de Kang Yu-wei, conseiller de l'empereur Kuang-hsu*.

LUNG-JU, *épouse de l'empereur Kuang-hsu, fille du frère de Tseu-hi*.

MACDONALD, sir Claude, *ministre de Grande-Bretagne à Pékin pendant le siège des légations*.

MORRISON, docteur George, *médecin et correspondant du* Times *de Londres à Pékin, l'une des sources principales – et biaisées – sur les événements de l'époque*.

PICHON, Stephen, *ministre de France à Pékin pendant le siège des légations*.

PU-CHUN, *fils du prince Tuan et premier héritier désigné du trône impérial avant Pu Yi*.

PU YI, *dernier empereur de Chine, puis empereur du Mandchoukouo*.

SATOW, sir Ernest, *ministre de Grande-Bretagne à Pékin pendant les négociations de paix*.

SEYMOUR, sir Edward (amiral), *chef de l'expédition malheureuse de secours aux assiégés pendant le siège de Pékin*.

TAN SSU-TUNG, *jeune réformiste de la faction de Kang Yu-wei, conseiller de l'empereur Kuang-hsu*.

TONG-ZHI, *fils de Hsien-feng et de Tseu-hi, empereur de 1873 à 1875*.

TSEU-AN, *épouse légitime de l'empereur Hsien-feng, l'une des deux impératrices douairières avec Tseu-hi*.

TUN le Second, TUAN et LAN (princes), *fils du prince Tun et activistes nationalistes mandchous*.

WENG TUNG-HO, *tuteur de l'empereur Tong-zhi, membre du Conseil des censeurs*.

HSIEN-FENG, *fils de Tao-kouang, empereur de 1851 à 1861, père de l'empereur Tong-zhi*.

YANG CHUNG, *membre du Conseil des censeurs, conservateur allié des princes Kang I et Tuan*.

YANG JUI, *jeune réformiste de la faction de Kang Yu-wei, conseiller de l'empereur Kuang-hsu*.

YEHENARA, *nom de jeunesse de Tseu-hi, remplacé par Lan Er avant Tseu-hi*.

YUAN CHIH-KAI (général), *féal et homme de main de Li Hung-chang auquel il succéda*.

YU HSIEN, *gouverneur de la province du Shensi (capitale Xian), où la famille impériale s'exila*.

1

Une tulipe dans un vase de jade

Rouge ardent ou corail clair, orange acide ou bien crépusculaire, les corolles de satin serties entre des feuilles pareilles à des sabres dressés. Le regard de l'impératrice douairière Tseu-hi s'y perdait et s'en enchantait à la fois. Ces plates-bandes comptaient parmi les gemmes des jardins du Grand Jardin circulaire, restaurés laborieusement après les saccages infâmes des Barbares, mais inachevés par la faute de querelles sournoises sur les dépenses somptuaires de la cour.

Toutefois, le résultat était là, en ce printemps de l'année 1898 : un somptueux parterre de tulipes.

Les eunuques jardiniers qui avaient œuvré à ce spectacle de beauté rayonnaient: au ravissement évident de leur maîtresse se joignait la satisfaction d'une gratification généreuse.

— Et tu dis que ces fleurs sont originaires de l'Empire du Milieu? demanda Tseu-hi au jeune homme qui se tenait à distance respectueuse, lui-même pareil à une grosse tulipe renversée, dans sa robe de mandarin de deuxième classe en satin rouge.

— Oui, Majesté. Elles ont été découvertes par des voyageurs dans les monts du Tien-shan, il y a dix siècles.

Les monts du Tien-shan, « Montagnes célestes», formaient cette chaîne isolant la Chine de la Russie et de l'Afghanistan, mais le mandarin se garda de la pédanterie qui eût consisté à le rappeler à l'impératrice.

Tseu-hi contemplait toujours ces corolles rigides et fières, presque viriles, si différentes des assemblages délicats de

pétales qui caractérisaient leurs sœurs, anémones, roses ou azalées. Presque des lotus de terre. Sans doute des marchands s'étaient-ils laissé charmer par des fleurs capables de résister aux froids infernaux et à la sécheresse des montagnes. Elle imagina l'un de ces voyageurs descendant de son chameau pour déterrer quelques bulbes et les fourrer dans un sac.

— On pense qu'à l'époque, elles étaient seulement rouges. Les voyageurs en ont emporté des oignons dans l'Empire ottoman, où des jardiniers experts les ont cultivées et ont multiplié leurs couleurs. Ils en ont même produit des noires. Ils appelaient cette fleur « tulp ».

— Noires ! répéta Tseu-hi. Quelle folie !

— Après les Perses, des Barbares de l'Ouest, les Hollandais, s'en sont épris jusqu'à la folie. Il y a deux siècles et demi, ils payaient un oignon de cette fleur jusqu'à mille taëls d'argent.

— Mille taëls !

Le groupe de courtisans qui écoutaient aussi l'exposé du jeune mandarin fit bruyamment écho à la surprise de l'impératrice. Mille taëls !

— Es-tu sûr de ce que tu dis?

— Oui, Majesté. La folie des tulipes, qui avait duré deux ans, faillit ruiner le royaume hollandais.

Tseu-hi étouffa un petit rire.

— Il en ira ainsi de bien des trésors de l'Empire, conclut-elle. Car l'Empire est le cœur des trésors du monde. Il en recèle bien plus que toutes les terres extérieures.

Et tenant à la main une tulipe rouge corail, comme un symbole de la suprématie de l'Empire sur toutes choses terrestres, l'impératrice reprit sa promenade.

Quand elle regagna le Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur, un messager de la Cité interdite l’y attendait. Elle le connaissait : Weng Ching, mandarin de première classe, secrétaire du prince Tuan, l’un des oncles de l’empereur Kuang-hsu, et l’un des plus farouches défenseurs de la dynastie, les Chapeaux de fer. À sa vue, il s’inclina et mit le front contre terre, exécutant ainsi le *kau tau* de rigueur.

— Relève-toi. Qui t’envoie?

— Le prince Kung, Majesté.

C’était peu probable. Kung, malade depuis plusieurs semaines, ne s’occupait presque plus des affaires de l’Empire, ni d’ailleurs de ce monde, et n’aurait guère eu recours aux services d’un secrétaire du prince Tuan pour livrer un message à l’impératrice. Devinant que Weng avait dissimulé le nom de son mandataire, par méfiance à l’égard des courtisans et des eunuques, Tseu-hi le fit entrer dans la salle d’audiences et pria son Grand Eunuque Li de la laisser seule avec son visiteur. Elle s’assit sur son trône de laque rouge et lui indiqua un siège.

— C’est Tuan qui t’envoie, n’est-ce pas?

— Oui, Majesté. Je n’ai pas voulu…

— Je l’ai compris. Pourquoi ton maître n’est-il pas venu lui-même ?

— Majesté, le moindre de ses gestes est surveillé. S’il était venu personnellement, cela aurait alerté nos ennemis. Ils sont sur le qui-vive depuis plusieurs jours et la moindre alarme pourrait les pousser à une initiative inconsidérée.

Une moue imperceptible abaissa les commissures des lèvres de Tseu-hi.

— Que se passe-t-il?

— La situation évolue d’une façon qui paraît dangereuse à mon auguste maître. Sa Majesté l’empereur a ouvert la porte à des voix qui prétendent être celles du peuple et qui ne sont que celles de la sédition. L’empereur ignore que ces voix, qui se présentent comme celles du bon conseil, répandent des rumeurs ignobles sur Leurs Majestés.

— Sur moi?

— Sur Ta Majesté, oui. Et sur l'empereur lui-même.

La bouche de Tseu-hi se durcit. Le Grand Eunuque l'avait informée, en termes certes voilés mais néanmoins précis, que ces on-dit se déguisaient sous la forme de récits historiques sur l'impératrice Wu qui avait régné mille ans auparavant. Elle avait voulu croire que les rumeurs n'avaient atteint que des franges de la populace, mais là, elle devait admettre que la Cité interdite aussi en était informée.

— Sa Majesté l'empereur ignore aussi que ces voix sont à la solde des étrangers. Elles sont payées par le Japon, l'Angleterre, la France, la Russie et d'autres pays rapaces pour semer la révolte dans l'Empire et entraîner la chute de son Auguste Maître.

— Peux-tu désigner des coupables?

— Oui, Majesté. L'un des plus connus, des plus actifs et des plus méprisables est un certain Kang Yu-wei, qui se présente comme un érudit, mais qui est un esprit creux, chargé par nos ennemis de répandre des fadaises pires que celles des T'ai-p'ing, sous prétexte d'aider à la réforme de l'Empire.

À l'évocation des T'ai-p'ing, Tseu-hi ne put maîtriser un tressaillement de la main.

— Qu'espère de moi le prince Tuan?

Le mandarin Weng médita sa réponse.

— Il espère que l'information ranimera en Ta Majesté l'héroïque esprit qui, depuis la mort de l'auguste Hsien-feng, a protégé l'Empire contre ses ennemis. Il souhaite que tu fasses davantage valoir ta clairvoyance auprès de son auguste successeur.

Tseu-hi demeura un moment sans répondre. Cela faisait près de deux ans qu'elle s'était retirée de la vie politique. Elle en avait laissé les labeurs et les poisons à l'empereur Kuang-hsu, afin qu'il y fît son apprentissage. Mais peut-être

les sucs de la dynastie Qing s'étaient-ils épuisés. La main de Kuang-hsu manquait de fermeté. Son corps aussi, d'ailleurs.

— Il faut quand même réformer l'Empire, dit-elle sans conviction.

— Pas par des ennemis, Majesté ! s'écria Weng Ching.

Il partageait à l'évidence les convictions de son maître, le prince Tuan, et celles des alliés de ce dernier, les Chapeaux de fer.

— Me voilà alertée, dit-elle pour conclure l'entretien.

Il déposa alors sur une table un ouvrage enveloppé dans une gaine de soie :

— Ceci, Majesté, est une preuve des vilenies que mon maître dénonce.

Elle le remercia et appela le Grand Eunuque pour reconduire le visiteur. Elle devina que les jours de contemplation des tulipes étaient comptés.

Elle ouvrit le livre et, quelques instants plus tard, sursauta d'indignation. Comment osait-on ! À la stupeur de Li, elle referma violemment l'ouvrage et se leva pour le déposer dans un secrétaire.

Le nom de l'infâme Kang résonnait toujours à ses oreilles tandis que Li s'emparait de la tulipe rouge cueillie par sa maîtresse et la plaçait dans un petit vase de jade vert.

Celle qu'on avait appelée la Fille-Orchidée se délecta un bref instant de cette image. Elle s'identifia fugitivement à cette fille de l'Empire, droite et vaillante, protégée par les sabres de la dynastie. Mais elle savait par-devers elle qu'il n'y avait de place que chez les artistes pour les femmes et les fleurs. La défense du Dragon exigeait des guerriers et ne tolérait ni la retraite ni les jardins.

Elle eût pourtant souhaité prolonger sa contemplation des tulipes, des nénuphars, des azalées…

2

Humeurs pointues et soupçons au Grand Jardin de la Splendeur circulaire

Des envols de robes précipités pareils à une fuite de pigeons dans une basse-cour, des trottinements accélérés de chaussons de feutre évoquant une panique de lapins dans un clapier: deux jours plus tard, l'alerte ordinaire des eunuques dans ces circonstances prévint Tseu-hi de l'arrivée de son neveu l'empereur au Grand Jardin, avant même que Li fût venu l'annoncer. Eunuques et serviteurs courant dans les allées, ordres criés dans les palais voisins par des voix flûtées, Kuang-hsu, fuyant les touffeurs et les mouches implacables de Pékin, venait se réfugier dans la fraîcheur parfumée des acacias, des magnolias et des épicéas.

Peu après son installation au Palais de la Douce Rosée, comme d'habitude, il se fit annoncer au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur, celui de Tseu-hi, et commanda au Grand Eunuque Li du thé au chèvrefeuille. Il s'assit. Quand Li apporta le plateau d'argent avec la théière et les bols, il commanda alors du café. Quelques minutes plus tard, Li revint avec un autre plateau, une cafetière et des bols.

— Dois-je remporter le thé, Majesté?

— Non, laisse-le.

Le regard de Kuang-hsu oscilla du bol de thé au bol de café, aussi gai que s'il avait dû choisir entre la pendaison et la noyade.

Pendant ce temps, Tseu-hi considéra son visiteur comme si elle ne l'avait jamais vu. Ou peut-être ne s'était-il jamais montré sous ce jour: un daim. Ce n'était pas neuf: il avait toujours été fluet et ses grands, trop grands yeux sombres pour un si petit visage accentuaient la ressemblance avec le cervidé. Mais là, une insolence nouvelle dans le regard, une brusquerie inconnue dans les gestes et des attitudes impérieuses révélaient un daim effronté malgré l'indécision.

Même les pékinois, d'habitude empressés auprès des visiteurs, ne lui manifestèrent pas grande amitié : après l'avoir flairé comme de routine, ils retournèrent s'installer sur leurs coussins de satin.

Il était pourtant l'empereur. Troisième version physique que Tseu-hi avait connue, dans ses soixante-trois ans de vie, de ce personnage mirifique et sacré que devait être le seigneur absolu de l'Empire du Milieu. Il n'était guère plus convaincant que les précédents : Hsien-feng, dont elle avait été la concubine, frêle et tuberculeux, donc voué à une mort précoce, Tong-zhi, leur fils, éphémère damoiseau syphilitique et coureur de garçons qu'elle avait dû pousser aux portes de la mort, et celui-ci, qui ne courait rien du tout et qui était probablement stérile.

Il toisa le Grand Eunuque Li d'un regard sec et déclara que son entretien avec l'impératrice serait privé. Li s'inclina donc et sortit. Seuls demeurèrent les pékinois.

Finalement, Kuang-hsu préféra du café.

— C'est un travail exténuant que de planter une forêt nouvelle alors que les vieux arbres refusent de se laisser abattre, dit-il.

— Le propre des vieux arbres est d'étendre leurs racines loin dans la terre.

— Comme des serpents, ajouta-t-il avec dépit.

— Je suppose que je connais les noms de ces vieux arbres?

— Oui, je le pense. Li, Kung, Weng. Et leurs laquais. Nous avions cru démettre Li, reprit-il, nous ne lui avons enlevé

que son titre. Il est plus puissant que moi !

Tseu-hi écouta, le regard mi-clos. Son favori, son amant, le seul homme en qui elle eût confiance, le général Jung Lu, lui avait décrit en détail le pouvoir tentaculaire de Li Hung-chang. Oui, officiellement, l'ancien vice-roi n'était plus personne à la cour. Mais il comptait tant de protégés et clients dans l'Empire qu'il détenait, en effet, plus de pouvoir que l'empereur: généraux, gouverneurs de provinces, chefs de police, magistrats, présidents de banques et de sociétés chinoises, chefs des postes et télégraphes et même chefs de sectes, triades et bandes criminelles, tous gens qui lui devaient leurs carrières et lui payaient des prébendes parce qu'il assurait leur sécurité. Li était immensément riche. Et demeuré membre du ministère des Affaires étrangères, le *Tsungli Yamen*, il entretenait des relations suivies avec des diplomates et des journalistes étrangers, c'est-à-dire qu'il pouvait aussi influencer la politique des Occidentaux.

— Il a soixante-quinze ans, observa Tseu-hi. Il ne te gênera pas longtemps.

— Pour le moment, il me gêne à chaque jour de sa vie.

— Mais nul n'y peut rien, tu le sais.

Kuang-hsu fit une grimace.

— Puis Kung.

— Il est malade depuis des semaines, il n'en a plus pour longtemps.

— Au diable ! Lui aussi a ses partisans.

— Quand il sera mort, ils chercheront un autre maître.

— Ce sera Li.

— Peut-être pourras-tu en attirer quelques-uns.

La suggestion ne sembla pas enthousiasmer Kuang-hsu.

— Et Weng ! Il me rend malade !

Tseu-hi le savait de longue date. Déjà, quand il était adolescent, l'empereur s'était maintes fois rebellé contre son Grand Tuteur, Weng Tung-ho, personnage phraseur et sentencieux, d'abord soucieux du respect de la tradition et de l'étiquette, hostile à toute initiative qui pourrait donner à

penser que l’Empire se lançait sur des voies inconnues, donc périlleuses. Maintenant Grand Conseiller du trône, Weng faisait peser son autorité d’un poids encore plus lourd sur le jeune empereur.

— Dès que l’on discute d’une réforme, par exemple de la modification des pouvoirs d’un gouverneur de province, il dresse le doigt pour expliquer que ce n’est pas possible pour une infinité de raisons, qu’il va chercher je ne sais où.

— Weng est très respecté, tu le sais. Il faut le manipuler par la ruse.

— J’en ai marre de la ruse !

Tseu-hi jugea inutile de tancer le garçon : cela ne ferait que renforcer son esprit de révolte contre tout ce qui se référait aux traditions de l’Empire mandchou.

— Écoute, déclara Kuang-hsu en posant sèchement son bol vide sur le plateau d’argent, le seul moyen de réduire ces gens au néant auquel ils appartiennent est de faire avancer mon programme de réformes.

Un lettré intuitif eût pu déchiffrer sur le visage de l’impératrice la question suivante : « Quelles réformes peut-il concevoir, lui qui ne sait rien de l’Empire, pour ne pas parler de la vie?» Mais Kuang-hsu ne regardait pas Tseu-hi… et il n’était pas intuitif. De toute façon, il fallait un regard bien plus aiguisé que le sien pour deviner ces questions car, avec les années, le masque du « vieux Bouddha», comme le Grand Eunuque Li surnommait affectueusement sa maîtresse, devenait de plus en plus indéchiffrable.

Comme il était pareil à ces bestioles qui décampent au moindre signe qu’elles croient hostile, elle se garda de contester l’utilité des réformes; elle y était elle-même favorable, dans la mesure où elles renforçaient l’Empire, comme l’adoption des méthodes occidentales de formation des militaires. Elle s’était même résignée à l’introduction du mystérieux télégraphe et du téléphone, bien qu’elle les soupçonnât toujours de contrarier les esprits de la terre, les *feng-shui*.

— J’aurai besoin de ton concours, dit-il en croyant l’amadouer. Je compte réaliser mes réformes en cent jours. J’appellerai cette opération les Cent Jours.

Elle hocha la tête. Elle était partisane de l’extension des pouvoirs des conseillers critiques, bien utiles contre la corruption, mais hostile à la réforme pour la réforme.

— À ce propos, dit-elle, je t’invite à la prudence à l’égard de tes conseillers.

Il fit des yeux ronds, tel un lérot surpris dans les branches d’un cerisier.

— Que saurais-tu de mes conseillers?

— Que certains sont des ennemis de la dynastie et des agents de l’étranger.

Il connaissait trop bien l’étendue des réseaux de Tseu-hi pour contester ses informations. Elle se dirigea vers un cabinet, l’ouvrit et en tira un livre qu’elle lui tendit. C’était celui que lui avait remis, deux jours auparavant, le mandarin Weng Ching : *Histoire édifiante de la très illustre impératrice Wu*. Il le feuilleta et tomba sur une illustration épicée ; il réprima un haut-le-corps, lut quelques lignes et grommela.

— Il s’agit d’une impératrice d’autrefois.

— En fait, il s’agit prétendument de moi. Tu ne peux l’ignorer. Et tu n’es pas mieux traité dans cet ouvrage et dans des tas d’autres qui circulent dans les grandes villes. Ils prolifèrent de façon prodigieuse.

— Quel rapport avec mes conseillers?

— Ces ordures sont confectionnées et répandues par les *ming-shih* auxquels appartiennent certains de tes conseillers. Beaucoup des lettrés qui se piquent de tout savoir en matière de réformes sont des *ming-shih*.

C’était la première fois que Kuang-hsu entendait ce mot dans la bouche de Tseu-hi. Il désignait des étudiants et des amateurs divers, les uns véritablement érudits, les autres se piquant de l’être, tous enclins à discourir des soirées entières et à réinventer le monde.

— Ils t'adressent des mémoires auxquels tu serais tenté de faire crédit.

Kuang-hsu parut à la fois déconcerté et contrarié.

— Il en est parmi eux qui sont dignes d'attention.

— Pas Kang.

Il leva les yeux, cette fois réellement surpris.

— Kang Yu-wei, précisa-t-elle.

Au bout d'un moment de silence, il se leva.

— Je vais m'informer, dit-il avec une pointe d'humeur. Voyons-nous au dîner.

*

Quand il revint dans le salon, le Grand Eunuque Li fit emporter par un jeune eunuque les plateaux et les bols vides.

L'impératrice ruminait, assise.

Il connaissait la situation et, en dépit de sa grande familiarité avec sa maîtresse, ne jugea pas utile de la commenter ou de se renseigner sur une éventuelle évolution. L'empereur prétendait réformer l'Empire et n'y entendait pas grand-chose. Et l'impératrice savait que toute imprudence pourrait être fatale, car elle ferait le jeu des deux camps d'ennemis guettant aux portes : la vieille garde conservatrice, les Chapeaux de fer et les Purs, et ces bandes d'agitateurs agités qui commençaient à pulluler dans la capitale comme dans les autres villes et qui nourrissaient le même projet : renverser l'empereur et le remplacer par un homme de leur choix. Ils ne différaient que sur un point : la vieille garde entendait maintenir l'hégémonie mandchoue et les agités, presque tous des *ming-shih,* ne rêvaient que d'y mettre fin.

La soirée fut morne et de surcroît déplaisante pour Tseu-hi, du fait de l'indifférence que l'empereur témoignait à son épouse Lung-ju, encore plus coincée que d'habitude. Si au

moins il y avait eu un spectacle ! Mais non, les acteurs et les décors de la prochaine représentation n'étaient pas prêts. L'empereur se retira tôt. Tseu-hi prolongea la soirée afin de dissiper la crispation qui s'était répandue dans l'assistance comme une mauvaise odeur. Chacun, en effet, avait ses informations en provenance de la Cité interdite, et comme la plus grande partie de la cour se composait de membres héréditaires de l'aristocratie, pour eux, les nouvelles n'étaient pas bonnes. L'empereur sacquait à tour de bras des fonctionnaires de l'antique administration, dont des parents et des amis.

L'attitude même de l'empereur n'était guère rayonnante : son expression tendue laissait présager des orages.

Dès le lendemain matin, il reçut des visiteurs de Pékin, des inconnus dont personne ne savait rien.

Tseu-hi aspirait à la présence de Jung Lu, le vaillant général qui exsudait la force et répandait la confiance. Celui-là, on le savait, ne participait pas à la coterie de ces damnés *ming-shih* qui voulaient tout changer. Mais le général n'était pas à sa disposition : il ne quittait que rarement son poste de commandant de la Garde Armée de Pékin, chargée de veiller à maintenir l'ordre dans la capitale. Il était désormais l'un des plus loyaux défenseurs de la dynastie et, grâces fussent rendues au ciel, il était dans celles de Kuang-hsu. Ainsi, il avait été nommé Grand Secrétaire adjoint et président du Conseil de guerre, et il était désormais membre du *Tsungli Yamen*.

Elle leva les yeux et son regard tomba sur la tulipe dans le vase de jade. L'eau semblait l'avoir revigorée et un coup d'œil à l'intérieur révéla un cœur jaune, de la couleur symbolique de l'Empire.

Cette fleur était décidément son symbole. Indifférente aux humeurs qui l'environnaient, splendide et fière dans sa garde de sabres verts.

3

Grondements d’orage et apparition du turlupin Kang

À quelque deux semaines de là, au début mai 1898, un messager venu de la Mer du Nord annonça à Tseu-hi que le prince Kung était mort. Puis il partit porter son message à la Cité interdite.

L’empereur s’en réjouirait sans nul doute, mais à tort: Kung avait été le vigilant gardien de la dynastie. Hautain, impérieux, manipulateur, il avait longtemps convoité le trône pour lui-même, mais il avait sauvé de la mort les deux impératrices douairières et le tout jeune empereur Tong-zhi lors du retour de l’exil de Jehol, et il avait ensuite contribué à l’écrasement de la Bande des Huit. Disgracié pour arrogance et abus de pouvoir, il s’était vengé de façon infâme, en faisant exécuter le favori de Tseu-hi, An Dehai. Mais en dépit de l’animosité qu’elle lui avait portée, Tseu-hi admettait que son influence et celle de Li Hung-chang avaient été stabilisatrices. Dans les circonstances actuelles, sa disparition pouvait être considérée comme une perte.

Jung Chou, la fille du prince, vint, en larmes, demander à Tseu-hi la permission de se rendre auprès de la dépouille de son père. L’impératrice la consola de son mieux et l’y autorisa. Elle avait adopté cette princesse depuis que celle-ci avait huit ans et ne l’avait jamais regretté. Jung Chou lui vouait, en effet, autant de fidélité qu’à son propre père et, n’ayant jamais connu sa mère morte en couches, elle avait trouvé en Tseu-hi l’affection que les autres épouses et concubines de Kung n’avaient pas su ou voulu lui accorder.

En tant que membre de la famille impériale, Kung aurait des obsèques nationales et serait enterré à la grande nécropole de l'Est, dans une Demeure de Joyaux. Douairière du clan, Tseu-hi serait tenue d'y assister, mais le deuil serait conduit par l'empereur, neveu du défunt.

La mise au tombeau de celui qui avait été l'un des membres éminents des conservateurs rallia la foule considérable de ceux-ci. L'occasion leur avait paru bonne pour manifester leur existence. Observant de sa litière l'affluence des faux endeuillés, Kuang-hsu parut mécontent:

— Ils sont venus aussi nombreux pour me narguer et me montrer leur puissance, maugréa-t-il.

Quand il regagna la Cité interdite, un édit annonça le lancement des Cent Jours à la date du 11 juin. Copie en fut remise à Tseu-hi. Celle-ci la parcourut et n'y vit que des projets grandioses sur le financement desquels on pouvait s'interroger, et dont l'efficacité dépendrait de la valeur des hommes qui l'assumeraient.

Quatre jours plus tard, le 15 juin 1898, alors que Tseu-hi, au Grand Jardin, s'apprêtait à commencer sa collation de la mi-journée, c'est-à-dire à picorer dans la profusion de mets étalés devant elle, un messager arriva, dépêché, annonça-t-il, par le prince Tuan.

Les dames de compagnie, les servants de table et les eunuques guettaient la réaction de l'impératrice : elle fut telle que les dames en restèrent les baguettes en l'air.

— Par la queue du tigre ! gronda-t-elle.

Le juron populaire n'était pas de ceux qu'on se fût attendu à entendre dans une bouche impériale et encore moins celle d'une femme. Le cliquetis des baguettes reposées par les convives préluda à un long silence.

Tseu-hi regarda autour d'elle: des masques figés dans l'attente de quelques paroles d'explication. De toute façon, la nouvelle serait connue dans la soirée par le relais d'autres messagers expédiés par les fonctionnaires.

— Le Grand Conseiller Weng a été démis, annonça-t-elle.

Pas besoin d'être grand clerc pour mesurer le séisme. Toutes ces femmes et les quelques mandarins présents comptaient des parents et des amis dans le personnel de la Cité interdite ; ils savaient que Weng était l'un des plus éminents personnages de l'Empire, et aussi le symbole du courant conservateur.

Tseu-hi se résolut à reprendre le repas interrompu, mais l'appétit avait disparu. Ah, ils commençaient bien, les Cent Jours !

Deux menaces se dressaient à l'horizon: d'abord, une réaction violente de la vieille garde et des Chapeaux de fer, Tuan évidemment, puis deux autres Grands Conseillers, Kang I et le prince Li (aucun rapport avec l'ancien vice-roi Li). Ensuite, des menées subversives des réformistes les plus enragés, telles que des émeutes dans les grandes villes ; ces gens pourraient prendre le renvoi de Weng pour un encouragement et seraient tentés de précipiter les événements.

Aucun homme politique ne séjournait au Grand Jardin. Tseu-hi ne pouvait discuter de la situation avec personne. Le besoin de voir Jung Lu se fit encore plus pressant, cette fois pour raison d'État. Mais le moment était mal choisi pour le convoquer.

*

Le destin vint au secours de Tseu-hi. Le lendemain matin, le général lui-même se présenta au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur.

— J'ai deviné que tu souhaiterais m'interroger, dit-il. Je retournerai à Pékin dès que tu m'auras fait l'honneur de tes questions.

— Que le ciel te comble. Que penses-tu?

— Que c'était prévisible. L'empereur est désormais décidé à n'en faire qu'à sa tête.

— Et que va-t-il se passer?

— Dans l’immédiat, rien. Les réformistes s’estiment encouragés par le renvoi de Weng et ils pensent qu’ils auront plus à gagner en cultivant la faveur impériale. La vieille garde n’a pas les moyens de tenter un coup, c’est-à-dire de démettre l’empereur pour le remplacer par le fils de Tuan, Pu-chun. Elle va donc accroître sa pression sur toi pour que tu reprennes les rênes du pouvoir.

— Mais comment? On dirait que le pouvoir est à portée de ma main et que je n’ai qu’à faire un geste pour réduire Kuang-hsu à la docilité !

— Je sais. Mais tu possèdes le droit de veto. Tu peux annuler les édits de l’empereur.

— Il faudrait que je m’en serve du matin au soir ! Crois-tu que cela soit une solution?

— Non, comprends-moi, ce n’est pas du tout ce que je conseille: c’est ce que croient les Chapeaux de fer. Je sais que tu es partisane de réformes pourvu qu’elles renforcent l’Empire.

Tseu-hi vida son bol de thé. Elle s’était échauffée. Le breuvage parut la rasséréner.

— Et maintenant, que dois-je faire?

— Rien pour le moment qui puisse éveiller la méfiance de l’empereur et, encore plus, celle des réformistes. L’empereur sait la confiance que tu me portes et il pourrait soupçonner que ce sont mes conseils qui t’auraient portée à adopter une attitude hostile à son égard. Cela, en retour, m’affaiblirait. Et sans bénéfice pour personne.

— Et après ?

— La situation ne peut manquer d’évoluer au fur et à mesure des réformes. L’un et l’autre camps seront alors enclins à commettre des erreurs. Nous aviserons.

Attendre les erreurs de l’adversaire. Tseu-hi reconnaissait bien là le caractère de Jung Lu : ne jamais avoir l’air de prendre parti et n’agir que selon la tradition.

— Je m’inquiète, reprit-il, d’un meneur des réformistes qui assaille l’empereur de mémoires que personne ne lui a demandés et dont je n’entends pas dire grand bien.

— Qui est-ce?

— Un certain Kang Yu-wei.

— Encore lui !

— L’empereur nous a annoncé que nous pourrions l’interroger ce soir.

— L’interroger? À l’intérieur de la Cité interdite?

— C’est ce qu’il semble. Je t’en informerai.

— Et l’armée?

— Je vais devoir manœuvrer très prudemment. Je ne crois pas très sage de conserver Tuan comme adjudant général des Huit Bannières. Je t’en reparlerai. Je dois repartir, maintenant, dit-il en se levant.

Tseu-hi se leva aussi. Elle fit face au général et posa la main sur sa poitrine.

— Je sais, dit-il. Dès que le calme reviendra, je prendrai un peu de repos. Auprès de toi.

Il gagna la porte et se retourna :

— Une dernière information : le fils présumé de Tong-zhi[1] est mort.

— Mort?

— Le choléra, dit-on.

Il haussa les épaules et ouvrit la porte.

*

Quand Jung Lu fut parti, le Grand Eunuque Li rentra dans le salon et s’empressa d’aller fermer les fenêtres. Des grondements d’orage secouaient la matinée. Pour Tseu-hi, ils étaient symboliques.

La pluie crépita sur les vitres.

— Dis aux eunuques de prendre le grand parapluie. Je vais me promener.

C’était une de ses plus anciennes lubies : se promener sous la pluie. Li fit la grimace.

— Majesté, je ne crois pas…

La foudre qui s’abattit au bout de l’allée lui coupa la parole. Tseu-hi sursauta et lança un regard perfide au Grand Eunuque.

— Bon, je sais ce que tu ne crois pas, dit-elle en riant.

Elle piqua un abricot confit dans un bol et se rassit. Un nom lui trottait dans la tête : Kang Yu-wei. Celui-là, elle lui ferait payer ses impudences.

La mort? Non, ce serait trop rapide.

*

Ce nom-là en intéressait bien d’autres que l’impératrice douairière. À commencer par le Grand Conseiller démis, Weng. Perdre aux échecs n’enlève pas le goût du jeu.

Puis le prince Tuan : il s’inquiétait de la camarilla menée par plusieurs membres du Conseil des censeurs contre le président du Conseil des cérémonies, Hsu Ying-kuei, qu’ils accablaient de reproches. Et Tuan savait que les meneurs de cette offensive étaient des réformistes amis d’un certain Kang Yu-wei. Paradoxe inquiétant, ils n’avaient pas été désavoués par l’empereur.

Également un autre Grand Conseiller, le prince Kang I, dont l’opposition à la vague réformiste était de plus en plus résolue et qui se trouvait donc sur la sellette. Or, Kang I était évidemment informé de l’existence de ce quasi-homonyme qu’il vouait aux gémonies.

Enfin, le conseiller oriental de la légation de Grande-Bretagne, qui connaissait Kang et qui s’inquiétait des tractations de ce dernier avec les agents japonais. Par l’entremise de leurs journalistes, les Anglais avaient

indirectement fourni à Kang Yu-wei l'atout qu'il convoitait le plus : la renommée. Grâce à celle-ci, non seulement il étendait et renforçait son influence sur les *ming-shih*, mais il gagnait en notoriété auprès des journalistes occidentaux, portés à écrire leurs articles d'après les apparences et les ouï-dire. Mais cela ne faisait pas tant l'affaire des Anglais que Kang devînt le jouet des Japonais ; ils ne se souciaient pas du tout de tirer les marrons du feu pour le Japon.

À l'ambassade du Japon, évidemment, on se félicitait de compter un allié objectif aussi précieux que Kang, chef de file de ceux qui voulaient s'inspirer de l'exemple japonais pour la réforme de l'Empire du Milieu. En effet, Kang avait réussi à se faire des partisans à l'intérieur même de la Cité interdite. Si ce projet aboutissait, le Japon aurait la haute main sur les projets de la Chine et cela ne pourrait que bénéficier à l'Empire du Soleil Levant. Mais les diplomates japonais se disaient aussi qu'un personnage tel que Kang devait susciter bien des convoitises des puissances occidentales et qu'il était nécessaire de garder sur lui un œil vigilant.

À la légation de Russie, l'influence croissante de Kang éveillait bien des curiosités. Qu'est-ce que c'était que ce bonhomme et que voulait-il faire? Une réforme de l'Empire? Et pourquoi pas celle des nuages? La réforme en vue menaçait-elle l'emprise de la Russie sur la Mongolie?

Les réseaux d'informateurs de tous ces diplomates furent priés de les renseigner sur ce personnage surgi de nulle part. Les rapports sur Kang abondaient donc au moment où Tseu-hi commençait à s'intéresser à lui.

Kang Yu-wei était un petit bonhomme à face de lune garnie de fines moustaches, d'une cinquantaine d'années.

Cantonais d’origine, il avait été élevé par des hommes, son grand-père, un professeur et un fonctionnaire. Cabotin et hâbleur dès son jeune âge, il s’était persuadé qu’une « mission historique » l’attendait et racontait à qui voulait l’entendre qu’une lumière rouge avait empli la maison à l’heure de sa naissance. En réalité, il était un manipulateur avide d’attention et point si doué qu’il n’eût échoué deux fois au concours d’entrée dans l’administration, à Pékin. Dans la capitale, il se mêla aux cercles des *ming-shih,* jeunes lettrés bohèmes qui passaient leurs soirées à bavarder dans les salons de thé, à jouer de la musique en compagnie galante et à discuter avec une impertinence calculée de l’authenticité des textes de Confucius et des interprétations en cours.

Ces milieux n’étaient pas nécessairement réformateurs puisqu’on y rencontrait parfois des mécènes peu suspects de progressisme, comme le Grand Tuteur Weng en personne, avant son limogeage, et son collègue Li Hung-tsao qui ne dédaignaient ni la compagnie de la jeunesse ni les privautés qu’ils pouvaient y grappiller. Mais Kang avait remarqué que certains de ces jeunes messieurs s’étaient acquis une gloriole flatteuse par des idées originales et même provocatrices. Comme il brûlait d’envie de briller sous les feux de la rampe et de justifier ainsi ses prétentions à une mission historique, il saisit le filon.

Dix ans avant qu’il eût commencé à intéresser les augustes puissances impériales et occidentales, sa première tentative de coup d’éclat fut de rédiger à l’intention de l’empereur Kuang-hsu et de l’impératrice douairière Tseu-hi un mémoire les prévenant qu’une crise nationale éclaterait si le gouvernement ne mettait pas fin à ses abus. Un tel texte n’avait aucune chance de parvenir à ses destinataires s’il ne leur était présenté par un membre de la cour. Or, il n’en connaissait pas. De toute façon, le mémoire était un plagiat du pamphlet d’un ami faisant partie du Conseil des

censeurs. Kang était un geai qui se parait de plumes de paon.

N'ayant pas percé à Pékin, il se replia sur Canton, se targuant de hautes connaissances pékinoises parfaitement inventées et fanfaronnant à plaisir. Il avait compris que, pour briller, il fallait se singulariser et, pour cela, être contre tout ce qui était pour et pour tout ce qui était contre. Il se donna des airs d'érudit et, en 1891, publia sous son nom un livre de textes empruntés à de vrais mandarins sous le titre *Les Classiques falsifiés*. Il y prétendait que les écrits de Confucius avaient été altérés au cours des siècles. Il s'attira le respect dû aux auteurs qu'il avait pillés, et parmi ses nouveaux disciples compta un journaliste naïf autant qu'ambitieux, Liang Chi-shao, qui devint son chantre.

Ce Liang avait fondé à Canton un journal intitulé *Discussion de la Chine*, dans lequel s'étalaient des discours invariablement favorables à la réforme du système impérial et pour la plupart truffés d'éloges sur ce « grand esprit de la Chine moderne » qu'était Kang et demandant la révision de l'héritage confucéen.

Contester l'authenticité des textes de Confucius équivalait en Chine à contester celle du Coran pour des musulmans ou du Nouveau Testament pour des chrétiens. Même si le sujet était débattu sous cape par des *ming-shih* audacieux, personne de sensé ne se serait risqué à porter le débat sur la place publique, sauf à y risquer sa vie. Weng lui-même dénonça la fausseté de la thèse et qualifia son auteur de « renard sauvage », sobriquet particulièrement malsonnant en chinois. N'importe, Kang avait renforcé sa réputation d'esprit fort et libre penseur. Il le paya d'un troisième échec au concours d'entrée dans l'administration.

Kang avait alors compris qu'il serait toujours rejeté par le système en place, l'*establishment* conservateur. Celui-ci passait publiquement pour reposer sur l'autorité de l'impératrice douairière Tseu-hi. Le poseur plagiaire avait les dents longues: pour discréditer celle qu'il s'était choisie

comme ennemie et se hisser ainsi au niveau d'un rebelle national, il se lança dans des révisions pornographiques de l'histoire de l'impératrice Wu, espérant désigner Tseu-hi à la vindicte publique. Mais ces publications titillèrent surtout la fibre érotique des libidineux et non la politique. Les quelques taëls qu'il y gagna ne pouvaient évidemment assouvir son appétit de gloire.

Obsédé par la volonté de pénétrer dans l'appareil de l'administration, il se présenta au concours d'entrée une quatrième fois, en 1894 ; mais ses capacités paraissaient si médiocres qu'il fut affecté à un ministère sans grande importance, le Conseil des travaux publics.

Son heure sonna enfin à l'issue de la guerre contre le Japon : un vaste mouvement de lettrés et d'étudiants adressa une supplique à l'empereur pour lui demander de rejeter les conditions imposées par le vainqueur. Kang prétendit en avoir été l'inspirateur. Par la suite, il rédigea un mémoire rassemblant les arguments des réformateurs alors largement diffusés : nécessité de moderniser l'armée et les transports maritimes et terrestres, de centraliser le système bancaire, de développer l'exploitation des richesses naturelles… Le mémoire fut adressé à l'empereur et s'ajouta aux piles de projets du même genre que l'empereur soumettait aux gouverneurs de province.

Mais, usant de sa jactance naturelle, Kang finit enfin par être identifié aux réformateurs. Entre-temps, il poursuivait ses attaques contre Tseu-hi, racontant qu'elle avait, sous l'influence de son Grand Eunuque Li, contraint l'empereur à accepter les conditions de paix japonaises.

Li avait appris ces ragots ; il aurait ri de se voir attribuer tant d'importance, n'était la nature venimeuse des racontars. Il en avait parlé à Tseu-hi. Prié par sa maîtresse de s'informer un peu plus sur ce Kang Yu-wei, il avait rassemblé ses informations dans le rapport évoqué.

Ce fut ainsi que Tseu-hi apprit que ce renard enragé sévissait donc depuis des années. Et l'empereur l'avait

choisi comme conseiller! Sale engeance! Un jour ou l'autre, elle lui ferait regretter ses feulements de vermine. Elle lui ferait manger la tête par des rats !

Mais le turlupin demeurait impuni. S'il avait été un sage, il aurait peut-être retenu cette image de Tchouang-tseu : « La belette avisée ne creuse son terrier que jusqu'à la profondeur suffisante. La belette folle en creuse un si profond qu'elle ne parvient plus à en sortir. »

---

1. Voir tome I, *La Fille-Orchidée* : il s'agit de Tsai-hong, fils présumé de l'empereur Tong-zhi et de l'impératrice Alute, exilé en Russie et instrument de la faction conservatrice du clan impérial.

4

Le réveil du Dragon

Visage en lame de couteau sur une silhouette en lame de sabre, le prince Tuan évoquait à maints égards celui de feu son frère Kung. Quelles qu'eussent été leurs mères, les princes Qing partageaient tous cette minceur d'adolescent; ne les différenciait que l'énergie qu'ils exprimaient, car les uns étaient languides, comme l'avaient, hélas, été les empereurs Hsien-feng et Tong-zhi, les autres laissaient toujours craindre que leur lame se détendît d'un coup pour balafrer l'interlocuteur. Tuan était de ces derniers.

Après avoir délégué à l'impératrice un de ses hommes de confiance, le mandarin Weng Ching, il venait donc lui-même. Peut-être avait-il jugé que le mandarin n'avait pas été assez convaincant et Tseu-hi comprit qu'il voulait emporter le morceau.

La veille, un cadeau délicat avait annoncé son arrivée : une coupe en forme de lotus sculptée dans une corne de rhinocéros accompagnée de six bouteilles d'un vin inconnu venant de chez les *Fa-guo-ren*[1], dont il avait recommandé qu'il fût mis au grand frais avant d'être débouché. Tseu-hi avait goûté la boisson au dîner et s'en était déclarée enchantée: c'était un vin clair comme du thé et pétillant. Il induisait une légèreté d'humeur dont Tseu-hi avait justement besoin ces derniers temps. Les convives qui avaient partagé les bouteilles s'étaient répandus en éloges sur le breuvage. Finalement, il fallait reconnaître certains mérites à ces Barbares de *Fa-guo-ren*.

Aussi le prince fut-il reçu avec une cordialité dont l'impératrice n'était guère coutumière.

— Qu’est ce vin délicieux, prince?

— Les *Fa-guo-ren* l’appellent d’un nom bizarre, champagne.

— Je te prierai de me dire où on l’achète.

— Je le fais venir de Canton, Majesté, et l’en ferai venir aussi longtemps qu’on pourra circuler dans ce pays.

— Que veux-tu dire?

— Tu n’es pas informée, je le vois. Des troubles alarmants sévissent depuis quelque temps dans le Sud, à Shanghai et à Canton. Dans les campagnes, ils sont causés par une société secrète, la Société des Anciens et des Frères, les Kolahui…

— Encore?

Tuan ne sembla pas comprendre :

— Encore? répéta-t-il.

— Ces sociétés secrètes, c’est comme le Lotus blanc, puis les T’ai-p’ing, toujours des associations de termites…

— Elles sont encouragées par tous ces bavardages sur la réforme de l’Empire depuis que Kuang-hsu a commencé ces fameux Cent Jours…

— Il faut réformer l’Empire, prince. Nous étions tellement affaiblis que nous avons été vaincus par le Japon, ce qui était impensable. Nous aurions dû le comprendre quand les Européens se sont montrés tellement arrogants qu’ils ont même défilé à Pékin et qu’ils nous ont arraché nos anciennes suzerainetés sur les pays voisins. La réforme est inévitable, prince, pas la sédition !

— Dès qu’on commence à parler de réforme, il y a des gens qui pensent qu’elle consiste à détruire la dynastie, Majesté. À Shanghai, à Canton, à Fouchow, des mouvements parlent ouvertement d’instaurer la République. C’est-à-dire la fin de la dynastie.

Tseu-hi l’ignorait. Elle demeura silencieuse.

— Et tout ça parce que l’empereur lui-même a évoqué la possibilité d’une monarchie constitutionnelle. Tu parlais de termites : nous savons que ces mouvements sont animés

par des agents japonais. Ils sont même encouragés par de prétendus missionnaires anglais et américains qui sont en réalité des agitateurs.

— Nous sévirons.

— Comme nous avons sévi contre les T'ai-p'ing? Non, Majesté, il faut arrêter les Cent Jours.

Tseu-hi ne répliqua pas. Tuan était venu plaider pour les Chapeaux de fer, ces aristocrates qui voulaient conserver l'Empire en l'état afin de protéger leurs privilèges. Mais elle savait aussi qu'il n'avait pas entièrement tort: si l'on ouvrait trop grand les portes de la réforme, on ne savait pas ce qui pourrait s'ensuivre. Elle avait senti le vent du sabre lors du complot de la Bande des Huit, puis le vent du boulet lors du siège de Pékin…

Et c'était vrai, Kuang-hsu agissait avec une brusquerie dangereuse: après avoir renvoyé Weng, il sabrait à plaisir dans les rangs du gouvernement. Tous ceux qui avaient jadis eu le malheur de lui déplaire parce qu'ils lui donnaient des conseils opposés à ce qu'il voulait entendre faisaient les frais d'une rage vengeresse.

Elle songea que les Chapeaux de fer eux-mêmes pourraient être tentés par un coup de force : enlever l'empereur, l'assassiner… Peut-être Tuan était-il venu la menacer…

— Que me demandes-tu?

— Reprends le pouvoir, Majesté.

— Comment?

— Tu possèdes le droit de veto. Sers-t'en pour annuler les décisions scandaleuses de Kuang-hsu. Montre que tu es consciente des dangers. Sans quoi, Majesté, tu seras emportée comme nous tous par un torrent de boue.

— L'armée veille.

— Cela ne suffit pas. L'empereur nomme à des postes importants des militaires douteux. Ignores-tu que les réformistes accablent maintenant l'un des hommes les plus fermes de l'Empire, le général Jung Lu?

— Même lui?

— Même lui. Kuang-hsu est en train de déverrouiller les portes des enfers !

Elle frémit. Si même Jung Lu était menacé…

— Majesté, le temps presse. Et si nous devions prendre les choses en main, nous pourrions être contraints à des décisions déplaisantes.

Cette fois, la menace était claire. Cela signifiait que si les conservateurs passaient à l'action, ils s'empareraient de Kuang-hsu. Elle considéra son visiteur un long moment: il était beau; il appartenait à cette race des « Enfants de la frontière » que le poète Li Bai avait immortalisés ; elle se souvint même des vers :

Les enfants de la frontière,
pendant toute leur vie, ils ignorent la littérature.
Ils ne savent que chasser et monter à cheval.
L'automne vient, les herbes croissent, les chevaux forcissent.
Ils sautent alors sur leurs montures et les laissent galoper.
Ils font claquer leurs fouets et chantent d'une voix forte,
Faucon au poing, à moitié ivres, ils vont chasser.
Ils bandent leurs arcs et toujours atteignent leurs cibles,
D'une seule flèche ils abattent deux oiseaux!

Quel dommage qu'il s'occupât de politique.

— Prince, dit-elle, j'ai désapprouvé la manière dont l'empereur a mis en œuvre certaines de ses décisions, mais pas les décisions elles-mêmes. Je te demande à toi et à tes alliés de considérer les choses avec plus de distance. Si les

réformes encouragent certains éléments à s'agiter de manière dangereuse, sois certain que j'interviendrai. Je vais en tout cas m'employer à ce qu'un certain Kang, que tu m'as signalé par l'entremise du mandarin Weng Ching, soit éloigné de la capitale.

Tuan hocha la tête sans enthousiasme. Son regard pesa longuement sur Tseu-hi et elle devina l'interrogation qui le chargeait : était-elle la même femme qui n'avait reculé devant rien pour protéger l'Empire, ou bien l'âge l'avait-il amollie et réduite à ne plus se soucier de rien d'autre que des charmes du Grand Jardin?

Elle lui rendit son regard, celui d'une chouette vigilante dans le Grand Cyprès. Au terme de cet affrontement muet, il comprit qu'il devait s'armer de patience et prit congé de l'impératrice.

*

Dans l'heure qui suivit, un messager apporta un billet du général Jung Lu, requérant un entretien avec l'impératrice dans la soirée. En retour, elle lui confia un billet invitant le général à souper.

Et elle attendit.

À soixante-trois ans, Tseu-hi s'en était accommodée. Ce n'était plus tant le corps qui s'impatientait que le cœur. Un amant admiré et fidèle s'est alors changé en gardien de l'âme. Ses mains sont pareilles à celles qui protègent du vent la flamme d'une chandelle. Et le vent soufflait.

Il ne comptait qu'un an de moins qu'elle, mais quand il apparut, dans la porte ouverte à deux battants par les eunuques huissiers, Tseu-hi le trouva encore plus beau que lorsqu'il la courtisait jadis.

Toutefois, quand il se fut assis et qu'il leva son regard vers elle, elle le trouva sombre.

— Parle.

— Parmi les fléaux de l'Empire, il y a le choléra, la variole et les mouches. Il y a aussi les rumeurs.

Il paraissait de très mauvaise humeur.

— Nous l'avons vu, le Kang. L'empereur l'a fait interroger en sa présence par les membres du *Tsungli Yamen*, à l'instigation de ce coq de basse-cour, non, de ce volatile faisandé qu'est Chang Yin-huan, qu'a anobli la reine des Anglais, Victoria. Il y avait là le prince Kang I et moi. Nous avons laissé le dénommé Kang pérorer sur les systèmes de gouvernement étrangers. Nous l'avons interrogé, moi sur la modernisation des armées et de la marine, Kang I sur celle du système financier. Il n'en sait que ce qu'il a lu çà et là. Je crois qu'il a même fini par ennuyer l'empereur.

— Et alors?

— Et alors l'empereur l'a quand même fait détacher du Conseil des travaux publics et lui a fait attribuer un poste de clerc au *Tsungli Yamen*. C'est un poste de rien du tout, à peine mieux que celui d'un préposé aux fournitures d'encre et de papier. Mais j'ai appris qu'à peine sorti de l'entrevue, ce bonhomme est allé raconter que l'empereur l'avait nommé conseiller au *Tsungli Yamen* et qu'il le nommerait sans doute sous peu Grand Conseiller de la réforme !

Il tendit la main vers le carafon de vin et s'en servit si énergiquement qu'il en répandit sur le guéridon. Tseu-hi ne saisissait pas le motif de la fureur de Jung Lu.

— Et maintenant, la moitié de Pékin croit que l'empereur a nommé ce rat au *Tsungli Yamen* et qu'il en est le maître !

Tseu-hi sentit l'alarme se faufiler en elle. Même si l'on tenait compte de l'exaspération que Kang inspirait à Jung Lu, les péripéties qu'il racontait n'étaient apparemment pas de nature à susciter une aussi vive contrariété que celle que témoignait Jung Lu. Celui-ci était un homme pondéré, et généralement maître de ses nerfs.

— Nous avons évidemment réagi en dépêchant nos agents en ville pour rectifier les racontars délirants de Kang. Il en a été informé et il est allé se plaindre à son protecteur,

Chang. Et celui-ci, à son tour, s’est plaint à l’empereur ! Peux-tu imaginer la situation? Ce rat d’égout de Kang est parvenu à se faufiler dans la Cité interdite, et maintenant, il est en mesure de provoquer des remous à la cour ! Et l’empereur ne se rend compte de rien. Il ne voit pas qu’il a ouvert les portes du palais à des imposteurs !

Les paroles de Tuan résonnèrent dans la mémoire de Tseu-hi : « Kuang-hsu est en train de déverrouiller les portes des enfers ! »

— Et maintenant?

— Nous avons dénoncé le beau protecteur de Kang à l’empereur pour corruption par les Russes. Parce que sir Chang, sans doute l’ignores-tu, a reçu un pot-de-vin de deux cent cinquante mille roubles en échange du contrôle d’une partie de la Mandchourie. Et que crois-tu que l’empereur ait fait? Au lieu de le faire jeter en prison, il lui a adressé une semonce, et voilà tout!

Tseu-hi n’avait jamais vu Jung Lu dans un tel état.

— Le Trône est discrédité ! s’écria-t-il. N’importe qui peut s’imaginer qu’il aura accès à l’empereur pour lui débiter je ne sais quelles balivernes. Du coup, l’autorité impériale est rabaissée. Et tous ces réformistes en peau de lapin en déduisent qu’il suffirait d’une chiquenaude pour renverser la dynastie. Et qui compte en profiter? Le Japon, l’Angleterre, la France, la Russie…

Les alarmes de Tuan n’étaient donc pas le fruit de son imagination et Tseu-hi songea que Jung Lu lui aussi pourrait se joindre à un coup d’État des Chapeaux de fer. Tout d’un coup, elle fut comme en transe. Elle eut une conscience aiguë, fulgurante, de l’Empire en péril. Elle vit, comme si elle était un épervier volant très haut, tous ces gens qui risquaient de s’affronter dans une formidable empoignade dont personne ne sortirait indemne. Et elle… Elle était la seule qui pouvait prévenir ce désastre. Elle ne s’appartenait plus. Une fois de plus, elle était la gardienne de l’Empire, le Dragon. Elle eut une vision fugitive de ce jeune imbécile,

Kuang-hsu, inconscient des désordres cataclysmiques qu’il allait déclencher. « Kuang-hsu est en train de déverrouiller les portes des enfers ! »

Combien de temps dura cette transe?

— Yehenara?

Elle revint à elle par à-coups.

— Yehenara?

— Je réfléchissais.

Le Grand Eunuque Li annonça que, lorsque Sa Majesté le souhaiterait, le dîner serait servi. Elle hocha la tête.

— Qu’on le serve.

C’était maintenant Jung Lu qui s’alarmait.

— Que se passe-t-il?

Un eunuque servit le vin dont le prince Tuan avait donné le goût à l’impératrice. Elle en tâta distraitement.

— Et après moi? demanda-t-elle.

— Après toi?

— Je suis apparemment le dernier recours de l’Empire. Je ne suis pas éternelle. Après moi, qui sera la gardienne de l’Empire?

Jung Lu fut pris de court.

— Tu es là…

— Tu n’as pas répondu à ma question. Kuang-hsu est le troisième qui soit inférieur à sa tâche. Après moi, qui?

— Tu recréeras la stabilité. Tes successeurs n’auront qu’à poursuivre la tâche.

Elle ne releva pas ces mots. Se pouvait-il qu’il ne comprît pas ce qu’elle disait? Ou feignait-il de garder l’espoir? Le goût des écrevisses pimentées ne parvint pas à dissiper une amertume dans la bouche. Le champagne ne faisait qu’accuser l’angoisse : d’ici peu, elle devrait passer à l’action. Elle grignota une demi-caille grillée.

La colère avait fouetté l’appétit de Jung Lu. Quand le dîner fut achevé, il demanda :

— Veux-tu que je reste?

Il ne se passerait sans doute pas grand-chose entre eux ce soir-là, mais s'il partait, elle se sentirait encore plus solitaire. Elle hocha la tête.

Il fit donc comme à l'accoutumée : il sortit solennellement par la porte et rentra subrepticement par la fenêtre.

Il réveilla le Dragon et s'endormit. Non sans avoir fixé l'aiguille du précieux réveille-matin de sa maîtresse. Car il devait être parti très tôt.

Un certain sourire flotta sur le visage de Tseu-hi quand elle regarda l'aube diluer l'encre de la nuit. Elle songea que son destin avait été celui d'une concubine, car elle était désormais celle de Jung Lu. Elle avait exigé qu'il se mariât, et il avait obéi. Il avait aussi deux concubines officielles en plus d'une épouse. Elle était désormais la concubine officieuse.

Elle finit même par en rire.

---

1. Les Français.

5

Les motifs d’énervement des mouches pékinoises en l’été 1898

La démarche vive et le regard rapide du jeune mandarin de troisième classe Chu Tieng évoquaient un merle au printemps. Pour son âge, il était érudit et pour sa maigre corpulence, un athlète. Non seulement il était capable de résumer pour le profane le plus obtus la différence entre les deux grandes écoles néo-confucianistes du Moyen Âge – pour l’une, l’Esprit dépend du Principe, et pour l’autre, l’Esprit est le Principe – mais encore sa maîtrise des arts martiaux était telle qu’il pouvait envoyer au tapis un Mongol deux fois plus grand et gros que lui. Atout appréciable, il parlait et lisait l’anglais.

À vingt-trois ans, ce garçon souriant et malicieux ne comptait que des amis, même parmi ceux qui auraient d’abord pu être jaloux de lui. Aussi était-il prisé des *ming-shih* de toute tendance. De surcroît, si quelque phraseur répugnait en fin de soirée à dormir seul, Chu n’était pas de ceux qui se seraient offusqués d’une invitation amoureuse. Une tête sur l’oreiller est pareille à une calebasse : sitôt qu’on la penche, elle laisse les confidences couler.

Toujours conciliant, il n’avait pas rechigné à céder à Kang un texte que ce dernier avait repris dans son fameux ouvrage, *Les Classiques falsifiés*. Il avait ainsi intégré sans effort la bande de Kang, prenant soin de ne porter ombrage à personne et certainement pas au plus proche acolyte de ce dernier, Liang Chi-shao. Il passait même pour son factotum et participait à des entretiens confidentiels de ce

dernier avec son maître, le « rat d'égout» comme l'appelait le général Jung Lu.

Il ne fut pas surpris outre mesure quand un matin, descendant de sa modeste demeure du quartier des Parfumeurs, dans la cité chinoise, il fut abordé par un inconnu en costume occidental sous son cache-poussière, comme on appelait alors ces vêtements, des imperméables légers. L'homme n'était pourtant pas un Européen et Chu reconnut d'emblée un Japonais. Il était certain de l'avoir aperçu à l'une des réunions de *ming-shih* qui s'étaient tenues dans la maison de thé du Chat Bienveillant.

— Honorable Mandarin Chu ? susurra ce dernier.

— Pour te servir, frère.

— Cela te gênerait-il si je faisais quelques pas avec toi?

— La compagnie est toujours un don du ciel.

— Estimé Chu, reprit l'autre au bout d'un temps, es-tu conscient que le monde entier a les yeux braqués sur le groupe de tes amis?

— Vraiment? feignit de s'étonner Chu.

L'autre tira de sa poche un exemplaire du *Times* de Londres.

— Je sais que tu lis l'anglais, regarde donc cet article.

Chu dressa l'oreille : son compagnon d'occasion était bien informé sur lui. Il lut donc l'article. Il y était écrit que le renvoi du Grand Conseiller Weng était une sorte de coup d'État impérial et qu'il présageait de plus grands remous dans la politique de l'Empire. Il hocha la tête avec componction.

— Le monde est toujours friand d'informations fraîches sur ce qui se passe dans l'Empire. Et en particulier sur ce que pensent et préparent les honorables *ming-shih* de ton groupe.

— J'en suis flatté pour eux.

— Il est évident que ces informations sont utiles à l'Empire, car elles permettent aux pays amis de se faire une

juste idée de ce qui se passe, et ainsi de prendre toujours la décision la plus appropriée.

Chu hocha la tête.

— Cela est sage.

— Je suis heureux que tu en conviennes. Accepterais-tu de me faire part des événements, même ceux qui te paraîtraient négligeables, dans le groupe de tes amis?

— Si cela peut servir l’Empire…

— Tu sais le soin fraternel avec lequel mon pays, l’Empire du Soleil Levant, s’efforce de contribuer au réveil de l’Empire du Milieu ?

— J’en suis avisé.

— Sache que nous sommes tous résolus à vous aider dans la noble tâche de réforme de ton pays.

— Je m’en félicite.

— Si tu le jugeais opportun, tu pourrais me communiquer toutes les informations utiles à notre jugement en allant consommer un thé au jasmin, le matin, dans la maison du Chat Bienveillant.

— Je le ferai, n’en doute pas.

— Mon nom est Liao Obumi. Mais garde-le pour toi. Ne dis rien. Nous avons des ennemis.

Chu répondit par son sourire le plus fin et l’autre prit congé. Sur quoi Chu s’en fut, par maints détours, après s’être assuré que personne ne le suivait. Il parvint à la caserne de la Garde impériale. Là, il fut reçu par le général Jung Lu.

*

Le général Jung Lu n’avait pas tout dit à l’impératrice. Il n’avait pas seulement pris toutes les mesures pour garder la situation en main, dans le cas où les réformistes, enhardis par la confiance de l’empereur, tenteraient un coup de force dans la capitale ; il avait également étendu ses réseaux

d’informateurs bien au-delà de ce qu’ils avaient été quelques années auparavant, quand il avait été nommé à la tête de la Garde impériale, puis maître de l’état-major.

Le général préférait, en effet, ne pas donner à l’impératrice un sentiment de trop grande confiance dans les moyens qu’avait l’Empire de se protéger; il entendait l’arracher au confort de sa retraite, la mettre sur le qui-vive et la préparer psychologiquement à l’action. Car, tôt ou tard, il faudrait y passer et Tseu-hi était un élément majeur du conflit imminent : pour tous, réformistes aussi bien que conservateurs, elle était le Dragon de l’Empire.

Cela étant, il avait quand même pris ses précautions. Les lignes téléphoniques et télégraphiques qui relayaient son bureau aux grandes villes de l’Empire – Tien-tsin, Shanghai, Hangchow, Fouchow, Canton – étaient certes précieuses, mais plus précieux encore étaient les agents qui savaient garder un œil sur certains personnages et milieux suspects, et qui le prévenaient à temps. Ainsi avait-il appris que les *ming-shih* de Canton faisaient grand cas d’un personnage pour le moment insaisissable, puisqu’il se trouvait à Hong Kong, donc sous la protection des Anglais, et qui prônait bien plus que la réforme de l’Empire : la révolution pour l’instauration de la république. Cet homme s’appelait Sun Yat-sen.

La République à la place de l’Empire ! Une mauvaise étoile avait-elle donc rendu les gens fous?

Au fur et à mesure que le mandarin Chu faisait son rapport à Jung Lu ce matin-là, ce dernier semblait s’emplir de hargne; on eût dit un récipient dans lequel on versait un liquide bouillonnant.

— Exactement ce que je pensais ! s’écria-t-il. Ce rat d’égout mène la danse des Japonais.

Chu était familier du discours du général; il savait donc qui était le rat d’égout en question : Kang.

— Les Anglais ou les Français t’ont-ils approché?

— Pas moi, Excellence. Ils ont déjà leurs hommes. Je les ai indiqués à ton secrétaire. Ils vendent régulièrement leurs informations aux journalistes occidentaux, surtout les Américains. Mais je suis un peu étonné d'avoir été pressenti par ce Japonais : ils comptent déjà deux *ming-shih* parmi leurs informateurs. Pourquoi ont-ils besoin d'un troisième?

— Nous le saurons bientôt, j'en suis sûr.

— Que dois-je lui refiler comme informations, Excellence?

— Donne-lui à penser que tu sais par une certaine source du palais que Kang est très apprécié par l'empereur.

Une étincelle de malice alluma un instant le regard de Chu. Puis l'entretien prit fin. Chu était à la porte quand Jung Lu lui lança :

— Mandarin Chu, une grande offensive va être lancée contre les *ming-shih* favorables à Kang. Nous allons leur donner à craindre des arrestations. Joue bien la comédie de la peur et de l'indignation auprès d'eux.

Chu hocha la tête avec force.

*

Même les mouches semblaient particulièrement énervées en ce mois d'août 1898 ; peut-être percevaient-elles les humeurs des humains. Leur territoire d'élection dès les premiers beaux jours était le grand égout à ciel ouvert qui sortait de la Cité interdite pour traverser le quartier des légations, au sud, puis la cité chinoise, avant de se jeter dans le golfe du Chihli par le relais d'une rivière. On l'appelait pudiquement le Canal.

C'était l'une des ironies du sort que les diplomates étrangers fussent obligés de humer en permanence les déjections de la Cité interdite. Mais cette année-là, comme si elles s'insurgeaient contre les privilèges exaltés de ses occupants, les mouches avaient investi la Cité impériale

elle-même aussi bien que les cités tartare et chinoise. Et elles ajoutaient à l'agitation générale.

D'abord, les *ming-shih* réformistes étaient de plus en plus inquiets: dans les premiers jours du mois, ils avaient été éconduits de deux maisons de thé de Pékin où ils avaient leurs habitudes, y compris celle à l'enseigne du Chat Bienveillant. Les patrons de ces établissements leur avaient fait entendre que leur fréquentation menaçait leurs intérêts, car la police les accusait de servir de lieux de ralliement d'individus subversifs. S'étant repliés sur une troisième maison, le Singe Philosophe, ils eurent la désagréable surprise de trouver des policiers qui s'attardaient à la porte. Ils durent se mettre en quête d'un autre établissement.

Ensuite, une nouvelle déconcertante venait d'être publiée : le général Jung Lu, chef de la Garde impériale, venait d'être nommé vice-roi du Chihli. Jung Lu? N'était-ce pas un parent ou familier de l'impératrice Tseu-hi? Que signifiait cette promotion? Les Chapeaux de fer reprenaient-ils l'avantage au palais? Toujours était-il que le vent semblait tourner en leur défaveur.

Au quartier général de Jung Lu, ce n'était pas le désarroi mais la fièvre de l'action qui était cause de l'agitation. En effet, désormais vice-roi du Chihli, la région commandant l'accès de Pékin — poste prestigieux jadis détenu par Li Hung-chang –, le général devait désormais résider à Tien-tsin. La ville était autrefois lointaine, à trois jours de chariot ou deux bonnes journées à cheval de la capitale, mais grâce au chemin de fer, elle était désormais à deux heures de Pékin. Jung Lu organisait donc sa succession à la tête des forces militaires qui protégeraient Pékin dans le cas d'un coup d'éclat de quelques allumés. Il avait désigné un brillant général, Yuan Chih-kai, comme son successeur à la tête d'une force armée bien équipée, moderne, réorganisée et disciplinée.

C'était un coup de maître, se dit Jung Lu : il tissait une formidable toile d'araignée qu'il tendait en complicité avec

son prédécesseur, Li Hung-chang, que même les Anglais considéraient comme l'homme le plus puissant de Chine. Jusqu'à la mort de Kung, l'Empire avait été aux mains de deux hommes, Li et Kung. Une fois Kung mort, Li, démis de son poste de vice-roi, ne jouissait plus que des restes de sa puissance. Mais, soutenu par un nouveau seigneur tel que Jung Lu, son successeur, il retrouvait son lustre d'antan.

Les deux araignées couvraient de leurs toiles tout le ciel de la Cité interdite, siège du pouvoir.

Mais leur complicité était secrète. Les princes et les Chapeaux de fer tenaient Li pour responsable de l'affaiblissement du pouvoir mandchou par l'industrialisation du pays. C'était à cause de toutes ces machines nouvelles, de ces routes, de ces chemins de fer que tant d'ingénieurs étrangers avaient pénétré impunément les provinces et répandaient leurs idées malfaisantes de réforme et de démocratisation.

Aussi Jung Lu tenait-il soigneusement secret le fait que Yuan Chih-kai était avant tout l'homme de Li.

Les stratégies des deux araignées se combinèrent d'elles-mêmes: piéger l'empereur et les réformateurs en leur donnant le sentiment que le terrain était conquis d'avance. Immanquablement, ils commettraient une erreur fatale. Tseu-hi serait alors contrainte d'intervenir et le jeune empereur serait rappelé à l'ordre. Quant à ses partisans réformistes, ils seraient dévorés tout crus par les deux araignées.

La confrontation était imminente. Peut-être les mouches le savaient-elles. Bientôt, elles feraient un festin de sang frais.

En tout cas, les réformateurs que l'empereur avait installés jusqu'au sein du gouvernement finirent par le comprendre : ceux du Conseil des censeurs décidèrent que le tapage déclenché par leur meneur, Kang, risquait de leur nuire. Il se comportait décidément comme un m'as-tu-vu et jabotait de façon imprudente. Aller raconter en ville que l'empereur ne tarderait pas à le nommer Grand Conseiller,

mais quelle présomption! Ce bonhomme n’avait décidément pas de manières ! Ils adressèrent donc à Kuang-hsu un mémoire conseillant d’éloigner Kang de Pékin. Qu’il aille vendre ses salades ailleurs !

Un des censeurs suggéra même à l’empereur d’envoyer Kang à Shanghai ou Canton sous le prétexte qu’il y serait plus utile à l’esprit de la réforme, car la province n’était pas encore au fait des intentions impériales. Allez, du vent, du balai!

Kuang-hsu accueillit d’abord ces suggestions avec une moue dubitative, puis il finit par y céder. Oui, c’était vrai que Kang finissait par monopoliser l’esprit de réforme, et sa jactance commençait à devenir fatigante. Il y avait quand même d’autres hommes animés par l’esprit de réforme et qui méritaient d’être entendus : l’empereur en avait d’ailleurs engagé quatre comme conseillers, dont un garçon prometteur, Tan Ssu-tung, bien moins bavard. Il fit donc prier Kang de bien vouloir transporter ses pénates à Shanghai.

Les quatre principaux conseillers étaient Tan Ssu-tung, donc, Yang Jui, Liu Kouang-ti et Lin Hsu. Quatre « renards sauvages » connus pour animer des sociétés de réforme dans les provinces. Leurs noms furent à peine connus que les espions de Jung Lu et de Li les prirent en filature. Un bonheur n’arrivant jamais seul, il se trouva que Yang Jui était un cousin du charmant Chu Tieng, l’un des agents de Jung Lu !

Pendant ce temps, indifférent aux souhaits de l’empereur et, ce qui était plus grave, aux édits placardés dans tout Pékin annonçant son départ de la ville, Kang demeurait à Pékin. Il continuait à pérorer dans les maisons de thé, devant les *ming-shih* et les officiers de l’Académie Hanlin, comme s’il était le futur Premier ministre de l’Empire.

Il est ainsi des gens qui mettent leur linge à sécher sur la corde qui servira à les pendre.

*

Fin juillet, après avoir pris congé de l’empereur et de l’impératrice douairière pour gagner son siège de Tien-tsin, Jung Lu rassembla ses successeurs pour une dernière réunion d’information. Il y apprit que l’un des jeunes conseillers récemment choisis par l’empereur, Tan Ssu-tung, tenait des réunions régulières avec des membres de l’ambassade du Japon.

— Sait-on de quoi ils parlent?

— Oui, Excellence, répondit l’un des chefs des informateurs. Le domestique qui les sert nous a rapporté qu’ils ont trois fois débattu de la nomination d’un membre éminent du gouvernement japonais comme ministre secret de l’empereur. Ce serait lui qui dirigerait la réforme de l’Empire.

L’empereur était-il devenu fou? Confier les rênes de l’Empire à un Japonais? Quand ils apprendraient cela, les Chapeaux de fer en auraient des attaques !

Jung Lu sortit rayonnant de la séance : le piège fonctionnait. L’empereur et les réformistes devenaient de plus en plus imprudents.

Il rédigea un billet ainsi conçu: « Majesté, la brise disperse les derniers pétales des fleurs. Les fruits commencent à se former pour ta délectation suprême. » Il le cacheta et le confia à l’un de ses messagers personnels, chargé de le remettre en mains propres à Sa Majesté l’impératrice douairière Tseu-hi.

Il eût répugné à se l’avouer à lui-même : en fait, il piégeait aussi l’impératrice en préparant une situation où elle serait contrainte d’intervenir, à la fois à cause de son titre et de son caractère.

Sa félicité fut brève.

Son aide de camp achevait la préparation de ses bagages quand le jeune Chu demanda à le voir et, une fois admis,

apparut haletant.

— Excellence, je ne sais si tu es informé : l'empereur vient de nommer l'homme qui doit te remplacer, le général Yuan Chih-kai, vice-président du Conseil militaire.

Jung Lu l'ignorait; la décision ne pouvait qu'être récente, et peut-être le décret paraîtrait-il dans les heures à venir. Mais en tant que président du Conseil militaire, il aurait dû en être déjà informé.

— Quand cela s'est-il fait?

— Hier soir, Excellence.

Jung Lu fronça les sourcils.

— Bon, et alors?

— Les partisans de Kang chuchotent que le rôle de ce général sera de veiller à protéger le secret de la rencontre de l'empereur avec un hôte d'honneur japonais qui doit arriver demain, Itô Hirobumi.

Les dernières traces de satisfaction de Jung Lu furent balayées comme des lampions déchirés par le vent.

— En es-tu certain?

— Je suis certain de ce que j'ai entendu, Excellence. Personne ne doit être informé de la rencontre de l'empereur. Même pas, surtout pas, l'impératrice douairière. Les partisans de Kang s'en frottaient les mains de contentement.

Jung Lu fit grassement payer son informateur qui se confondit en protestations de gratitude.

Mais il partit, le cœur lourd : il laissait Pékin et la Cité interdite à la garde d'un homme qu'il avait cru fiable et qui devait en fait protéger une dangereuse manœuvre impériale. Comment Yuan Chih-kai, qui était un homme de Li, pouvait-il avoir favorisé un projet que les pires ennemis de son maître, les *ming-shih*, tenaient à cœur plus que tout? Cette contradiction recélait à coup sûr une formidable embrouille que Jung Lu ne parvenait pas à démêler. Et il était trop tard pour agir. Il ne pouvait prévenir personne.

Son message à Tseu-hi avait décidément été prématuré.

6

Chinoiseries, coups fourrés et grimaces : le coup d’État raté

Quatre coups de canon tirés par les fameux forts de Taku tonnèrent dans le calme de ce matin du 14 septembre.

Un vol de mouettes affolées s’élança vers le large, puis quatre cents coups de fusil achevèrent d’égarer les autres oiseaux dans les parages, goélands, moineaux, hirondelles et autres étourneaux.

La fanfare retentit.

Son Excellence le vice-roi du Chihli, Jung Lu, accueillit au bas de l’échelle de coupée l’illustre Itô Hirobumi, Premier ministre japonais qui, trois ans plus tôt, avait imposé à l’Empire du Milieu le traité le plus humiliant de son histoire.

Jung Lu observa le Japonais en costume occidental, queue-de-pie, pantalon rayé, gilet gris, cravate blanche et haut-de-forme, puis la petite barbe en pointe et les moustaches tombantes, également blanches. Enfin, il saisit le regard derrière le lorgnon: celui d’un vieux reptile.

Les deux hommes se donnèrent l’accolade. Tandis que la fanfare reprenait, ils montèrent dans la calèche qui les mènerait à la résidence du vice-roi. Là, une réception permettrait au fils du Soleil Levant de s’entretenir avec quelques délégués du ministère des Affaires étrangères, le *Tsungli Yamen*, évidemment les plus favorables à la réforme et à la coopération avec le Japon. Après quoi il prendrait le train pour Pékin.

Le lendemain, Jung Lu fut informé par téléphone qu’Itô était descendu à l’ambassade du Japon et qu’il s’y était longuement entretenu avec l’ancien vice-roi Li Hung-chang,

avec lequel il avait tenu à rédiger l'abominable traité de paix de 1895. Il serait reçu le jour suivant à la Cité interdite par l'empereur, qui donnerait un banquet en son honneur.

— L'impératrice y est-elle conviée?

— Non, répondit l'informateur. Elle est en ce moment à la Cité interdite, mais elle semble décidée à ne pas se montrer en public. Inutile de dire à Ton Excellence qu'à la seule idée que le nain en chef pénétrera dans la Cité interdite, les princes sont dans une colère difficile à décrire.

Jung Lu se torturait toujours l'esprit pour comprendre la partie qui commençait. Jusqu'ici, le piège fonctionnait à merveille. Seulement, il devenait de plus en plus compliqué et paradoxal: Kang et les réformistes voulaient avoir la maîtrise de l'empereur, garant de leur légitimité en cas de coup de force. Les princes et les Chapeaux de fer ne rêvaient au contraire que de démettre l'empereur qui, à leurs yeux, trahissait la dynastie et l'hégémonie des Mandchous. Li et Jung Lu, chacun pour ses propres raisons, étaient décidés à protéger la dynastie et à confier les rênes de l'Empire à Tseu-hi. Et pour cela, il fallait à la fois déjouer les uns et les autres. Li voulait maintenir l'ancien état de choses qui lui avait si bien permis de prospérer; quant à Jung Lu, outre qu'il était l'amant de Tseu-hi, il était le descendant d'un clan de nobles guerriers mandchous, donc hostile à l'aventurisme d'une réforme qui mettrait fin à l'hégémonie mandchoue.

Pourquoi Li favorisait-il alors la rencontre secrète de l'empereur avec le Japonais?

Soudain, la lumière se fit: dans le cas où l'accord se ferait, Li pourrait étendre ses intérêts dans la sphère japonaise, de même qu'il les avait installés dans les sphères anglaise, américaine et française. Cet homme-là mettait des billes dans chaque camp.

Et le même Yuan Chih-kai qui protégeait l'entrevue servirait à prévenir un coup d'État des réformistes.

*

La première manche se joua le 18 septembre.

Ce jour-là, l’empereur Kuang-hsu rencontra secrètement le Japonais Itô Hirobumi au palais, dans la matinée. L’entretien dura plus de deux heures.

Tseu-hi se trouvait alors dans son palais de la Cité interdite, d’humeur visiblement revêche, car elle se demandait ce qui se passait. C’était une situation à laquelle elle n’était pas accoutumée, elle qui avait toujours été, ou du moins s’était crue, informée de tout. Son instinct lui soufflait qu’il se passait quelque chose, mais elle ne savait pas quoi. La présence du Japonais Itô dans la Cité interdite lui paraissait en tout cas hautement suspecte et menaçante.

Li était dans son palais de la cité tartare, se demandant également, et pour les mêmes raisons, quelle serait la réaction des réformistes dont ses espions ne pouvaient encore l’informer. Il ne savait qu’une chose : le Japonais Itô s’entretenait en secret avec l’empereur, ce qui déclencherait des réactions aussi bien chez les réformistes que dans la vieille garde. Il était impatient de savoir si le succès avait couronné une petite ruse qu’il avait imaginée.

Les princes Tuan, Kang I, Cheng et quelques autres Chapeaux de fer étaient aussi dans leurs palais de la Cité interdite, sur des charbons ardents.

Le « rat d’égout» Kang, toujours à Pékin, tenait un conseil après l’autre avec ses partisans, dont le délicieux Chu, l’agent secret de Jung Lu. Jactant à l’infini dans les maisons de thé et les restaurants, agitant ses baguettes tantôt comme un chef d’orchestre tantôt comme un lancier, il se déclarait certain que l’empereur nommerait Itô Hirobumi au plus haut poste de l’Empire. Alors, dans les heures et les jours qui suivraient, toute la vieille garde serait balayée sans ménagement. Grâce à ses excellents rapports avec les Japonais, il ne doutait pas qu’il serait nommé à un poste de

haute responsabilité et ferait ainsi triompher ses mérites et proclamer sa gloire de « sage de la Chine», comme l'avait imprudemment surnommé un journaliste anglais.

Il n'y avait qu'un petit obstacle à éliminer : le général Jung Lu, qui n'était certes pas un réformateur et qui pourrait s'opposer au grand coup final grâce à ses troupes. Il fallait donc l'assassiner.

Cela, Jung Lu ne l'avait pas prévu.

*

Il n'avait pas prévu non plus un événement de la plus haute importance: vers 10 heures du matin, le commandant en chef des forts de Taku, sur la côte, qui commandaient l'accès de Tien-tsin et surtout de Pékin, le prévint qu'une escadre britannique venait d'arriver en vue de la côte. Huit navires de guerre.

Huit navires ! Le cerveau du vice-roi entra en alerte maximale: les Anglais se préparaient à un débarquement ! Il s'empara du téléphone et composa le numéro du cabinet impérial pour informer Kuang-hsu. Le secrétaire du monarque l'assura que le message serait transmis le plus rapidement possible à Sa Majesté.

Jung Lu essaya de s'expliquer ce qui pouvait motiver l'initiative anglaise à ce moment-là, mais en vain. Il ne parvint qu'à une conclusion : les Anglais n'agissaient jamais que dans leur intérêt. Ils étaient donc informés d'une menace à laquelle ils comptaient parer. Et c'était le plus probablement celle de troubles dans la capitale.

Il appela ensuite le *Tsungli Yamen* et tomba sur l'ancien conseiller Weng, qui s'avoua aussi perplexe que lui.

En fin de compte, il décida de prévenir Tseu-hi, alors dans son palais du lac Kun Ming.

— Si j'en crois mon expérience, répondit-elle, les Anglais se sont souvent montrés aussi bien informés que nous sur ce qui se passait dans l'Empire. Cette fois, je le crains, ils sont mieux informés que nous. Ils savent qu'un coup se prépare, mais nous ignorons qui le prépare et pour quand. Il ne nous reste qu'à attendre.

Attendre, oui, sous la menace des canons de la flotte anglaise.

*

L'attente en question ne fut pas longue. Et la suite des événements, elle, fut rocambolesque.

Le 20 septembre, deux jours après que l'empereur eut reçu Itô pour un entretien secret, Kang entra dans un état d'agitation remarquable. Ignorant que ses propos étaient rapportés dans l'heure suivante, il raconta qu'il venait de recevoir un message de l'empereur ainsi libellé :

> *Ma position est menacée. Je te donne l'ordre, à toi et à ceux du même courant que toi, de trouver le moyen de venir à mon secours.*

*

Il montra le message à ses amis; nullement familiers du protocole, ils ne s'étonnèrent pas que le billet ne comportât pas le sceau vermillon de rigueur : il était tracé à l'encre noire, mais comme aucun d'eux ne connaissait l'écriture de Kuang-hsu, ils n'y virent que du feu.

Kang et les *ming-shih* en conclurent qu'un complot des conservateurs était en cours afin de démettre l'empereur.

Kuang-hsu avait bien un téléphone, mais ni Kang ni ses amis n'en connaissaient le numéro. Nul n'aurait, d'ailleurs, osé s'en servir. De toute façon, le téléphone était certainement surveillé, tout comme l'empereur.

Que faire? Kang décida que l'objectif principal était de protéger l'empereur. Pour cela, il fallait neutraliser les troupes certainement dévouées aux conservateurs qui se trouvaient sous les ordres du général et vice-roi Jung Lu. Kang exposa la situation à l'un des conseillers réformistes nommés par l'empereur et qui aurait, lui, compétence pour s'adresser aux hauts fonctionnaires : Tan Ssu-tung. Kang lui expliqua qu'en l'occurrence, il fallait obtenir la complicité du général qui commandait les troupes de Pékin, Yuan Chih-kai, qui, de notoriété publique, était entièrement dévoué à l'empereur et qui ne refuserait donc pas de prendre toutes les initiatives nécessaires pour le protéger.

Tan alla s'entretenir avec Yuan au quartier général de Tien-tsin. Il lui déclara qu'il était en possession d'un édit secret de l'empereur lui donnant l'ordre d'exécuter le vice-roi Jung Lu et de cerner le palais impérial. Il lui représenta la nécessité absolue de protéger l'empereur. Pour cela, il lui suggéra d'aller tuer Jung Lu à Tien-tsin, puis d'entrer dans la Cité interdite par la porte du Midi et d'exécuter les principaux chefs des conservateurs.

— Il faut agir rapidement, ajouta-t-il d'un ton pressant. Je dois rentrer ce soir assurer à l'empereur que tout est prêt.

Yuan feignit de croire à la réalité de l'édit secret. Il savait l'attachement de Kuang-hsu pour Jung Lu et, de toute façon, il n'avait aucune intention de faciliter le coup qu'à l'évidence mijotaient les réformistes de Kang. Il répondit donc au naïf terroriste :

— Il me serait aussi facile de tuer Jung Lu que de tuer un chien. Mais tous mes hommes, les armes et les munitions sont sous son autorité. Aucun officier ne bougera sans un

ordre écrit de lui et je n'aurai pas accès à une seule caissette de munitions. Cela ne servirait donc à rien de le tuer, et cela alarmerait même les Chapeaux de fer et les inciterait à précipiter leur action. Je préfère attendre quelques jours. En octobre, l'empereur passera l'armée en revue à Tien-tsin. À ce moment-là, il entrera donc dans mon camp et sera sous ma protection. Je pourrai alors faire arrêter le prince Tuan et le reste des Chapeaux de fer et des conservateurs.

Dans son insondable naïveté, le conseiller Tan déduisit que le général Yuan était acquis à la cause des réformistes et qu'il était indéfectiblement loyal à l'empereur.

En réalité, les conspirateurs s'étaient fait mener en bateau : Kuang-hsu ne se sentait nullement en danger. Il n'avait jamais envoyé à personne aucun message de détresse : celui qu'avait reçu Kang était un faux, fabriqué par Li, pour pousser les conspirateurs à l'action.

Tan venait à peine de le quitter pour rentrer à Pékin que Yuan courut chez Jung Lu :

— Général, dit-il d'un ton plaisant à son interlocuteur ahuri, j'étais censé t'avoir tué à l'heure qu'il est.

Il lui raconta son entrevue avec Tan et le complot qu'il avait fait avorter.

— Mais qu'est-ce que c'était que ce message de l'empereur à Kang? demanda Jung Lu quand il se fut ressaisi.

— Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vu.

— C'est une invention!

— Probablement.

— Mais de qui?

— De Kang, sans doute.

Jung Lu en douta. Si le plan des conspirateurs avait été appliqué, Kang aurait dû justifier son action devant l'empereur. Kuang-hsu aurait alors découvert que son autorité avait été usurpée à l'aide d'un faux édit. Jaloux de son pouvoir comme il l'était, il serait entré dans une colère

épouvantable et aurait fait arrêter Kang en dépit de la prétendue utilité de ce dernier. Une seule personne pouvait avoir conçu une idée aussi machiavélique pour exciter les conspirateurs : Li. Mais Jung Lu ne révéla pas sa conclusion à Yuan.

Celui-ci regagna donc son quartier général. Jung Lu courut à la gare et prit le train de nuit pour Pékin afin de prévenir Tseu-hi, toujours dans son palais du lac Kun Ming. Le temps d'y parvenir, il était plus de 23 heures et l'impératrice était couchée. L'arrivée du général vice-roi avait été évidemment remarquée et celui-ci ne pouvait pénétrer dans les appartements de l'impératrice par les jardins comme il le faisait en d'autres circonstances. Il se rendit donc chez le prince Ching, lui raconta l'affaire et le pria d'en informer l'impératrice dès le lendemain à la première heure. Sur quoi il rentra à Tien-tsin, harassé et perplexe.

*

Tseu-hi se réveilla comme toujours de très bonne heure, mais ce 21 septembre, de mauvaise humeur. La veille, en effet, l'un des derniers censeurs conservateurs qui demeuraient en fonction, Yang Chung, lui avait révélé des faits alarmants au cours d'un long et tumultueux entretien.

— Il y a deux jours, l'empereur a reçu le Japonais Itô Hirobumi pendant plus de deux heures. L'entretien était hautement secret.

— Comment le sait-on, puisqu'il était secret? avait interrompu Tseu-hi, pressentant que la visite de Yang serait une tentative de plus des conservateurs pour la pousser à reprendre en main les affaires de l'Empire.

— Parce qu'il a bien fallu que le Japonais entre et sorte du bureau de l'empereur et que des gardes se tiennent aux portes de ce bureau, Majesté. Personne d'autre qu'Itô n'a été admis pendant l'entretien.

— Et alors?

— Et alors, Majesté, il se trouve que l'empereur a offert à Itô Hirobumi le gouvernement de l'Empire…

— Quoi?

— Selon le souhait de l'empereur, le Japonais aurait été le personnage le plus puissant de l'Empire et n'aurait eu de comptes à rendre qu'à l'empereur. Il aurait été chargé de réorganiser tout l'Empire, l'administration, les armées et la marine, les finances…

— Quelles preuves as-tu de ce que tu avances ? Tu viens toi-même de me dire que l'entretien était secret et que personne n'y assistait?

— Oui, Majesté, mais il se trouve que le renard sauvage Kang Yu-wei a ensuite rendu visite à Itô à l'ambassade du Japon et que le Japonais lui a résumé l'entretien avec l'empereur. Kang a ensuite répété ces informations à ses partenaires, dont les nouveaux conseillers nommés par l'empereur : Tan Ssu-tung, Yang Jui, Liu Kouang-ti et Lin Hsu. Nous le savons par nos espions qui ont entendu une grande partie des propos de Kang. Nous savions d'ailleurs que les *ming-shih* envisageaient depuis plusieurs semaines que la prétendue réforme de l'Empire serait confiée à un Japonais, comme mes amis en avaient prévenu Ta Majesté.

Tseu-hi se leva et arpenta la pièce, visiblement agitée.

Mais le censeur Yang poursuivait placidement:

— Ta Majesté est certainement consciente que si l'Empire était réorganisé, comme ils disent, sur le modèle de l'Empire du Soleil Levant, depuis le début de ce qu'on appelle l'ère Meiji, c'en sera fini de la suprématie des Mandchous sur le gouvernement. Le pouvoir même du trône sera considérablement affaibli. L'empereur du Japon est désormais aux mains d'hommes politiques prétendument élus par le peuple, mais en fait mis en place par des associations de brigands comme les Genyôsha. Il ne dispose plus que d'un pouvoir symbolique.

Tseu-hi se rassit.

— Est-ce que Itô a accepté l’offre de l’empereur?

— Non, Majesté. Il estime la tâche trop vaste. Pour lui, il faudrait dissoudre la plupart des organismes de l’Empire, à commencer par le Conseil des censeurs et le Conseil des clans. Aussi le renard sauvage Kang s’attend-il à être nommé d’une heure à l’autre par l’empereur au poste refusé par Itô.

— Bien, je rentrerai demain à Pékin tirer cette affaire au clair.

— Je veux espérer qu’il sera encore temps d’éviter le pire, Majesté, avait conclu Yang avant de prendre congé de l’impératrice.

Tseu-hi ordonna à Li de préparer son retour pour le lendemain matin à la Cité interdite.

*

Elle venait d’être habillée par ses servantes et les eunuques, après la collation du matin – du millet cuit dans du lait –, et s’apprêtait à gagner la Cité interdite quand le prince Ching se présenta :

— Majesté, le général vice-roi Jung Lu est venu hier soir à 23 h 30 communiquer des informations urgentes à Ta Majesté, mais comme Ta Majesté était déjà retirée, il m’a chargé de te les transmettre dès ce matin.

Tseu-hi écouta l’extravagante histoire du coup d’État raté des partisans de Kang, avec l’assassinat projeté de Jung Lu et l’exécution des princes. Elle en resta pantoise, puis fut atterrée : les avertissements des princes étaient donc fondés ! Pendant qu’elle dormait, la nuit dernière, l’Empire avait frôlé le désastre.

Est-ce que Kuang-hsu était devenu fou? Est-ce qu’il était informé de tout cela ? L’urgence de la situation lui parut brûlante.

— Je vais tout de suite à Pékin, j’aviserai là-bas, dit-elle en se levant.

Jamais les dix kilomètres qui séparaient les lacs de la Cité interdite ne lui avaient paru aussi longs.

*

À la légation de Grande-Bretagne, une véritable veillée d’armes se poursuivait depuis trois jours sous la supervision du ministre sir Claude MacDonald.

De l’entresol aux combles du troisième étage, les occupants de la légation guettaient la rue par les fenêtres, dans l’attente évidente de signes annonciateurs. Mais ils n’en distinguaient aucun.

Le premier secrétaire, Spencer Lamotte, avait bien absorbé deux litres de thé depuis le dîner de la veille, et il n’était certes pas au terme de cette cure de théine. Il avait tout juste pris le temps de se raser et de changer de linge, mais cela ne détendait pas ses traits. Il était émacié.

— Pas de nouvelles de nos informateurs? demanda sir Claude en entrant dans son bureau.

— Non, sir. La dernière visite que j’ai eue de l’un d’eux date d’hier soir après dîner. J’en attends un d’une minute à l’autre.

Le ministre jeta un coup d’œil par la fenêtre.

— L’empereur serait donc toujours prisonnier des Chapeaux de fer, dit-il.

— Cela commence à me paraître de plus en plus douteux, sir. Il dispose du téléphone. À moins qu’il soit ligoté sur son trône, il peut toujours appeler à l’aide. Le général Yuan Chih-kai est à sa dévotion et n’hésiterait pas à accourir pour le délivrer. Sa caserne est à un quart d’heure de la Cité interdite et il a sous ses ordres sept mille hommes armés de fusils anglais. Les Chapeaux de fer n’en comptent pas le

quart. De toute façon, ils ne peuvent pas tenir l'empereur prisonnier pendant plus longtemps.

— Et l'impératrice?

— Elle est dans son Palais de la Mer du Nord.

— Croyez-vous qu'elle soit informée de la séquestration de son neveu?

— Ils se téléphonent au moins une fois tous les jours.

— Serait-elle complice des Chapeaux de fer?

— Elle ne l'est certes pas des réformateurs. Mais je doute qu'elle accepterait de gaieté de cœur que l'empereur soit tenu en otage, même par des princes de la famille impériale. Vous connaissez sa fierté.

Le premier secrétaire semblait maussade.

— Et pendant ce temps, la flotte attend nos informations. Il alluma un *cheroot* et en savoura l'arôme âcre.

— Pour nous résumer, reprit sir Claude, la seule preuve que nous ayons de cette séquestration, ce sont les dires de ce Kang Yu-wei?

— Oui. Mais il a toujours été fiable jusqu'ici.

— Jusqu'ici.

— Il ne peut quand même pas avoir inventé ce message de l'empereur lui demandant d'aller à son secours?

— Cela servait ses desseins, mon cher Spencer. Il aurait espéré déclencher un soulèvement et prendre d'assaut la Cité interdite…

— Un soulèvement? Avec quels hommes? Quelques poignées tout au plus, qui auraient été exterminés comme des rats par la Garde impériale. Non, il y a un élément qui nous échappe, sir.

L'huissier annonça un visiteur.

— Le voilà! s'écria le premier secrétaire. Faites appeler Airtry !

L'instant d'après, deux hommes pénétrèrent dans le bureau du premier secrétaire, un vieil eunuque dans sa robe brodée et l'interprète Rowland Airtry, un jeune homme

rondelet au teint fleuri dans un costume clair. Un igname dans du papier de soie et une betterave dans un mouchoir.

Le Chinois parla de sa voix flûtée et de façon saccadée. Airtry parut abasourdi.

— Le coup est remis à plus tard, traduisit-il.

— Quel coup? demanda sir Claude.

— Le conseiller Tan avait demandé au général Yuan Chih-kai d'investir le palais et d'exécuter les Chapeaux de fer et toute la vieille garde.

— Quoi? s'écria sir Claude.

— Le général a refusé. Le coup est remis à plus tard.

Le ministre et son premier secrétaire se regardèrent ahuris et paniqués. Ils s'étaient attendus à un coup de la vieille garde mandchoue et c'était un coup des réformistes de Kang qui avait été en cours !

Le Chinois, lui, contemplait tout ce monde comme les poupées d'un spectacle de marionnettes. Le premier secrétaire Lamotte s'élança hors de son bureau tandis que le ministre criait:

— Lamotte ! Il faut prévenir la flotte!

Airtry conduisit le Chinois hors de la pièce. Lamotte revint avec un bonhomme à tête de cocker, en costume défraîchi, auquel il déclara :

— William, il faut que vous alliez immédiatement au domicile de Kang et que vous le conduisiez sur-le-champ, de gré ou de force, à la gare… Qu'il prenne le premier train pour Tien-tsin et qu'il embarque sur l'un de nos navires… C'est impératif, vous m'entendez? Il y va de sa vie et de nos intérêts! Achetez-lui son billet et accompagnez-le à sa destination. Là, faites-le embarquer sur le premier navire anglais disponible.

— Compris, monsieur.

Sir Claude MacDonald et son premier secrétaire se regardèrent une fois de plus.

— C'est une histoire de fous ! dit le ministre en s'asseyant. Nous nous sommes fait avoir par Kang.

— Non, je crois qu'il a trop fait confiance au général Yuan. C'est cette vieille sorcière de Suzy qui aura encore manigancé un complot.

— Bon, maintenant, il faut envoyer un message à l'escadre.

*

La duperie la plus savoureuse pour celui qui la trame est sans doute de faire croire à la victime qu'elle a été dupée par un autre. Les Anglais et bien d'autres s'étaient attendus à un coup d'État des réformateurs : cela en avait été un, mais de la réaction! Penauds, dépités, affolés, les réformistes comprenaient qu'ils avaient été les dindons d'une farce périlleuse.

Le maître du général Yuan Chih-kai en riait dans sa barbe. Ces crétins de *ming-shih* avaient cru que le général était au service de l'empereur ! Ah, elle était bonne !

Tseu-hi n'y comprenait rien pour l'instant, Kuang-hsu encore moins, et Jung Lu commençait tout juste à y voir clair.

À part ces chinoiseries, coups fourrés et grimaces, ce fut une journée ordinaire pour la plupart des Pékinois.

7

Une pantalonnade, la réapparition du Dragon et les tribulations d'un révolutionnaire à la solde de l'Empire britannique

Le premier soin de Tseu-hi en arrivant dans son palais de la Cité interdite fut de mander au plus tôt le général Yuan Chih-kai. Sa pendulette dorée de style Louis XV, sommée d'un angelot incongru autant que dodu, indiquait alors près de 11 heures. Le temps de venir de Tien-tsin, le général arriverait après le déjeuner.

Informé de la présence de l'impératrice douairière, Kuang-hsu vint lui présenter ses hommages. Le museau inquisiteur, comme une musaraigne, il s'étonna qu'elle eût quitté ses jardins alors que la saison était encore clémente. Elle prétexta une affaire de couturières. Elle le dévisagea d'un œil oblique : il paraissait parfaitement inconscient du désastre qu'il avait frôlé. Elle se garda d'en souffler mot. Il la pria à déjeuner; elle ne pouvait refuser, sous peine d'éveiller ses soupçons. Le repas fut révélateur par son atmosphère faussement anodine; Kang Hsu parla de réformes quasiment insignifiantes à entreprendre, telles que celle du système des postes, elle demanda que les projets de nouveaux billets de banque lui fussent préalablement soumis et il y agréa. Sur quoi elle se retira dans ses appartements.

Le général Yuan se présenta à l'heure dite. Une vieille connaissance : c'était avec son concours qu'elle s'était jadis emparée de l'enfantelet Kuang-hsu dans le palais de son

père le prince Chun et qu'elle l'avait imposé au Conseil des clans.

— Raconte-moi tout.

Il lui refit le récit qu'il avait fait à Jung Lu. La colère de Tseu-hi bouillonna de nouveau.

— Et la situation militaire?

— Elle est inchangée, Majesté. Pékin est parfaitement protégée.

Tseu-hi ordonna la tenue immédiate d'un conseil auquel devraient assister le Conseil des clans, le Conseil des censeurs au complet ainsi que tous les princes, Tuan, Kang I et Ching. Elle pria le général Yuan de se tenir à disposition jusqu'à la fin du Conseil.

Un moment plus tard, Kuang-hsu déboula chez elle.

— Qu'est-ce que c'est que ce conseil improvisé?

— Il est dans mes prérogatives de convoquer un conseil quand je le juge utile.

— Mais enfin, quel en est le motif?

— Tu le sauras à l'heure dite.

Il la dévisagea, furieux, interloqué et inquiet. Mais il savait qu'il était inutile de tenter de forcer le silence du vieux Bouddha. Une fois de plus, il était l'éternel adolescent et elle, la matrone suprême. Il s'en fut donc.

Le conseil s'ouvrit vers 19 heures.

Les mines des censeurs prenant place dans la salle d'audiences étaient éloquentes : les réformateurs que Kuang-hsu y avait nommés étaient aussi crispés que s'ils souffraient de coliques, les autres, les conservateurs, tel le censeur Yang, arboraient une mine avantageuse et satisfaite.

— Je veux que vous entendiez tous la déposition du général Yuan Chih-kai, déclara d'emblée Tseu-hi.

Le général fut introduit.

— Redis ce que tu m'as révélé, général.

Yuan commença son récit, calme et précis.

Kuang-hsu faisait peine à voir : les mains crispées sur les accoudoirs du trône, le cou tendu, quasiment défiguré par l'indignation, bégayant plus que jamais, il interrompit une première fois le général :

— Le conseiller Tan Ssu-tung t'a déclaré qu'il détenait un édit secret ordonnant d'assassiner le général Jung Lu?

— Oui, Majesté. Il m'a ordonné d'exécuter ensuite une liste de personnes dont les princes Tuan, Kang I, Tun le Second, Ching.

Les victimes manquées exhalèrent de bruyantes bouffées de colère, en dépit des consignes de calme dictées par le protocole. La déposition de Yuan fut interrompue : Kuang-hsu ordonna que le conseiller en question fût immédiatement arrêté à son domicile.

— Poursuis, général, dit Tseu-hi.

Kuang-hsu était effondré sur son trône.

Yuan ajouta alors un détail qu'il n'avait pas confié à Tseu-hi: les services de la police de Pékin l'avaient informé que le dénommé Kang Yu-wei, qui se prévalait du titre de Grand Conseiller secret de l'empereur, racontait qu'il détenait un message de son maître l'adjurant de venir à son secours, car il était prisonnier de la Cité interdite et craignait pour sa vie.

— Quoi? cria Kuang-hsu, au comble de la fureur.

Il se leva et quitta la salle d'audiences.

— Dois-je poursuivre, Majesté? questionna Yuan.

— Attends un moment.

Au bout d'un temps, Tseu-hi envoya le Grand Chambellan informer Sa Majesté que le conseil n'était pas terminé; il trouva Kuang-hsu arpentant la terrasse en fumant une cigarette. Apercevant le chambellan, il jeta sa cigarette par-dessus la balustrade et retourna dans la salle. Yuan acheva son récit.

Le silence régna un moment.

— Censeur Yang Chung, reprit alors Tseu-hi, expose à l'assemblée les rapports de police concernant les propos de

Kang Yu-wei après sa visite à l’ambassade du Japon.

La panique se peignit alors sur le visage de Kuang-hsu. Mais, cette fois, sa fuite serait un aveu.

Le censeur Yang se leva et exposa l’essentiel des rapports de police sur ce que racontait le « renard sauvage» Kang à propos de l’entretien secret de l’empereur avec Itô Hirobumi.

— Cet entretien a-t-il eu lieu? demanda Tseu-hi à Kuang-hsu.

— Oui.

— Quel en était l’objet?

— Obtenir le concours d’Itô dans la grande réforme. Un silence mortel régna dans la salle d’audiences.

— Et quelle en a été l’issue, Majesté? s’enquit Tseu-hi.

— Il a refusé.

Ainsi, l’empereur avait bien songé à confier les rênes de l’Empire à un ennemi éminent. Et, humiliation suprême, le Japonais avait rejeté l’offre impériale.

— Je dois donc déférer, dit Tseu-hi d’une voix implacable, à ton désir de me voir reprendre mon rôle de régente à tes côtés.

On eût pu craindre que la vie eût déserté le corps de Kuang-hsu. Il semblait ne plus tenir sur son trône que par la grâce de sa colonne vertébrale. Pour peu, il se serait liquéfié sur place.

La formule courtoise de Tseu-hi ne cela pas plus la réalité qu’une feuille de thé les parties d’un homme : il était pratiquement démis.

Le Conseil fut levé. La pantalonnade de la réforme de l’Empire avait pris fin. Le Dragon occupait de nouveau la scène.

Un édit devait être publié. Un scribe fut mandé. Le sceau enduit de rouge vermillon fut apposé sur le document.

*

Le document fut publié le lendemain et affiché sur les murs de la capitale :

> *Les affaires de la nation sont actuellement dans une passe difficile, et il faut tout réformer. Moi, l'empereur, j'y travaille jour et nuit de toutes mes forces. Mais en dépit de mon labeur assidu, je crains constamment d'être débordé par l'ampleur de la tâche.*
>
> *Animé par un souci profond du bien-être de la nation, j'ai maintes fois prié Sa Majesté l'impératrice douairière de bien vouloir accepter de me conseiller dans le gouvernement, et j'ai obtenu son assentiment* […].
>
> *Cela est un gage de prospérité pour toute la nation, les officiels et le peuple…*

Les légations purent à peine, ce jour-là, expédier les affaires dites courantes, car les vraies affaires avaient couru bien plus vite et couraient encore.

À la légation de Grande-Bretagne, la nouvelle de la reprise du pouvoir par Tseu-hi fut accueillie avec une consternation à peine dissimulée. Les éclaireurs de l'Empire britannique dans ces terres lointaines et périlleuses de l'Asie avaient en effet fondé de grands espoirs sur le succès de la réforme entreprise par l'empereur Kuang-hsu. Ils avaient espéré qu'elle leur ouvrirait véritablement la conquête commerciale de l'antique Empire du Milieu, jusqu'alors farouchement gardé par le Dragon mandchou. Ils avaient pour cette raison accordé maints privilèges et commodités à celui qu'ils considéraient comme l'auxiliaire principal de l'empereur dans cette tâche titanesque, le « sage de l'Asie », le grand

Kang Yu-wei. Kang les avait barbouillés de ses projets fuligineux et leur avait fait croire que les réactionnaires les plus abominables de l'Empire tenaient Kuang-hsu prisonnier et s'apprêtaient à le détrôner; pure invention. La réalité était que les réformistes eux-mêmes avaient tenté un coup d'État foireux, qui avait d'ailleurs foiré.

Survenant dans le sillage de ce fiasco de Kang, la réapparition de Tseu-hi signait l'échec de la politique coloniale anglaise.

Par-dessus le marché, l'attaché naval de la légation britannique avait dû subir les questions embarrassantes du *Tsungli Yamen* sur la présence de l'escadre britannique au large de Tien-tsin.

— Une pure coïncidence, avait assuré l'attaché naval. C'est une croisière de routine.

Car les Anglais avaient l'habitude de promener des troupes sur leurs navires de guerre. Sans doute pour leur faire respirer le bon air du large.

Pour tout dire, les diplomates anglais faisaient la gueule.

Les Français, eux, se gaussèrent. Ils n'avaient pas nourri d'aussi grands projets de conquête commerciale de la Chine que les Anglais. L'Indochine suffisait pour le moment à leurs appétits. La révolution de palais que reflétait l'édit de l'empereur Kuang-hsu les divertissait plutôt:

— Suzy a donc emporté la manche, commenta le secrétaire oriental de la légation. Il faut dire que le petit empereur faisait plutôt figure de crevette en face d'elle.

À la légation de Russie, on se désola d'abord du décès prématuré, quelques mois auparavant, de celui qui aurait été un parfait héritier présomptif, le fils supposé de Tong-zhi. Ensuite, on s'étonna évidemment de la présence de l'escadre britannique dans les parages, juste à ce moment-là. Qu'est-ce que les Anglais avaient diantre manigancé? Enfin, le chef du service de renseignement crut discerner dans les événements un succès de Li Hung-chang, l'ancien

vice-roi, ennemi farouche de tout projet de modernisation politique de l'Empire.

L'ambassade du Japon garda ses portes rigoureusement closes pendant plusieurs jours. Pas de visites et, surtout, pas de journalistes, cette plaie de la politique. Tseu-hi reprenait le pouvoir? Tant pis : la réforme de l'Empire du Milieu était une cause perdue, Itô l'avait bien compris. Oui, l'ambassade avait soutenu Kang, mais, en fin de compte, c'était un bavard et un révolutionnaire en peau de lapin. Elle ne pouvait cependant le laisser tomber : il comptait trop de partisans et d'amis chez les Genyôsha.

Le train Pékin-Tien-tsin filait à bonne allure, quelque cinquante kilomètres à l'heure, sur sa voie ferrée toute neuve. Dans un compartiment de seconde classe, deux voyageurs en costume occidental se faisaient face. L'un était Kang Yu-wei et l'autre, un fonctionnaire de la légation de Grande-Bretagne à l'apparence de vieux cocker fatigué, en costume de commis voyageur, William Tettermore.

Passablement contrarié par la façon dont il avait été quasiment tiré de son lit à l'aube par Tettermore et prié de s'habiller rapidement, Kang pencha sa face lunaire vers l'autre, vieux routier de la Chine et indéfectible artisan de la puissance britannique en Asie. Kang ouvrit la bouche pour parler. Tettermore leva les yeux au ciel et se redressa pour gagner le couloir.

— Au nom du ciel, souffla-t-il à Kang en chinois, ne me posez pas de questions et de préférence ne dites pas un mot jusqu'à ce que nous soyons parvenus à destination. Vous êtes en grand danger.

Une fois sur le quai de la gare de Tien-tsin, Kang assaillit l'Anglais de questions indignées.

— Mr Kang, je vous le répète : vous êtes en danger de mort, le comprendrez-vous à la fin? Votre coup d'État a échoué, vos ennemis les Chapeaux de fer sont au pouvoir et vous devez quitter immédiatement le territoire chinois.

— Mais comment?

— Je vais vous conduire au port et là, vous embarquer sur un bateau anglais.

— Mais pour aller où?

— À Hong Kong, hors de portée des autorités chinoises. À l'heure qu'il est, vous êtes certainement l'homme le plus recherché de Chine.

Tettermore dévisagea son interlocuteur: un petit clerc égaré dans un rôle beaucoup trop grand pour lui. Aucun sens des réalités et guère plus d'instinct de conservation. « *A fool*, songea-t-il. Un ahuri. Mais un ahuri qui peut nuire à nos intérêts si on le torture pour le faire parler. »

— Mais de quoi vais-je vivre? gémit Kang dans le pousse-pousse qui emmenait les deux hommes vers le port.

— Nous y pourvoirons. Je vous donnerai un peu d'argent pour le voyage.

Au port, l'Anglais s'informa des navires en partance : miracle, un paquebot de la P & O, le *Chungking*, s'apprêtait à lever l'ancre dans les prochaines heures. Tettermore entraîna Kang au bureau de la compagnie et lui acheta sur-le-champ un passage. Mais il ne restait plus une seule cabine de libre et l'affluence était telle que Kang devrait voyager sur l'entrepont jusqu'à Shanghai.

Tettermore arpenta le quai, guettant anxieusement d'éventuels policiers chinois qui tenteraient de monter à bord. Il ne respira librement que lorsque l'échelle de coupée fut enfin levée sans encombre. Un long jet de vapeur actionna la sirène annonçant le départ: à 13 heures, le *Chungking* se détacha lentement du quai. Tettermore reprit un pousse-pousse pour retourner à la gare et rentrer à Pékin. Son seul repas consista en un pâté de porc et une bouteille de bière achetés à un marchand ambulant.

L’odyssée de Kang ne faisait que commencer.

*

Tandis que la foule, car c’en était bien une, se pressait aux bastingages, il avait choisi la chaise longue qui serait son seul siège et son seul lit jusqu’à Shanghai, trois jours et trois nuits plus tard. Il somnola. Il ne se doutait pas qu’il faisait l’objet de la plus formidable chasse à l’homme de longue date.

Il pesta contre ses voisins qui gémissaient bruyamment et, quittant sa chaise longue pour permettre au matelot indien de laver le pont, il faillit chavirer en glissant sur du vomi. Une nouvelle bordée de protestations s’ensuivit. Comme les Anglais osaient-ils le faire voyager dans ces conditions, lui le Sage de l’Asie?

Dès le matin suivant sa reprise du pouvoir, alors qu’on placardait dans les rues l’édit impérial, Tseu-hi avait convoqué le chef de la police et lui avait donné l’ordre de retrouver Kang Yu-wei, l’homme qui l’avait si ignoblement insultée dans ses fictions pornographiques sur l’impératrice Wu[1], et de l’arrêter. C’était l’individu dont les discours fumeux avaient intoxiqué l’empereur, celui dont les intrigues avaient failli faire assassiner le vice-roi Jung Lu, l’instigateur de tous ces désordres qui duraient depuis plus d’un an.

Les policiers s’étaient rendus sur-le-champ au domicile de Kang. Celui-ci était parti depuis plus de deux heures, accompagné d’un Blanc et pour une destination inconnue. Seul demeurait son frère Kuang-jen : il fut arrêté alors qu’il se trouvait sur le pot et eut tout juste le temps de se reculotter. Il fut décapité peu après.

À la légation de Grande-Bretagne, on l’apprit presque aussitôt. Et l’on devina qu’une chasse à l’homme serait

lancée sur tout le territoire chinois. Kang aurait à peine mis le pied sur le quai de Shanghai qu'il serait arrêté et torturé.

Le Seigneur seul savait les aveux qu'on lui extorquerait avant de le mettre à mort. Des ordres furent immédiatement adressés à tous les consulats britanniques de l'Empire pour éviter à Kang une arrestation par la police impériale.

Le 23 septembre, des rumeurs alarmantes mirent le consulat britannique de Shanghai sur le pied de guerre : l'empereur serait mort, empoisonné par des pilules vénéneuses que lui aurait administrées Kang. Le crime de régicide était le plus grave imaginable: il justifiait l'exécution à vue de Kang. Le consul, Byron Brenan, était sommé par le *tao tai*, ou gouverneur de Shanghai, de faire fouiller tous les navires britanniques accostant au port afin d'appréhender Kang et de le remettre aux autorités de la ville. Une photo du coupable fut adressée au consulat et une récompense de deux mille dollars fut promise à celui qui mettrait la main sur le criminel.

La sommation du *tao tai* n'avait aucune valeur légale, aucun gouverneur de province chinois n'ayant licence de donner des ordres à un fonctionnaire consulaire, mais Brenan préféra ne pas entrer dans des arguties juridiques auxquelles les Chinois ne comprenaient rien et qui se terminaient le plus souvent de manière brutale. Comprenant que le consulat ne pourrait soustraire Kang aux autorités chinoises, le consul chargea un homme réputé pour son entregent, John O. P. Bland, correspondant du *Times*, d'aller au secours du fugitif. Bland était d'autant mieux indiqué pour cette tâche que, familier de la Chine Han, il portait une aversion sans mélange aux Mandchous et à la dynastie Qing.

Le *Chungking* arrivait justement au large du port; il était encore dans les eaux internationales, en vue de la concession française. Bland loua une vedette à moteur et fila dans sa direction; il monta à bord et, à l'aide de la photo

fournie par le consulat, identifia Kang qu'il emmena, abasourdi, vers la vedette. Il le conduisit alors vers un autre paquebot de la P & O, le *Balaarat*, sous la protection d'un navire de guerre, l'*Esk*.

Il avait ainsi fait échapper Kang aux dents du Dragon… et évité aux Anglais des révélations embarrassantes.

Comme son confrère Morrison à Pékin, Bland exécrait personnellement Tseu-hi. Peut-être le petit garçon qu'il avait été survivait-il en lui et identifiait-il l'impératrice douairière aux affreuses sorcières des contes de fées de son enfance.

*

Le vaisseau de l'Empire chinois, lui, n'était pas sorti pour autant des eaux tumultueuses dans lesquelles il naviguait depuis quelque temps. Shanghai, par exemple, bruissait de rumeurs de plus en plus folles : après la mort de l'empereur, assurait le *New York Times*, l'impératrice douairière avait épousé l'ancien vice-roi Li Hung-chang…

Le Grand Eunuque Li, qui entretenait ses canaux d'information, prévint Tseu-hi que le bureau de télégraphie de Shanghai avait envoyé 1 231 télégrammes au *Tsungli Yamen* s'inquiétant de la santé de l'empereur.

— Et alors?

— Le *Tsungli Yamen* les a communiqués au secrétariat de l'empereur.

— Eh bien, il n'a qu'à y répondre !

C'était un peu court comme réaction, mais Li n'insista pas.

Dans les pubs luxueux du Bund de Shanghai – l'un d'eux s'enorgueillissait du plus long comptoir du monde, soixante-deux mètres! — et, dans les cafés de la concession française, on racontait des extravagances plus ou moins graveleuses sur « Suzy, la veuve joyeuse ». Et l'on se refilait

évidemment sous le manteau des publications illustrées sur ses exploits amoureux avec des petits garçons…

Dans la Chine du Sud, en effet, on tenait les Mandchous pour des gens irrémédiablement tordus. Eux qui avaient interdit les bandages des pieds des femmes !

Les étrangers installés à Pékin évoquaient parfois à mi-mot certaines confidences qu'un drôle de gentleman de la ville, Edmund Backhouse, aurait faites à des familiers. Cet érudit — il assurait parler quatorze langues! — avait été l'amant de l'impératrice douairière. Et il en racontait de vertes et de pas mûres ! Ainsi des usages inédits qu'on pouvait faire des eunuques…

---

1. Voir tome I, *La Fille-Orchidée*.

8

Le terroriste malgré lui

Ce 24 septembre 1898 au soir, Tseu-hi était retournée à son palais du lac Kun-ming ; elle y fut informée par le *tao tai* de Shanghai qu'en dépit de tous les efforts de la police le criminel Kang Yu-wei n'avait pu être localisé et qu'il s'était vraisemblablement enfui sur un navire de guerre anglais.

Elle fulmina de colère et décida que ses complices paieraient pour lui; d'ailleurs, on ne comptait pas un seul Mandchou parmi eux. Tan Ssu-tung avait déjà été arrêté; il avait refusé de s'enfuir. Les trois autres conseillers nommés par l'empereur, Yang Jui, Lin Hsu et Liu Kouang-ti, furent également arrêtés. Puis un ami du frère de Kang, Kuang-jen, coupable d'avoir fréquenté le révolutionnaire Sun Yat-sen. Puis un vieillard qui avait eu l'imprudence de présenter à l'empereur le mémoire d'un réformiste, c'est-à-dire d'avoir introduit le germe du Mal dans la citadelle. Une bonne trentaine de personnes furent ainsi jetées en prison. Deux cents autres furent malmenées ou mises sur la sellette.

Le plus éminent était sir Chang Hin-yuan, le premier Chinois anobli par la reine Victoria. Les diplomates occidentaux qui avaient couru à ses réceptions vinrent cette fois à son secours – et même Itô Hirobumi qui, mystère, se trouvait toujours à Pékin. Ils obtinrent que la peine de mort lui fût épargnée : le Conseil des sentences la commua en bannissement dans la province du Sinkiang. Jamais à court d'idées extravagantes, les Anglais formèrent le projet de le kidnapper. Sir Chang en eut vent: il en dissuada ses libérateurs. On l'aurait accusé d'être à leur solde.

Le journaliste Liang et quelques autres réussirent cependant à échapper aux rafles et à gagner Canton. Là, ils étaient à une heure de bateau de Hong Kong, en territoire anglais, donc en pays ami.

Le 28, à Pékin, les six premiers prisonniers furent décapités devant le bâtiment du Conseil des sentences. Les partisans qu'ils comptaient encore dans la ville les surnommèrent les Six Martyrs des Cent Jours.

Début octobre, les persécutions s'arrêtèrent soudain. Pour Tseu-hi, elles satisfaisaient surtout la soif de vengeance du prince Tuan et de ses alliés ; elles les encourageaient même. Et elles exaltaient leur pouvoir aux yeux du peuple. Elle s'était vite lassée de les voir arpenter le palais de la Cité interdite et les jardins de son île avec leurs mines avantageuses et farouches. Ils étaient tellement assoiffés de sang qu'ils auraient mis aux fers les cuisiniers qui avaient nourri les réformistes. Le seul qu'elle aurait voulu châtier, Kang, lui avait échappé. Les autres n'étaient que des comparses.

Puis elle avait d'autres soucis liés à l'état de santé de Kuang-hsu.

Le 25 septembre, une semaine après le coup d'État manqué, il avait avoué publiquement qu'il se portait mal. Un édit faisant état de l'échec de ses traitements s'achevait sur ces mots :

> *… S'il y a des gens dans la capitale ou les provinces qui maîtrisent le traitement de la maladie, que les fonctionnaires les recommandent au Trône sans tarder.*

Ce n'était pas très avisé : autant dire qu'il avait un pied dans la tombe.

*

Jusqu'à ces dernières années, Tseu-hi s'était peu souciée de l'opinion des Occidentaux. Ne possédant pas la moindre notion d'une langue étrangère, elle était incapable de déchiffrer un journal anglais afin de savoir ce qu'on disait d'elle ou de l'Empire – sauf pour une gazette publiée dans la concession française à Shanghai et une autre dans la concession allemande, presque tous les correspondants de presse occidentaux en Chine étaient anglais ou américains. Et elle ne prêtait qu'une oreille distraite aux informations éparses que lui communiquait Jung Lu quand ils se rencontraient.

Elle changea après le coup de théâtre du 20 septembre, quand Jung Lu lui rendit visite au Palais de la Mer du Nord. Il avait inclus dans son réseau d'informateurs des agents anglophones qui recueillaient les nouvelles concernant l'Empire et même les journalistes étrangers. Elle comprenait enfin que ces informations, aussi aberrantes fussent-elles parfois, pouvaient influencer les politiques des puissances étrangères et le comportement des légations.

À sa dernière visite, il avait paru soucieux :

— Les nouvelles qui circulent sur nous en Occident et même en Chine sont délirantes. Les Américains croient toujours que l'empereur est mort.

— Mort?

— Oui, mort. L'un de leurs journaux les plus influents prétend qu'un petit-fils de Kung, le prince Yin, a été couronné hier. Il est même décrit : un beau jeune homme, intelligent et ouvert à l'étranger, qui n'est pas soumis à ton influence.

Tseu-hi fut prise d'un rire nerveux.

— Et attends, ce n'est pas tout : un journal imprimé dans ce pays – il tenta de prononcer correctement *North China*

Daily Herald – assure que tu as offert aux princes Tuan et Tun le Second des épées *Shangfang*.

Selon une tradition antique et d'ailleurs tombée en désuétude, ces épées donnaient le droit à leurs porteurs de décapiter sur-le-champ n'importe qui, n'importe quand, quel que fût le rang de la victime.

— Il y a mieux : une autre légende rapporte que l'empereur s'est enfui avec des fidèles, et qu'il s'apprête à reconquérir avec une armée de partisans le pouvoir que tu lui aurais arraché.

— Mais nous sommes en pleine folie! Qui propage ces idioties?

— Tout le monde : les *ming-shih*, les Japonais, les Anglais, les Chapeaux de fer, tous ceux qui ont intérêt à te nuire, à éliminer l'empereur, à mettre fin à la dynastie. Mais ces idioties sont dangereuses, car si elles persistaient, elles pourraient mener les Occidentaux à des décisions aventureuses. C'est pour cela que je pense que tu devrais toi-même corriger l'image extravagante que nos ennemis propagent de toi.

— Comment?

— Les Occidentaux ne t'ont jamais vue. Si tu leur fournissais l'occasion de vérifier que tout ce qu'on raconte sur toi est absurde et que tu es une belle femme charmante, tu détruirais d'un coup ces calomnies abominables.

— Qu'est-ce que je devrais faire selon toi?

— Tu pourrais donner une réception pour les femmes du corps diplomatique.

— Moi? s'écria Tseu-hi, prise de court. Mais c'est contre le protocole !

— Tu pourras répondre à ceux qui te le diront que le protocole ne t'a pas protégée de la calomnie. Ce serait une initiative politique importante. D'ailleurs, toi et l'empereur avez déjà reçu un étranger en audience ouverte. Personne n'y a rien trouvé à redire.

C’était exact : en mai, elle et Kuang-hsu avaient reçu le frère de l’empereur d’Allemagne, le prince Heinrich de Hohenzollern, chef de l’escadre allemande en Asie.

— Je ne peux pas les recevoir dans la Cité interdite. Ça, jamais.

— Reçois-les dans un des palais d’Été. Ce sera une revanche sur ce damné Kang. Car il est à l’origine de beaucoup de ces inventions malfaisantes.

— Kang? Encore lui?

— Il est soutenu par les Anglais, c’est évident. Ils ont réussi à faire sortir du pays sa femme, sa concubine, ses filles, sa mère, la veuve et la fille de son frère… Ce sont eux qui le présentent au reste du monde comme le Chinois le plus éminent de l’Empire ! Le Sage de l’Empire ! Ce rat !

— Où se trouvent-ils, lui et sa famille?

— À Hong Kong.

Une moue de dépit déforma la face de Tseu-hi.

— Ne peut-on envoyer quelqu’un pour se débarrasser de lui?

— À Hong Kong? Ce serait dangereux. Et pourtant, ce serait bien utile.

Tseu-hi examina l’expression de Jung Lu :

— Utile?

— Il a repris ses ragots infâmes sur toi. Tu n’imagines pas ce qu’il raconte sur tes rapports avec Li ! Je ne te le répéterai pas. À l’en croire, Li serait plus puissant que l’empereur!

— Li? Le Grand Eunuque?

— Lui-même. Et je ne suis pas épargné : je suis décrit comme un ambitieux sans scrupules, bon pour le lacet. Ce Kang est dangereux. Il mine ton prestige et celui de l’Empire. Il faudrait quand même voir si on ne peut pas l’atteindre là-bas…

Li, justement, apparut pour annoncer que le dîner était servi.

C’était un dîner officiel, présidé par l’empereur et l’impératrice. Le Grand Conseiller Yang y assistait également.

En tant que vice-roi, Jung Lu était dispensé du *kau tau*. Il l’esquissa quand même, mais l’empereur l’en retint.

— Relève-toi, vice-roi. Je sais que tu es l’un des soutiens de mon trône.

C’était la première fois que le général revoyait l’empereur depuis des mois: il le trouva encore plus chétif que dans son souvenir.

Le repas fut formel, froid, et par moments sinistre. La conversation fut dérisoire. L’empereur fit les éloges des petits poissons frits et l’impératrice Lung-ju, celui des poireaux en sauce. Tseu-hi fit servir du vin pétillant français. Le conseiller Yang déclara qu’il appréciait les pigeons farcis…

Jung Lu prit Tseu-hi en pitié. Elle devait assumer le gouvernement dans cet entourage lugubre. Elle paraissait stoïque, mais le stoïcisme, refus de la souffrance, est aussi l’aveu de celle-ci.

Quand il alla prendre congé d’elle, le lendemain matin, elle murmura :

— Tu l’as vu? Tu as compris? Il ne va pas bien, pas bien du tout.

L’Empire entier le savait.

Jung Lu songea à l’une de leurs dernières rencontres, lorsqu’elle l’avait interrogé: « Et après moi, qui?» Maintenant, il le savait, elle se demandait : « Et après lui, qui ? » Les destins de cette femme et de cet empereur pareil à un roseau plié par le vent se confondaient.

Elle tendit la main vers lui et la posa sur sa poitrine.

— Yehenara…

Elle le considéra avec un masque impassible. Pendant une fraction d’instant, il se dit que celle qu’il avait aimée était cachée sous ce masque, qu’elle le regardait avec ses yeux d’autrefois, mais qu’elle ne pourrait plus l’arracher : elle était devenue un guerrier, le dernier défenseur de l’Empire. Il en eut une sensation comparable au vertige. Il était l’amant de l’Empire.

— Reviens vite, dit-elle.

Un sentiment d’urgence lui fit devancer le retour du guerrier : le 28 septembre, un édit officiel ordonna à Jung Lu de quitter Tien-tsin pour assumer la charge de membre du Grand Conseil. Un autre édit le confirma comme président du Conseil de guerre.

*

Contrairement à ce qu’un esprit logique et occidental aurait supposé, ces histoires à coucher dehors d’empereur mort ou prisonnier d’un cachot où les Chapeaux de fer le torturaient ne furent pas traitées comme elles l’auraient dû, c’est-à-dire par le mépris. La Cité interdite avait trop longtemps été un territoire mystérieux sur lequel on ne savait rien. Aucun Chinois qui ne fût pas mandchou, et *a fortiori* aucun Occidental, n’y avait jamais pénétré. Hormis les gens de la cour, personne de l’extérieur n’avait jamais vu l’empereur ni l’impératrice douairière. Se fussent-ils enfin montrés au peuple, chacun avec une corne sur le front ou des ailes de chauve-souris dans le dos, personne n’en aurait été vraiment surpris.

L’édit de l’empereur sur son état de santé avait même ranimé les rumeurs sur son enfermement, voire sur sa mort. Deux mois étaient passés depuis le fameux communiqué, et l’on radotait toujours sur le sujet dans les maisons de thé, de jeux et de plaisirs, de Tien-tsin à Canton. À la fin, les

légations s’en inquiétèrent: qu’en était-il vraiment de la personne de l’empereur et de son état de santé? Le souci humanitaire ne jouait pas grand rôle dans leur curiosité : il leur fallait savoir qui gouvernait vraiment la Chine. Elles prirent donc prétexte de l’édit de septembre 1898 pour mettre fin à ce qu’on commençait à appeler la « rumeur de Shanghai » : elles adressèrent séparément des lettres au *Tsungli Yamen* pour que l’empereur fût examiné par un médecin occidental, comme il l’avait été une fois dans sa jeunesse.

Ce fut la légation de Grande-Bretagne qui se montra la plus entreprenante : le ministre sir Claude MacDonald fit valoir que cet examen permettrait de dissiper les doutes qui pesaient sur la stabilité du gouvernement impérial et qu’il conforterait la confiance du gouvernement de Sa Majesté la reine Victoria et des autres puissances occidentales.

Tseu-hi comprit que ce serait quasiment un examen politique que celui du corps de Kuang-hsu ; elle pesa l’argument de l’Anglais avec le *Tsungli Yamen* et décida qu’après tout, un examen médical ne ferait pas de mal. Il pourrait même améliorer la santé de l’empereur. En son for intérieur, elle voulait en avoir le cœur net. Kuang-hsu, lui, était convaincu d’avance de l’intérêt de la consultation : dès qu’on évoquait le savoir occidental, il était partant. Peut-être aurait-il accepté d’être électricien sur un paquebot occidental et peut-être même se serait-il inscrit au syndicat des électriciens.

Restait à savoir quel serait le praticien qui aurait l’honneur suprême d’examiner le corps de Sa Majesté.

Le médecin de la légation aurait sans doute été qualifié, mais il était alors en congé. Il y avait à Pékin un médecin étranger, le docteur George Morrison, qui présenta sa candidature. Elle fut rejetée *de facto* par sir Claude pour une raison plausible: Morrison était aussi correspondant du *Times*, et il n’était pas question de faire examiner l’empereur par un journaliste. Le docteur Curwan,

également anglais, fut écarté parce qu'il avait soigné Kang Yu-wei. Le corps diplomatique débattait donc quand la légation de France proposa son propre praticien, le docteur Dethève. Les Anglais acceptèrent.

En fin de compte, ils étaient le fer de lance de la présence occidentale en Chine.

*

Le grand jour arriva: le 18 octobre 1898. Le docteur Dethève fut admis devant l'empereur. Dispensé du *kau tau*, il pria son patient de bien vouloir se dévêtir. Les deux hommes parlaient suffisamment bien l'anglais pour s'entretenir hors la présence d'un interprète, donc assez librement. Dethève détenait déjà une information de premier ordre : Kuang-hsu, bien vivant, n'était ni prisonnier ni torturé.

Il ausculta son patient, le palpa, prit son pouls, l'interrogea… et diagnostiqua sans peine une affection connue depuis un demi-siècle sous le nom de maladie de Bright. Il ne pouvait offrir que des palliatifs pour y remédier et rédigea une ordonnance que le palais ferait exécuter par l'un des pharmaciens occidentaux de la capitale.

Mais Dethève était aussi chargé par sa légation de faire un rapport qui, contrairement à toutes les règles du secret médical, serait diffusé aux autres légations. Il le rédigea en français et Kuang-hsu n'en prit connaissance qu'après traduction.

Or, il était dévastateur par sa précision même :

> *Au premier examen, il est faible, extrêmement maigre, pâle et l'attitude déprimée. L'appétit est très bon, mais la digestion est lente. Les*

vomissements sont très fréquents. L'auscultation des poumons avec un stéthoscope, à laquelle Sa Majesté a consenti d'emblée, n'a pas révélé une bonne santé. Les problèmes circulatoires sont nombreux. Pouls faible et rapide, tête douloureuse, sensations de chaleur dans la poitrine, vertiges et trébuchements qui lui donnent l'impression qu'il lui manque une jambe. À ces symptômes se joignent des sensations de froid dans les jambes et les genoux, de doigts insensibles, de crampes dans les cuisses, des démangeaisons, une légère surdité, une vue défaillante, des douleurs dans les reins. Mais surtout dominent les troubles de l'appareil urinaire. Sa Majesté urine souvent, mais peu à la fois, et en vingt-quatre heures, le total est inférieur à la normale.

Sa Majesté insiste sur ses éjaculations, qui se produisent la nuit et qui sont toujours suivies par des sensations voluptueuses. Ces émissions nocturnes ont toujours été suivies par la réduction de la faculté d'obtenir des érections volontaires durant la journée. Après avoir considéré ces différents symptômes, j'ai abouti à la conclusion que la maladie est due à une lésion des reins, qui est appelée en Europe Nephritus ou inflammation chronique du rein. Dans cette maladie, le sang passant par les reins y laisse des produits qui sont [...] *toxiques pour l'organisme. Quand le rein n'élimine pas ces produits dans les urines, à cause d'une lésion de l'organe, les mêmes produits sont acheminés par le sang vers différents organes, où ils s'accumulent et causent des troubles tels que ceux qui ont été décrits. Il est nécessaire de*

prescrire un régime qui ne contraigne pas les reins à travailler beaucoup. […]

Le meilleur régime est un régime exclusivement lacté, sans autres aliments. Il consiste à consommer trois ou quatre litres de lait, humain ou de vache, dans lesquels seront dissous 50 grammes de lactose (sucre de lait). Ce régime devrait être suivi pendant plusieurs mois. Comme médication, la poudre de digitale est d'une réelle utilité. Les douleurs rénales peuvent être calmées par des massages ou l'application de ventouses. […] *Quant aux éjaculations involontaires, elles indiquent un affaiblissement général, en particulier des muscles du bas du dos.* […] *Tel est mon humble avis que je soumets à Sa Majesté, en exprimant le grand espoir que je lui aurai apporté quelque soulagement*[1]*.*

Un tel rapport eût dû demeurer à jamais dans les archives personnelles de l'empereur, mais il circula de légation en légation. Les diplomates occidentaux se rendaient bien compte de la monumentale inconvenance de leur indiscrétion, au moins égale à la divulgation d'une aménorrhée ou des hémorroïdes de l'impératrice Victoria, de l'hémophilie du tsarévitch Alexis ou de la chaude-pisse d'un président de la République française; mais ils y trouvaient, à peine inconsciemment, le malin plaisir d'humilier cet Empire qui leur demeurait malgré tout fermé, et ces Mandchous arrogants, échappés d'une ère lointaine. À la fin, le docteur Dethève était presque assimilé à un vétérinaire qui serait allé examiner un animal hors du commun. Le rapport transpira évidemment dans la presse

occidentale, qui en fit ses choux gras, puis dans les rares périodiques chinois. Au bout de peu de semaines, le monde entier, Chine comprise, en était informé.

Les conséquences en furent pires que les menées aventuristes d'un Kang et autres réformateurs. Le docteur Dethève avait été un terroriste malgré lui. Il avait compromis la confiance dans la vitalité de l'Empire.

---

1. Le nom actuel de l'affection de Kuang-hsu est glomérulonéphrite. Elle pourrait avoir été causée par une maladie infantile telle que la scarlatine, évidemment mal soignée, et une infection par le staphylocoque hémolytique. Le diagnostic de Dethève était erroné en ce qui concernait les « éjaculations» nocturnes, qui n'étaient en fait que des mictions involontaires d'urine chargée d'albumine, donc opaque, d'où la méprise. Les « sensations voluptueuses», elles, étaient dues au soulagement ressenti dans la vessie. On mesurera incidemment la médiocrité des connaissances médicales de l'époque à la notion d'« érections volontaires» et d'éjaculations dues à une faiblesse des muscles du bas du dos. Et l'on relèvera l'incongruité d'un régime lacté exclusif qui eût nécessité « trois ou quatre litres de lait humain».

9

Du rôle inattendu d'une bouteille de vin français

Le rapport du docteur Dethève avait évidemment été traduit en chinois à l'intention de l'impératrice douairière, des princes et des membres du gouvernement. Tseu-hi se le fit lire et commenter par son propre médecin, Chu. Elle avait froncé les sourcils à l'évocation des massages des reins. Tong-zhi lui aussi se faisait masser les reins dans ses derniers mois d'existence. Y avait-il donc dans la famille une faiblesse héréditaire de ces organes? Chun, le père de Kuang-hsu, l'aurait-il partagée avec son frère Hsien-feng? Mais le point principal qu'elle en retint fut que les rapports sexuels étaient quasiment impossibles pour Kuang-hsu. Il n'aurait donc pas de descendance.

— Il n'a jamais montré d'appétence pour l'amour physique, Majesté, observa le médecin de la cour, le docteur Chu.

L'impératrice Lung-ju ne le savait-elle pas assez! Et les concubines ! Toutes morfondues de virginité.

Le Grand Eunuque avait suffisamment fait espionner l'empereur par les eunuques pour savoir que le jeune monarque n'éprouvait pas davantage d'intérêt pour les garçons, indemnes ou pas.

— Mais enfin, c'est un mâle ! Même avec ses ennuis…

— Certes, Majesté. C'est son esprit qui n'éprouve pas le désir.

— Ne peut-on guérir l'esprit?

Le docteur Chu ne l'excluait pas, mais ses connaissances en la matière étaient limitées. Ce fut ainsi que naquit l'idée

de consulter un autre médecin, qui en saurait davantage sur les mystères de l’âme. Ce fut un Américain dont l’empereur lui-même avait relevé le nom, car il séjournait alors dans la concession britannique de Shanghai. Ce praticien, neurologue, fut convoqué à Pékin. Après un entretien avec son illustre patient, il décida que l’état physique, la constante fatigue, le surmenage, l’hypersensibilité à la lumière et au bruit, le sentiment d’infériorité, le bégaiement et l’indécision étaient à la fois les effets et les causes d’une neurasthénie qui s’exacerbait elle-même. Le remède eût été un changement complet de situation, autant dire l’abdication.

Nul ne savait si le coup d’État manqué fut évoqué par Kuang-hsu, mais l’hypothèse était douteuse : le pénible épisode était trop récent et hors de propos dans un entretien avec un médecin étranger. Mais il n’avait certes pas renforcé la confiance en soi du malade.

La neurasthénie étant alors un concept neuf en Occident et inexistant en Asie. Le mot n’existait pas en chinois et encore moins en mandchou ; le seul qui correspondît à peu près était « mélancolie ».

— Appelle-t-on un médecin pour qu’il profère des évidences? s’énerva Tseu-hi. Je le vois bien que Kuang-hsu est mélancolique ! Je veux un remède !

Mais s’ils fouettaient quelque peu le tonus musculaire impérial, les sirops à base d’arsenic et de strychnine, alors à la mode, ne paraissaient guère dissiper son vague à l’âme ni stimuler son intérêt pour le rapport sexuel.

Le chef de la Maison impériale entreprit alors de pourvoir à l’approvisionnement en lait humain. Ce fut laborieux: quinze femmes en état d’allaiter fournissaient à peine un demi-litre de lait translucide, et encore, après des massages pénibles. Il en eût donc fallu cent vingt tous les jours pour produire la quantité requise par le médecin français. Miséricordieusement, l’empereur lui-même interrompit cette

traite d'un nouveau genre: il avait trouvé que ce lait-là avait un goût détestable.

*

C'était au début novembre, et la presse étrangère, y compris celle du Japon, s'obstinait à broder sur le rapport du docteur Dethève, en particulier les révélations sur les turbulences de la vessie et l'inaptitude au coït du maître de l'Empire du Milieu. Quelques plumitifs supposèrent finement que la fréquentation des eunuques pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Les occupants des concessions, vastes territoires autonomes soumis à l'exclusive juridiction des grandes puissances et sur lesquels les autorités chinoises n'avaient aucun pouvoir, commencèrent même à en être embarrassés. Les Shanghaiens, sans doute les plus émancipés de l'Empire vu leurs rapports quotidiens avec des Européens, lisaient la presse occidentale et en parlaient de plus en plus ouvertement, en termes salaces, sinon graveleux. Leur irrévérence avait fini par gagner Pékin et les gaudrioles sur les éjaculations impériales inopinées couraient les maisons de jeux et autres lieux. On ne pouvait plus y éternuer ou renverser du thé sans se voir qualifier d'éjaculateur précoce.

Les habitants de la Cité interdite ne faisaient pas plus leur ordinaire des journaux occidentaux que les paysans des rizières, mais à la fin, le Grand Eunuque Li crut nécessaire d'en aviser l'impératrice. Ce qui l'y décida fut un article particulièrement graveleux d'un quotidien américain dont des copies circulaient sous le manteau.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Tseu-hi, courroucée.

— Exactement ce que je viens de te dire : que les Longs Nez n'ont plus aucun respect pour l'empereur. Depuis trois semaines, des articles de ce genre courent dans les

concessions de Shanghai et ils ont fini par être traduits en chinois. Tout le monde en parle dans toutes les villes de l'Empire.

— Voilà, voilà ce que nous rapporte notre prétendue ouverture aux Barbares ! De ces gens-là ne peut venir que le mal !

— J'en conviens avec toi. Mais il fallait que tu saches ce qui en est.

— Je vais demander au *Tsungli Yamen* de sévir et d'adresser un avertissement aux légations.

— Le mal est fait, maîtresse. Le papier imprimé est pire que les souris : on n'a jamais fini d'attraper la dernière.

— Et Kuang-hsu, il le sait?

— Les eunuques ont peur de lui. Aucun d'eux n'oserait lui faire de pareilles révélations. Cela vaut mieux pour lui. Ces indiscrétions pourraient le porter au désespoir. Mais il lit les journaux étrangers et je serais surpris qu'il ne soit pas tombé sur un article déplaisant.

Le regard de Tseu-hi se creusa. Ses yeux ne furent plus que deux trous dans un masque. Le règne de Kuang-hsu menaçait donc de s'achever. Ce serait le troisième depuis qu'elle était entrée au Grand Jardin de la Splendeur circulaire. Après Hsien-feng, son fils Tong-zhi. Après Tong-zhi, Kuang-hsu.

Et la question qu'elle s'était posée tant de fois flamba en lettres de feu : « Après moi, qui?»

Elle eut la vision de l'Empire assiégé par des armées de rats. Les Barbares. Tong-zhi n'avait pas su leur résister, et si ce n'avait été elle, la dynastie Qing aurait sombré sous les coups de la Bande des Huit.

Kuang-hsu, lui, avait été contaminé par les idées stupides que les Occidentaux exhalaient, comme les marécages vomissent leurs miasmes.

Sa vieille haine des Barbares gonfla sa poitrine. Si on les chassait de l'Empire, peut-être tout redeviendrait-il comme avant.

Li demeurait soucieux. En avait-il davantage à révéler?

— Est-ce tout?

Il parut embarrassé.

— Je veux dire que les princes font grand cas du rapport médical.

— Que veux-tu dire par là?

— Qu’ils le répandent. Leur but est évident.

Le visage de Tseu-hi se durcit une fois de plus.

Les ennemis sévissaient donc aussi à l’intérieur. Elle se rappela les propos de Tuan. Puis ceux de Jung Lu. Elle décida alors de donner une réception pour les épouses des diplomates étrangers et en chargea le *Tsungli Yamen*.

En attendant, elle ordonna la célébration du troisième Grand Anniversaire de l’empereur – qui venait, en effet, d’avoir trente ans.

*

Les conseils du gouvernement s’étaient poursuivis comme avant le coup d’État. En apparence du moins. Car de semaine en semaine, Kuang-hsu semblait perdre de sa substance officielle. Les remèdes du médecin français l’avaient sans doute soulagé, car il était moins crispé. Mais il s’absentait de plus en plus souvent des séances pour aller fumer des cigarettes sur la terrasse. Agacée, Tseu-hi lui en avait fait publiquement l’observation, fût-ce en termes courtois. Vexé, il avait alors définitivement quitté la séance.

— Je vois bien que nous en sommes revenus à l’ordre ancien, lui déclara-t-il par la suite. La plupart de mes réformes ont été abolies et mon pouvoir est fictif. Contre mon avis, vous rejetez systématiquement toutes les ouvertures à l’Occident, qui est le seul modèle pour nous. Ma présence aux conseils est purement cérémonielle.

Il était exact que, depuis qu’elle avait repris le pouvoir, Tseu-hi n’avait maintenu, parmi les réformes des Cent Jours, que celles qui visaient à moderniser l’armée. Elle y avait été poussée par Jung Lu et d’ailleurs toute la vieille garde – même les Chapeaux de fer y adhéraient. Mais elle tenta d’éviter que Kuang-hsu retombât dans une de ses crises de mélancolie qui aurait été particulièrement inopportune.

— Les réformateurs que tu as tenté d’introduire au gouvernement n’avaient que le désir de le renverser. Et le but de l’Occident n’est pas de nous servir de modèle, mais de nous arracher autant de territoires qu’il le peut.

Il avait haussé les épaules. Peut-être espérait-il que certains viendraient le supplier de reprendre les rênes. Il ignorait toujours ce qui se disait de lui.

Lors d’une cérémonie officielle au palais, la concubine de Perle avait timidement tenté de plaider la cause de l’empereur auprès de Tseu-hi :

— Il ne se sent pas assez estimé, avait-elle susurré.

— L’estime se conquiert, avait sèchement répondu Tseu-hi.

Il allait maintenant pleurnicher dans le giron des concubines?

Vers la fin de l’année selon le calendrier européen, c’est-à-dire en décembre 1898, les princes Tuan et Kang I demandèrent une audience privée à Tseu-hi. Elle exigea que le Grand Conseiller Jung Lu fût présent ; ils y agréèrent.

— Majesté, déclara Tuan, l’admiration que nous te portons est gâtée par le sentiment que tu gaspilles tes talents.

Elle n’eut pas trop de peine à déchiffrer ce compliment tortueux : son rôle était celui d’une tutrice impériale et elle ne pouvait plus former l’empereur à son rôle. Kuang-hsu avait déjà commis trop d’erreurs, il était une cause perdue. Sans descendance à son âge et sans espoir d’en avoir une, il n’était plus à sa place.

Les princes étaient venus demander qu’il fût démis.

Sans nul doute, ils avaient déjà établi la liste des prétendants virtuels et feindraient de la lui soumettre pour qu’elle désignât celui qu’elle préférait. Mais tous ces prétendants étaient des fils de princes : le père de celui qu’elle choisirait et ses alliés en tireraient parti pour faire inlassablement pression sur elle.

Leur souci n’était pas la force de l’Empire, mais la leur. Ils aspiraient à lui arracher le pouvoir.

— Le temple n’est pas fait pour le confort du fidèle, mais pour lui rappeler l’existence de la divinité, répondit-elle.

Ce dicton confucéen signifiait que le pouvoir ne devait pas servir des intérêts personnels, mais la dynastie. Ils le comprirent et parurent déçus.

— L’empereur, dit le prince Tuan, a invité la tempête dans l’Empire. Il y a fait entrer les démons étrangers.

— J’ai chassé les démons. Et j’ai refermé les portes des enfers.

— Nous sommes affaiblis.

— Nous l’avons été, nous ne le sommes plus. Le général Jung Lu ici présent en témoigne. Raison de plus pour ne pas donner à nos ennemis extérieurs le sentiment que le désordre règne dans la Cité interdite. Je ne voudrais pas, prince Tuan, prince Kang I, que votre but concorde avec celui des réformistes. Eux aussi veulent affaiblir le pouvoir du Trône.

Cette fois-ci, ils avaient compris : elle ne céderait pas.

— Répandre des rumeurs sur la santé de l’empereur est nuisible à la stabilité de l’Empire, ajouta-t-elle.

Elle avait hoché la tête pour signifier que la séance était levée.

Tseu-hi et Jung Lu demeurèrent seuls. Il n’avait pas dit un mot, mais son silence en avait valu mille : il veillerait à ce que les princes n’aillent pas comploter une fois de plus.

Dans la Cité interdite, la neige, pour Tseu-hi, était loin de présenter les mêmes charmes que dans ses palais de campagne: elle se résumait à des sols et des escaliers de marbre glissants et des courants d'air glacés. Là-bas, elle pouvait suivre du regard les danses des nuages de flocons s'abattant sur les eaux ternies du lac. La moindre brise lui offrait le spectacle de la neige s'envolant des arbres en papillonnant. Et que dire de l'image d'un corbeau se posant sur un tapis poudreux, comme si un artiste venait de le dessiner sur une page blanche? Que de fois n'avait-elle pas saisi son pinceau pour fixer le contraste entre l'un de ces volatiles et la surface immaculée d'une pelouse poudrée de blanc. Les photos que les adeptes de cette nouvelle technique prenaient des paysages enneigés lui paraissaient dérisoires et primitives en comparaison de ses propres dessins, qu'elle multipliait à l'envi.

L'une des singularités de l'esprit humain est de vouloir éterniser l'image des moments plaisants ou pathétiques, comme s'il se préparait à en feuilleter l'album dans un futur reculé, peut-être dans un autre monde.

Début janvier 1899, selon le calendrier barbare, Tseu-hi décida de partir pour la Mer du Nord afin d'échanger un temps la solitude du pouvoir contre celle de la contemplation.

Dans ces petits exils champêtres, sa suite habituelle égayait bien plus ses journées et ses soirées que les acteurs sentencieux ou revendicateurs des conseils et des audiences.

Le premier soir, on dîna en manteaux de fourrure : le froid était rigoureux et le palais n'avait pas encore été suffisamment chauffé.

Le deuxième soir, l'atmosphère fut plus douillette. Comme il n'était pas question d'organiser un spectacle de théâtre, Tseu-hi se retira tôt et les pékinois se glissèrent sous leurs couettes. Elle invita le Grand Eunuque Li à faire une partie de cartes. Ils se réchauffèrent l'un et l'autre avec un vin

français, non pas le pétillant, mais un rouge moelleux que Li avait fait venir de la concession française de Shanghai. Suivant les conseils des experts, il l'avait conservé dans sa bouteille.

Ils étaient assis depuis une petite heure, échangeant de-ci, de-là une moquerie, quand tout à coup, vers 23 heures, un fracas derrière la lourde tenture du fond les fit sursauter. La porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse s'ouvrit. Un homme déboula dans la pièce. Il portait une robe d'eunuque et tenait une longue dague à la main. Tseu-hi poussa un cri. Les pékinois aboyèrent. L'intrus parut surpris par la présence de Li. Peut-être fut-il troublé par l'embarras du choix : l'impératrice douairière et le Grand Eunuque Li ensemble, quelle aubaine ! Par qui commencer? Il s'élança vers Tseu-hi, pétrifiée d'épouvante. La fraction d'instant qu'avait duré sa surprise fut fatale à l'agresseur. En un bond, Li fonça sur lui et l'assomma avec la bouteille de vin. L'inconnu s'écroula. Tseu-hi ouvrit la porte et cria au secours. Les gardes accoururent. Encore inanimé, crâne et visage couverts des restes de vin et de sang, l'inconnu fut ligoté et emmené vers la salle des gardes.

Li téléphona sur-le-champ à Pékin pour prévenir le chef des Gardes impériaux.

— Appelle aussi le général Jung Lu, ordonna Tseu-hi.

La première suivante de Tseu-hi tenta de refermer la porte-fenêtre dont le cadre avait été brisé. Tout le palais et les pavillons environnants furent réveillés. Une foule s'amassa à la porte des appartements de Tseu-hi, chacun essayant de glisser un œil dans la pièce. Tseu-hi, elle, s'était assise et reprenait ses esprits, assistée par ses dames de cour.

Moins d'une heure plus tard, Jung Lu était là, suivi du capitaine des Gardes impériaux. Puis Kuang-hsu.

— Majesté, déclara Jung Lu, j'emmène le prisonnier à Pékin pour l'interroger.

Tseu-hi hocha la tête. Des eunuques vinrent ramasser la bouteille et les débris de verre, laver le sang et le vin.

On prépara ses appartements pour l’empereur, qui semblait égaré. La porte-fenêtre fut réparée provisoirement et des gardes postés tout autour du Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur.

L’île de Kun-ming dormit peu et s’éveilla tôt. Au cours d’une enquête préliminaire, le Grand Eunuque Li fit l’appel de tous les eunuques du palais pour identifier l’assassin. Il n’en manquait aucun.

D’où venait celui-là? Qui donc avait voulu assassiner l’impératrice douairière?

*

— Tous les hommes qui se destinent à la politique gagneraient à faire au préalable une ou deux années de médecine, déclara le docteur Constantin Schirmer en refermant le dernier numéro de *Discussion de la Chine*, la publication du réformiste Liang que lui avait prêtée le conseiller oriental Heinrich Stolz.

Le serviteur chinois venait de déposer sur la table le plateau du petit-déjeuner que le médecin, attaché à la légation d’Allemagne, partageait avec le conseiller. Armé d’une tapette à mouches, le docteur Schirmer se mit en demeure d’aplatir trois ou quatre hyménoptères qui s’intéressaient déjà au repas. Cela fait, les deux hommes se souhaitèrent bon appétit et entamèrent leur repas : des œufs brouillés au jambon, des tartines de confiture d’orange et de grandes quantités de thé – du vrai thé de l’Inde, ambré, âpre et tonique, et non cette boisson pâle, le thé de Chine, que certains feignaient d’apprécier.

Le conseiller Stolz attendit le commentaire du postulat de Schirmer. Celui-ci était respecté, et donc écouté, de toute la

légation, car il avait pris, dès son arrivée, des mesures sanitaires qui avaient considérablement réduit la morbidité du personnel. Il avait ainsi imposé des voilages à larges mailles sur toutes les fenêtres pour faire obstacle à cette plaie de Pékin qu'étaient les mouches. Grâce à lui, on pouvait aérer la légation sans s'exposer aux invasions de ces détestables insectes. Et quand elles mettaient le nez dehors, toutes les dames portaient des voilettes qui tenaient les mouches en respect.

La légation comptait aussi deux pensionnaires de plus, de féroces rottweilers introduits par Schirmer, qui poursuivaient un génocide sans merci des rats et des souris infestant le bâtiment depuis des temps immémoriaux. Comme le bâtiment jouxtait le *Peking Club*, les deux cerbères y avaient étendu leurs exploits, à l'enthousiasme des tenanciers du club.

— Une seule souris infectée peut remplir un hôpital d'humains, avait doctement déclaré le médecin.

Constat qui avait été élevé au niveau d'une maxime de sagesse confucéenne et propagé dans les autres légations.

Schirmer avait également fait installer un filtre à sable pour purifier l'eau de la ville, proscrit la consommation de légumes et fruits crus, et convaincu tout le monde de se laver les mains toutes les deux heures. C'était ainsi que la légation d'Allemagne n'avait quasiment plus eu de malades.

— Dans toutes les maladies, reprit Schirmer, la tête est la dernière à partir. Elle ne s'en va que lorsqu'elle est lâchée par les autres organes. Et ici, que voyons-nous, depuis un demi-siècle? Que le corps se désolidarise de la tête. Bien avant notre arrivée, une révolte qu'on ne connaissait même pas en Occident et qu'on ne connaît d'ailleurs pas davantage, celle des T'ai-p'ing, a causé le chiffre inouï de 25 millions de morts. Une maladie grave. Ensuite, la tête a refusé d'admettre sa faiblesse à l'égard du monde extérieur, Pékin a été envahie par les Anglais et les Français, puis le pays a perdu plusieurs de ses territoires vassaux, dont l'Asie

du Sud-Est. Et maintenant, une autre maladie ronge ce grand corps, que j’appellerais contestation démocratique.

— Et vous en déduisez? demanda le conseiller Stolz.

— Que ce corps est trop débilité pour durer beaucoup plus longtemps.

Le conseiller sourit, pensif, surpris.

— C’est un usage inédit que vous faites du diagnostic médical.

— Avant longtemps, une infection plus violente que les autres emportera la Chine.

— Pouvez-vous la définir?

— Pas plus que je ne peux prédire la prochaine épidémie de choléra.

— N’avez-vous jamais songé à devenir conseiller politique?

— Dieu m’en garde, mon cher Stolz. Chacun son métier, mes compétences politiques sont bien trop modestes pour cela. Je me limiterai à observer que le rapport de mon confrère français Dethève me donne du souci.

— Pourquoi?

— Parce qu’il indique que la tête de ce pays est aussi malade. Si j’étais son médecin, je conseillerais à l’empereur une cure à Davos. Une longue cure.

Un rire bref secoua le conseiller Stolz.

Dehors, un essaim de mouches contrariées se heurtait au mur de rideaux qui laissait bien passer l’air, mais pas elles. Encore s’en tiraient-elles à bon compte, car Schirmer projetait d’organiser une pétition collective des légations auprès du gouvernement impérial pour recouvrir ce « fleuve de l’Enfer » qu’était le canal.

Là, elles auraient bien plus souffert de la disparition de cet égout à ciel ouvert.

10

La mort de la fée Carabosse et le rôle politique de la frivolité

Levée à son heure habituelle, c'est-à-dire bien avant l'aube en hiver, Tseu-hi goûta un moment la chaleur de son *k'ang* du bout des orteils. Puis elle émit un son bref qui alerta sa suivante sur le *k'ang* voisin. L'impératrice était réveillée.

— Allume les lampes. Il fait quasiment nuit.

La suivante sauta à bas de sa couche et agita une clochette. Aussitôt, trois eunuques apparurent, munis de chandelles et d'un briquet à pierre. Les lampes en robes frangées emplirent la pièce d'une lumière jaune. Puis les eunuques coururent alerter le reste de la domesticité : cuisiniers, servantes, autres eunuques. Il fallait préparer le petit-déjeuner et la toilette impériale.

— Majesté, que dois-je commander?

— Du thé au chèvrefeuille et des beignets.

Les pékinois gémirent doucement.

Écartant la lourde tenture qui masquait la fenêtre forcée la veille, Tseu-hi aperçut les silhouettes des gardes armés à l'extérieur.

Son dernier havre de paix était perdu.

Ce n'étaient plus des corbeaux, mais des gardes qui piétinaient la neige autour du Palais de la Mer du Nord. Elle entrouvrit la porte-fenêtre et les pékinois se précipitèrent sur la terrasse en quête de coins où vaquer à leurs besoins.

Tous les princes arrivèrent dans la matinée, consternés, mais surtout inquiets et répétant la question, comme une incantation: quelle ténébreuse puissance avait donc tenté

d'assassiner l'impératrice douairière? Le forfait était tellement énorme qu'il en paraissait impensable.

Après le déjeuner, le général Jung Lu revint, escorté de son aide de camp et chef des Gardes impériaux. Il requit une audience. L'impératrice douairière prévint l'empereur et convoqua les princes; pendant la nuit, le soupçon lui était venu qu'ils n'étaient peut-être pas étrangers à l'attentat. Le Grand Eunuque Li, qui avait sauvé la vie de sa maîtresse, était également présent.

— Majestés, déclara Jung Lu, j'ai fait avouer le criminel et je lui ai fait rédiger ses aveux par écrit. Il est venu du Japon et il a été payé par les partisans du traître Kang Yu-wei.

— Mais où est donc ce rat?

— À Hong Kong.

— Je ne comprends pas… L'assassin est venu du Japon et Kang est à Hong Kong?

— Des Japonais auraient servi d'intermédiaires. Les Genyôsha.

Jung Lu dut expliquer ce qu'étaient les Genyôsha, ce dont les princes n'avaient aucune idée.

Kuang-hsu fit la grimace : voilà donc comment se comportaient les compatriotes d'Itô, l'homme à qui il avait projeté de confier la réforme de l'Empire. Le poids de ses erreurs passées s'aggravait.

Les princes se firent des mines farouches :

— Mais qu'est-ce que Kang fait à Hong Kong? s'enquit Tseu-hi.

— Il est apparemment sous la protection des Anglais.

— Voilà bien la preuve des intentions des Barbares : assassiner l'impératrice douairière ! Ils sont tous ligués, les *ming-shih*, les Anglais, les Japonais et les démons de l'enfer! s'écria le prince Kang I.

Heureusement, songea Tseu-hi, qu'elle n'avait remis à aucun des princes les fameuses épées *Shangfang*, comme l'avait prétendu le quotidien chinois signalé par Jung Lu : ils

auraient couru au quartier des légations faire voler les têtes par dizaines !

— Où est l'assassin? demanda-t-elle.

— À la fosse commune, Majesté. Je l'ai fait décapiter. Je lui ai arraché toutes les informations utiles. Son existence était un affront même à l'Empire. Sa famille est au Japon, je ne peux l'arrêter.

Tseu-hi hocha la tête. Elle remercia chaleureusement le général et demanda une récompense exceptionnelle pour le Grand Eunuque Li, qui lui avait sauvé la vie. Puis, le plaisir de son séjour étant gâché, elle ordonna le retour à la Cité interdite.

*

Durant le trajet en litière, emmitouflée dans ses fourrures, précédée et escortée par des gardes à cheval et des porteurs de lanternes, sa vieille exécration des Barbares, Japonais compris, les Nains, se reprit à fermenter. Kang était un agent des Anglais et des Japonais à la fois. Un jour, il faudrait quand même repousser tous ces gens au-dehors, avec leurs missionnaires, leurs journalistes, leurs commerçants et leurs espions.

Depuis son arrivée à la Cité interdite, près d'un demi-siècle auparavant, elle n'avait pas quitté une seule heure le cercle magique du monde impérial. Elle n'avait plus jamais revu la Chine. Elle ignorait qu'à l'heure où son palanquin se balançait sur les chemins enneigés, des marins anglais s'enivraient dans une fausse taverne anglaise de Canton en chantant un de leurs airs gaillards, « What Shall We Do with a Drunken Sailor?», et que des mousses chinois, eux, avaient appris à leur donner la réplique en anglais, « Put 'im in the long boat till he's sober », oui, en anglais. Elle ignorait que, dans la concession française de Shanghai, des fonctionnaires venus de Strasbourg ou de Marseille et leurs

épouses se réchauffaient dans de fausses auberges alsaciennes en dégustant de la soupe à l'oignon et de la choucroute bien de chez eux, mais cuisinées par des mitrons chinois qui s'exprimaient dans un français tout à fait correct. Sans parler des Allemands qui festoyaient dans un Braukeller en dégustant des pieds de porc, prétendant, goguenards, *ach, grosse Spass*, que c'étaient des pieds de Chinoises.

Elle n'avait pas vu les arbres de Noël illuminés, quelques jours auparavant, dans les dizaines de missions répandues au travers des provinces, ni entendu les hymnes chrétiennes chantées par des chœurs de jeunes Chinois, non, elle ignorait que les nouvelles générations pouvaient lire des journaux étrangers.

Elle ignorait pareillement que des dizaines de milliers de Chinois expatriés aux Philippines, aux Indes anglaises ou néerlandaises, et même au Japon et en Amérique, rêvaient de la mère patrie et se désolaient d'avoir dû s'exiler pour gagner leur vie. Commerçants ou coolies, professeurs ou fonctionnaires, ils aspiraient au jour où l'hégémonie mandchoue prendrait fin et la Chine redeviendrait chinoise. Alors, mais seulement alors, ils y retourneraient.

Elle ne savait rien de tout cela. Le rutilant Dragon de jadis était devenu arthritique et asthmatique. Il avait la tête qui tournait.

*

Cependant, le projet suggéré par Jung Lu d'une réception pour les dames du corps diplomatique prenait forme.

Au premier regard, le contraste n'aurait pu être plus raide entre les heures dramatiques de la tentative d'assassinat de Tseu-hi et les préparatifs d'une mondanité destinée à

satisfaire la curiosité de dames européennes dont la frivolité aurait confondu Confucius lui-même.

Mais l'illusion de ce contraste était elle-même frivole.

Tseu-hi s'y était d'autant plus attachée que son amour-propre était en jeu : elle ne pouvait admettre que le monde extérieur se fît d'elle une image de sorcière lubrique et pervertie, dégouttant du sang de ses victimes. Elle devait montrer au monde que les ignobles inventions de Kang et de ses partisans n'étaient que des vomissures de rats. Jung Lu avait eu raison.

L'émoi dans le quartier des légations avait été grand: ce serait la première fois que des étrangers, ne fût-ce que des épouses de diplomates, seraient reçus à la cour impériale pour des raisons autres que politiques. L'agitation fit bouillonner les vanités: les épouses de secrétaires et les filles des ministres demandèrent aussi à être de la fête. Mais le prince Ching, chargé de l'organisation de la réception, fut inflexible: les épouses de ministres seulement. Et celles des ministres de Grande-Bretagne, premier pays à être représenté à Pékin, de France, des États-Unis, de Russie, d'Allemagne, des Pays-Bas et du Japon.

Le grand jour était tombé le 13 décembre 1898. Le froid était glacial. Un détachement de cavaliers alla chercher chacune de ces dames aux légations, accompagné d'une chaise à porteurs et d'un interprète. Puis le cortège se mit en route pour le palais d'Hiver, sur la Mer du Centre. Au portail de ce domaine, les dames furent priées de quitter leurs palanquins et prirent place dans un wagon de chemin de fer, décoré d'or et de pourpre, cadeau de la France. Mais, en guise de locomotive, des eunuques tiraient et poussaient le véhicule.

Enfin, les élues arrivèrent au palais d'Hiver, sous la houlette de Lady MacDonald, doyenne du corps diplomatique féminin. Introduites dans le palais et s'attendant à se retrouver dans un espace cosmique empli de fastes, elles eurent la surprise d'être conduites à une

petite chambre, sans doute somptueuse, mais quand même petite. Là, elles trouvèrent l'empereur de Chine Kuang-hsu assis près de l'impératrice douairière Tseu-hi, devant une table garnie de fleurs et de fruits. Dispensées du *kau tau*, elles firent de profondes révérences, ébaubies du privilège inouï qui leur était accordé : voir de leurs yeux ces deux personnages mythiques.

Et elles regardèrent. À la place de la gorgone aux yeux injectés de sang et couronnée de serpents, elles virent une jolie femme esquissant un sourire. Avec ses bandeaux d'un noir de jais, elle eût passé pour une Italienne. Ou une Grecque. Seul détail alarmant: les étuis à ongles qui donnaient aux mains de l'impératrice douairière des airs de griffes; mais il n'y en avait que deux à chaque main. C'était donc ça, l'origine des mains crochues ! Et à la place du jouvenceau torturé, extrait des caves de l'enfer, que certains avaient décrit, un jeune homme mince, sans doute charmant, qui baissait souvent les yeux.

Et ces icônes parlaient ! Elles leur parlaient à elles ! Quand Ethel, Lady MacDonald, eut dévidé au nom de ses collègues les gracieusetés d'usage, et quand le prince Ching, anglophone accompli, les eut traduites, l'impératrice douairière en personne répondit. Grand ciel, était-ce possible ! On entendit sa voix: un contralto. Et ce ne fut pas tout: Tseu-hi tendit les mains, oui, les deux mains. Lady MacDonald les saisit avec une émotion visible. Tseu-hi y déposa un anneau d'or orné d'une grosse perle !

Les autres dames vinrent à leur tour saisir les mains impériales. Et chacune reçut une bague.

Cette fée Carabosse était décidément adorable.

Un photographe immortalisait ces moments de rêve.

Une escouade de dames de cour et suivantes, toutes en robes rose et jaune, observaient le fabuleux face-à-face. Rien à voir avec les sinistres eunuques des ragots, aux faces pétries de méchanceté.

Ces dames furent aussi détaillées de la tête aux pieds. Ces chapeaux démesurés ornés de plumes d'autruche ou de paon, n'étaient-ce pas des corbeilles de fruits? Comment ces créatures respiraient-elles donc dans les corsets qui leur enserraient la taille ? Et ces chaussures pointues ! Mais quelle forme avaient donc leurs pieds? Les faiseurs de la Belle Époque n'avaient visiblement pas songé à la réaction d'une impératrice de Chine à leurs créations: Tseu-hi à son tour fut abasourdie par les seins et les fesses de ses invitées. Ces femelles étaient manifestement charnues. Seule la femme de l'ambassadeur du Japon, toujours seul de son rang à Pékin, était raisonnablement habillée: un kimono de soie et une grande *obi* marée dans le dos. Toutes les autres étaient garnies de mètres et de mètres de tulle, d'organdi, de velours, de satin, de dentelles…

En quelques minutes, les légendes sinistres propagées depuis des mois par Kang et ses acolytes furent lacérées et jetées aux quatre vents. Tseu-hi le vit bien. On devinait sans peine ce que raconteraient ces dames de retour aux légations: l'empereur est vivant : il n'est pas du tout cette loque pantelante qu'on nous avait décrite. Et « Suzy » est courtoise. Même jolie. En tout cas généreuse.

Les vieux bonnets de la cour, dont le morne Weng, avaient évidemment protesté contre le principe même de cette réception. Exposer l'empereur pour la première fois aux yeux de femelles étrangères, mais c'était une infraction au protocole ! N'importe, Jung Lu avait eu raison, oui, cent fois raison.

Ces dames furent ensuite conduites vers la salle du banquet. Elles y furent suivies par les dames de cour et les interprètes. Elles tâtèrent des œufs aux piments, des poitrines de caille grillées, des filets de tanche macérés dans les aromates… Elles s'étonnèrent de trouver des pâtes sur la table. Des pâtes? L'Italie avait-elle étendu son influence jusqu'aux cuisines impériales? Surprise des Occidentales quand une interprète érudite leur apprit que

c’étaient les Chinois qui, plusieurs siècles auparavant, avaient inventé les macaronis ! Enfin, l’atmosphère se réchauffa, les Occidentales admirèrent les robes brodées des dames de cour, et celles-ci les tenues des invitées. Et l’on tâta aussi du tissu de part et d’autre.

Seule anecdote à rapporter aux légations : quand on leur servit le thé, en fin de repas, Tseu-hi fut présente. Elle saisit chaque bol et y trempa les lèvres, puis porta de ses mains le bol aux lèvres de chaque dame. Boire dans le même bol était un signe privilégié de confiance.

Bien entendu, plusieurs ministres s’en scandalisèrent. Mais quelle impudence! Boire dans le même bol? Voilà bien des façons de malotrus !

Rien n’y fit: la réception avait dissipé les sortilèges. Quand elles rentrèrent à Pékin, elles emportaient la certitude d’avoir vécu un moment historique. Il l’était, en effet: les illustrés du monde entier en publièrent les premières photos.

Pour Tseu-hi, l’affaire était dans le sac. Encore deux ou trois réceptions de ce genre et les infamies des partisans de Kang seraient balayées.

La partie serait plus ardue pour les grandes puissances elles-mêmes : leurs journalistes seraient bien moins à l’aise pour diffuser des balivernes, dans le secret espoir d’affaiblir l’Empire du Milieu.

Le raisonnement fut juste : quelle que fût l’aversion féroce de certains journalistes et membres du corps diplomatique, notamment anglais et américains, pour le pouvoir impérial, les correspondants de presse à Pékin et dans les grandes villes de l’Empire se virent contraints à un peu plus de rigueur dans leurs articles. Les vieilles histoires d’une impératrice sorcière qui enfermait l’empereur dans un donjon et les radotages pseudo-érotiques sur ses dévergondages avec de jeunes eunuques prirent soudain un coup de vieux.

Aussi la partie en cours devenait-elle plus sérieuse.

11

Des risques de prétendre prématurément réduire un dragon en boudin ou de le confondre avec une punaise

Quelques jours plus tard, jouant de malchance, le ministre d’Italie à Pékin se mit en demeure d’obtenir du gouvernement la location de la baie de Sanmen, dans le Chekiang, juste au-dessous de Shanghai. Et avec cette concession, bien sûr, les droits de construction de voies ferrées et d’exploitation minière. Que diantre, toutes les autres grandes puissances avaient obtenu pareilles concessions: en 1895, le Japon avait eu Port-Arthur et Weihaiwei, ainsi que l’île de Formose ; en 1897, l’Allemagne avait emporté le port de Kiaochow et ses environs dans un bail emphytéotique, c’est-à-dire de quatre-vingt-dix-neuf ans ; la même année, la France avait occupé le Kwang-chowan, dans le territoire de Canton, selon le même principe. En 1898, la Russie avait enlevé Port-Arthur, restitué par le Japon. Et ne parlons pas des Anglais qui régnaient virtuellement sur tous les ports.

M. De Martino, représentant à Pékin du jeune royaume d’Italie – il avait tout juste trente-huit ans –, n’avait d’autre motif à sa demande que le fait suivant: toutes les grandes puissances du monde occupaient un bout de la Chine; l’Italie étant désormais une grande puissance, elle exigeait son lopin, et avec d’autant plus d’aplomb que la Grande-Bretagne lui avait laissé entendre qu’elle la soutiendrait.

Le *commendatore* De Martino, arrogant et superstitieux, n’était pas vraiment doué pour la diplomatie. Ses collègues racontaient qu’il avait un jour refusé de signer un accord important parce que, en se rendant à son bureau, il avait croisé un homme qui louchait, et tout le monde sait qu’une personne qui louche annonce quelque chose de louche.

Le *Tsungli Yamen*, évidemment chargé de la question, n’était guère mieux disposé que l’impératrice douairière à l’égard des étrangers. D’ailleurs, il n’avait pas une idée très nette de ce qu’était l’Italie. Aucun de ses conseillers n’avait sans doute entendu parler de Marco Polo, ni du récit extraordinaire que celui-ci avait fait de son présumé voyage en Chine, quelque sept siècles auparavant. Plus grave, aucun des conseillers de ce ministère ne disposait d’un atlas moderne de l’Empire. Où se trouvait donc cette baie de Sanmen? À vrai dire, elle n’était connue que des marines étrangères, car son anse était assez vaste et fermée pour offrir un havre dans les grosses tempêtes. Les conseillers eussent pu s’informer auprès du gouverneur du Chekiang, mais le ton comminatoire de la requête de M. De Martino leur parut aussi extravagant que s’il avait demandé l’occupation des territoires du premier quartier de la lune. Ils renvoyèrent donc son message au ministre, sans plus.

Eût-il été moins sourcilleux, M. De Martino aurait pris date avec les fonctionnaires du *Tsungli Yamen* et quand ils lui auraient avoué qu’ils ne savaient pas où se trouvait la baie, il la leur aurait indiquée sur un atlas : à quelques kilomètres au-dessous du grand port de Ning-po, entre Nantien et Ning-hai. Eût-il été aussi plus informé des affaires de la Chine que M. De Martino serait entré en relations avec l’ancien et le nouveau vice-roi Li Hung-chang – afin de ne pas l’indisposer outre mesure, et vu son rôle dans le coup d’État raté, Tseu-hi avait, en effet, consenti à ce qu’il fût restauré dans son ancienne dignité. Il aurait su que Li était assez influent pour soutenir efficacement la requête du royaume d’Italie.

Mais M. De Martino considérait la Chine comme un terrain conquis – par les autres – et se prenait pour un nouveau César. Lui aussi tenait l'Empire du Milieu pour un vaste gâteau, ou le Dragon pour un saucisson. Peut-être était-il vexé que son épouse n'eût pas été invitée à la réception du palais d'Hiver. Il prit feu. Il convoqua des canonnières italiennes en mer Jaune et adressa un ultimatum au gouvernement. Mauvaises manières : les Anglais lui retirèrent leur soutien. Galvanisés par Tseu-hi, que l'arrogance italienne avait exaspérée, les membres du *Tsungli Yamen*, eux, firent savoir qu'ils n'avaient reçu aucun ultimatum. Quant aux canonnières, ils firent comme si c'étaient des mirages.

Les rodomontades de M. De Martino avaient tourné en quenouille. Au bout de quelques jours, il fut rappelé à Rome.

— Et voilà, conclut Tseu-hi. Un peu de fermeté et de hauteur suffit à avoir raison de ces ignorants. Que cette leçon nous serve.

*

Le succès des mômeries et minauderies de la première réception de dames au palais d'Hiver n'avait rien changé à la hargne de Tseu-hi à l'égard des étrangers. Depuis la tentative d'assassinat dont elle avait failli être victime, elle avait déclaré une guerre particulière à Kang. Elle ne rêvait que de le faire enlever et ramener à Pékin, pour le faire torturer devant elle. Elle n'était pas seule à nourrir des sentiments aussi féroces : Kuang-hsu aspirait à faire juger l'agitateur agité qui l'avait conduit dans l'impasse où il avait abouti. Et le prince Tuan brûlait de tordre le cou de ses mains à l'individu qui avait dévoyé l'empereur et menacé de mettre fin à la suprématie mandchoue.

Ce serait quand même une belle fin de partie que d'écrabouiller ce pion dont le prestige ne cessait de grandir à l'étranger, grâce aux bons services des journalistes anglais, américains ou autres, même engeance.

Mais il fallait d'abord savoir où il se trouvait.

Les services d'espionnage de Jung Lu rivalisèrent alors avec ceux de Li Hung-chang. Ils reconstituèrent l'itinéraire du « renard sauvage» Kang depuis que les Anglais l'avaient quasiment enlevé à Pékin et conduit du paquebot *Chungking,* à Tien-tsin, au paquebot *Balaarat,* au large de Shanghai – il avait ensuite débarqué à Hong Kong, sous protection anglaise, et retrouvé sa famille.

Et pas seulement sa famille, rapportèrent les espions de Jung Lu : Hong Kong abritait alors une vaste colonie chinoise que le commerce quotidien des Anglais avait définitivement convaincue de l'inéluctable nécessité d'entrer dans le XXe siècle à bord du vaisseau de la démocratie, de la modernité et du progrès, autant dire des valeurs occidentales.

Une partie d'entre eux s'était ralliée aux idées républicaines de Sun Yat-sen, personnage bien plus respectable, également réfugié à Hong Kong, mais l'autre partie caressait l'espoir d'une transition vers le modèle anglais de la monarchie constitutionnelle.

Les riches marchands chinois de l'île firent un chaleureux accueil au « pionnier de l'ère nouvelle» et assurèrent d'emblée sa subsistance. Le poulet fuyard de Tien-tsin devint coq en pâte.

Kang retrouva aussi une connaissance japonaise, Miyazaki Torazô, l'un des parrains des Genyôsha qui avaient, quatre ans auparavant, tenté d'assassiner Li Hung-chang. Miyazaki avait jusqu'alors subventionné Sun Yat-sen. Le Japon, en effet, entendait être le moteur principal de la révolution chinoise qu'il jugeait inévitable ; mais il ne pouvait négliger un personnage auquel l'Occident attribuait autant d'importance que Kang.

Celui-ci se répandait alors en discours de plus en plus délirants et vengeurs ; il pérorait à perdre haleine sur la malfaisance pour la Chine du trio formé par Tseu-hi, le général Jung Lu, son amant, et le Grand Eunuque Li. Si l'on faisait sauter ces trois verrous, assurait-il, l'empereur Kuang-hsu serait enfin libéré de la tutelle tyrannique de Tseu-hi et les réformes reprendraient activement. Sans un coup d'audace, la situation risquait de traîner indéfiniment et les espérances des réformistes s'effilocheraient…

Kang fut assez convaincant. Miyazaki assura qu'il y réfléchirait. Oui, la situation risquait de pourrir. Non, les bavardages idéologiques ne menaient à rien. Il fallait de l'action pour réduire enfin ce Dragon chinois à sa véritable nature de gros boudin.

Trois jours plus tard, il donna son feu vert à Kang. Et ce fut ainsi qu'un faux eunuque fut expédié de Yokohama à Pékin.

*

Père et mère de tous les services d'espionnage, l'Intelligence Service britannique n'était pas moins efficace en Asie que dans les terres d'Occident, il s'en fallait. En Asie, il portait le nom de MI6.

À Pékin, la légation de Grande-Bretagne s'étonna d'un remue-ménage advenu la veille dans la Cité interdite. Bien avant l'aube, l'empereur, le chef d'état-major – le général Jung Lu –, le commandant des Gardes impériaux et les princes avaient tous couru vers la Mer du Nord, où des palais impériaux se dressaient sur l'île Kun Ming. C'était là que l'impératrice douairière était allée passer quelques jours. Que s'était-il passé? Était-elle morte? Mais dans ce cas, pourquoi le commandant des Gardes impériaux avait-il été sollicité? Son rôle était de protéger Pékin. Et la Cité

interdite n’avait encore publié aucun communiqué: essayait-on de tenir la mort de Tseu-hi secrète? Pourquoi?

Les canaux d’information ordinaires furent activés. Et le service de renseignement apprit qu’un eunuque avait été ramené dans la nuit de l’avant-veille à la caserne des Gardes impériaux et mis à mort le lendemain matin. Cet eunuque, raisonnèrent les Holmes et les Watson du service, devait avoir joué un rôle bien important pour mobiliser l’empereur et maints autres hauts personnages de l’Empire. Mais quel avait donc été son crime? Aurait-il assassiné l’impératrice douairière? Aurait-ce été le fidèle d’entre les fidèles, le Grand Eunuque Li? L’hypothèse excita les imaginations quelques heures. Un drame passionnel? On pouvait prévoir les manchettes de la presse internationale: « Un eunuque jaloux assassine l’impératrice de Chine ! »

La Chine, en effet, était le théâtre idéal des fantasmes occidentaux et notamment anglais. Des journalistes allèrent faire le siège d’Edmund Backhouse pour lui soutirer des confidences juteuses; il joua l’énigmatique. Aussi, c’était plus prudent. Mais en fait, il ne savait rien, et d’ailleurs, il n’avait jamais rien su.

Quelques heures plus tard, tandis que les as anglais du renseignement se torturaient les méninges, un de leurs collègues de Hong Kong téléphona pour demander si un événement inusité à Pékin n’avait pas attiré leur attention. Pourquoi? Parce que, répondirent les limiers de Hong Kong, le citoyen Kang avait mijoté quelque chose, mais ils ne savaient quoi, avec le Japonais Miyazaki Torazô, parrain des Genyôsha, sorte de Main noire nippone. Étant donné que Kang se répandait depuis des mois en accusations haineuses contre Tseu-hi, on pouvait craindre le pire.

Dans l’après-midi, les services secrets de la légation apprirent que l’impératrice douairière et le Grand Eunuque Li étaient de retour à la Cité interdite, suivis par la myriade habituelle de dames de cour, de servantes et d’eunuques. La brièveté de leur séjour à l’île Kun Ming confirmait la

réalité d’un incident grave, car même l’hiver, les villégiatures de l’impératrice douairière duraient au moins une semaine. L’empereur et les princes étaient également de retour. Assemblant les indications de Hong Kong avec leurs informations, les services anglais bâtirent le scénario suivant : un eunuque avait tenté d’assassiner Tseu-hi, et il avait été probablement mandé par Kang et Miyazaki. Mais d’où?

L’appât des taëls finit par délier la langue de l’un des eunuques présents la nuit fatidique :

— Il était habillé en eunuque, dit-il de l’assassin, mais ce n’était pas l’un des nôtres. Je l’ai vu, gisant par terre dans la salle des gardes du palais. Ce n’était même pas un eunuque, on l’avait déshabillé pour le vérifier.

Le chef des services secrets téléphona alors à son homologue de Hong Kong pour l’informer de ce qu’il avait appris. Le lien entre l’association de Kang et de Miyazaki et l’attentat contre Tseu-hi était éloquent. Informé à son tour, le gouverneur britannique de Hong Kong décida de renforcer la surveillance des deux conspirateurs. Un attentat contre l’impératrice douairière constituait un incident grave, de portée internationale et de nature à nuire aux intérêts de la Grande-Bretagne si l’on découvrait qu’il avait été préparé depuis la colonie britannique.

L’illustre réfugié Kang était devenu encombrant. Si jamais les Chinois apprenaient sa présence à Hong Kong et ses manigances avec les Genyôsha, ils harcèleraient les Anglais pour obtenir son extradition. Il n’existait certes pas de traité d’extradition entre la Chine et la Grande-Bretagne, mais un refus alimenterait les soupçons chinois et même internationaux d’une collusion avec les réformistes et les Japonais. Le gouvernement de Hong Kong avait-il eu assez de difficultés avec Sun Yat-sen ! Le risque d’un incident diplomatique était trop grand : le gouverneur décida donc de se débarrasser de Kang.

Celui-ci venait d’apprendre l’échec de l’attentat contre celle qu’il qualifiait de « vieille autocrate en robe de brocart, siégeant parmi ses eunuques», de « punaise géante mandchoue suçant le sang du peuple chinois » et autres gracieusetés; déçu, il n’en était que plus enragé. Il se laissa persuader, non sans difficulté, d’aller rejoindre Sun Yat-sen, alors exilé au Japon : les deux hommes, assurèrent les Anglais, travailleraient bien plus efficacement à leurs projets de révolution.

Personne à la légation ne se faisait la moindre illusion sur la possibilité pour les deux hommes de collaborer, car ils s’exécraient cordialement. Mais une bourse de neuf mille dollars, somme mirifique, acheva de convaincre Mr Kang Yu-wei : il n’avait plus grand-chose à faire à Hong Kong, car ces Anglais étaient décidément trop timorés.

Fin février, lui et sa famille s’embarquèrent sur un paquebot britannique pour le Japon.

12

Les soucis des seigneurs et le retour des *feng-shui*

Planant en vastes courbes sinueuses sous un ciel de fer, l'aigle doré observa d'en haut les deux cavaliers au galop, suivis à brève distance d'une douzaine d'autres humains à cheval. Il les vit ralentir et s'arrêter au sommet d'une colline, puis son regard dériva vers une cible qui filait à distance. Un lièvre! Il s'empressa avant que les créatures à cheval vissent la proie et la lui ravissent.

Peut-être songea-t-il, dans sa mémoire de rapace, que jadis ces créatures à deux pieds se servaient de ses congénères comme rabatteurs dans la chasse à l'antilope. Mais celles-là étaient armées d'arcs.

Vallées de sables vieil or, crêtes argentées des collines, le monde était brun et blanc. Le soleil se mit en demeure, avant d'aller se coucher à l'Occident, de le faire un peu rougeoyer à travers les déchirures des nuages. Les deux cavaliers de tête le contemplèrent. C'était en Mongolie-intérieure, non loin du palais royal de Jehol, là où le sort de la dynastie Qing s'était joué près d'un demi-siècle auparavant, quand une bande de princes menés par Sushun avait tenté de s'emparer du trône, ce trône où s'était alors effondré un empereur aussi mou qu'un poireau bouilli. Au loin serpentait la Grande Muraille.

Les chevaux crachaient des jets de vapeur, qui leur faisaient des têtes de petits dragons. Vêtus de lourdes pelisses et coiffés d'épais bonnets, les deux hommes essuyèrent d'une droite gantée les cristaux scintillant sur leurs sourcils et leurs moustaches. La veille encore, l'un

d’eux, le prince Tuan, avait raconté à l’autre, Tun le Second – de son vrai nom Tsai-lien –, son neveu, cet épisode malheureux de l’histoire de la dynastie.

— Si ce n’avait été cette femme, je serais aujourd’hui l’empereur, et nous ne serions pas en train de patauger dans ce marécage. (Le terme utilisé était plus malodorant.)

La suite des deux princes les rejoignit.

— Le gibier est rare aujourd’hui, dit un conseiller.

— Rentrons, décida le prince Tuan, insérant la flèche dans son carquois et accrochant l’arc au tenon de la selle.

Et la cavalcade reprit en direction du palais.

Des valets s’empressèrent d’aider les cavaliers à mettre pied à terre. Plusieurs de ces derniers en profitèrent pour soulager leurs vessies ; ils eussent pu le faire à l’intérieur, mais le spectacle de l’urine gelant sur la neige et rutilant en petits amas de diamants jonquille leur valait chaque fois un plaisir irrésistible.

Un formidable feu de charbon brûlait dans une vaste bassine de fer au milieu de la salle où les chasseurs s’assemblèrent. Une armée d’eunuques défit les princes puis leurs courtisans de leurs bonnets, pelisses et bottes fourrées, une autre armée leur apporta des plateaux de flacons et d’alcools, et la cour s’installa.

— A-t-on des nouvelles de Pékin? demanda le prince Tuan, après sa première lampée de *shamsu*, ce vin âpre chinois que dédaignaient les fines gueules de la Cité interdite.

— Pour le général Jung Lu, Excellence, c’était un complot de Kang Yu-wei, répondit son secrétaire qui avait compris la question à mi-mot.

— Mais où est ce cancrelat? On aurait pu nourrir les chiens errants de Pékin…

— À Hong Kong, Excellence. Et c’est de là qu’il a pu monter ce complot avec l’aide d’une association de brigands japonais, les Genyôsha.

— Les Anglais et les Nains ! Belle association !

Divers bruits de voix témoignèrent de l’entière approbation de l’assistance.

— Ce n’est pas que cela aurait été une grande perte, reprit Tuan. Si elle avait été assassinée, nous n’aurions pas eu grand mal à démettre le neveu et à nommer un empereur. Il aurait gouverné sous la tutelle d’un vrai conseil de régence.

Quelques sourires flottèrent sous les moustaches, maintenant détrempées par le givre qui fondait.

— Bien, le dîner est prêt?

— Oui, Excellence.

Et la compagnie se leva pour aller dans la salle voisine. Les domestiques déposaient les premiers plats sur les tables.

*

Si beaucoup de rejetons de la dynastie Qing, tels feu les empereurs Hsien-feng et Tong-zhi – et plus encore leur successeur Kuang-hsu –, évoquaient fâcheusement l’image d’une fin de race, ce n’avait jamais été le cas du prince Tuan ni du prince Tun le Second, son neveu, assis près de lui. Le premier avait été un vigoureux jeune homme, que Tseu-hi avait d’ailleurs admiré jadis, déplorant que ni son époux ni son fils n’eussent possédé sa force. Non qu’il fût beau, avec sa face vérolée et ses yeux de belette, mais il dégageait une énergie qui faisait plaisir à voir. À soixante-trois ans en cette fin de siècle, il conservait sa flamme physique, et ses concubines ne faisaient certes pas tapisserie dans son palais, pour ne citer que ce détail. Le second, Tsai-lien, était – mais sans les traces de petite vérole – l’image de son oncle dans sa jeunesse, fouettée par l’impatience que ce dernier entretenait en lui.

La forte sève mandchoue coulait impétueusement dans leurs veines. Et leur orgueil saignait de voir qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre sur le trône, alors que celui qui l'occupait était notoirement voué à une extinction prématurée à cause de sa débilité physique. Pis : cette débilité s'était propagée à l'Empire. Depuis près d'un demi-siècle, les Barbares ne cessaient de grignoter ses territoires. Et ils n'arrêtaient pas. Leur brève occupation de Pékin en 1860 et leur supériorité militaire les avaient emplis d'une arrogance infinie: ils se prenaient pour les maîtres du monde.

Ce fut sur ce point que la conversation entre l'oncle et le neveu reprit ce soir-là après le dîner.

— Tu disais tout à l'heure que si Tseu-hi disparaissait, ce ne serait pas une grande perte. Si je t'ai bien compris, c'est elle qui a mis sur le trône deux empereurs débiles, son fils Tong-zhi et puis Kuang-hsu. Elle est donc responsable de la faiblesse actuelle de l'Empire. Sa disparition est donc une nécessité.

— Tu parles trop vite. Tong-zhi était son fils et l'héritier légitime. Il était normal qu'elle l'impose comme empereur. Ses espoirs ont été déçus. Cela n'est pas sa faute.

— Mais elle a ensuite imposé Kuang-hsu, ce vermisseau…

— Baisse la voix. Kuang-hsu était le fils de Chun et il était aussi digne que n'importe lequel d'entre nous d'être désigné comme héritier du trône. Il avait alors trois ans, personne n'aurait pu deviner son avenir.

— Mais toi? Elle aurait pu te désigner?

Tuan observa un silence morose.

— Je portais le poids d'une coïncidence fâcheuse, répondit-il après un temps. Selon le calendrier, j'avais été conçu le jour de la mort de mon grand-père, l'empereur Tao-kouang. Et j'étais né l'année du Cheval de Feu.

Le prince Tsai-lien connaissait la croyance qui s'attachait aux enfants nés l'année du Cheval de Feu : ils entraînaient la ruine de leurs clans.

— Et maintenant? reprit-il. La situation ne cesse de se dégrader. Kuang-hsu n’est qu’une poupée inerte. La vieille ne peut pas assumer le pouvoir toute seule. Et les Barbares ne cessent d’étendre leur influence.

— Elle peut durer encore quelque temps. Li Hung-chang tient une bonne partie du pays, et Jung Lu a l’armée en main, c’est un homme compétent.

— La situation risque de s’éterniser à cause de cette femme.

— Elle nous est utile, Tsai-lien. Elle est de notre bord, ne l’oublie pas. Elle déteste les Barbares autant que nous. Et il se produira quelque chose…

— Quelque chose?

Tuan fit un geste vague de la main.

— Les Barbares feront une erreur, voire une faute.

— Et s’ils ne la font pas?

— Ils la feront. L’arrogance est dans leur nature, elle ne peut que les pousser à une grave bévue.

— Notre sort dépend donc d’une erreur qu’ils commettraient?

— Non, répondit Tuan avec un sourire malin, c’est le leur qui en dépend.

*

Les Romains se méfiaient des ides de mars. Mais pour l’astrologie chinoise, ce qui est néfaste à l’un peut être propice à son voisin, et rien n’est d’ailleurs éternel : les cycles brassent le monde dans leurs rouages infinis.

Aussi Tseu-hi consultait-elle chaque matin son horoscope de la journée avec son astrologue. Chaque fois qu’elle le pouvait, elle obtenait secrètement la date de naissance d’un interlocuteur annoncé. Ces supputations obéissaient cependant à un vieux tourment: mystérieusement, c’est-à-

dire au défi des règles, le hasard avait parfois bien fait les choses. Ainsi, l'homme qui lui avait été le plus fidèle était Jung Lu, natif du Singe, signe avec lequel le Coq, qui était le sien, ne présentait pas d'affinités particulières.

Toujours fut-il que le 15 mars 1899, avant-dernière année du XIXe siècle et du cycle chinois des douze animaux tutélaires, le *Tsungli Yamen* prit une décision fatidique, sanctionnée par le sceau vermillon impérial. Un décret officiel accordait à tous les prêtres chrétiens un statut égal à celui de magistrats ; les évêques avaient le même statut que celui des *tao tai*, c'est-à-dire des gouverneurs locaux, et les archevêques le même rang que les vice-rois.

Décision était un bien grand mot : cette mesure avait été arrachée par les grandes puissances occidentales, Grande-Bretagne, France, Allemagne, États-Unis, par un harcèlement sans relâche. À la fin, les Mandchous, ne voyant pas grand mal à ce que les Barbares tentent de répandre leurs billevesées, avaient cédé en dépit d'un contentieux chargé. Les incidents, parfois sanglants, qui avaient émaillé les premières années des missions après le traité de Tien-tsin, les auraient incités à des restrictions, mais les Occidentaux ne voulaient pas en entendre parler.

Ce n'était certes pas la ferveur évangélique qui les inspirait, mais une forme plus insidieuse du colonialisme, fils de la politique industrielle, selon la formule du président français Félix Faure. Anglais, Américains, Allemands et autres estimaient ainsi que leur « mission civilisatrice» se devait d'éliminer le paganisme barbare de ces terres primitives de l'Asie. Ce n'étaient certes pas les missionnaires qui les contrediraient, et surtout pas en France, où sévissait un vent puissant d'anticléricalisme: trois ans après le décret de Pékin, le « petit père » Combes allait, en France, expulser les congrégations et fermer deux mille cinq cents écoles religieuses.

*

Forts des privilèges nouveaux asseyant leur autorité, les missionnaires dépouillèrent les derniers vestiges de prudence dans leurs rapports avec les populations locales, celles-là mêmes qu'ils étaient décidés à convertir. Un siècle auparavant, les jésuites avaient sollicité le pape pour qu'il autorisât aux convertis le culte des ancêtres. Plus question désormais de pareilles tolérances. Et surtout, sus aux superstitions chinoises sur les *feng-shui*, énergies terrestres que dérangeaient prétendument les constructions de lieux de culte chrétiens !

Les missionnaires ne prêtèrent pas davantage attention au fait qu'en cette année 1899 sévissait une sécheresse obstinée. Or, pour les Chinois, cette calamité était due à un dérèglement dans les réseaux d'énergies terrestres et célestes. Et quelle autre cause à ce dérèglement que l'irruption d'étrangers qui tournaient en dérision les pratiques ancestrales – notamment le culte des ancêtres – et saccageaient les *feng-shui* terrestres avec des bâtiments construits n'importe où et sommés de clochers pointus qui détournaient les énergies célestes?

Tuan en avait déjà averti Tseu-hi, et elle avait en fin de compte rejeté ses objections, parce qu'elle avait estimé qu'il fallait moderniser le pays. Il était vrai, lui-même l'avait admis, fût-ce à contrecœur, que les chemins de fer et le télégraphe contribuaient au renforcement de l'armée.

Mais il savait aussi que, à plus ou moins long terme, le viol des traditions chinoises par les étrangers déclencherait une réaction violente.

*

Un après-midi, Tseu-hi éprouva soudain le besoin de savoir ce que Kuang-hsu pensait de la situation. Elle et lui n’avaient pas échangé leurs opinions depuis plusieurs jours, et elle se méfiait des longs silences de ce garçon. Suivie de Li et d’un autre eunuque, elle se rendit donc au palais de l’empereur, certaine de ne pas le déranger en activités galantes.

À son entrée dans la première grande salle, elle fut surprise par des bruits musicaux d’une nature inconnue. Elle se demanda par quels instruments ils pouvaient bien être produits et, plus encore, quelle en était la nature, car elle n’y distinguait aucune mélodie ni aucun rythme.

— Qu’est cela? demanda-t-elle au Grand Eunuque venu l’accueillir.

— C’est Sa Majesté qui joue.

Sa Majesté qui joue? Qui joue de quoi? Qu’est-ce que c’est que cette extravagance?

— Conduisez-moi, ordonna-t-elle.

Quand les portes furent ouvertes sur la salle où se trouvait donc Kuang-hsu, la stupeur figea Tseu-hi.

Il était assis devant une grande caisse noire posée sur de gros pieds et dont le couvercle au dessin bizarre était ouvert. Il promenait ses doigts sur un long clavier de touches blanches et noires.

Il tourna la tête, s’interrompit et la regarda, le sourire aux lèvres.

— Bienvenue, Majesté, dit-il.

— Qu’est cela?

— C’est un piano.

Elle ne connaissait pas le mot. Elle examina l’instrument d’un regard méfiant et le trouva démesuré.

— Tu fais de la musique?

— Tu fais de la peinture, à chacun son délassement.

Elle aperçut un grand cahier posé sur un appui au-dessus du clavier.

— Et ça?

— Ce sont des études de Czerny.

Elle était abasourdie. Que pouvaient donc être les études de ce mystérieux Tcher-ni?

— Il y a longtemps que tu te sers de cet instrument?

— Bien des années. Que me vaut l’honneur de ta visite?

— Je voulais t’entretenir de la situation dans les provinces.
Nous en parlerons au dîner, répondit-elle en tournant les talons, trop décontenancée pour entreprendre une conversation.

Quand elle fut sortie, elle entendit de nouveau les accords incompréhensibles que l’empereur Kuang-hsu faisait jaillir au bout de ses doigts. Sans doute de la musique barbare.

Ce fut ainsi que l’impératrice douairière découvrit à la fois l’existence du piano et les dons inconnus de son neveu. Elle n’en conçut aucun plaisir.

13

Prémices d’un combat contre des ombres

Le premier quartier de la lune menaçait symboliquement de faucher les étoiles voisines. Une chouette hulula. Un vieux pêcheur, devant le petit temple, scruta la route, plus exactement un chemin de terre qui venait de la ville, le grand port de Tsingpao, sur la côte du Shantung, et ne vit rien. Personne. Personne ne viendrait, d’ailleurs. Si une lumière approchait, il aurait amplement le temps de donner l’alerte. Il s’accroupit donc devant le temple, à une trentaine de pas d’un petit bâtiment dont jaillissaient de temps à autre des cris sauvages et brefs.

À l’intérieur de ce bâtiment, dans une salle nue, éclairée par quatre lanternes à pétrole, une vingtaine de jeunes hommes en braies et liquette, pieds nus, le front ceint d’un bandeau rouge, se tenaient debout contre les murs blancs. À l’une des extrémités du local, le Maître brûla de l’encens devant une statue qui ressemblait à celle du Bouddha, mais pas entièrement. Puis il chantonna des incantations, tantôt lancinantes et tantôt violentes.

Un tremblement imperceptible s’empara des jeunes hommes.

Le Maître se tut.

Ses élèves tombèrent alors au sol et se convulsèrent, comme en proie à une crise d’épilepsie collective. Ils gémirent, émirent des sons qui ressemblaient à des râles d’agonie.

Puis ils se relevèrent, frémissants, le regard fou, et ils hurlèrent. Leurs cris étaient les mêmes :

— Je suis possédé ! Le dieu me possède !

Ils se lancèrent dans une gymnastique imprévisible, balançant le pied droit au-dessus de leurs têtes, tendant le poing, effectuant des sauts fulgurants, parfois périlleux, des pirouettes en l'air, le tout accompagné de cris brefs à glacer le sang, mais souvent indéchiffrables. Un observateur occidental aurait supposé que c'étaient des hallucinés qui boxaient des fantômes. Aussi le surnom de Boxeurs leur fut-il attribué.

De la poitrine du Maître, peut-être même de son ventre, un cri encore plus violent, presque animal, jaillit.

Les jeunes hommes se figèrent.

Le Maître en choisit deux et les mena au centre de la salle. Il leva le bras. Ils se défièrent du regard. Il l'abaissa. Ils engagèrent alors un combat singulier. Après que les deux se furent longuement fixés du regard, l'un, avec la soudaineté d'une lance, lança son pied au visage de l'autre. Celui-ci l'esquiva et de son pied frappa la jambe qui l'avait manqué ; il fit virevolter le corps entier de l'agresseur. Celui-ci bondit et, à mi-hauteur, tenta de nouveau de heurter son adversaire, mais cette fois au thorax. Toutefois, il ne fit que l'effleurer, l'autre ayant esquivé l'attaque dans une virevolte soudaine…

À ce moment-là, les autres jeunes hommes s'étaient engagés dans leurs propres duels.

Le premier clergyman qui, par une belle soirée de l'été 1898, avait affronté l'un de ces combattants alors qu'il regagnait sa villa, non loin du temple, en avait gardé un souvenir douloureux: après avoir failli être décapité par le pied de son agresseur, il avait eu deux côtes et un bras cassés. Sa vieille ombrelle avait péri dans l'attaque, réduite en miettes. Il n'avait dû son salut qu'à l'organiste et à un domestique chinois armés de bâtons qui suivaient le même trajet et qui avaient mis en fuite le mystérieux ennemi.

L'ennemi était, en effet, mystérieux : il s'en prenait surtout aux pasteurs protestants et aux prêtres catholiques.

Refusant de porter une arme, ces hommes de Dieu s'étaient vus contraints de ne s'aventurer hors de chez eux qu'escortés par un ou deux gardes munis de solides bâtons.

Comme aucun d'eux n'avait fait l'objet d'un vol, les polices locales traitaient les incidents avec une déplaisante désinvolture.

Ces païens pouvaient être d'une sauvagerie inouïe…

*

Toutes les cultures ont leurs écoles de combat en corps à corps, et la Chine ne faisait pas exception. Dans le domaine du *kara-te*, « main nue », elle cultivait une tradition antique, fondée selon la légende par le saint bouddhiste Daruma, le Bodhidharma, et qui fut bien utile aux moines combattants du monastère de Shaolin. Le principe en était simple autant que subtil: renvoyer l'énergie de l'adversaire pour le mettre à terre. Pour certains adeptes, elle exigeait un corps endurci et des réflexes rapides, pour d'autres, elle consistait à maîtriser l'énergie interne du corps, le *Qi*, et à la concentrer dans une partie du corps, pied ou poing, de telle sorte qu'un seul coup pût annihiler l'adversaire, et même le tuer après la fin du combat. Ainsi se formèrent deux courants, celui du combat extérieur et celui du combat intérieur.

Le courant du combat intérieur se référait à des divinités occultes et se diversifia en styles tels que Ba Gua, le Xingyi, le Tai Ji Quan. Le rôle de la magie fit que les écoles de combat intérieur finirent par être considérées comme des sectes, et le pouvoir mandchou prit ombrage de ce qu'il considérait comme des religions parallèles : un édit impérial des Qing le punit même de mort par strangulation lente… Les adeptes du combat extérieur furent à peine mieux traités : maîtres ou élèves, ils furent menacés de cent coups de canne et d'un bannissement à trois mille *li* (mille cinq cents kilomètres). C'étaient des techniques de défense Han

qui, comme telles, ne pouvaient qu'indisposer les Mandchous.

Pour ceux-ci, le rituel magique et religieux qui présidait à l'entraînement des recrues, du moins d'après le peu qu'ils en savaient, reflétait une renaissance des traditions Han; il comportait donc une menace de xénophobie, non seulement à l'égard des Blancs mais aussi des Mandchous eux-mêmes.

Peut-être la séduction de l'interdit renforça-t-elle la tradition: les arts martiaux chinois devinrent immensément populaires, et c'eût été du diable si les autorités locales avaient jamais songé à sévir. Sauf pour les gouverneurs mandchous, qui n'étaient au courant de rien – ces arts étant pratiqués secrètement –, les autorités locales étaient chinoises. Par exemple, depuis plusieurs années, la province du Shantung, au sud de Pékin, était le territoire d'élection des deux plus puissantes écoles de combat intérieur, les Boxeurs Spirituels et la Cloche d'Or. Mais on les appelait du même nom, *Yi-ho k'iuan*, « Poing de la concorde et de la justice ». Apparemment, personne ne prêta d'attention à la ressemblance entre cette appellation et celle des T'ai-p'ing, « Armée de la Paix céleste », même pas les missionnaires.

Car ce furent d'abord les missionnaires qui pâtirent le plus des attaques des Boxeurs. Selon ceux-ci, ils violaient à la fois l'âme et le territoire de l'Empire du Milieu : ils étaient les pires ennemis.

Mais les « chrétiens de riz », les convertis, ces renégats, cette racaille, comme disaient les Boxeurs, subirent aussi leurs sévices. Plusieurs y laissèrent même la peau.

*

Le nouveau statut des missionnaires, l'année même de la grande sécheresse, attisa chez les Boxeurs la conviction qu'ils devaient se dresser contre l'invasion des étrangers. Il

était inconcevable, outrageant, insultant que des individus venus proposer une foi étrangère, hostile à toutes les traditions chinoises, fussent par-dessus le marché investis de l'impunité réservée aux autorités elles-mêmes. Mais, pour ne pas se heurter à ces dernières, les Boxeurs déguisèrent leur hargne en loyauté à la dynastie, qu'ils déclaraient menacée par les Longs Nez barbares. Là, ils agréèrent aux Mandchous xénophobes autant qu'aux mandarins et aux *taotai* de souche chinoise. Ils purent placarder dans les villages et les villes des affiches pour le moins provocatrices :

> *Avis à tous les gens des marchés et des villages de toutes les provinces de Chine. Puisque les catholiques et les protestants ont avili nos dieux et nos sages, qu'ils ont trompé nos empereurs et nos ministres dans les sphères supérieures et qu'ils ont oppressé le peuple chinois dans les sphères inférieures, ils ont excité la colère de nos dieux et de notre peuple. Cela nous contraint à recourir à la boxe magique I-ho pour protéger notre pays contre les bandits étrangers et tuer les convertis chrétiens pour protéger notre peuple de souffrances indignes.*

C'était une déclaration de guerre. Elle était tellement excessive que les légations n'en mesurèrent la portée que lorsque les appels à l'aide des missionnaires se multiplièrent. Seules celles de Grande-Bretagne, de France et des États-Unis, d'ailleurs, en reçurent: ni les Pays-Bas ni la Russie, l'Italie ou la Suède ne comptaient de missionnaires sur place.

Il s’en serait fallu de beaucoup que les agressions de missionnaires fussent signalées aux palais de la Cité interdite ou des lacs. Des incidents aussi négligeables ne pouvaient pénétrer les sphères sacrées du pouvoir. La fermentation réformiste étant retombée et ses meneurs ayant pris la fuite, les *ming-shih* avaient baissé le caquet. L’Empire semblait enfin calme, du moins pour ceux qui siégeaient dans les hauteurs. Tseu-hi trompait la routine des conseils en préparant la renaissance des jardins des Trois Mers. Avait-on bien sélectionné les bulbes de tulipes rouges pour les parterres entourant le pavillon Ying-tai et la terrasse du Soir Exquis, sur la Mer du Sud? Cette mer, jusqu’alors délaissée, était l’un des principaux objets de ses attentions, l’autre étant la capture de Kang.

Cependant, les diplomates des trois pays intéressés avaient alerté le *Tsungli Yamen*, indignés par la répétition des attaques et l’insécurité croissante des missions. Le problème fut donc évoqué en Conseil. Kuang-hsu, qui vivait dans une brume neurasthénique, ne parut pas s’y intéresser. Tseu-hi, elle, fut intriguée.

— Il semble qu’une secte de province se rebelle contre les privilèges exorbitants accordés aux hommes de religion étrangers, lui apprit le prince Ching, président du *Tsungli Yamen*.

— Ses hommes sont-ils armés?

— Oui, mais pas d’armes à feu : seulement d’épées, de lances et de bâtons.

— Ils ne doivent pas être redoutables.

— Au contraire, Majesté, ils le sont même dans le combat à mains nues. On les appelle pour cette raison les Boxeurs.

Ching semblait en savoir long sur ces trublions, et ses descriptions de leur entraînement et de leur mode de combat finirent même par éveiller l’intérêt de Kuang-hsu.

— Tout ce qu’ils vont nous obtenir, ce seront des ennuis avec les étrangers, dit Tseu-hi.

— Ce sont les étrangers qui se seront attiré eux-mêmes des ennuis, observa le prince Tuan, d'un ton courroucé.

— Mais qu'est-ce qu'ils sont à la fin, ces Boxeurs ? demanda l'empereur. De nouveaux T'ai-p'ing?

— Exactement le contraire, Majesté, répondit Ching : ils soutiennent ardemment la dynastie. Ils se rebellent contre l'invasion des étrangers.

— Ça ne vaut pas mieux ! Ce sont les étrangers qui nous permettent de moderniser le pays ! On ne peut décidément rien attendre de bon des paysans !

Sur cette sortie impériale, sans effet prévisible comme tant d'autres, la séance fut levée.

Les missionnaires et les légations en seraient pour leurs frais. Nul ne se soucia des convertis : un Chinois catholique ou protestant ne valait pas la salive des invectives.

*

— Il a quitté Hong Kong. Les Anglais semblent en avoir eu assez de lui. Il est à Yokohama, comme Sun Yat-sen et ce journaliste révolutionnaire, Liang, auquel les Japonais ont donné les moyens de publier sa revue *Discussion de la Chine*.

Lors d'une visite à Pékin, le général Jung Lu avait été convoqué par Tseu-hi pour lui rendre compte de la chasse à l'homme organisée contre Kang. Hors de la présence de l'empereur, évidemment.

Elle goûta l'association familière de cette voix posée et de ce discours avec le parfum du pin – le général se massait, en effet, avec une crème à base de ce conifère, favorable à la circulation; c'était elle qui la lui faisait confectionner.

— Je pense, reprit-il, qu'il faudra à la fin que le *Tsungli Yamen* proteste contre la protection que le Japon accorde à nos ennemis.

— Je m'en occupe. Mais toi, n'oublie pas notre plan.

Il secoua la tête.

— Je ne l’oublie pas. Mais il est beaucoup plus difficile d’atteindre Kang au Japon que ce ne l’était à Hong Kong. Là-bas, il est sous la protection des Genyôsha, qui sont des bandits expérimentés. Ils doivent se douter que nous tenterons de nous débarrasser de lui par tous les moyens.

Il demeura pensif un moment.

— Yehenara, dit-il, le temps semble s’être ralenti, mais nous sommes assiégés.

— Comment, assiégés?

— Les réformistes ne font plus parler d’eux, mais ils poursuivent leur travail de sape avec le soutien du Japon. Même si nous capturions Kang, cela ne changerait pas la situation. Par ailleurs, je m’inquiète de ce front de rébellion contre les étrangers qui prend de plus en plus d’ampleur.

— Les Boxeurs?

— Tu en es informée ?

— Quelques centaines d’excités, nous en avons parlé au dernier Conseil. Il n’y a pas de quoi t’inquiéter.

— Tu es mal informée : ils sont des milliers et leur nombre ne cesse de grossir.

— Ils soutiennent la dynastie.

— Oui, mais ils peuvent déclencher des incidents avec les étrangers et ils leur offriraient alors de nouvelles raisons d’intervention. Tous ces pays ne rêvent que d’une occasion de se colleter avec nous et de nous arracher encore des territoires et des privilèges.

— Que veux-tu faire? Nous ne pouvons pas les interdire, puisqu’ils nous sont loyaux.

Jung Lu demeurait soucieux.

— J’ai l’impression, murmura-t-il, qu’il faudra nous battre contre des ombres.

À la fin, son inquiétude finit par gagner Tseu-hi.

— L’essentiel est que nous soyons avertis, conclut-elle.

— Aucune journée jamais n’est finie, dit-il en se levant avec un petit sourire. Il la quitta avec un baiser sur la joue.

Le lendemain, un édit impérial de l'empereur lui-même offrait une prime de cent mille taëls à quiconque permettrait de s'emparer de Kang, et le *Tsungli Yamen* adressa une protestation au Japon exigeant l'extradition du « criminel ».

14

« Huit millions d’hommes descendront du ciel pour exterminer les Barbares ! »

Le grondement régulier et comme irrésistible du train qui le ramenait à Tien-tsin évoqua pour Jung Lu la marche du destin.

Ses inquiétudes ne dérivaient pas d’un naturel angoissé, mais des informations de ses services. Le nombre d’adeptes des Boxeurs avait considérablement augmenté au cours de l’année 1899. Fait nouveau que lui avaient communiqué plusieurs rapports à son quartier général : ils s’étaient constitués en bandes mobiles et plusieurs de celles-ci avaient passé de la province du Shantung dans celles du Shansi à l’ouest et du Chihli à l’est, dans un mouvement de pinces visiblement dirigé vers Pékin

— Ce sont presque tous des paysans que la sécheresse a chassés de leurs terres, Excellence, avait déclaré l’un des agents que Jung Lu avait chargés d’une mission d’information. Ces terres sont déjà pauvres en temps normal, mais avec la sécheresse qui sévit depuis deux ans, elles sont devenues presque entièrement stériles. Les Boxeurs venus du Shantung ont entraîné avec eux des soldats démobilisés et désormais sans solde, des débardeurs que les chemins de fer et les navires à vapeur ont privés de leurs anciens gagne-pain. Et bien sûr, ils comptent pas mal de brigands professionnels et de trafiquants d’opium dans leurs rangs. Ils vont clamant partout que la pluie ne reviendra pas tant que les Diables

étrangers sont dans le pays, parce que les dieux sont en colère. Leurs chefs leur ont fait croire qu'une protection magique les rend invulnérables, même aux balles de fusil. J'en ai vu qui se sont fait abattre en regardant en face les gardes de villages de convertis qu'ils avaient attaqués.

Jung Lu avait écouté ce rapport les yeux baissés.

— Qui les soutient? demanda-t-il.

— Cela dépend. Ton Excellence sait que, dans le Shantung, le gouverneur Yu Hsien a refusé d'intervenir contre eux jusqu'au moment où les légations ont exigé une réaction. Mais ils lui ont offert une belle occasion de sauver la face. Le mois dernier, un de leurs chefs, Chu « la Lanterne rouge», avait organisé le pillage d'un village de convertis. Ce n'est pas parce qu'ils étaient devenus chrétiens qu'ils s'étaient changés en agneaux. Ils ont tendu un piège aux Boxeurs et leur ont infligé une formidable dérouillée. On a compté au moins deux morts et de nombreux blessés. C'était l'occasion pour Yu Hsien d'intervenir. Il a envoyé la police ; ils ont arrêté les Boxeurs et surtout leur chef, « la Lanterne rouge», au moment où il essayait de s'enfuir.

L'agent observa une pause.

— Pour répondre à ta question, Excellence, je pense qu'ils bénéficient du soutien de plusieurs des Chapeaux de fer, mais que c'est un soutien discret.

— Et Li?

À la mention du puissant Li Hung-chang, l'agent se figea. On ne prononçait pas son nom à la légère. Il était conseillé de ne fournir à son sujet que des informations fiables.

— Je ne pense pas, Excellence, qu'il leur soit favorable. Ils arrachent les poteaux télégraphiques et les rails des voies ferrées. Le vice-roi Li est très attaché à ces installations.

C'était la seule information valable du rapport, parce que Jung Lu ne parvenait pas à se faire une opinion de ce mouvement informe. Un fait était sûr : si les Chapeaux de fer le soutenaient, ils finiraient par se trouver en conflit avec Li. L'agent ignorait que, la veille, les protestations du

ministre américain à Pékin, Edwin Conger, avaient décidé le *Tsungli Yamen* et Tseu-hi elle-même, enfin alertée des dangers des Boxeurs, à remplacer le gouverneur Yu Hsien, décidément trop tolérant. Et par qui? Nul autre que Yuan Chih-kai, l'homme qui avait sauvé la vie de Jung Lu lors du coup d'État manqué des réformateurs. Yuan, l'homme de Li.

— C'est tout?

— Le dernier renseignement que je crois utile, Excellence, est que les Boxeurs sont en train de s'infiltrer dans Pékin. On en a vu beaucoup dans la ville tartare et dans la ville chinoise.

— Comment les reconnaît-on?

— Ils portent tous quelque chose de rouge sur eux, un bandeau sur le front, une ceinture, parfois une veste.

Jung Lu hocha la tête.

*

Trois jours plus tard, un autre agent demanda à voir le général Jung Lu sans être convoqué ni même annoncé.

Il se présenta devant le général, le bonnet encore couvert de neige. Il était, dit-il, arrivé à cheval de la province du Shantung, ce qui représentait bien deux jours de voyage à travers les plaines enneigées.

— Pourquoi n'as-tu pas télégraphié ou téléphoné? demanda Jung Lu, surpris.

— Excellence, ce que j'ai à te dire est réservé pour tes seules oreilles.

— Pourquoi donc?

— Il y a beaucoup de gens qui rapportent les messages télégraphiques et les conversations téléphoniques à d'autres personnes.

Jung Lu le soupçonnait depuis quelque temps. L'information que l'agent était venu livrer devait donc être importante.

— Excellence, les Boxeurs ont maintenant un chef. C’est Li Lai-chung.

— Li Lai-chung? répéta Jung Lu, alarmé.

C’était l’un des bandits les plus célèbres de l’Empire. Pis : il était le frère assermenté du général Tung Fu-hsiang, cauchemar du gouvernement, chef musulman d’une armée de véritables sauvages dont la cavalerie représentait le fer de lance. Ramassis de pillards de pères en fils plutôt qu’armée régulière, les troupes de Tung faisaient régner la terreur à l’ouest, dans le Kansu, et à l’occasion dans d’autres provinces où un intrigant ou l’autre les convoquait en période de crise pour faire chanter le pouvoir. Presque tous originaires du Turkestan, ils vivaient de rapines et d’extorsions ; en tout cas, Tung échappait à l’autorité de l’état-major, dont Jung Lu était le chef.

Or, Tung était un allié traditionnel du prince Tuan, le chef des conservateurs.

La main de Tuan était visible dans le changement. La vieille garde accélérait le mouvement parce qu’elle préparait un coup. Mais lequel?

Le choc de cette nouvelle tint Jung Lu silencieux pendant quelques instants. L’agent était visiblement au fait des implications de son information. C’était un commerçant en riz dont la prospérité devait au moins autant aux subventions de Jung Lu qu’à ses affaires.

— Depuis l’arrivée de Li Lai-chung, reprit l’agent, les Boxeurs sont devenus très actifs. Presque pas un jour sans qu’ils se livrent à une attaque. Plusieurs villages de chrétiens se sont transformés en camps retranchés, et je dois dire qu’ils savent se défendre. Hier, ils se sont emparés de deux Boxeurs et leur ont fracassé tous les os à l’aide de bâtons. Ils les ont abandonnés dans la neige en l’état. On rapporte qu’ils ont été dévorés encore vivants par des bêtes sauvages.

Jung Lu frémit. Et que faisait Yuan? L’agent entendit sans doute la question, car il reprit:

— Je me permets de douter, Excellence, que le gouverneur Yuan puisse faire quelque chose de radical tant que Leurs Majestés n'auront pas désavoué publiquement les Boxeurs par un édit.

Jung Lu remercia son agent. C'était le 26 décembre 1899. Une visite à Tseu-hi s'imposait; cependant les affaires courantes le retinrent à Tien-tsin jusqu'au 2 janvier 1900. Quand il arriva ce jour-là à la Cité interdite, un nouveau rapport l'avait encore assombri. Un événement défrayait les rumeurs qui voletaient sans cesse entre la capitale, la Cité interdite et les légations.

Le dernier jour de l'année écoulée, un missionnaire anglican, le révérend Samuel M. Brooks, retournait à pied vers son presbytère à Ping-yin, sur le fleuve Jaune, quand il avait été entouré par une bande de Boxeurs armés d'épées. Ils l'avaient défait de ses vêtements et entraîné avec eux, nu dans la neige. Puis la faim les avait pris et ils s'étaient arrêtés à une auberge pour casser la croûte, après avoir attaché le malheureux à un arbre. L'aubergiste s'en était avisé et était sorti libérer le prisonnier. Celui-ci avait pu s'enfuir. Mais il avait été rattrapé par ses ravisseurs qui l'avaient taillé en pièces et décapité, puis avaient jeté ses restes dans un caniveau. C'était là qu'un membre de l'Église voisine pour la Propagation de l'Évangile l'avait trouvé le lendemain.

Outre la communauté des missionnaires, celle des diplomates s'enflamma et exigea de la cour une condamnation formelle des Boxeurs.

Jung Lu était arrivé le jour où Tseu-hi tenait un Conseil en présence de l'empereur. Il y fut convié.

Kuang-hsu sortit de sa torpeur pour vitupérer « les forces barbares mobilisées par les éléments les plus rétrogrades du pays ».

C'était une attaque évidente contre les princes Tuan, Tun le Second, Lan, Kang I et les Chapeaux de fer, dont il avait

bien compris le rôle dans l'échec de sa réforme. Ils encaissèrent avec une mine pincée.

À l'évidence, le Conseil était partagé, la vieille garde ne voulant pas répudier les Boxeurs et les modérés redoutant une réaction des légations. Se souvenant sans doute des avertissements de Jung Lu quelques semaines plus tôt, Tseu-hi conclut la séance en déclarant que l'Empire ne pouvait tolérer des actes qui relevaient du banditisme, quelle qu'en fût la motivation.

Un édit fut donc rédigé en termes passablement flous, laissant la responsabilité de la répression des Boxeurs aux gouverneurs de province.

Mais, quand elle reçut Jung Lu dans l'après-midi, Tseu-hi apparut beaucoup moins sereine qu'au Conseil.

— Si rien n'arrête ces brigands, dit-elle, je crains fort que tôt ou tard tu doives intervenir. Tuan et les Chapeaux de fer semblent décidés à faire jouer aux Boxeurs un rôle important dans un coup d'État. Imagine-toi que Tuan a eu le front de me dire que les Boxeurs étaient un cadeau du ciel qui permettrait à la Chine de se débarrasser des étrangers. Et sans doute de Kuang-hsu pendant qu'ils y sont!

Ironie du sort, il était venu à Pékin pour la mettre en garde, et c'était elle qui le mettait en alerte.

— Il a parlé de l'empereur? demanda Jung Lu.

Tseu-hi soupira.

— En termes obliques. Il m'a déclaré qu'il était anormal qu'il n'y ait pas d'héritier du trône désigné. Mais je sais que, de la minute où un héritier serait nommé, Tuan s'emparerait de lui et le changerait en otage.

« L'archer ordinaire regarde devant lui pour viser sa cible, mais l'archer avisé regarde autour de lui pour vérifier qu'il n'est pas lui-même une cible», dit le Sage.

L'édit fut publié le 11 janvier. Les légations le trouvèrent mou et exigèrent l'interdiction formelle des Boxeurs. Un nouvel édit ordonna aux gouverneurs de prévenir le peuple

que des associations telles que celle des Boxeurs étaient interdites.

Peine perdue.

*

Pékin vivait depuis des années au rythme des rumeurs. Pour peu, on les aurait entendues crépiter parmi les frangipaniers et les magnolias, et au-dessus des services à thé en argent des légations, à l'instar des cigales et des *feng-shui* dont les paysans prétendaient qu'ils étaient importunés par les poteaux télégraphiques. La plupart étaient invérifiables sur-le-champ, comme celle de la mort de Kuang-hsu, l'autre année, des coquecigrues volatiles tissées de malveillance, de folie de la persécution et de fantasmes morbides ; en tout cas, elles se fanaient à force d'être colportées et, au bout de quelques jours, elles tombaient le plus souvent en poussière. Certains, pékinois aussi bien qu'étrangers, se prirent à espérer que la menace des Boxeurs finirait pareillement par tomber en désuétude. On les disait infiltrés en ville, mais on racontait aussi beaucoup de choses.

Puis on parla moins d'eux, pour la bonne raison qu'ils étaient devenus plus prudents. Mais ils n'en poursuivaient pas moins leurs saccages, leurs provocations et leurs agressions dans les campagnes.

Un mois après la célébration de la nouvelle année chinoise, qui était celle du Rat, les paysans attendaient toujours les premières pluies, marmonnant d'un air lugubre les proclamations des Boxeurs selon lesquelles il ne pleuvrait plus en Chine tant que les chrétiens seraient présents. Pour eux, la neige n'était pas de la pluie.

Les jours s'allongeaient, le temps s'adoucissait. Tseu-hi s'apprêta à aller surveiller la floraison des parterres dans ses résidences de villégiature. Le personnel des légations

reprit, comme les années précédentes, ses habitudes d'escapades de week-end, loin des puanteurs du grand égout; il emmenait sa domesticité dans ses résidences campagnardes, anciens monastères tombés en désuétude et rénovés à coups de florins, de francs, de roubles ou de livres sterling, voire palais rachetés à des princes ou des nobliaux. À chaque retour en ville, toutefois, il leur fallait bien admettre que la menace des Boxeurs ne s'était pas dissipée.

On avait cru qu'elle se concentrait dans le Sud et que les Boxeurs venaient du Shantung et du Shensi, mais Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin, prévint le ministre de France, M. Stephen Jean-Marie Pichon, que des bandes de ces brigands avançaient dans les plaines du Nord-Est en direction de Pékin. Le ministre trouva l'évêque « alarmiste » : pour lui, les Boxeurs disparaîtraient avec la sécheresse. Erreur: les premières pluies arrivèrent à la mi-mai. Et les agressions dans le Sud étaient loin de s'interrompre. Le 18 mai, selon les rapports de missionnaires français, soixante et une personnes, hommes, femmes et enfants, tous des convertis, avaient été massacrées à Kaolo, entre Pao-ting-fu et Pékin. Certains avaient tenté de s'enfuir par le train; ils avaient été rattrapés et brûlés vifs.

Il en eût fallu bien plus pour mobiliser l'opinion internationale et prendre de vraies mesures de sécurité. Les légations poursuivaient donc leur train de réceptions et de fêtes. Les courses reprirent à l'hippodrome de Pékin, car les Anglais en avaient fondé un. Ils avaient même formé des jockeys chinois !

Le 24 mai, sir Claude MacDonald célébra à la légation de Grande-Bretagne le quatre-vingt-unième anniversaire de l'impératrice Victoria. La fleur de la colonie anglaise de l'Empire du Milieu se fit un devoir d'y assister, ignorant évidemment que ce serait le dernier anniversaire de la souveraine.

Le correspondant du *Times* de Londres, George Morrison, le même docteur Morrison qui avait été écarté de l'examen de Kuang-hsu, nota que la production et le prix des dagues et des épées avaient tous deux doublé. Mauvais signe.

Le 30 mai, le « mandarin merveilleux » sir Robert Hart, heureux propriétaire d'un orchestre de musiciens chinois, donna un concert à la légation qui s'ouvrit évidemment par le « God Save the Queen ».

Mgr Favier essayait toujours de dessiller les yeux de M. Pichon sur la gravité de la situation. Mais les diplomates étaient sûrs de la tenir en main. Le 3 juin, cinquante-six Marines américains défilèrent fièrement dans la grand-rue des légations pour rejoindre la leur, au cas où. Le *Tsungli Yamen* avait, en effet, consenti à ce que les légations fissent venir des troupes pour se protéger. Six légations totalisèrent trois cent quatre-vingt-neuf hommes et seize officiers.

Ce n'était vraiment pas beaucoup, les diplomates s'en avisèrent quand, moins d'une semaine plus tard, une nouvelle rumeur parcourut Pékin: le gouvernement impérial avait décidé d'exterminer tous les étrangers en ville. On ne savait pas qui avait fait courir ce bruit, mais partant du principe qu'il n'y a pas de fumée sans feu, les ministres tinrent conseil. Les Occidentaux considéraient Tseu-hi capable de tous les revirements et délires.

Le 9 juin, l'Anglais, sir Claude MacDonald, télégraphia sur-le-champ à l'amiral de la force navale britannique, sir Edward Seymour, pour lui demander d'envoyer plus de troupes. Il venait d'apprendre une nouvelle catastrophique : une foule de Pékinois furieux avait envahi l'hippodrome ! Et elle avait incendié les gradins !

Le domestique chinois de Morrison lui avait annoncé, les yeux en feu, qu'il le tenait de source sûre : huit millions d'hommes descendraient instamment du ciel pour massacrer tous les Barbares !

15

Billevesées, monstres et fantasmes

Ils étaient cinq fonctionnaires dans le jardin intérieur du Pavillon de la Source d’or, l’une des maisons de thé élégantes de la cité chinoise de Pékin. Ils s’éventaient d’un poignet ferme, car la chaleur était torride. C’était à cause d’elle qu’ils avaient choisi cet établissement: outre la végétation qui entretenait une certaine fraîcheur dans la haute cour intérieure, celle-ci s’ornait d’une fausse source coulant sur des rochers moussus, artistement arrangés. S’il était sans effet véritable sur le corps, son glouglou discret évoquait au moins une brise clémente pour l’esprit.

Les fonctionnaires buvaient une boisson à la mode, du thé froid au citron.

Soudain entrèrent deux clients dont la tenue ne correspondait pas du tout au niveau social du pavillon. L’un était habillé comme un domestique et l’autre, qui devait avoir dix-huit ans, était torse nu, en braies, et les pieds nus dans des sandales sales. Sa natte était enroulée en chignon sur le sommet de son crâne et tenue par une longue épingle en os, à la mode des voyous.

Les fonctionnaires se raidirent quelque peu : comment admettait-on des mendiants, ou pire, dans un établissement pareil? Le jeune homme parlait haut; ils l’entendirent donc, sans plus de plaisir. Il venait de commander du vin.

— J’me frotte les boules en pensant au jour où’s qu’on enverra toute cette puterie au trou des chiottes !

Les fonctionnaires sursautèrent. Le langage ne valait décidément pas mieux que la tenue.

— l’disent que c’est de l’eau bénite par leur Seigneur, ces trous de culs de rats, i’ s’en foutent sur la tronche et i’s croient propres ! Et mieux que toi et moi !

Suivit un rire canaille du plus déplaisant effet. Pendant une demi-heure, l’énergumène déversa ses sarcasmes contre les chrétiens dans le plus vulgaire des argots pékinois. Les fonctionnaires étaient de plus en plus décontenancés.

Ils n’étaient pas au terme de leur surprise. Trois hommes, correctement habillés, eux, se présentèrent à la table du voyou. Aux boutons de leurs habits, les fonctionnaires reconnurent, non sans surprise, des mandarins du troisième rang. Et l’un de ces derniers annonça d’une voix haute et claire :

— La voiture de Son Excellence est avancée.

Le jeune homme se leva, se gratta l’entrejambe, les précéda et sortit.

Les fonctionnaires demandèrent alors au serveur l’identité de ce singulier client. Et ils apprirent que c’était l’un des membres du Conseil des sentences.

Ils en parleraient longtemps après.

*

La salle de spectacle de la Cité interdite était tout éclairée par les lustres garnis d’ampoules électriques. Kuang-hsu et Tseu-hi étaient assis sur leurs trônes de laque rouge, juchés sur une estrade.

Les princes Tuan, Lan et Kang I étaient assis au bas de l’estrade.

Devant ces augustes spectateurs, trois hommes en liquettes et braies blanches, un bandeau rouge sur le front, se tenaient debout sur un tapis. Ils exécutèrent tous trois le *kau tau* avec une louable souplesse. Puis l’un d’eux, le Maître, donna des consignes brèves aux deux autres.

Kuang-hsu tirait une longue mine, mais Tseu-hi avait insisté pour qu'il assistât à cette démonstration.

Les deux Boxeurs convoqués devant Leurs Majestés se fixèrent du regard. Puis le Maître tendit un pistolet à l'un d'eux.

Tseu-hi retint un cri. Mais elle avait agréé au spectacle.

L'homme armé regarda son opposant. L'opposant regarda l'homme armé.

Et celui-ci tira.

Le coup de feu fit sursauter à la fois Tseu-hi et Kuang-hsu.

L'homme censé avoir reçu la balle était toujours debout. Il ne semblait pas blessé, pas le moins du monde. Il se pencha et ramassa la balle qui eût censément dû le tuer, puis la jeta au visage du tireur.

Celui-ci riposta d'une parade du coude. L'autre l'esquiva et assena à l'assaillant un coup de pied au menton. Le ballet s'engagea.

Tseu-hi regardait, fascinée.

Le visage de Kuang-hsu avait revêtu une expression sarcastique, presque diabolique. Il tira de sa poche un paquet de cigarettes, et de celui-ci une cigarette qu'il alluma avec désinvolture. Tseu-hi lui glissa un regard désapprobateur; il n'en eut cure.

Les deux hommes continuaient de bondir et de lancer des pieds et des poings comme des projectiles en poussant des cris brefs et sauvages.

Au bout d'une demi-heure, le Maître leva le bras. Les deux combattants suspendirent leurs acrobaties, se tournèrent vers l'empereur et l'impératrice douairière, et s'inclinèrent profondément. Un eunuque les reconduisit à la porte.

Les princes se levèrent, faces épanouies de contentement. Voilà ce que sont les Boxeurs, semblaient-ils dire. C'était Tuan qui avait eu l'idée de cette démonstration.

— Vous comptez chasser les Occidentaux en dansant? demanda Kuang-hsu, pointu.

Les princes parurent déconcertés, les sourires avantageux s'effacèrent de leurs faces.

— Majesté, le pistolet..., commença le prince Tuan.

— Une balle à blanc ! coupa Kuang-hsu.

Il se leva et quitta la salle.

Un dîner devait réunir les spectateurs de la palinodie. Kuang-hsu n'en fut pas.

Tseu-hi alla le voir pour le faire changer d'avis.

— Tuan se moque de nous ! La compagnie de ces gens me gâcherait le repas !

— Mais enfin, tu as bien vu, le pistolet...

— C'était une balle à blanc.

— Qu'est-ce que c'est qu'une balle à blanc?

— Une balle dans laquelle il n'y a pas de projectile. Ces gens se moquent de nous. Ce sont des escrocs et ils nous prennent pour des imbéciles.

Troublée, Tseu-hi n'insista pas.

*

Le vent soutenu répandait sur la mer des moutons d'écume. Aucun bateau de pêche n'était sorti ce matin-là. Mais les deux navires gris stationnés au large, devant les forts de Taku, ne semblaient guère menacés. C'étaient des navires de guerre battant pavillon anglais.

Deux hommes à cheval sur le rivage, au pied de l'un des forts, les examinaient avec de grosses jumelles. Ils distinguaient bien les tourelles des canons. Les obus qu'ils lançaient pouvaient détruire les deux forts en moins d'une demi-heure.

— Il y en a encore un qui arrive là-bas ! s'écria l'un des hommes.

Ils attendirent près d'une heure que le navire se fût assez approché pour qu'on en distinguât le pavillon.

— Américain, dit l'autre.

C’était Jung Lu. Son compagnon était le commandant des forts de Taku.

— Qu’est-ce que ça signifie?

— Qu’ils se préparent à agir, si besoin en était. Les incidents qui se multiplient depuis bientôt trois mois leur donnent à craindre que leurs ressortissants soient en danger.

— Les Boxeurs?

Jung Lu hocha la tête.

— Et ça va recommencer?

Nul ne le savait. Mais oui, c’était possible. Les forts de Taku seraient détruits une fois de plus, des troupes étrangères débarqueraient, Pékin serait occupé, tout cela était possible.

Jung Lu prit congé du commandant et rentra au quartier général pour rédiger un télégramme à l’intention du *Tsungli Yamen*. Mais il n’y avait personne au monde à qui il pouvait confier sa perplexité à l’égard de Tseu-hi. Lors de leur dernier entretien, elle lui avait débité des balivernes si énormes qu’il avait éclaté de rire :

— Tuan m’a dit qu’il a vu deux Boxeurs face à face. L’un d’eux a tiré sur l’autre avec un revolver, mais l’homme n’a même pas été blessé. Tuan a organisé une démonstration au palais. Et j’ai vu, de mes yeux vu, qu’en effet, les Boxeurs ne sont pas blessés par les armes à feu. Kuang-hsu est obstiné, il ne veut pas y croire…

— Écoute, Yehenara, avait-il répondu quand il avait eu fini de rire, ça n’existe pas. Avec une arme à feu, je te descends dix Boxeurs en une minute.

— Mais ce que j’ai vu?

— Un truquage. Il n’y avait qu’une balle à blanc dans le pistolet.

— C’est que prétend Kuang-hsu.

— Il a raison.

— Tu crois vraiment que Tuan aurait eu l’impudence de me tromper?

Une seule mimique avait suffi comme réponse. Mais Jung Lu ajouta :

— Je te l'ai dit: Tuan est fou.

Tseu-hi ne savait rien des armes à feu, c'était entendu, mais elle n'était certainement pas sotte : comment avait-elle pu se laisser ainsi berner par Tuan? La seule explication plausible était qu'elle voulait croire aux Boxeurs. Sa vieille détestation des étrangers avait survécu à toutes ces années, et quelle que fût son aversion pour des badernes fielleuses et des soudards obtus comme Tuan et Tun le Second, elle se rangeait à leurs côtés sans le savoir.

Il songea qu'il devait éviter de la brusquer : les événements s'en chargeraient bien assez tôt.

*

Ils s'en chargèrent, en effet.

Le 10 juin, le lendemain de l'appel du ministre MacDonald, le consul britannique à Tien-tsin informa ce dernier que l'amiral Seymour préparait le débarquement d'une force anglaise et américaine de mille cinq cents hommes. Le 11, nouvel appel: cette force arriverait dans la capitale par cinq trains séparés.

Informé par Jung Lu de la présence de navires alliés au large de Tien-tsin, le *Tsungli Yamen* dépêcha un émissaire au ministre britannique pour le prier d'annuler sa requête : la seule apparition de troupes étrangères à Pékin risquait de déclencher la révolte de la population. MacDonald ne voulut rien savoir. Les troupes avaient été demandées, elles arriveraient.

Vers midi, plusieurs diplomates se rendirent à la gare Ma-chia-pu pour accueillir les premiers militaires. En vain. Aucun train de Tien-tsin n'apparut. Lassés d'attendre, les

diplomates regagnèrent leurs légations, à l'exception de l'ambassadeur japonais Sugiyama.

À 15 heures, la liaison télégraphique avec Tien-tsin fut coupée pour des raisons inconnues.

Peu après 16 heures, la résidence britannique d'été sur la colline de l'ouest prit feu; elle avait été incendiée par des Chinois. Le personnel des autres légations regarda avec une stupeur angoissée la colonne de fumée noire monter dans le ciel.

Vers 17 heures, l'ambassadeur Sugiyama décida de rentrer chez lui. Il reprit donc sa voiture attelée. En chemin, il fut arrêté par des Boxeurs qui l'arrachèrent à son siège, le jetèrent sur la chaussée et lui fracassèrent le crâne avec les crosses de leurs fusils. Puis ils lui ouvrirent la poitrine, lui arrachèrent le cœur et l'offrirent au général Tung, présent.

Car le chef de l'armée de brigands de l'Ouest était arrivé à Pékin.

La nuit tombait lorsque les premières des onze légations présentes à Pékin apprirent par l'ambassade du Japon le massacre de Sugiyama. Les diplomates se félicitèrent de la présence des militaires déjà arrivés, que leurs officiers affectèrent à la défense du quartier. Les enceintes furent verrouillées et les armes disponibles distribuées à ceux des civils qui savaient s'en servir. Des sentinelles furent postées avec mission de tirer sur ceux qui tenteraient de mettre le feu aux bâtiments.

Les grandes banques et les établissements de renom, hôtels, bureaux de grandes compagnies étrangères installés dans le quartier des légation, et dans la ville tartare, en firent de même.

À Tien-tsin, Jung Lu comprit que l'épreuve de force était engagée quand il tenta de télégraphier au *Tsungli Yamen* et qu'on lui apprit que la ligne était coupée.

Une heure plus tard, des informateurs accoururent, hors d'haleine, à son palais : les Boxeurs avaient abattu les

poteaux télégraphiques et arrachaient maintenant les rails du chemin de fer.

Le coup avait été bien préparé. Les troupes anglo-américaines ne pouvaient plus défendre les légations ni les étrangers résidant à Pékin.

Et Tseu-hi était isolée dans la Cité interdite, prisonnière de la vieille garde et des Chapeaux de fer, car le maire de Pékin, le chef du Conseil des sentences et le vice-président du Conseil du revenu étaient tous des partisans de Tuan.

Quant à Kuang-hsu, il n'avait jamais été en aussi grand péril depuis le coup d'État manqué.

Lung-ju décida de partir pour Pékin.

*

Le 12 juin, les Européens qui résidaient dans la ville chinoise, au sud, furent la cible des Boxeurs. Protégée par une haute enceinte, la cité tartare, au nord, de part et d'autre de la Cité interdite, avait été jusqu'alors épargnée. Ils étaient moins de mille Européens dans la ville chinoise, pour moitié des missionnaires qui avaient construit leurs églises, leurs écoles, leurs orphelinats et leurs dispensaires. Autour d'eux gravitaient évidemment quatre ou cinq fois plus de Chinois convertis, et ceux-là durent défendre chèrement leurs vies, du moins quand ils le pouvaient. Les massacres n'en durèrent pas moins toute la nuit et la journée du lendemain, puis encore la nuit suivante.

Ne s'accordant que deux ou trois heures de sommeil nocturne, les diplomates, leurs épouses et parents, le personnel et les domestiques observaient avec frayeur les lueurs des incendies qui maculaient le ciel; le jour n'était guère plus serein, car c'étaient cette fois les fumées qui les informaient de l'horreur en cours au-delà de l'enceinte.

Le 14, le pire que redoutaient les légations advint: les Boxeurs pénétrèrent dans la ville tartare par la porte Hata Men. Pour commencer, ils incendièrent l'église proche; puis ils poursuivirent les convertis et les massacrèrent ou les jetèrent dans les flammes.

Les Européens esquissèrent des contre-attaques. Ainsi, quand un groupe de réfugiés chinois arriva dans la cité tartare et fut pris en otage par les Boxeurs, George Morrison, le correspondant du *Times*, persuada le ministre anglais d'aller les délivrer. À la tête d'une cinquantaine de militaires anglais, américains et allemands, il mit les Boxeurs en fuite ; ceux-là ne se croyaient donc pas immunisés contre les balles. Morrison emmena les rescapés vers la légation britannique ; ils furent alors installés dans un bâtiment fortifié, le Fu, qui se trouvait dans l'ancienne propriété du prince Su, celle-là même où s'élevaient la légation et l'Académie militaire Hanlin.

La seule véritable riposte européenne fut réalisée dans l'après-midi. Le ministre d'Allemagne, le baron Clemens Freiherr von Ketteler, se promenait au sommet du mur qui séparait la cité tartare de la cité chinoise quand il aperçut de l'autre côté une foule de Boxeurs se livrant à leurs exercices acrobatiques ordinaires et furieux. Il redescendit en hâte et courut à sa légation. Là, il rassembla un groupe de fusiliers marins allemands et les emmena vers le mur. Ils y montèrent et rampèrent jusqu'à une position protégée. Ketteler leur indiqua leurs cibles. Ils firent feu, tuèrent au moins sept Boxeurs, en blessèrent une vingtaine, puis regagnèrent triomphalement la légation.

Leurs gesticulations avaient porté sur les nerfs des Européens. La veille, déjà, Morrison avait aperçu un de ces acrobates faisant une démonstration de ses prouesses. Fou de hargne, il l'avait jeté par terre à coups de poing, puis roué de coups de pied au postérieur, et s'en était tiré sans mal.

On n’avait sans doute pas enseigné aux Boxeurs que leurs fesses étaient vulnérables.

*

En dépit de quelques actions de ce genre, la réaction générale ne fut ni assez ample ni assez rapide. Un diplomate n’est pas un militaire, et ceux qui représentaient leurs pays à Pékin n’avaient aucune expérience de ce qui, d’heure en heure, s’affirmait comme un siège. Leur métier était celui de la parole, de la finesse, de l’embrouille, du chantage, soit, mais pas de la tactique ou de la stratégie.

Ils attendirent que les hommes de l’art, les militaires annoncés par l’amiral Seymour, les relevassent de responsabilités auxquelles ils n’avaient pas été préparés.

Ainsi, Mgr Favier exhorta le ministre de France, Pichon :

> *Je vous supplie de me croire, je suis bien informé et je ne parle pas à la légère. Cette persécution religieuse n’est qu’une façade; le but ultime est l’extermination de tous les Européens.* […] *Pour nous, dans notre cathédrale, la date de l’attaque a été fixée. Tout le monde le sait, c’est le sujet des conversations en ville.*

Mais ni la France ni les autres pays ne disposaient à Pékin des forces nécessaires pour réprimer une rébellion de grande ampleur. Ce n’étaient pas les quatre centaines de militaires arrivés avant l’irruption des Boxeurs en ville qui suffiraient à protéger les chrétiens et les légations.

Puis l'évidence s'imposa: un obstacle inconnu retardait l'arrivée de l'expédition Seymour. On pouvait en deviner la nature : les voies ferrées avaient été coupées, tout comme les lignes télégraphiques.

Une menace jusqu'alors inimaginable apparut dans l'esprit de la colonie étrangère de Pékin: les Européens et les Japonais risquaient-ils d'être exterminés dans un assaut final des Boxeurs ? Les images de bâtiments en feu et d'Européens périssant dans les flammes hantèrent les jours et les nuits du quartier des légations.

On n'y avait pas goûté une seule nuit de sommeil paisible depuis des jours : l'angoisse monta d'un cran.

Ce fut alors que le gouvernement impérial annonça que les armées de province avaient été appelées à Pékin pour la défense de la ville.

Le 19 juin au matin, le *Tsungli Yamen* avertit les légations par messagers que les relations diplomatiques étaient rompues et leur donna vingt-quatre heures pour quitter Pékin, car il ne pourrait plus, disait-il, assurer leur défense. L'ultimatum commençait à 16 heures le jour même et s'achèverait donc à la même heure le 20 juin.

Outre la brièveté du délai imparti, une telle décision relevait de la plus haute extravagance : elle ne faisait aucun cas des problèmes d'intendance et de protection qu'il faudrait régler pour l'exode en masse des ministres, du personnel des légations et de leurs familles. Elle comportait aussi une part de menace: elle signifiait que le gouvernement impérial laisserait les Boxeurs attaquer les légations comme bon leur semblerait. La plupart des ministres l'accueillirent donc avec un haussement d'épaules. Ils ignoraient que le prince Tuan avait supplanté le prince Ching comme chef du *Tsungli Yamen* et que, toujours impatiente de voir les étrangers déguerpir, Tseu-hi hésitait à intervenir.

Pourtant, M. Pichon, ministre de France, et le major Conger, ministre des États-Unis, penchèrent pour un repli

vers Tien-tsin. Et le ministre d’Espagne, le *señor* Cologan, adressa un message au *Tsungli Yamen* pour s’informer de la protection dont jouirait le corps diplomatique dans son exode. Morrison s’indigna par-devers lui que Pichon, officiellement protecteur des Missions catholiques en Chine, pût songer à abandonner la communauté chrétienne à la merci des Boxeurs. Mais, nonobstant la fière allure de sa moustache en crocs, M. Pichon n’était déjà pas très estimé par ses collègues et surtout par Morrison : il avait été journaliste.

*

Cette mise à la porte incontinent, comme si les diplomates avaient été des domestiques indélicats ou des faquins sans importance, exaspéra le ministre d’Allemagne, le baron Clemens Freiherr von Ketteler. Comme le lendemain, le *Tsungli Yamen* n’avait pas répondu au message du *señor* Cologan, Ketteler partit à 9 h 30 dans sa voiture vert et rouge, attelée à une mule, bien décidé à aller taper du poing sur la table du *Tsungli Yamen* et à faire entendre à ces gens-là qu’il n’était pas à leur service. Le personnage était irascible et peu porté à la sympathie pour les Chinois. Quelques jours plus tôt, il en avait abattu un, un jeune Boxeur, justement, d’une balle dans le ventre ; il n’avait pas été attaqué au sens propre de ce mot, mais l’individu lui avait paru fort insolent.

Ketteler partit donc accompagné de son secrétaire, Heinrich Cordes, et d’un Anglais qui ne se rendait pas au *Tsungli Yamen*, mais qui allait à la rescousse de convertis en difficulté, le professeur Hubert James. À 9h 40, un militaire chinois en uniforme tira Ketteler de sa voiture et l’abattit de plusieurs balles. Cordes parvint à s’enfuir, bien que blessé aux jambes. James en fut pour sa frayeur.

Deux diplomates et deux missionnaires anglais assassinés, quatre ingénieurs français et belges des chemins de fer tués dans une attaque, cela faisait huit morts, plus un fonctionnaire blessé. Maintenant, ce n’étaient plus seulement les Boxeurs qui attaquaient les étrangers, mais aussi des soldats de l’armée régulière impériale : cela équivalait à une déclaration de guerre. Les ministres prirent la pleine mesure de la situation. Pas question de s’en aller! M. Pichon avait beau se lamenter – « Nous sommes perdus ! » –, ils défendraient leur peau contre ces polichinelles assassins.

Aucun d’entre eux ne se doutait alors des événements qui s’étaient déroulés à l’intérieur de la Cité interdite. Les informateurs ordinaires se faisaient rares.

16

Le défi et le visage des Phénix

Les beaux jours approchant et les boutons des cerisiers, des amandiers, des abricotiers garnissant déjà les branches, entre les pousses vert tendre, Tseu-hi était repartie pour son Palais de la Mer du Nord. Mais impossible d’y retrouver la sérénité de l’année précédente. D’abord, le spectacle constant des eunuques portant des bandeaux rouges sur le front l’exaspérait. Elle en savait bien la raison: en février, le prince Tuan avait rassemblé tous les eunuques de la Cité interdite dans la salle d’audiences du palais et les avait fait examiner par un maître Boxeur. Celui-ci y avait prétendument détecté deux chrétiens, et Tuan les avait fait appréhender et décapiter.

Informée de cet épisode bizarre autant que sanglant, Tseu-hi avait réprimandé Tuan pour avoir introduit un Boxeur dans la Cité.

— Je devais le faire, rétorqua-t-il avec hauteur, car lui seul détecte les chrétiens. Et il n’est pas question que des chrétiens soient au service des palais !

— Comment les détecte-t-il, je te prie?

— Il a un don spécial pour cela.

Et Tuan d’expliquer doctement qu’il suffisait à ce Maître d’examiner le crâne d’un eunuque pour savoir s’il était chrétien ou non. Peut-être fallait-il à la fin admettre que Jung Lu avait raison: il tenait Tuan pour fou.

Seul le Grand Eunuque Li était dispensé du bandeau rouge.

De surcroît, l’air des palais était devenu quasiment irrespirable à cause des vapeurs d’encens. L’explication en

était que Tuan et les Chapeaux de fer exigeaient que les eunuques brûlent sans arrêt de ce parfum que les chrétiens estimaient réservé à leur seul dieu ; cela prouverait qu'ils n'appartenaient pas à la religion des étrangers.

Une semaine s'était à peine écoulée au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur lorsque Li prit sa maîtresse en aparté, alors qu'elle faisait de l'aquarelle sur la terrasse de la Mer :

— Il faut que tu saches que Tuan et sa bande règnent maintenant en maîtres sur la Cité interdite. On voit des Boxeurs aller et venir entre les bâtiments en arborant leurs jaquettes rouges. Kuang-hsu est leur otage. J'apprends qu'une altercation a éclaté entre lui et Tuan à propos des bandeaux rouges des eunuques. Il est entré dans une violente colère, a lui-même arraché les bandeaux de leurs fronts et leur a interdit d'en remettre. Je m'inquiète pour lui. Fais-le venir ici.

Tseu-hi demeura silencieuse un long moment. Tuan commençait à se comporter exactement comme Suchun autrefois[1]. Il se voyait déjà maître de l'Empire. Il la considérait donc comme une quantité négligeable. Lui et sa bande seraient bien capables d'assassiner Kuang-hsu. Certes, il restait des modérés à la Cité interdite et, surtout, il restait Jung Lu. Il fallait également compter avec Li Hung-chang, mais il était loin, et elle ne savait pas de quel côté il pencherait. Le temps qu'il intervienne, il serait trop tard. Elle avait besoin d'un allié sûr et proche. Que ferait-elle si Kuang-hsu était empoisonné ou assassiné ? Tuan l'obligerait alors à nommer un nouvel empereur, sans doute son fils Pu-chun. Et cela fait, Tuan n'hésiterait sans doute pas à se débarrasser d'elle aussi.

— Non, nous rentrerons demain, dit-elle enfin, crispée de rage.

— Crois-tu? Pékin tout entière est aux mains de Tuan. Les Boxeurs sont en train d'y semer le désordre et d'y attaquer

les étrangers, de mettre le feu aux églises, de tuer les convertis… Même ta sécurité pourrait être compromise.

— Cela n'y change rien. Je ne peux laisser Tuan maître de la situation.

Elle devinait le rêve secret de ces princes soudards : déclencher un massacre général à la faveur duquel ils prendraient le pouvoir.

Quand elle se fut levée pour regagner le palais, un eunuque s'empressa pour emporter le chevalet et les pinceaux. Pour son infortune, il portait un bandeau rouge. Elle le lui arracha d'un coup sec et le jeta par terre.

*

La première chose que Tseu-hi remarqua en pénétrant dans la Cité interdite fut un homme en jaquette rouge qui se promenait d'un air faraud devant la salle de la Suprême Harmonie comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Elle fit arrêter sa litière et donna l'ordre au commandant de son escorte d'aller prévenir les gardes de la Cité pour qu'ils appréhendent l'énergumène et le fichent à la porte avec interdiction formelle de remettre les pieds dans l'enceinte sous peine de mort. Elle observa la scène: le trublion se débattit et vociféra, mais cela ne fit que renforcer la détermination des gardes qui l'empoignèrent et l'entraînèrent sans ménagement.

Ayant regagné son palais, Tseu-hi convoqua le prince Tuan. Il se fit prier et n'arriva qu'une heure plus tard, l'air mécontent et plus arrogant que jamais.

— Prince, j'ai interdit que des étrangers franchissent l'enceinte de la Cité et j'entends que le protocole soit respecté.

— Tu as fait chasser de manière indigne le maître Chang Chung qui était ici avec mon autorisation.

— Cette autorisation était illicite. Je ne veux plus voir de Boxeurs dans la Cité. Et je te prie de bien vouloir en faire sortir immédiatement tous ceux qui s'y trouvent.

La garde impériale était encore aux ordres de Kuang-hsu, Tuan le savait. Et il savait aussi qu'il serait mal avisé de faire intervenir la garde militaire de Pékin. Il souffla de colère.

— Cela ne changera rien, rétorqua-t-il. Ils sont dans la ville. L'heure des étrangers et des renégats a sonné.

Sur quoi il tourna les talons. C'était le 18 juin, deux jours donc avant la fin de l'ultimatum.

Tout Pékin, Cité interdite comprise, bourdonnait de rumeurs selon lesquelles un fort contingent de troupes alliées était en route pour la capitale, sous le commandement de sir Edward Seymour – que l'ambassadeur Sugiyama était allé attendre à la gare le 10 juin, jour de son assassinat. Le contingent n'était jamais arrivé et tout le monde supposait qu'il faisait le trajet à pied. Mais il avait dû suivre le chemin des écoliers, comme le Grand Eunuque Li le fit observer à sa maîtresse, car une semaine aurait largement suffi à franchir à pied la distance de Tien-tsin à Pékin.

— Ils arriveront, c'est sûr.

— Et quand ils seront là, ils dévasteront tout une fois de plus, grommela-t-elle. Ces gens-là ne savent que dévaster.

*

Tseu-hi se rendit ensuite chez l'empereur. Il fumait en faisant les cent pas, seul dans sa chambre. Il la considéra d'un air froid.

— Que viens-tu m'annoncer? Que mon successeur est désigné ?

— Rien de tel. Je ne suis pas la créature de Tuan.

— Tu ne tarderas pas à l'être. Il domine toute la Cité impériale. Le Conseil des sentences et la gendarmerie sont

sous les ordres de ses alliés. Il a même pris la direction effective du *Tsungli Yamen*. Ching n'est plus qu'un pantin.

— Sans mon autorisation?

— Il n'en a cure. Ching n'a opposé aucune résistance. Dans quelques heures, Tuan, Lan ou un autre nous démettra tous les deux. Ou bien il nous passera par le fil de l'épée. Notre ère est près de s'achever, tout près.

— N'insulte pas l'avenir. Nous avons encore des partisans.

— Ils sont réduits à l'impuissance.

— Pas Jung Lu. Il est toujours chef de l'état-major.

— Il est à Tien-tsin.

— Je l'enverrai chercher.

— Le télégraphe est coupé. Et le temps qu'il vienne…

— J'enverrai un messager.

Kuang-hsu laissa tomber son mégot et l'écrasa du pied.

— Mère, tu n'es au courant de rien: Tuan a appelé à la rescousse ce forban de général Tung pour terroriser Pékin, Cité impériale comprise. Et il a fait entrer des masses de Boxeurs dans la ville. Lui, Lan et le chef de la police, Chuang, leur ont donné cent mille taëls et distribué vingt mille *picul*[2] de riz !

Tseu-hi essuya le choc de ces informations comme un coup dans l'estomac.

— Il y a actuellement dans Pékin près de trente mille Boxeurs qui répandent la terreur. Ils se tiennent prêts à aller massacrer les gens des légations puis à envahir la Cité impériale sur l'ordre de Tuan.

— Comment le sais-tu?

— C'est Ching qui me l'a dit.

Il glissa une autre cigarette entre ses lèvres et frotta une allumette contre la boîte avec des gestes énervés. L'allumette refusa de s'enflammer. Il en saisit une autre et la frotta si brusquement qu'elle se cassa. Il poussa un cri de colère et appela un eunuque :

— Allume-moi cette cigarette !

L’eunuque s’exécuta et l’empereur put enfin tirer sa première bouffée. Il agita la main pour chasser l’odeur de soufre qui flottait dans l’air.

— Tuan est un chien fou qui s’est peint des rayures de tigre sur le corps, grommela-t-il. Il ne tient même plus ses troupes. Hier, des Boxeurs se sont introduits dans la maison d’un de ses plus ardents partisans, le Grand Conseiller Hsu Tung, un des crétins solennels qui défendent cette racaille. Ils les ont battus, lui et ses domestiques, et ils ont pillé la maison! Ils ont fait la même chose avec le chancelier Sun Chi-nai, président de l’Académie Hanlin et vice-président du Conseil des sentences !

Il se leva et arpenta la pièce en exhalant sa fumée par les narines.

— Nous sommes en pleine folie ! cria-t-il. Ils ont tiré le gouverneur de Kueichow de sa chaise à porteurs, ils l’ont déshabillé et mis tout nu devant les badauds ! C’est bien fait pour tous ces gens ! C’est bien fait pour ces faux défenseurs de l’Empire! Demain, j’espère qu’ils s’empareront de Tuan, de Lan, de Kang I et de tous ces abrutis, qu’ils les mettront tout nus eux aussi et qu’ils les sodomiseront avant de les décapiter !

Il ouvrit la porte d’un cabinet et en tira un pistolet à crosse de nacre qu’il agita sous le nez de l’impératrice douairière.

— En tout cas, moi, je me défendrai! s’écria-t-il. Je sais tirer. Et je te défendrai aussi.

Il était visiblement à bout de nerfs. Tseu-hi se leva et quitta la salle. Elle était bouleversée, ne doutant pas que les informations de Kuang-hsu fussent véridiques. Bien qu’il feignît de ne plus s’intéresser au pouvoir, il conservait ses réseaux d’informateurs et ses fidèles.

*

Le temps de regagner ses appartements, la situation se dessina dans son esprit et attisa une inquiétude latente : non seulement elle et Kuang-hsu étaient à la merci de Tuan, mais le chaos le plus total risquait de déferler dans Pékin, Cité interdite comprise, si les légations étaient attaquées. Les Barbares disposaient de troupes puissantes et riposteraient avec la plus grande vigueur. Ils occuperaient la ville. Ils ne feraient qu'une bouchée des Boxeurs. Et nul ne savait ce qui risquerait d'advenir ensuite.

Dans un accès de panique, elle crut voir des monstres grimaçants flotter dans l'air.

Elle se ressaisit. Mais d'un instant l'autre, une crise de folie pouvait s'emparer de Tuan et le pousser à tous les crimes.

Son secrétaire apparut alors.

— Majesté, le général Jung Lu demande l'honneur de te parler.

— Il est là?

— Majesté, il est au téléphone.

— Le téléphone?

— Le téléphone marche en ville, Majesté.

Elle se dirigea vers le cabinet pourpre où le poste avait été installé, une petite colonne dorée ornée d'un cadran. Le secrétaire lui tendit l'écouteur.

— Majesté…

— Où es-tu ?

— À Pékin.

— Où?

— Dans le palais de Kung, près de la porte du Nord. J'ai six mille hommes avec moi. Je suis informé de tout. Ne crains rien. Fais-moi prévenir si tu as besoin de moi.

— Oui, répondit-elle, s'avisant que sa voix était devenue rauque.

Il avait raccroché.

Il était toujours là quand il fallait. Informé, il était accouru de Tien-tsin avec une partie de l'armée du Nord.

Elle eût apprécié une pipe d’opium pour se calmer les nerfs, mais elle estima avoir besoin de toute sa vigilance et demanda un thé au chèvrefeuille.

Un moment plus tard, Li annonça Leurs Altesses le prince Tuan et le duc Lan. Elle accepta de les recevoir.

— Majesté, déclara Tuan, l’heure est venue. Nous venons te prier de rédiger un édit ordonnant aux Boxeurs de mettre à mort tous les diplomates étrangers et le reste des étrangers dans l’Empire.

Elle le fixa du regard comme s’il n’avait pas parlé. Elle demeura immobile et muette pendant assez de temps pour décontenancer les deux hommes, toujours debout. Ils oscillèrent, d’une jambe l’autre, puis froncèrent les sourcils.

— Prince Tuan, dit-elle enfin, retire ta requête.

— Comment?

— Tu m’as entendue.

Ils tendirent le cou, incrédules.

— L’heure est venue de libérer l’Empire ! s’écria Tuan, agitant les bras.

Il était vraiment fou.

— Ce que tu demandes entraînerait une attaque de toutes les armées de ces pays et tu serais le premier à être saisi et exécuté. Toi aussi, duc Lan. Et tous vos alliés.

— Tu refuses?

— Les armées de ton allié le général Tung ne résisteraient pas un seul jour aux canons de tous ces pays. Et l’Empire sombrerait dans cette guerre insensée.

— Tu veux laisser les étrangers pulluler dans l’Empire?

— Ils pulluleraient encore plus après votre défaite.

— Tu refuses ?

— Le trône n’a pas d’ordres à recevoir de vous. Un seul mot, un seul geste inconsidéré et l’armée du Nord sera ici dans les instants qui suivent.

Ils comprirent : Jung Lu était aux portes de la ville. Elle était protégée. Et Kuang-hsu aussi. Ils ne parviendraient pas à les intimider, surtout pas elle. Même s’ils les égorgeaient

tous deux sur-le-champ, Jung Lu en serait prévenu, il accourrait et c’en serait fait d’eux. Peut-être n’auraient-ils pas le temps de réaliser leur projet…

— Ce que j’ai décidé sera fait ! clama Tuan d’un ton furieux.

— Tu en porteras la responsabilité. Et tu la porteras seul. Et peut-être plus tôt que tu le penses : tes Boxeurs ont indignement attaqué et dévalisé tes propres alliés, le Grand Conseiller Hsu Tung, le Grand Secrétaire Hsung Chi-nai, le gouverneur de Kueichow et bien d’autres. Ils s’en prendront sans doute bientôt à vous. Vous vous êtes faits chefs d’une bande de brigands, d’assassins et de voleurs. Vous serez considérés comme tels.

Ils écarquillèrent les yeux, stupéfiés qu’elle fût si vite et si bien informée. Et dépités par son agressivité.

— J’ai dit.

C’était un congé dont ils ne tinrent pas compte. Ils restèrent cloués là, leur orgueil refusant d’admettre qu’ils pussent être tenus en échec par cette femme. Leurs regards affrontèrent un masque de pierre.

Li ouvrit la porte.

— Vos Altesses…, dit-il en leur indiquant la sortie.

Ils se résolurent à battre en retraite. Dehors, des eunuques se tenaient en rang sur leur passage. Aucun d’eux ne portait de bandeau.

Ils s’étaient eux-mêmes enfermés dans leur camp : ou ien ils triomphaient, ou bien… Mais ils ne savaient quoi. Ils n’osaient même pas l’imaginer.

*

Tseu-hi dormit à peine cette nuit-là. Un destin ironique lui réservait la même insomnie qu’aux gens des légations,

celles où gîtaient les envoyés des pays qu'elle avait toujours exécrés.

Dans les vapeurs de la somnolence qui la gagnait parfois, il lui semblait que le monde était entré en convulsions.

Il y avait eu autrefois un Empire splendide et fier. Puis des envahisseurs grotesques, arrogants et pervers étaient apparus. Ils avaient disséminé leurs poisons, leurs jouets malfaisants et leurs idées funestes dans l'Empire. Ils avaient raconté qu'un seul dieu régnait sur l'univers et qu'il avait conçu un fils que des méchants avaient sacrifié. Mais si ce dieu avait jamais existé, pourquoi avait-il laissé sacrifier son fils? Absurde !

Des Chinois, ces gens à peine supérieurs aux bêtes, avaient prêté foi à ces fariboles. Et les T'ai-p'ing s'étaient révoltés contre l'Empire.

Les Mandchous avaient enfin réduit ces misérables au tombeau de l'infamie. Mais les Barbares étaient revenus à l'assaut. Ils avaient répandu le désordre dans l'Empire céleste par d'autres moyens. Et maintenant, elle, le Dragon, était en guerre contre ceux qui se prétendaient les défenseurs de l'Empire, Tuan, Lan et les Boxeurs !

La perversité des Barbares était infinie. Ou bien était-ce celle du destin?

Elle entrouvrit les yeux.

Les phénix de nacre de son ciel de lit veillaient sur elle. Non, ils veillaient sur le Dragon. Ils avaient le visage de Jung Lu. La solitude du corps lui revint au cœur, les mains qui s'étendent et ne touchent que du tissu, les pieds qui ne rencontrent aucun obstacle, le silence qui ne vibre d'aucune autre respiration que celle de la solitaire, l'air qui ne charrie aucune autre odeur que les parfums du jasmin et de la citronnelle.

Elle souhaita que les Boxeurs exterminent les Barbares, qu'ils les réduisent en charpie de chairs sanglantes pour que les seigneurs du ciel s'en repaissent.

Oui, elle souhaita malgré tout la victoire des Boxeurs. Ils étaient les défenseurs du Dragon. Et après, elle les exterminerait elle-même.

Elle s'endormit à l'aube.

---

1. Voir tome I, *La Fille-Orchidée*.

2. Environ 1 300 tonnes.

17

D’un ultimatum l’autre ou le piège et le piégeur piégé : la victoire secrète du « petit empereur »

La servante préposée aux soins des pieds impériaux souleva le pied gauche de sa divine maîtresse et le posa sur un tabouret tapissé de soie jaune. Tseu-hi avait banni celui qui était tapissé de soie rouge. Tandis que l’eunuque coiffeur peignait avec des gestes harmonieux, quasi symphoniques, la chevelure de l’impératrice afin de bien répartir l’huile de cédrat, la servante entreprit de raccourcir les ongles des orteils. Ceux-là, on ne les laissait pas pousser pour des raisons évidentes : ils auraient dangereusement gêné la démarche. D’ailleurs, nul n’était autorisé à poser le regard sur les pieds nus de Sa Majesté.

Quand les ongles des deux pieds eurent été coupés, la servante en lima les arêtes.

— Qu’est-ce que c’est que ces gens qui parlent dehors?

Un eunuque alla voir. Il revint un moment plus tard :

— Ce n’étaient que des eunuques qui se communiquaient les instructions du jour.

— Va leur dire de parler plus bas.

L’eunuque s’exécuta.

Tseu-hi guettait le moindre bruit insolite. À n’importe quel moment, en effet, les Boxeurs excités par Tuan pouvaient déferler dans le palais et en massacrer les occupants. Car il n’oserait pas, lui, venir en personne la décapiter.

Ce pourrait être pire : les troupes des Barbares pouvaient avoir entrepris le siège de la ville et, ne reculant devant

aucun sacrilège, envahir la Cité interdite, les palais…

— Je veux un bol de lait au chèvrefeuille.

Cette fois, ce fut Li lui-même qui se chargea de satisfaire le désir de sa maîtresse. Depuis quelque temps, il était encore plus attentionné que d’habitude. Point n’était besoin d’être grand clerc pour deviner qu’elle était à l’épreuve.

— Sa Majesté est réveillée? demanda-t-elle.

Un eunuque courut à l’information. Il revint un moment plus tard :

— Sa Majesté l’empereur est réveillé depuis l’aube. Il s’entretient en ce moment avec le prince Ching.

C’était l’ancien chef du *Tsungli Yamen*, auquel Tuan avait retiré tous les pouvoirs.

— Et l’impératrice?

Nouvelle mission d’information. Le même eunuque revint un autre moment plus tard :

— Sa Majesté l’impératrice prend sa première collation sur la terrasse de son palais, en compagnie de ses suivantes.

Tseu-hi évoqua ses premières semaines de concubine royale au Grand Jardin de la Splendeur circulaire, un demi-siècle plus tôt. Un demi-siècle ! Sa vie avait alors été certainement plus riante que celle de cette malheureuse Lung-ju, condamnée à la virginité à vie. Mais il était aussi vrai que celle-ci devenait de moins en moins avenante…

La toilette était enfin achevée. Tseu-hi se contempla dans le miroir que lui tendait une suivante. Mais elle était trop lucide pour s’admirer. Elle savait bien ce qu’elle voyait.

Une prisonnière.

*

Vers midi, le secrétaire du prince Ching annonça que son maître requérait une audience de Leurs Majestés l’empereur

et l’impératrice douairière pour une affaire de la plus haute importance. Tseu-hi fit prévenir Kuang-hsu ; il l’était déjà.

— S’il s’agit d’une affaire de la plus haute importance, dit-il, il faut convoquer le Conseil.

Ainsi fut fait. Le temps que tous les membres arrivassent, il faudrait compter une bonne heure. Tseu-hi ordonna donc qu’une collation fût servie tout de suite. À la surprise de Tseu-hi, Kuang-hsu mangea de bon appétit.

Peu avant 14 heures, elle et lui prirent place sur leurs trônes. Le prince Ching se leva pour annoncer qu’il avait reçu le matin même une lettre des puissances étrangères représentées à Pékin. Elles exigeaient du gouvernement impérial les quatre mesures suivantes : d’abord, que l’empereur Kuang-hsu, que la rumeur assurait prisonnier, reçût une résidence déterminée et officielle; ensuite, afin de mettre fin à la corruption institutionnalisée qui régnait dans l’Empire, les puissances collecteraient désormais au nom du gouvernement non seulement les droits de douane, mais toutes les taxes perçues dans l’Empire ; pareillement, pour éradiquer la corruption régnant dans les armées de l’Empire, les étrangers détiendraient l’autorité suprême sur celles-ci; enfin, les pleins pouvoirs de l’empereur Kuang-hsu devraient être restaurés.

Un silence intégral régna dans la salle d’audiences.

Tseu-hi était abasourdie.

Kuang-hsu en restait la mâchoire décrochée.

Tuan et les Chapeaux de fer affichaient des mines satisfaites.

Kuang-hsu demanda à voir le document de l’ultimatum – puisqu’il lisait l’anglais couramment. Le texte, dactylographié sur trois feuillets, portait plusieurs signatures indéchiffrables au bas.

— Ils sont devenus fous, déclara Tseu-hi. Complètement fous.

— Ils étaient déjà fous, Majesté. Ils prennent l’Empire pour une de leurs colonies ! s’esclaffa le duc Lan.

— Le ministre d'Allemagne se permet d'ailleurs de tuer la première personne qu'il rencontre dans la rue et qui lui déplaît, observa le président du Conseil des clans.

— Telle est la raison, intervint le prince Tuan sur le mode solennel, pour laquelle j'ai suggéré hier à Sa Majesté l'impératrice douairière de laisser les Boxeurs régler leur compte à ces Barbares avant qu'ils perdent le sens des réalités. Maintenant, c'est fait. Ils nous ont insultés. Nous ne pouvons pas laisser ce camouflet sans réponse.

Tseu-hi observa que les deux mandarins Hsu Tung et Sun Chi-nai, qui s'étaient fait attaquer et dévaliser par les Boxeurs, conservaient un silence prudent.

— Les Boxeurs n'étaient pas un instrument de riposte opportun, dit enfin le premier. Ce sont des gredins dignes du lacet!

Le prince Tuan fit une grimace de désapprobation et esquissa de la main un signe de dénégation qui s'acheva en l'air. Informé de l'agression dont le vénérable Grand Secrétaire Hsu Tung avait été victime, il s'était efforcé d'en réparer les conséquences autant que possible, mais le mal était fait: Hsu Tung avait retiré son soutien aux Boxeurs. D'ailleurs, c'était un modéré, autant dire un « eunuque du dedans ».

— Le Conseil est ici pour entendre la décision de Leurs Majestés, déclara le prince Tuan.

Tseu-hi tourna la tête vers Kuang-hsu. Il ne semblait pas suivre le débat et continuait d'examiner le document entre ses mains.

— Majesté…, dit-elle.

— La sollicitude de ces gens à mon égard est touchante, répondit-il. Elle est même déconcertante : ils veulent s'emparer de l'Empire, mais insistent pour que j'aie une résidence officielle et que je dispose de tous les pouvoirs. Ils chercheraient à me déconsidérer qu'ils ne feraient pas mieux, puisqu'ils semblent me voir comme leur allié.

Tuan et ses alliés froncèrent les sourcils. Tseu-hi elle-même parut interloquée. Que signifiait cette remarque?

— Que propose donc Sa Majesté? demanda Tuan.

— Que nous leur renvoyions leur lettre, répliqua calmement Kuang-hsu.

— Impossible ! s'écria Tseu-hi, toujours outrée par l'impudence de l'ultimatum. Nous devons leur répondre que leurs exigences équivalent à une déclaration de guerre et que nous nous considérons donc en guerre avec eux ! Ils doivent évacuer immédiatement Pékin!

Tuan hocha doctement la tête et adressa un regard comminatoire à Ching, qui s'empressa aussitôt de hocher du bonnet.

Alors commencèrent les discussions sur le texte qu'il convenait d'adresser aux puissances étrangères. En cette vingtième année du règne de l'empereur Kuang-hsu, le *Tsungli Yamen* de Sa Majesté impériale Kuang-hsu prenait acte de la déclaration des puissances étrangères et en concluait que les relations diplomatiques étaient rompues. Il priait donc les chefs de leurs délégations à Pékin de bien vouloir quitter la capitale dans les vingt-quatre heures suivant la réception de la présente, car il serait désormais dans l'impossibilité d'assurer leur sécurité. Ce texte n'exigeait pas le sceau impérial, puisqu'il était expédié par le *Tsungli Yamen* ; celui du prince Ching, théoriquement président de ce ministère, y suffirait.

Kuang-hsu suivit cette procédure d'un air profondément ennuyé. Quand, vers 15 h 30, la riposte aux puissances étrangères fut confiée à un messager, il sortit fumer une cigarette sur la terrasse. Un clerc du *Tsungli Yamen* vint le prier de lui remettre le document pour les archives. Kuang-hsu lui répondit qu'il le conserverait encore quelques heures pour l'étudier. Le clerc parut surpris, mais il fut bien obligé de s'en tenir là.

Tseu-hi regagna ses appartements, visiblement irritée par cet ultimatum.

Les deux menaces d’irruption des Boxeurs et des troupes étrangères pesaient toujours sur la Cité interdite. On eût dit qu’une main invisible accélérait le mouvement des aiguilles sur les innombrables horloges, pendules et pendulettes du palais impérial.

Tel était donc ce qui s’était passé dans la Cité interdite et que les légations ne pouvaient savoir.

*

Elle eût souhaité jouir de quelques heures de calme pour se lisser l’âme. Si celle-ci pouvait être comparée à un visage, la sienne était meurtrie de coups et griffures par les événements récents. Une contrariété supplémentaire advint: Tuan et Lan requéraient une audience privée. Une de plus. Elle souhaitait éviter à tout prix des hostilités ouvertes avec eux; elle les reçut donc.

— Majesté, déclara Tuan, tu n’as pu manquer de constater que la situation est grave et dangereuse. Les légations attendent depuis plusieurs jours des troupes qui viendraient les protéger et sans nul doute instaurer la loi à Pékin. Ces Barbares sont capables de tout, nous l’avons vu jadis, y compris de bombarder ou d’incendier la Cité interdite.

Il fit une pause et la menace se précisa dans l’esprit de Tseu-hi. Tuan était peut-être fou, mais le risque évoqué était réel.

— Nous serions tous anéantis, reprit Tuan. C’est-à-dire que la noble lignée des Qing s’éteindrait avec nous. Nous serions tous coupables d’avoir manqué de prudence et de prévoyance.

La poitrine de Tseu-hi se souleva involontairement et un soupir en échappa.

— Nous sommes venus, mon frère et moi, te représenter la nécessité de désigner un héritier qui survivrait au

désastre et ranimerait l'esprit du Dragon et du Phénix que les Barbares veulent étouffer.

C'était bien ce qu'elle avait craint: ils étaient venus lui demander de désigner un héritier du Trône qui serait soustrait à son autorité.

— L'empereur n'a pas produit d'héritier et l'on ne prévoit ni ne peut prévoir qu'il en aura un. En tout cas, Majesté, le temps d'y pourvoir nous est refusé. La situation est d'une urgence extrême. Les troupes barbares peuvent surgir à n'importe quel moment. Ils nous imposeront des conditions odieuses, nous les refuserons, ils nous attaqueront.

C'était vrai.

— Il n'est possible de nommer un héritier du trône qu'avec l'accord de l'empereur et du Conseil des clans, répondit-elle.

— L'essentiel est que cela soit fait dans les heures qui viennent et dans le plus grand secret : il faut à tout prix éviter que les puissances barbares connaissent le nom de l'héritier avant que l'heure sonne. Elles essaieraient de l'éliminer.

Elle hocha la tête.

— Et quel est l'héritier que vous proposez?

— Un cousin de l'empereur, répliqua Tuan : mon fils Pu-chun. Il a trois ans.

Tseu-hi demeura silencieuse. Il n'y allait pas par quatre chemins : si elle acceptait que son fils fût héritier du trône, elle devrait le nommer régent. La grande inconnue de cette désignation serait l'attitude de Kuang-hsu. Mais enfin, il fallait bien affronter cette difficulté.

— Je vais prévenir l'empereur et convoquer le Conseil des clans.

— Majesté, je recommande le plus grand secret sur cette convocation: personne ne doit en connaître l'objet.

— Et comment garantirez-vous la sécurité de cet héritier, s'il est désigné?

— Il sera dépêché le plus rapidement et secrètement possible en Mongolie, à Jehol.

— Je vous ferai savoir demain l'heure du conseil.

Ils se levèrent et s'inclinèrent. Leurs mines satisfaites montraient qu'ils pensaient avoir gagné la partie.

Elle était enfin seule. Mais toute perspective de repos était exclue.

*

À la dixième heure après midi, deux mandarins franchirent la porte du Sud de la Cité interdite, en fait sa porte principale, saluèrent les gardes et les prévinrent qu'ils seraient de retour dans un peu plus d'une heure. Puis ils tournèrent à gauche et pénétrèrent dans le quartier des légations par le pont du Nord. Longeant le canal fétide, ils contournèrent la propriété du prince Su et parvinrent au portail d'un vaste jardin devant lequel deux militaires européens montaient la garde.

— Nous souhaitons voir sir Robert Hart, déclarèrent-ils.

— À cette heure?

— Il s'agit d'une affaire urgente.

Les militaires étaient habitués à voir des gens de toutes sortes se présenter à toutes les heures du jour et de la nuit au domicile du maître de céans. Contrôleur général des douanes du pays et mandarin de première classe par faveur insigne de l'impératrice douairière, Hart était beaucoup sollicité. Ces deux visiteurs n'avaient pas l'air inquiétant: l'un était mince et relativement jeune, avec un visage fin, l'autre, plus enveloppé, parlait un anglais correct, et l'on pouvait donc présumer qu'il possédait des rudiments de civilité, sinon de civilisation. L'un des gardes se proposa de les accompagner à la maison de sir Robert Hart.

C’était un élégant pavillon au bout d’une longue allée. Les vives lumières aux deux étages indiquaient que l’occupant était encore éveillé… et raccordé à la centrale électrique de la ville.

Le militaire tira un cordon de sonnette et un majordome en costume chinois, longue robe de soie blanche brodée, ouvrit la porte.

— *Gentlemen?*

—Nous souhaitons nous entretenir avec sir Robert Hart.

Intrigué par ce coup de sonnette tardif, Hart était venu voir par lui-même quel en était l’objet. L’un des mandarins releva son chapeau pour montrer son visage, et celui de Hart parut alors confondu par la stupeur.

— C’est bien, Hong, je m’en occupe, s’empressa-t-il de dire. J’attendais ces messieurs.

Il referma la porte derrière ses visiteurs et les fit entrer dans une pièce spacieuse, d’un style qu’on eût pu qualifier d’anglo-chinois, assemblage de meubles victoriens et chinois dans un décor classique Ming. Mais c’étaient des ampoules qui brillaient dans les lanternes de soie à franges. Hart s’empressa d’avancer un fauteuil pour l’un des visiteurs.

— Majesté…, s’écria-t-il haletant, quel honneur…

— Pas de *kau tau*, Hart, je vous prie, répondit le visiteur en s’asseyant, ceci est hautement confidentiel. Mon compagnon est le Grand Secrétaire Hsu Tung.

— Puis-je proposer une boisson à Sa Majesté?

— Oui. Je sais que vous disposez de réserves d’un excellent whisky.

Hart alla donner des ordres, attendit qu’on lui eût apporté le flacon et les trois verres demandés, referma la porte, puis servit ses visiteurs.

— Asseyez-vous, dit Kuang-hsu, et veuillez lire ceci attentivement.

Il tira d’une poche le message qui avait fait l’objet du conseil quelques heures plus tôt. Hart le prit et se plongea

aussitôt dans sa lecture. Kuang-hsu tâta du whisky, hocha la tête et consulta du regard son compagnon; celui-ci aussi paraissait satisfait de la liqueur écossaise. Kuang-hsu tira alors un paquet de cigarettes de sa poche et se leva pour allumer la sienne à un candélabre tout proche, puis s'empara d'un bol de porcelaine comme cendrier et se rassit. Hart avait presque achevé sa lecture. Il saisit son verre et en but une lampée, l'air estomaqué. Il leva les yeux vers Kuang-hsu :

— Qu'est-ce que c'est que cette absurdité, Majesté?

— C'est le message prétendument reçu ce matin par le *Tsungli Yamen*. Comme il s'agissait des droits de douane, j'ai pensé que vous seriez au courant.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une pareille résolution, Majesté ! Sir Claude MacDonald m'en aurait certainement parlé… Pour moi, ce document est un faux, un faux éhonté.

— C'est bien ce que je pense aussi, déclara Kuang-hsu.

Il avait presque fini son verre ; Hart le regarnit.

— C'est truffé d'absurdités, reprit Hart, pantelant. Comment pourriez-vous avoir les pleins pouvoirs alors que l'armée et les finances seraient sous nos ordres ? La personne qui a écrit cela ne sait rien de l'administration d'un pays, pour ne pas parler d'un Empire… Et de toute façon, jamais tous les pays représentés à Pékin n'auraient pu s'accorder sur de telles exigences ! Qui aurait détenu le contrôle de l'armée? Et celui des finances?

Kuang-hsu hocha la tête.

— C'est donc la raison de l'ultimatum que les légations ont reçu cet après-midi? demanda Hart.

— En effet. Il a été décidé en conseil cet après-midi.

— Mais c'est une erreur effroyable, Majesté ! Il faut immédiatement informer Sa Majesté l'impératrice douairière de la fausseté de ce message ! Et les légations !

La placidité de son impérial visiteur décontenança l'Anglais.

— Non, Hart, il faut laisser la situation en l'état. Ce faux n'aura fait qu'accélérer les choses.

— Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas…

— Le conflit qui agite la Cité impériale sera plus vite terminé.

— Quel conflit, Majesté?

— Les Chapeaux de fer contre le trône.

Hart s'adossa à son siège, songeur.

— L'auteur de ce faux, sans doute le prince Tuan, reprit Kuang-hsu, essaie de se donner un prétexte pour chasser les grandes puissances de l'Empire. Lui et ses acolytes rêvent d'un gigantesque massacre qui serait perpétré par les Boxeurs et chasserait les étrangers à jamais. Ni l'impératrice douairière ni moi ne disposons d'assez de pouvoir pour éliminer les Chapeaux de fer. Comprenez-vous, maintenant?

Ce fut au tour de Hart de hocher la tête.

— Vos troupes arriveront tôt ou tard, n'est-ce pas? dit Kuang-hsu. Si les légations sont attaquées, la riposte sera fatale aux Chapeaux de fer.

— Les légations serviront donc d'enjeu?

— Je le crains, Hart. Mais n'ayez crainte: les troupes du général Jung Lu sont aux portes de la ville.

Kuang-hsu reposa son verre et feignit d'en admirer les facettes. Hart, lui, était stupéfié de la finesse de raisonnement du jeune homme que tant de gens avaient pris pour un roi fainéant, sinon débile : il piégeait le prince Tuan dans le filet même que celui-ci croyait avoir tendu.

— Je ne suis venu que pour m'assurer de façon formelle que ce message n'aurait pu être rédigé par les légations, conclut-il en se levant.

Le Grand Secrétaire Hsu Tung n'avait pas proféré un son jusqu'alors.

— Monsieur Hart, dit-il, dans un anglais moins fluide que celui de son maître, le succès de notre calcul dépend de votre parfait silence.

— Soyez-en assuré, sur mon honneur. L'impératrice douairière… ?

— Elle ne sait évidemment rien de notre visite, Hart. Et elle doit continuer à l'ignorer, répondit Kuang-hsu, presque menaçant.

Hart était confondu : serait-il possible que Kuang-hsu fût plus rusé que la grande Tseu-hi? Un abîme s'ouvrait à ses pieds. Il n'avait pas tout compris et se souvint du proverbe : « Celui qui n'a pas tout compris n'a rien compris, et jamais personne ne comprend tout. »

— Votre confiance est un honneur infini. Mais pourquoi m'avez-vous choisi, moi, Majesté?

— Parce que vous êtes devenu mandarin, Hart, et que vous avez longtemps vécu dans ce pays. Vous parlez notre langue, je le sais, et je ne me suis adressé à vous en anglais que pour vous rappeler que je connais aussi vos dispositions d'esprit. Vous aurez, au cours de vos longues années dans l'Empire, appris à vous défaire de l'impétuosité arrogante des Européens. Je vous ai également choisi parce que, si j'étais allé consulter n'importe quel ministre des légations, il aurait alerté ses collègues sur-le-champ.

Un petit sourire accompagna l'explication.

Hart accompagna les deux mandarins jusqu'à la porte et, quand ils se furent éloignés, regarda le ciel; il était splendide. On voyait toutes les étoiles.

18

Le siège des légations et la genèse de la folie

Peu avant midi, ce jour fatidique, un chariot pareil à tous les autres franchissait la porte de la Fierté Divine, au nord de la Cité impériale. Il transportait un garçonnet effaré, une nourrice et un jeune homme au visage impérieux. Le bambin était Pu-chun et le jeune homme, son oncle – le fils du prince Lan.

Quelques moments plus tard, six cavaliers à cheval franchissaient la même porte. Ils rejoignirent rapidement le chariot.

À la surprise générale, y compris celle de Tseu-hi, Kuang-hsu n'avait pas émis la moindre objection à la désignation de Pu-chun comme héritier du trône. Sa seule phrase, à la fin du Conseil secret qui venait de s'achever, avait été, à l'intention de l'impératrice douairière :

— Maintenant, ils ont tout ce qu'ils voulaient. Nous n'avons pas plus d'intérêt pour eux que des souris en cage.

C'eût été vrai, Tseu-hi le savait, s'il n'y avait eu la présence de Jung Lu et de son armée ; aussi ne releva-t-elle pas le constat de Kuang-hsu. Cependant, son appétit au déjeuner fut médiocre. Pékin ressemblait à une cage où l'on aurait enfermé des vipères, des mangoustes, des chats sauvages et des éperviers: tous ces plans, toutes ces ambitions, toutes ces agressivités se heurteraient tôt ou tard et déclencheraient une mêlée infernale de dents, de griffes et de crocs dans un vacarme de sifflements et miaulements furieux.

Intuition juste.

À 16 heures, soit au moment précis de l'expiration de l'ultimatum pour l'évacuation de Pékin lancé aux légations par le *Tsungli Yamen* ou plutôt par Tuan, qui s'en était emparé, des volées de balles frappèrent les légations des Pays-Bas, de Russie et de Grande-Bretagne, les plus exposées à l'ouest du quartier, du côté du marché mongol, et celles d'Italie et de France, à l'est, ainsi que celles d'Autriche-Hongrie et de Belgique, les plus isolées, au nord.

Le siège des légations avait commencé.

George Morrison, omniscient correspondant du *Times*, estima que près de quinze mille balles avaient été tirées en quelques minutes. Il trouva bizarre qu'elles n'eussent fait aucune victime. Les Chinois seraient-ils donc les plus mauvais tireurs du monde ? Question à laquelle il ne trouvait pas de réponse, car le vaillant Morrison ne savait pas tout.

Néanmoins, les chants et clameurs des Boxeurs emplissaient l'air tout autour et ne laissaient pas de doutes sur les intentions agressives du pouvoir qui les laissait ainsi vociférer: « Brûle ! Brûle ! Tue ! Tue ! » Immédiatement, le personnel civil reçut l'ordre de se replier à l'intérieur des bâtiments et de se tenir loin des fenêtres. Les militaires postés sur les toits purent observer les assaillants qui agitaient leurs épées, leurs lances et les quelques pétoires dont ils disposaient en faisant des bonds acrobatiques. Ils feraient de belles cibles, avec leurs vestes rouges !

Où étaient donc les troupes attendues? Elles auraient dû arriver depuis dix jours ! pesta le ministre de France.

— A-t-on fait des provisions comme je l'ai ordonné? demanda-t-il au chef du personnel.

Oui, des provisions avaient bien été faites. La légation pouvait tenir trois jours.

Les employés chinois des légations et leurs épouses s'échinèrent à fabriquer et entasser des sacs de sable devant les fenêtres. Incidemment, c'était de fort jolis sacs. Du sable, en effet, il y en avait à foison, mais de la toile de

jute, non. Faute de mieux, les assiégés dévalisèrent les réserves de soieries du prince Su, dont le palais jouxtait la légation de Grande-Bretagne, pour confectionner ces sacs.

À 20 heures, le *Tsungli Yamen* adressa des messages aux légations les informant que l'ultimatum était prolongé de quelques heures. Théoriquement, le personnel diplomatique pouvait encore quitter les lieux. Si ce n'était un piège grotesque de cynisme, un de plus, c'était alors un avis inepte : il était évident pour tous que, dès qu'ils s'aventureraient hors de leurs légations, les diplomates et les étrangers seraient massacrés par les Boxeurs répandus partout.

Le fait était que le gouvernement impérial voulait se débarrasser des étrangers. Mais quelle était la cause de cette xénophobie obsessionnelle ? se demandaient les ministres et leurs administrés. Et quel était le rôle de Tseu-hi dans ce mouvement d'intolérance furieuse et meurtrière?

Car ce ne pouvait être qu'elle, ce vampire qui avait pris son envol hors des grottes de Mandchourie, la perverse sanguinaire qui buvait du sang de jeunes eunuques, elle, Tseu-hi, la diablesse sans âge jaillie des enfers asiatiques, qui inspirait à son peuple cette rage décidément inhumaine contre les disciples du Christ...

La peur avait ranimé les vieux fantasmes et l'effet des mondanités organisées par l'impératrice douairière s'était évanoui.

Dans la terreur d'une balle perdue ou d'un démon vêtu de rouge qui bondirait de la fenêtre avec un cri terrifiant pour décapiter une famille entière, violer des fillettes et fendre des garçonnets en deux d'un seul coup de sabre, les assiégés sculptaient inconsciemment une image féminine, non, femelle du Mal.

Terrés dans leurs refuges de fortune, les convertis priaient à genoux que leur nouveau Dieu foudroyât cette résurgence de Satan, Tseu-hi. Il y avait, il est vrai, quelque fondement à cette terreur haineuse. Un édit du prince Chuang, l'un des

Chapeaux de fer, avait bien été publié à Pékin, le 22 juin: il offrait cent taëls pour la tête de tout Barbare mâle, quarante pour celle d’une femelle et trente pour celle d’un enfant. Et, ignorant tout des luttes de pouvoir à l’intérieur de la Cité interdite, les gens des légations en avaient déduit qu’un tel édit ne pouvait avoir été publié sans l’approbation de l’impératrice sanguinaire.

Seul Hart s’abstenait de participer à cette frénésie de délire paranoïaque, et pour cause : il avait été pendant des décennies le plus constant défenseur de l’impératrice douairière qui lui avait décerné le titre de mandarin, honneur inouï pour un Barbare. Mieux valait garder profil bas.

De surcroît, il connaissait maintenant la mécanique secrète de la situation. Mais il ne pouvait rien révéler, il ne le devait pas, dans l’intérêt même de son pays, de l’Occident et peut-être bien de la Chine. Kuang-hsu avait vu juste : seul un conflit ouvert pouvait juguler l’hostilité des Chapeaux de fer et autres conservateurs qui menaçaient le pouvoir. Ceux-là représentaient des forces rétrogrades, néfastes pour la Chine.

Mais plus il y réfléchissait, et plus son ébahissement s’étendait: Tseu-hi s’était fait battre aux échecs. Car il n’en doutait plus : elle était secrètement hostile à l’Occident et ne se rendait pas compte que son ennemi était le plus fort.

*

Jamais sans doute depuis la chute de Troie un siège plus symbolique que celui du quartier des légations à Pékin n’avait eu lieu. Le premier été du XXe siècle voyait s’affronter l’Orient et l’Occident sur un champ de bataille de trois kilomètres de pourtour et d’au moins une dizaine de kilomètres carrés.

À l’intérieur, on comptait quatre cent soixante-treize civils étrangers, constituant le personnel, quatre cents domestiques chinois, près de deux mille sept cent cinquante convertis et quatre cent neuf militaires chargés de protéger tout ce monde. L’armement de ces derniers était dérisoire: quatre pièces d’artillerie légère et trois cents cartouches pour chaque fusil ou carabine.

Non loin de là, dans la ville chinoise, Mgr Favier, vingt-deux religieuses et quelque trois mille cinq cents convertis chinois, dont huit cents enfants, tous réfugiés dans l’enceinte de la cathédrale de Peitang, n’étaient protégés par personne. Bien au contraire, ils étaient encerclés par les troupes régulières impériales. Car la Chine n’avait pas seulement déclaré la guerre au monde, représenté par les légations : elle avait en fait déclaré la guerre au christianisme. Ici, les occupants n’étaient pas des étrangers, mais des Chinois convertis.

Le prince Tuan avait décidé que les Boxeurs seraient adjoints à l’armée régulière en tant que force d’appoint, mais pour soutenir le caractère prétendument politique du conflit, l’armée régulière avait été désignée pour faire le siège de la cathédrale.

Dès le premier jour, les Autrichiens désertèrent leur légation, trop isolée pour résister seule à un assaut – elle se trouverait encerclée et serait incendiée selon la méthode favorite des Boxeurs, qui jetaient quelques bidons de pétrole sur leur cible puis lançaient des brandons.

Ils s’enfuirent donc dès la tombée du jour pour demander asile à la légation la plus proche, celle de France. Quelques-uns s’installèrent au *Peking Hotel* contigu, tenu par le Suisse Auguste Chamot et son épouse Anne. Apprenant cela, Morrison, qui avait tourné au chef d’escouade et au va-t-en-guerre forcené, éclata en imprécations, jugeant cette désertion totalement irraisonnée.

Le lendemain, la légation d’Italie fut abandonnée pour les mêmes raisons.

Quand des mines explosèrent au rez-de-chaussée de la légation de France, le personnel de celle-ci évacua également les lieux, et la solidarité diplomatique l'assura de trouver asile soit à la légation du Japon, soit à celle de Russie. Certains purent s'installer aussi au *Peking Club*, car il y en avait un. On ne dormait déjà pas beaucoup au quartier des légations, mais quand on découvrit comment les mines avaient été déposées chez les Français, on dormit encore moins : chacun se mit à écouter les bruits qui pouvaient provenir du sol, et l'on posta des vigies dans les caves. En effet, pour arriver à la légation, les satanés Boxeurs avaient creusé des galeries souterraines en passant sous le mur d'enceinte de la cité chinoise.

Hart fit transférer le personnel et les dossiers les plus importants de l'administration des douanes à la légation de Grande-Bretagne : les deux bâtiments des douanes étaient, eux aussi, trop isolés.

Détail apparemment insignifiant mais symbolique, les corbeaux ajoutaient à la morosité anxieuse qui stagnait dans les touffeurs de l'été chinois. Leurs croassements furieux dans le canal s'entendaient de loin ; ils se disputaient les cadavres que les Boxeurs avaient jetés dans les ordures et qui pourrissaient là, faute d'eau. La sécheresse avait transformé le canal en vaste décharge quasi immobile, et maintenant en charnier. Les puanteurs, abondamment diffusées par la chaleur, semblaient exciter le vacarme des volatiles. Des milans se joignirent bientôt aux corbeaux. Même les rats couinaient plus bruyamment que d'habitude.

Ce *memento mori* permanent aurait dompté les optimistes les plus résolus.

*

Le 21 juin, une vague de panique se répandit dans le quartier : des troupes régulières avaient pris position alentour. Des uniformes de toutes les couleurs – car chaque régiment avait les siennes – grouillaient aux quatre points cardinaux. « Cinq régiments sont là », déclara Morrison, l’homme le mieux informé du quartier. Les observant aux jumelles, les militaires postés sur les toits des légations de Grande-Bretagne et de France informèrent les assiégés que ces forces paraissaient hétéroclites, mais que bon nombre d’elles disposaient d’armes modernes. Éparpillées parmi les arbalètes, on reconnaissait çà et là des Springfield américaines calibre 30, par exemple, sans doute achetées à certains trafiquants de Shanghai. Les forces régulières possédaient aussi plusieurs pièces d’artillerie légère qui alarmèrent les observateurs: d’où venaient-elles donc? À de si courtes distances, elles pourraient causer des dommages décisifs aux bâtiments des légations.

Plus question, en tout cas, de siroter des apéritifs sur la terrasse du *Peking Hotel*.

Personne ne consulta Hart, qui n’était pas réputé pour ses connaissances militaires. Il gardait de toute façon un silence prudent, se rappelant ce que lui avait dit Kuang-hsu : « N’ayez trop crainte : les troupes du général Jung Lu sont aux portes de la ville. » Il connaissait la modération et la perspicacité de Jung Lu : jamais celui-ci n’attaquerait les légations, sachant l’imminence de la riposte occidentale. En fait, il protégeait le quartier des légations plutôt qu’il ne le menaçait.

Ce qui n’empêchait pas qu’il y aurait des dégâts.

*

Ils survinrent le 23 juin.

Vraisemblablement mécontents du *statu quo* et du peu d'ardeur sanguinaire des troupes régulières, les Chapeaux de fer poussèrent le général Tung à ranimer le siège. Ses troupes attaquèrent le bastion qui dominait la muraille de la cité tartare, au nord. Elles furent soutenues par un allié imprévu : une tempête de sable souffla du nord-est, aveuglant les militaires européens en même temps qu'elle faisait crisser les dents de tous les Pékinois, Mandchous de la Cité interdite compris.

La direction de la tempête inspira une idée funeste à ces soldats du désert qui formaient les troupes du général forban Tung : s'ils incendiaient le bâtiment en face du bastion, au nord de la légation de Grande-Bretagne, qui était contiguë, le vent propagerait probablement les flammes jusqu'à cette place forte de la résistance étrangère. Leurs balles en avaient déjà fracassé les fenêtres ; il leur suffirait d'y lancer des torchons enflammés pour en faire un brasier. Le bâtiment, en effet, était plein de papier: c'était la prestigieuse Académie Hanlin, la Forêt des Dix Mille Pinceaux. Ses vingt-cinq salles abritaient la plus ancienne bibliothèque du monde, mais les bandits de Tung s'en souciaient comme d'une guigne.

Les dragons du ciel étaient décidément gonflés de malice ce jour-là. Sitôt que les flammes commencèrent à se propager dans l'antique édifice, le vent tomba. Plus de risque pour les bâtiments voisins. Mais les Anglais se mobilisèrent. Un espace d'à peine un mètre séparait l'Académie de leur légation: des trous furent hâtivement creusés dans l'une et l'autre pour ouvrir un accès aux sauveteurs et leur permettre de récupérer les trésors et de les mettre à l'abri.

Des volontaires de toutes les légations constituèrent alors des chaînes de pompiers, se passant des seaux d'eau et de sable de main en main jusqu'à ce que le feu fût maîtrisé. Le début d'incendie avait certainement causé d'énormes dommages aux rayons de manuscrits, mais d'inestimables

trésors, dont des ouvrages datant de mille ans, avaient été épargnés.

Sauvés des flammes, mais pas de la cupidité : on vit le turlupin Edmund Backhouse, faux érudit, imposteur en sinologie et maints autres domaines, emporter des piles de livres et manuscrits, et plusieurs membres des légations se servirent autant que possible dans les réserves de la fabuleuse bibliothèque. Les Russes, pour leur part, eurent la délicatesse de rapporter plus tard vingt-cinq volumes de l'antique et précieuse encyclopédie *Yung Lo Ta Tien*, dont il n'existait plus qu'un seul exemplaire dans l'Empire.

Le ministre de Grande-Bretagne adressa au *Tsungli Yamen* un message demandant son aide afin de poursuivre le sauvetage. Après tout, c'étaient les trésors de leur culture. Mais grinçant toujours des dents et écumant de fureur à cause de son coup manqué, le prince Tuan ne daigna même pas répondre. Il se fichait de la culture comme de sa première paire de braies. D'ailleurs, ces trésors étaient ceux des Hans, que la peste les étouffe, et pas des Mandchous ! Tous les princes et Chapeaux de fer tenaient les lettrés pour des eunuques, des esprits subversifs ou des tordus, en tout cas des ennemis. À preuve, le prince Chuang, nommé commandant des Boxeurs, exhibait encore à la porte de son palais la tête décapitée du malheureux professeur James dans une cage d'oiseaux.

*

La tentative d'incendie de l'Académie Hanlin indiquait que le vent avait aussi tourné dans les esprits. Le prince Tuan et ses acolytes estimaient que les événements n'évoluaient pas du tout dans le sens qu'ils avaient espéré. D'abord, la présence de l'armée régulière avait fini par intimider les Boxeurs, qui s'étaient clairsemés jusqu'à disparaître du

théâtre des opérations; le prince Chuang, leur patron, était quasiment réduit au chômage. Les Boxeurs – pour la plupart des adolescents campagnards et frustes – avaient perdu leurs illusions sur leur immunité aux balles de fusils. Ensuite, cette même présence des réguliers tenait en respect les troupes de Tung, qui sans cela auraient déjà donné l'assaut à cette bande de blafards grouillant dans les légations.

Enfin, Tuan et les Chapeaux de fer se posaient des questions sur le rôle véritable de Jung Lu et de ses troupes. Tous les soirs, et parfois jusqu'avant dans la nuit, celles-ci se livraient à des fusillades nourries. Pourtant, elles ne semblaient pas faire beaucoup de victimes. Un officier affidé aux Chapeaux de fer était allé les observer et avait découvert le pot aux roses : elles tiraient à la lune ! Près de deux cent mille cartouches ce soir-là, et même des pétards d'autres soirs ! Pourquoi? Pour faire du bruit et donner l'illusion de combats sauvages. Mais pour la donner à qui? À Tseu-hi, pardi ! Et aux Chapeaux de fer.

Pas de doute : Jung Lu ménageait les légations. Le tapage infernal qu'il organisait n'était qu'un écran.

À l'intérieur de la Cité interdite, l'impératrice douairière ne parvenait à trouver le sommeil qu'en se fourrant des boulettes de cire dans les oreilles, rêvant chaque soir que, le matin suivant, le Grand Eunuque Li lui annoncerait l'extermination de tous les étrangers.

Seul l'empereur semblait ne pas souffrir de la situation. À l'exaspération croissante de Tseu-hi, il paraissait même de meilleure humeur que jamais. Il était presque guilleret.

Son service de renseignement l'informait d'heure en heure de la réalité du siège. Jung Lu maintenait Tseu-hi dans l'illusion que le combat pour la libération de l'Empire était en cours et se terminerait bientôt par la victoire.

Les principales victimes étaient les militaires chargés de la défense des légations qui, à force d'excitation, allaient invectiver les troupes régulières sur les barricades : ils

finissaient par énerver les soldats à tel point que ceux-ci abattaient les fâcheux.

Mais on comptait aussi des Chinois, combattants ou pas, tombant sous les balles des étrangers.

Sans parler des convertis, toujours en butte aux attaques des Boxeurs et des soldats de Tung.

L'anarchie mentale s'ajouta au chaos : la tension nerveuse avait fini par déranger bien des esprits dans le corps diplomatique, et la condition d'assiégé avait libéré la férocité latente que le danger réveille en tout animal. Quelque virtuel que le siège eût paru au début, il n'en demeurait pas moins que les gens des légations étaient prisonniers d'un territoire et qu'ils ne pouvaient en sortir. Dès lors, tout Chinois inconnu se transformait en Boxeur présumé, en ennemi.

Ainsi, le contingent français captura dix-huit Chinois qui faisaient leurs dévotions dans un temple près de la légation de France. Célébrer un culte désormais hostile pendant un siège était une imprudence. Les prisonniers furent tous tués – à la baïonnette, pour économiser les balles. Et le premier secrétaire de la légation de Belgique exposait dans son salon, à la terreur de son personnel, les nattes coupées sur les têtes de « Boxeurs » qu'il avait lui-même abattus. Mais nul ne savait comment il avait établi que c'étaient des Boxeurs. À l'aube du 24, des Anglais, découvrant deux Chinois dans les écuries de la légation, les avaient brutalement battus et exécutés.

Les horreurs commises par les Boxeurs ou les soldats de Tung – allez savoir – dans le reste de la ville n'engageaient certes pas à la modération. Morrison étant parti, toujours intrépide, à la tête d'une escouade pour porter secours aux

assiégés dans la cathédrale du Sud, il avait trouvé sur place des corps brûlés vifs et sauvagement dépecés. On devina sans peine que ces atrocités avaient dissipé en lui tout scrupule. Depuis, il n'hésitait pas à tirer sur n'importe quel Chinois portant le moindre torchon rouge.

Tout assiégé possédant une arme et des munitions pratiquait un nouveau passe-temps : il se planquait dans un abri, par exemple l'embrasure d'une fenêtre, et guettait les têtes qui se présentaient dans les brèches des barricades. Le quartier des légations grouillait désormais de francs-tireurs improvisés.

À l'est du canal s'étendait un grand domaine princier constitué de jardins au centre desquels s'élevait le palais du prince Su – celui où l'on s'était emparé des tissus des sacs de sable : on l'appelait le Fu. C'était d'ailleurs à ce prince que la Grande-Bretagne avait acheté les bâtiments de sa légation, contigus à ceux de l'Académie Hanlin, en face du palais de Su. Dès le début des hostilités, le ministre MacDonald en avait expulsé le prince afin d'y installer les convertis – plus de deux mille, et leur nombre ne cessait de grossir – qui cherchaient refuge auprès des légations, mais ne pouvaient évidemment y trouver place.

Or, c'était un lieu privilégié pour les francs-tireurs qui, des divers points de ce domaine, pouvaient s'embusquer derrière des bosquets et tirer à loisir sur tous les soldats qu'ils apercevaient au-delà de l'enceinte de leur territoire.

À la fin, une folie meurtrière s'emparait des assiégés.

Mais où étaient donc les foutues troupes de Seymour?

*

Parmi le peu de faits certains dans une situation qui frisait le cauchemar, il en était un qui s'était imposé aux légations : le pouvoir, quel qu'il fût, avait compris qu'elles n'évacueraient pas le terrain. Et bien que leurs moyens

fussent limités, elles étaient capables d'infliger des pertes aux assiégeants. Inquiet de violences incontrôlables et surtout des conséquences qui s'ensuivraient quand arriveraient les troupes alliées, le *Tsungli Yamen* s'efforça de négocier un cessez-le-feu.

Toutefois, il joua de malchance.

Pour commencer, Jung Lu fit déployer un énorme calicot sur le mur de la Cité impériale demandant des négociations. Les légations envoyèrent donc un émissaire. Celui-ci s'engagea sur le pont enjambant le canal où, saisi de panique

– sans doute à l'idée de constituer une cible idéale –, il se mit à courir de çà et de là en rampant. Jung Lu observait la scène dans ses jumelles. Quand ils aperçurent les cinq premiers délégués, trois officiers et deux mandarins, venus à sa rencontre pour ouvrir les pourparlers, les gardes des légations crurent que l'émissaire était tombé dans une embuscade: ils les abattirent.

Après plusieurs tentatives aussi mal conduites, le cessez-le-feu fut finalement conclu. Il donna l'occasion de vérifier que tous les Chinois n'étaient pas des animaux sanguinaires, ni tous les étrangers des agresseurs odieux.

On le vit lorsque les membres de certaines légations qui parlaient chinois s'aventurèrent jusqu'aux murs derrière lesquels les militaires réguliers tuaient le temps, à défaut d'autre chose. Ils commencèrent à bavarder, puis offrirent des cigarettes. Les soldats, qui s'étaient peut-être attendus à mater des bêtes sauvages, en furent séduits. Ils proposèrent ainsi du thé à l'interprète de la légation de France, Claude Pelliot, et l'emmenèrent même au *Tsungli Yamen* où un repas somptueux lui fut servi. Le général Jung Lu en personne vint l'interroger sur les conditions de vie dans les légations.

— Nous manquons surtout de fruits et légumes, répondit le Français.

En effet, le marché mongol n'existait plus.

Pelliot revint chargé d'un sac de pêches. Il rapporta surtout une nouvelle d'importance pour qui savait l'évaluer : le vice-roi Li Hung-chang arriverait bientôt à Pékin pour organiser des pourparlers.

Jung Lu fit ensuite livrer aux légations une charrette chargée de melons et de légumes frais.

Les embruns de l'euphorie rafraîchirent les assiégés. Un bal fut organisé le lendemain au *Peking Hotel*. La légation de Grande-Bretagne reprit ses activités mondaines : un dîner assis de quarante couverts rassembla des invités en tenue de soirée – mais aucun missionnaire ne fut convié, on verra plus loin pourquoi…

On y mangea du *corned beef*, du steak de cheval, des pies et des moineaux grillés, et l'on y but du champagne, l'eau étant une denrée plus précieuse. On y dégusta également des œufs achetés au prix fort à la soldatesque qui les avait elle-même volés, ou en tout cas payés à vil prix aux paysans.

Pendant quelques jours, le baromètre des humeurs avoisina donc le beau fixe… ce qui ne dissipa guère la question lancinante : où étaient donc passées, grand ciel, les troupes de Seymour?

Il fallait entendre Morrison déblatérer, éructer et exploser sur le sujet. S'il était le plus virulent, il n'était pas le seul à juger que le retard de ces troupes, devenues mythologiques, était impardonnable.

*

Dans son palais, Tseu-hi, mal informée de la situation, ne parvenait pas à trancher : fallait-il contenir les Chapeaux de fer et les Boxeurs pour éviter les représailles des troupes alliées, comme le conseillait Jung Lu, ou déclencher un

gigantesque assaut et en finir avec ces étrangers sortis de l'enfer?

Elle savait peu et voyait bien que le pouvoir lui échappait. Peut-être avait-elle, jadis, entendu le dicton qui dit que le coq croit que le soleil se lève à son appel, mais qu'il ne peut plus y croire quand il est rôti. Elle l'avait certainement oublié.

19

De « l’entreprise la plus pourrie jamais conçue par un cerveau humain» à la « Campagne des bavards »

Les troupes avaient bien débarqué le 9 juin à 13 heures: d’abord cinq cents hommes que suivraient mille cinq cents autres d’Allemagne, d’Autriche, des États-Unis, de France, de Grande-Bretagne, d’Italie, du Japon et de Russie, avec leurs officiers sous le commandement de sir Edward Seymour. Le premier détachement avait pris un train à Tonghu, près du port de Taku, à destination de Pékin. À la gare de Tien-tsin, quelques Boxeurs avaient tenté de déclencher une anicroche, mais ils avaient été rapidement mis en déroute. À 9h30 le 10, Seymour avait embarqué ses troupes désormais au complet sur d’autres trains qui auraient dû les déposer à Pékin avant midi. Mais, à mi-chemin de la capitale, les troupes avaient été sans cesse retardées par des attaques de paysans devenus Boxeurs dans l’espoir de faire tomber la pluie, et par les déprédations de la voie ferrée qu’il fallait réparer. Les assaillants n’étaient certes pas dangereux, pour la plupart des gamins de campagne qui se prenaient pour des héros : ils fonçaient sur les militaires comme s’ils se croyaient réellement invincibles et ne s’arrêtaient que lorsqu’ils tombaient, morts ou grièvement blessés. Les forces alliées en avaient fauché une soixantaine en quelques minutes. Les autres, surpris par l’effet bien réel des balles, avaient pris la fuite.

L’amiral Seymour et ses troupes ne dépassèrent jamais Lanfang, où ils arrivèrent le 11 ; ils avaient donc mis deux jours pour franchir une cinquantaine de kilomètres. Ils n’étaient qu’à deux jours de marche de Pékin, trois au plus. Mais les provisions, prévues pour un court voyage, manquaient déjà. Le train de ravitaillement était bloqué à l’arrière. De plus, la gare avait été démolie et la résistance armée devenait plus rude. La chaleur était torride, l’eau manquait, les troupes étaient fatiguées. Les milices de Boxeurs affluaient sans relâche. Le pont de la voie ferrée avait été détruit et les rails arrachés.

Le 14 juin, Seymour rebroussa chemin, toujours par le train. Il décida que, puisqu’il ne pouvait arriver à Pékin par le rail, il ne s’y rendrait tout simplement pas. Il voulait regagner son navire avant d’être bloqué par les Chinois. Faute d’informations, il n’avait aucune idée de ce qui se passait à Pékin – ce dont, d’ailleurs, il semblait se soucier comme de l’an quarante.

Quand il parvint à Yangtsun, le 23 juin, le pont du chemin de fer avait été détruit là aussi. La retraite par le rail était donc coupée, et les troupes du général Tung accouraient pour barrer la route aux « armées » alliées – telle était du moins la dimension que les deux mille hommes demandés par MacDonald avaient prise – et que Pékin attendait dans la fièvre. Les hordes de l’enfer! Force fut cette fois à l’amiral d’abandonner le train et de gagner Tien-tsin à pied. Le matériel et les blessés furent embarqués sur des jonques.

Tien-tsin était à soixante kilomètres de là : si l’amiral et ses troupes avaient poursuivi leur chemin à pied depuis Lanfang, ils seraient arrivés à Pékin bien avant le commencement du siège.

Sir Edward Seymour venait d’ajouter une vignette grotesque à la longue chronique des vieilles badernes. L’un de ses cadets dirait que l’expédition Seymour avait été « l’entreprise la plus folle, la plus inepte, la plus mal foutue et la plus pourrie jamais sortie d’un cerveau humain».

L’amiral n’était pas au terme de ses déconvenues. Lorsque lui et ses troupes arrivèrent en vue de Tien-tsin, ils entendirent la canonnade. La canonnade?

*

Seymour était le chef anglais d’un contingent de troupes des grandes puissances, délégué pour assurer la protection des légations à Pékin, mais certainement pas leur général en chef.

Cinq jours après son débarquement, le 14 donc, les amiraux allemands, français, japonais et russes, ainsi que les officiers supérieurs anglais qui se demandaient eux aussi où diantre Seymour était passé, observèrent de leurs navires, ancrés au large des forts de Taku, un formidable branle-bas de combat du côté chinois: les forts étaient ravitaillés, les Chinois installaient des lance-torpilles et probablement des mines à l’embouchure de la rivière Peiho. À l’évidence, une opération de grande envergure se préparait. Les amiraux n’avaient aucune nouvelle de Pékin, les voies ferrées étaient coupées tout comme le télégraphe, et Seymour avait disparu. Ils n’allaient quand même pas lanterner sur leurs navires de guerre en attendant des nouvelles qui ne leur parviendraient sans doute que trop tard ! S’ils n’agissaient pas rapidement, ils ne pourraient plus agir du tout.

Le contexte politique et diplomatique ne leur posait pas de problème: l’Empire avait rompu les relations avec le monde entier et le motif de l’intervention de Seymour avait été un appel au secours du ministre anglais MacDonald. Les légations à Pékin étaient en danger, un point c’était tout. Une rupture des relations diplomatiques n’est pas une déclaration de guerre, mais ce n’était pas le moment d’ergoter, comme le faisaient les Américains – qui se refusaient à intervenir sans déclaration de guerre formelle.

D’un commun accord, et sans même prévenir leurs gouvernements, les amiraux des cinq puissances organisèrent donc un débarquement. Ils partaient du principe qu’un officier sur le champ de bataille ne télégraphie pas au ministère de la Guerre chaque fois qu’il s’apprête à faire tirer un obus !

Deux mille quatre cents soldats, pour moitié des Russes, mirent donc pied à terre. Pour commencer, ils occuperaient les forts de Taku, qui avaient déjà été l’enjeu de deux guerres. Le 16, un ultimatum fut envoyé au vice-roi de la province, Yu-lu : reddition avant 2 heures du matin le lendemain ou sinon… À la nuit tombée, neuf cents hommes vinrent sur des chaloupes prendre position au pied des quatre forts.

Une heure avant la fin de l’ultimatum, les Chinois ouvrirent le feu et coulèrent deux navires alliés. Le vice-roi s’empressa d’adresser un messager à Pékin pour annoncer ce qu’il prenait pour une victoire finale. Déplorable présomption: les autres navires ripostèrent avec fureur. Une pluie de boulets s’abattit sur les forts, qui avaient été modernisés mais qui n’étaient pas pour autant en mesure de résister indéfiniment à pareil bombardement. À l’aube, un boulet tomba sur l’arsenal qui explosa dans un fracas assourdissant. Les troupes alliées s’y élancèrent, baïonnette au fusil. Une deuxième explosion retentit. Les Chinois se rendirent. Le commandant des forts se suicida. Quatre contre-torpilleurs chinois de fabrication allemande furent saisis sur le fleuve.

Ce n’était qu’un commencement.

L’armée impériale du Nord envoya dix mille hommes à la rescousse. La guerre étant formellement déclarée, les États-Unis jugèrent qu’ils pouvaient maintenant y participer; ils donnèrent le feu vert au vice-amiral Kempff, et le débarquement prit alors une tout autre envergure : quatorze mille soldats alliés arrivèrent à Taku. L’armée impériale allait se frotter à un ennemi puissant.

Les alliés étaient parvenus à Tien-tsin. La ville prétendit résister : les Japonais firent sauter tout un pan des murailles de l'antique citadelle et la ville fut occupée.

Ce fut à ce moment que les deux mille hommes de Seymour entrèrent enfin dans la danse. Pour une fois, la chance leur souriait: ils venaient d'arriver à un immense bâtiment d'où quelques tireurs les accueillirent de leurs salves. Les rescapés ripostèrent et, à leur surprise, la résistance cessa.

Quand ils pénétrèrent dans le bâtiment, les mythiques soldats de Seymour y découvrirent une masse inestimable de mitrailleuses, de canons de campagne, de fusils, des milliers de caisses de munitions… Mais leurs allées et venues les avaient épuisés : ils campèrent pendant que les alliés pillaient Tien-tsin à qui mieux mieux.

Le 21 juin, ils prévinrent leurs gouvernements de l'ultimatum lancé à Taku – le lendemain du jour où le siège des légations avait commencé. C'était fort aimable à eux: ils avaient informé leurs pays qu'ils étaient en guerre.

*

Le succès militaire se révèle parfois comme une drogue dangereuse; il peut paralyser les fonctions supérieures de l'intelligence. Il engage alors l'esprit dans une cascade de raisonnements de plus en plus étrangers à la réalité.

Les chefs de l'expédition alliée avaient d'abord assumé le relais de la mission de Seymour et, voyant que les Chinois se préparaient à la guerre, pris l'initiative de la déclencher les premiers. Les victoires de Taku et de Tien-tsin leur démontrant qu'ils avaient la haute main sur le terrain, ils eurent alors amplement le temps de se consacrer au but initial de l'expédition Seymour : libérer les légations.

Pourtant, ils semblèrent l'avoir totalement oublié. Ils se trouvaient à deux ou trois jours de Pékin: l'inconcevable

vérité fut qu'ils n'y arrivèrent que près de deux mois plus tard.

Ce délai monumentalement absurde fut aggravé par l'impéritie totale des ministères des Affaires étrangères de tous les pays en cause, qui savaient leurs légations assiégées et qui eussent pu tancer les militaires sur le terrain : « Nos diplomates sont en péril, grouillez-vous, fissa, courez à leur secours ! » Point.

L'explication était consternante d'absurdité : les amiraux et chefs de forces terrestres qui commandaient près de seize mille hommes étaient en proie à l'indécision, aux rivalités, aux démons de la cupidité, à l'incompétence caractérisée et probablement à la peur, sauf les Japonais. Pendant près de sept semaines, le vice-amiral Kempff et le général Adna Chaffee (américains), le général Frey (français), le général Linevich (russe), le général Fukushima (japonais) et leurs collègues palabrèrent à perte de vue.

La cupidité était motivée par les rivalités que suscitait une entreprise coloniale théoriquement commune : les Russes voulaient leur part du gâteau, les Français aussi, tout comme les Allemands et les Japonais, et la plus grosse reviendrait évidemment à celui qui avait le plus de troupes – telle avait d'ailleurs été la raison pour laquelle la moitié des effectifs de Seymour était constituée de Russes. Le Kaiser Guillaume II, qui ne savait rien de la Chine, avait ainsi obtenu le titre de commandant en chef « suprême » des forces pour un gradé qui n'arriva sur le terrain que lorsque les opérations avaient déjà été engagées depuis plusieurs jours, le maréchal comte Alfred von Waldersee.

Une autre raison de leur retard fut l'estimation des effectifs: combien de troupes fallait-il pour parvenir jusqu'à Pékin? Alors qu'il s'était lancé avec deux mille hommes, Seymour prétendit qu'il en fallait quarante mille, les Japonais, eux, renchérirent à soixante-dix mille et les Américains à quatre-vingt mille. Autant dire que le temps nécessaire pour organiser une nouvelle expédition la

repousserait aux calendes grecques. La totalité du personnel des légations et des chrétiens de Chine aurait alors été exterminée.

L'incompétence se dévoila à l'évaluation de la situation: les Boxeurs ne représentaient qu'un danger mineur pour une armée organisée, et bien qu'ils fussent équipés de fusils modernes, les soldats de Tung n'étaient pas beaucoup plus redoutables – ils ne brillaient que dans les attaques et ne savaient pas se battre en ordre, raison pour laquelle ils se distinguaient surtout dans le harcèlement et les razzias.

À l'exception des Japonais, qui connaissaient déjà la Chine, les Occidentaux se représentaient le pays comme infesté de hordes infinies de brigands qui jaillissaient des ténèbres pour plonger leur dague dans la poitrine des chrétiens, de vampires assoiffés de sang et de goules effroyables. Les officiers supérieurs alliés n'étaient rien moins que sûrs de pouvoir affronter de tels dangers.

Peut-être aussi certains d'entre eux ne nourrissaient pas une confiance excessive dans les troupes des autres. Ainsi les Russes et les Allemands témoignaient-ils d'un mépris à peine déguisé pour les mille Tonkinois qui constituaient une grande part du contingent français.

Toujours fut-il que l'expédition avait tourné à la « Campagne des bavards ».

*

Le 27 juillet, soit cinq semaines après leur installation à Tien-tsin, les chefs de cette misérable aventure en étaient encore à ratiociner et chipoter quand le général anglais Alfred Gaselee, probablement saisi par une violente crise de bon sens, perdit patience et rappela tout ce beau monde à l'ordre: « L'objectif de l'expédition est de secourir les légations, déclara-t-il en substance, et si vous n'y allez pas, eh bien, nous irons seuls. »

Les légations, ah oui, c’est vrai… Mais personne ne voulait laisser aux Anglais l’honneur d’être arrivés les premiers et se tailler la part du lion.

Dix bons jours après ce coup de semonce, soit cinquante-sept après l’appel au secours du ministre MacDonald, les seize mille hommes de la coalition se remirent en route. Ils n’avaient certainement pas lu les récits des campagnes napoléoniennes, où l’on voit que la rapidité est l’une des conditions de la victoire. L’Italie et l’Autriche avaient entre-temps ajouté des détachements à ce contingent, histoire de participer au partage du butin quand l’heure sonnerait. Les Japonais menaient l’offensive.

La « Campagne des bavards » avait miséricordieusement pris fin.

À Yangtsun, où le train de Seymour avait dû s’arrêter, les alliés rencontrèrent une ébauche de résistance. Elle fut rapidement pulvérisée et les troupes régulières aussi bien que les Boxeurs d’occasion se débandèrent en pagaille, comme des moineaux devant un épervier. La ville tomba.

Mais le ridicule frappa à nouveau: les corps français, allemand, autrichien et italien étaient tellement à la traîne qu’ils décidèrent de retourner à Tien-tsin sous le prétexte de se regrouper.

Il ne resta plus que les Américains, les Anglais, les Japonais et les Russes pour poursuivre l’offensive, si tel était du moins le terme approprié pour cette promenade de santé : leurs troupes ne rencontrèrent aucune résistance. Les Boxeurs, les réguliers impériaux et les maraudeurs du général Tung avaient tous disparu, chacun pour ses raisons. Quand les alliés parvinrent à Tungchow, la ville était pratiquement déserte ; ils exterminèrent les quelques poignées d’habitants restants, se livrèrent tranquillement au pillage et incendièrent la ville.

Le parcours fut sinistre. Pierre Loti, correspondant du *Figaro*, décrivit ces paysages déserts semés de cadavres en putréfaction et parcourus par des armées de rats, de

villages en ruine et de puits bouchés par des suicidés. Quand la chaleur ne desséchait pas les âmes, les averses d'été rendaient le sol impraticable.

Il en était de plus malheureux: apprenant la percée des forces alliées, le vice-roi du Chihli, Yu Lu, celui-là même qui avait prématurément annoncé la victoire, se suicida. Mais les alliés ne l'apprirent que deux jours plus tard.

*

Les dragons dans le ciel de l'Empire étaient décidément facétieux.

Des messagers à cheval avaient couru pour alerter la Cité interdite de l'avance des alliés. Les Barbares de l'Enfer étaient en route pour Pékin! L'épouvante s'empara des Chapeaux de fer, de la vieille garde et de Tseu-hi. Ces monstres allaient tout dévaster, comme en 1860. Et surtout, leur seule présence sonnerait le glas du grand rêve des Chapeaux de fer : l'expulsion, sinon l'extermination de tous les étrangers, chrétiens et assimilés. Il fallait absolument les empêcher d'arriver à la capitale. Les princes Tuan, Lan, Kang I et Chuang, ainsi que Tseu-hi elle-même, tombèrent d'accord sur ce point.

Ils désignèrent donc un héros, le général Li Ping-heng, pour barrer le chemin des envahisseurs. C'était un brave entre les braves : il avait conseillé au prince Tuan de faire décapiter tous les modérés, ces « eunuques du dedans», qui estimaient préférable, figurez-vous, de composer avec les diables étrangers. Pour faire bonne mesure, ils lui adjoignirent la moitié de l'armée de Tung.

Tandis que les gens des légations se morfondaient dans l'anxiété du siège, les habitants de la Cité interdite, eux, se morfondaient aussi dans la terreur des troupes alliées.

Seul l'empereur, cette mauviette que les Chapeaux de fer traitaient avec un mépris de plus en plus affiché, semblait

conserver son calme. Il fumait cigarette sur cigarette et mangeait quand même de bon appétit. Il le savait bien : les alliés infligeraient une rouste mémorable aux troupes impériales et l'on n'entendrait plus parler des Chapeaux de fer ou de zinc; l'Empire serait définitivement débarrassé de tous ces Mandchous archaïques qui regardaient les téléphones comme s'ils avaient été des crapauds couverts de pustules.

Il savait aussi que les alliés seraient odieux et Tseu-hi aurait subi la plus grande défaite de sa vie. Mais c'était le prix à payer pour son obstination.

Avant de partir au front, le 6 août, Li Ping-heng se rendit au palais impérial accoutré en chef de Boxeurs, coiffé d'un turban rouge, avec une ample ceinture de la même couleur serrée autour de la taille. Il assura théâtralement Tseu-hi et les princes que « cette bande de soldats étrangers, [il] n'aurai[t] même pas besoin de les combattre. Ils prendront la fuite ». Imprudentes paroles. Ce fut une belle et noble cérémonie.

Puis ce traîneur de sabre partit pour sa mission, forcément héroïque, et les princes Tuan et Kang I l'accompagnèrent fièrement à cheval dans la première partie de son équipée. Car c'en serait une, et tragique. En effet, les troupes alliées avaient revêtu dans l'imagination des Chinois les mêmes proportions effrayantes que les troupes chinoises dans celle des alliés. Trois jours plus tard, Li Ping-heng perdit la ville de Hosiwu et, le lendemain, la ville de Ma'tou. Ses troupes se débandaient au premier choc; telle avait été la raison pour laquelle les Occidentaux avaient trouvé Tungchow déserte.

Li Ping-heng écrivit :

Pendant ces derniers jours, j'ai trouvé toutes les routes encombrées de dizaines de milliers de soldats. Ils avaient pris la fuite dès qu'ils avaient appris l'approche de l'ennemi. En traversant les villages, ils les pillaient et y mettaient le feu, de telle sorte que je ne trouvais plus rien à acheter pour les armées sous mon commandement. Les hommes et les chevaux avaient faim et étaient épuisés. J'ai fait beaucoup de guerres depuis ma jeunesse jusqu'à mon grand âge, mais je n'ai jamais rien vu de tel…

Autant dire qu'il commandait une armée d'affamés paralysée par des pillards et des couards. Dans l'après-midi du 11 août, le vieux fier-à-bras qui ne trouvait pas moyen de se battre se suicida, lui aussi.

Il avait omis de préciser que ses propres troupes n'étaient pas plus disciplinées que celles qui s'étaient égaillées dans la nature. Sans aucun égard pour le prestige de leur chef, elles désertaient dès qu'elles voyaient scintiller les armes du moindre détachement étranger.

Quand les nouvelles parvinrent à la Cité interdite, la plus noire consternation tomba sur les palais, à l'exception de celui de Kuang-hsu. Mais c'était trop tard.

Les alliés s'étaient partagés en quatre corps qui, le matin du 14 août, encercleraient Pékin ensemble. Le plan était le suivant : les Russes assiégeraient la porte Tungchih, les Japonais la porte Chihhua, les Américains la porte Tungpien et les Anglais la porte Shakou.

Dans la nuit, cependant, les Russes entendirent une canonnade et des détonations d'armes à feu près de la porte Tungpien, celle où les Américains auraient déjà dû se trouver. Le général Vassilievski et une escorte s'élancèrent dans cette direction, franchirent le pont qui menait à la

porte, tuèrent tous les gardes chinois qui somnolaient, puis apportèrent deux canons et ouvrirent rapidement une brèche dans les murailles. Ils s’y engouffrèrent.

La nuit pâlissait. L’assaut advenait à point nommé.

20

Ultimes spasmes de rage et gesticulations sanglantes

Les Russes n’avaient pas rêvé. Ils avaient bien entendu des bruits d’armes à feu et des détonations.

Informés d’heure en heure de l’avance des alliés, les Chapeaux de fer montèrent au paroxysme de la rage. Les Diables étrangers s’étaient donc frayé un chemin jusqu’à Pékin. Et ils croyaient sans doute qu’ils libéreraient leurs maudites légations, les renégats de convertis chrétiens et toute la lie de la terre qu’ils avaient déversée sur l’Empire du Milieu. Eh bien, quand ils seraient sur place, ils ne trouveraient plus que les cadavres de leurs diplomates.

La nuit même où les alliés bivouaquaient près de Pékin, se préparant à l’assaut du lendemain, les Chapeaux de fer décidèrent de faire bon usage des troupes fraîches que venait de leur envoyer le gouverneur du Shansi, Yu Hsien, aussi férocement xénophobe qu’eux. À l’insu de Jung Lu, au noir de la nuit, ils firent dérober le canon de campagne rapide Krupp dont il avait interdit l’usage et l’installèrent sur le mur sud de la Cité interdite. Les soldats de Yu Hsien le pointèrent alors sur les légations et tirèrent. Les obus d’un canon Krupp pouvaient infliger des dommages considérables aux bâtiments et à leurs habitants; ils pouvaient même les détruire en une heure.

Mais les assiégés ne dormaient pas. Le ministre MacDonald donna immédiatement l’ordre de riposter avec les armes modernes dont disposaient les légations. Les mitrailleuses américaines Colt et autrichiennes Maxim entrèrent aussitôt en action. Après avoir tiré son septième

obus, le canon Krupp se tut. Ses servants avaient été décimés et le canon lui-même avait sans doute subi des dommages.

Le sinistre et ultime plan des Chapeaux de fer avait échoué. À 3 heures du matin, le 14 août, les Russes étaient entrés dans Pékin. Les commandants des trois autres corps d’armées, arrivés entre-temps, passèrent immédiatement à l’action. Depuis l’échange de coups entre le canon Krupp et les mitrailleuses Colt et Maxim, personne ne dormait plus dans aucune légation. Les vacarmes qui suivirent n’incitèrent pas plus au repos.

Le 10 août, le général Gaselee avait réussi à faire passer au ministre MacDonald un message ainsi libellé :

> *Grosses forces alliées progressent. Ennemi vaincu par deux fois. Gardez le moral.*

Le général Fukushima en avait fait passer un autre de la même teneur au baron Nishi, nouvel ambassadeur du Japon; les assiégés se doutaient donc que le dénouement était proche.

Les Chapeaux de fer tiraient leurs dernières balles çà et là, mais plus aucun soldat chinois régulier n’était visible. Même les gardes aux portes de la Cité interdite avaient décampé, laissant leurs postes à des eunuques.

Quand, vers 4 heures, les premiers militaires rajputs et sikhs détachés de l’armée des Indes apparurent à la légation de Grande-Bretagne, des cris de joie emplirent l’air. Les femmes sortirent pour serrer les mains des libérateurs. La même scène se produisit aux autres légations. Russes, Belges, Autrichiens, Allemands, Français, Hollandais, Italiens, Japonais accueillirent les forces expéditionnaires

avec la même chaleur dans un mélange de langues indéchiffrable, et pourtant compris de tous.

Ils l’avaient échappé belle.

*

Le lendemain, un épisode inepte et sanglant gâcha la joie.

Le général américain Adna Chaffee s’était mis en tête de conquérir son heure de gloire en s’emparant de la Cité interdite le premier. Il partit avec un détachement équipé d’un canon de campagne et, à coups de boulets, défonça les lourdes portes garnies de ferrures qui fermaient le sanctuaire. Mais à peine se trouva-t-il sur l’esplanade où coulait la rivière de l’Eau Dorée qu’une salve de balles s’abattit sur lui et ses hommes. Quinze Américains étaient tombés, et des blessés gémissaient sur les pelouses. Chaffee leva les yeux: c’étaient des Européens qui avaient tiré! Les Français! Voulant eux aussi s’assurer le contrôle de l’enclave légendaire, ils avaient installé canons et fusiliers sur le mur séparant la Cité interdite de la cité tartare.

Le général Chaffee courut vers eux, et un échange qui ressembla bien plus à une altercation entre sourds fous furieux qu’à une explication s’engagea avec le général Frey et le ministre Pichon : aucune des deux parties ne parlait la langue de l’autre. Frey déclara d’abord qu’il avait pris les Américains pour des Chinois, ce qui était peu plausible, vu les uniformes. Puis Pichon déclara qu’ils avaient tiré « pour l’honneur de la France », ce qui était également douteux. Chaffee battit donc en retraite. À un Conseil des commandants en chef, les Russes estimèrent que la destruction de la Cité interdite ne présentait pas d’intérêt. Et Chaffee, dépité, renonça à son projet de conquête de la mystérieuse cité, qui aurait sans doute rivalisé en saccages avec celui du palais d’Été quelques décennies auparavant. Il ne perdait rien pour attendre.

Cet accrochage imbécile, causé par la vanité, fut discrètement gommé par les chefs militaires et les diplomates. On n’en trouverait pas beaucoup de traces dans les récits ultérieurs des faits. À l’intérieur de la Cité, on respira de soulagement.

Les événements des dernières semaines avaient été pénibles pour tous, mais pas pour les mêmes raisons. Une irruption des Barbares aurait été le coup le plus cruel que le destin aurait pu infliger aux hôtes de ces lieux augustes.

Car pour les Chinois, aussi bien que pour les Occidentaux et les Japonais, les Barbares, c’étaient les autres.

*

— Ils sont partis?

Le Grand Eunuque Li sortit sur la terrasse du palais impérial et plissa les yeux.

— Je ne vois personne, dit-il en revenant vers sa maîtresse. Ils ont emporté tous les corps. Mais l’artillerie des Français est toujours en place. Il faudra de toute façon faire remplacer les portes. Et faire revenir les gardes, ajouta-t-il au bout d’un temps.

Tseu-hi demeura prostrée, le regard fixe. Les Barbares avaient donc vaincu. Ils seraient présents pour toujours, plus arrogants et plus envahissants que jamais. Tout était fini. Ils avaient même eu l’impudence sacrilège de s’entre-tuer dans la Cité impériale et de laisser des cadavres sur la pelouse.

Elle demanda du thé. Li alla à la porte et donna un ordre. Quelques instants plus tard, un eunuque terrifié apporta un plateau et le posa sur un guéridon. Li remplit le bol pour sa maîtresse et le lui tendit. Elle buvait à petites gorgées quand un autre eunuque ouvrit la porte. Kuang-hsu entra et s’assit en face de Tseu-hi. Il demanda aussi du thé.

Un silence jamais entendu régnait dans le palais.

— Le cauchemar est fini, dit-il.

Elle le regarda et ne parut pas comprendre ce qu'il disait; il était plus hâve que jamais et sa toque rouge brodée était posée de travers sur le sommet de son crâne. Sa natte avait grand besoin d'être refaite et lustrée. Elle se retint de lui en faire la remarque et ses yeux esquissèrent une dénégation, comme s'il avait proféré une sottise.

— Nous ne risquons plus d'être assassinés par eux.

— Eux?

— Tuan et sa bande de malades mentaux. Maintenant, les étrangers vont s'ériger en juges. Ils exigeront des comptes et voudront savoir qui soutenait les Boxeurs. Il faudra leur livrer ces assassins, ou les juger nous-mêmes.

Elle lui opposa une expression butée.

— Nous possédons assez de chefs d'accusation contre eux pour les condamner et les étrangler sur-le-champ, reprit-il. Dénombre leurs victimes : Hsu Ching-cheng, notre ancien ambassadeur en France, parce qu'il conseillait la modération, décapité. Yuan Chang, membre du *Tsungli Yamen*, parce qu'il était du même avis, décapité. Le président du Conseil des finances, parce qu'il avait refusé de payer les Boxeurs, décapité. Le président du Conseil de guerre, parce qu'il désapprouvait la politique de Tuan, décapité. Sir Chang Yin-huan, parce qu'il était trop occidentalisé, décapité. J'en tiens la liste : vingt et un…

— Ce n'est pas le moment!

— C'est le moment ou jamais !

Elle ne lui avait jamais connu cette fougue. Elle était épuisée, n'ayant pas eu une seule nuit de vrai sommeil depuis plus de deux semaines, quand les premières informations sur l'avance des Barbares lui étaient parvenues. Elle n'était pas en état de lui résister. Se réjouissait-il de l'effondrement de l'Empire mandchou, lui, un Mandchou?

— Es-tu venu me torturer?

— Je suis venu te sauver !
— Comment? De quoi?
— De l’indignité. Désolidarise-toi de ces gens. Sans quoi nous aurons les Anglais, les Français et tous les autres dans ce palais même, qui seront venus t’interroger.
La perspective la fit frémir.
— Parce qu’ils viendront, cela est sûr.
— Alors je ne serai plus là.
Il sembla n’avoir pas compris.
— Plus là?
— Il faut partir. Je vais partir. Le plus vite possible. Ils ont déjà essayé d’entrer dans la Cité impériale. Ils recommenceront et personne ne pourra s’opposer à eux. Je ne serai pas leur prisonnière ! J’ai déjà été celle de Tuan.
— Mais si tu pars…
— Oui, viens avec moi.
— Où?
— Je ne sais pas. À Jehol… Ailleurs. Va t’habiller. Nous ne devons pas attirer l’attention.
L’histoire recommençait. Comme trente-neuf ans auparavant, la cour fuyait devant les Barbares. Celle qui avait été la souveraine du monde était chassée de son Empire par les Barbares. « Le destin, dit Lao-tseu, c’est les autres. »

*

Elle confia le poids de l’Empire à deux hommes. Le premier fut Ching, qui retrouvait ainsi un peu du prestige que lui avait dérobé Tuan. Le second fut Li Hung-chang, le vice-roi qui avait été le pilier de l’Empire pendant des décennies, l’éternel orfèvre des compromis, le vrai confucianiste qui avait appliqué les préceptes du Maître : pas d’obstination, pas de présomption, pas de dogme, pas de jugement arbitraire. Convoqué deux semaines

auparavant, en raison de son expérience dans les tractations avec les grandes puissances, il s’était fait beaucoup prier pour quitter Shanghai. Il n’accepterait, disait-il, d’assumer la charge que Tseu-hi voulait lui confier que si elle condamnait publiquement les Chapeaux de fer. Il voulait en particulier les peaux de Tuan, de Lan et de Chuang. Elle répugnait à lui livrer les derniers remparts de la fierté mandchoue, mais il vint quand même.

À soixante-seize ans, il était usé, et l’entrevue fut pour Tseu-hi à la fois émouvante et éprouvante : elle savait qu’elle ne le reverrait sans doute pas, mais elle fut irritée par sa façon de lui parler, comme à une petite fille.

— Pourquoi pars-tu? avait-il demandé.

— Je ne veux pas rendre de comptes à ces Barbares.

— Si tu restais, tu leur démontrerais le contraire.

Façon de dire qu’il ne la jugeait pas à la hauteur de la situation.

Elle ne revit pas Jung Lu. Elle ne savait que penser de sa conduite des opérations ; il avait plutôt protégé les étrangers qu’il ne les avait assiégés.

Vers 16 heures, un chariot tiré par une mule franchit la porte nord-ouest, celle de la Fierté Divine, par laquelle Pu-chun avait déjà été emmené en exil. Dans la torpeur de l’après-midi torride, personne ne prêta attention au véhicule. À l’intérieur, sur des sièges de bois dont les coussins n’atténuaient guère la dureté, étaient assis une femme vêtue d’une simple robe bleue, la tête serrée dans un fichu, et un gros homme à la natte blanche en robe noire. Leurs maigres bagages ballottaient à l’arrière, sous la garde d’un personnage au visage flasque. C’étaient l’impératrice douairière Tseu-hi, le prince Su et le Grand Eunuque Li, tous trois habillés comme des domestiques.

La conjonction de Tseu-hi et de Su n’était due qu’à la courtoisie. Mis à la porte de son palais par le ministre britannique qui avait empli son domaine de quelque deux mille Chinois chrétiens, et de surcroît épouvanté par les

violences alentour, le prince était allé, le matin même, prendre congé de l’impératrice douairière avant de filer.

— Où vas-tu? avait demandé Tseu-hi.

— Dans ma propriété du Shensi, Majesté. Pékin est devenue dangereuse.

— Nous partons nous-mêmes, l’empereur et moi. Viens avec nous.

Su en était resté pantois.

— Vous partez, Majesté?

— Pour les mêmes raisons que toi.

C’était ainsi qu’il se retrouvait assis au côté de l’impératrice douairière, comme un commerçant qui part pour la campagne avec son épouse.

À quelque distance, un autre chariot transportait un couple aux visages las. C’étaient Leurs Majestés l’empereur de Chine Kuang-hsu et l’impératrice Lung-ju, guère mieux fagotés ni plus remarqués.

Un troisième chariot suivait avec une demi-douzaine de personnages blafards, des eunuques, et autant de servantes des deux impératrices.

Loin derrière, comme par hasard, au début du voyage, six gardes à cheval, des fidèles d’entre les fidèles, chargés de veiller à la sécurité des exilés.

Tout à l’exaltation de leur victoire, et faisant d’ailleurs la sieste à cette heure-là, les militaires des contingents alliés ne remarquèrent pas ce petit équipage. Quant aux soldats de l’armée impériale, dévastés par la honte de la défaite, ils ne montaient pas la garde dans les rues et se fichaient d’ailleurs totalement du sort des impératrices, douairière ou autre, et de l’empereur.

Les trois véhicules s’engagèrent sur la route menant vers le nord. Leur voyage allait s’étendre sur quelque mille kilomètres, jusqu’à l’automne de l’année 1900, mais ils ne le savaient pas encore.

Les chiens pékinois avaient été confiés à une dame de cour qui habitait dans les parages de la ville. Non, ils ne

seraient pas mangés par les Barbares.

Su, lui, déplorait sa volière de perruches, maintenant aux mains des diables étrangers.

*

À Pékin, diplomates et militaires reprenaient lentement, très lentement, leurs esprits. Un observateur peu enclin à la bienveillance les aurait comparés à des garnements qui venaient de s'emparer d'une gigantesque usine de chocolat et ne sauraient que faire ensuite.

Ainsi, deux jours après leur entrée dans la capitale, les Français, les Anglais et les Russes prêtèrent enfin attention à une information pêchée au hasard des échanges entre militaires et diplomates : il restait des prisonniers dans la cathédrale de Peitang, qui se dressait à l'ouest de la Cité impériale, juste au-delà des Trois Mers et de l'enceinte de celle-ci.

Un détachement se mit donc en route et découvrit les jardins et pavillons splendides et intacts qui ornaient ces parages. Quand ils arrivèrent sur place, des militaires japonais les dévisagèrent, mi-surpris, mi-goguenards : ils avaient libéré les assiégés la veille. Vaste affaire sur laquelle Mgr Favier avait en vain tenté d'attirer l'attention du ministre Pichon : trois mille quatre cents chrétiens, dont une centaine d'Européens, avaient été assiégés par les Boxeurs pendant cinquante-quatre jours. L'ensemble dépendant du siège épiscopal avait été heureusement assez vaste pour les loger: l'évêché, un couvent, un orphelinat, plusieurs écoles, un dispensaire, une étable, une imprimerie et plusieurs autres bâtiments. Mais les provisions avaient fini par manquer, et quelque trois cents convertis, soixante-quinze enfants et soixante Européens étaient morts de faim ou par balles. Avant la libération, les assiégés en avaient été réduits à manger l'écorce des arbres et les racines de

dahlias. Les Boxeurs avaient plusieurs fois donné l’assaut, mais ils avaient été repoussés par les deux officiers et les quarante et un marins français qui défendaient les lieux… et l’honneur de leur pays – pour de vrai, cette fois. Mais il n’en demeurait pas moins que c’étaient des bouddhistes ou des shintoïstes qui avaient libéré des chrétiens.

Quelques Boxeurs impavides étaient encore sur les lieux quand les Japonais étaient arrivés ; guère soucieux du ridicule, ils avaient raconté que leur magie avait été mise en échec par les femmes qui montraient leurs sexes aux fenêtres. Piteuse magie que la leur! Allait-on les faire prisonniers? Mais selon quelle juridiction? Dans quelle prison les enfermerait-on? Et qui se chargerait de poursuivre les autres coupables, Boxeurs ou non? Les trois quarts de la population avaient fui la capitale.

*

Pour commencer, et comme en 1860, lors de la précédente irruption d’armées européennes dans la capitale, le pillage fut le principal souci des forces d’occupation. Elles divisèrent Pékin en zones placées sous leurs autorités respectives et ne firent pas de quartier. Elles entraient là où elles voulaient et chacun s’emparait de ce qu’il voulait.

Bien téméraire qui aurait prétendu leur résister : il restait encore des balles dans les fusils et les pistolets. De nombreux Pékinois y perdirent d’ailleurs la vie. Les Pékinoises, elles, risquaient surtout les outrages d’une soldatesque réduite à l’abstinence depuis trop longtemps, à supposer que l’abstinence fût astreinte à un calendrier. Nombreux furent les puits que les soldats alliés ne purent remettre en usage qu’après en avoir retiré les femmes qui s’y étaient jetées, car c’était en Chine un moyen ordinaire de mettre fin à sa vie, mais seulement si l’on était une

femme. Un homme, lui, se pendait. Quant aux eunuques, il n’existait pas pour eux de tradition connue. Sans doute quelques-uns firent-ils office de trompe-la-faim.

Plusieurs palais avaient été désertés, ce qui facilita la tâche des pillards, soit que leurs maîtres eussent déguerpi, à l’instar de Su, soit qu’ils se fussent suicidés. Tel fut le cas du Grand Tuteur Hsu Tung : lui et les quinze membres de sa famille furent découverts pendus aux poutres de leur palais. Mais il ne fut pas le seul à prendre cette décision tragique : plusieurs de ceux qui avaient soutenu les Boxeurs avaient fait de même.

Quelques-uns avaient connu une fin plus ignominieuse; ainsi le prince Kang I, l’un des plus enragés parmi les Chapeaux de fer, avait été assassiné dans des circonstances obscures alors qu’il fuyait la capitale. Selon la rumeur, il avait commis l’erreur de garder ses somptueux vêtements pour son départ. À son arrivée à la Grande Muraille, des soldats furieux l’y avaient dépouillé et trucidé.

Bien évidemment, les commandants alliés s’intéressèrent rapidement à ce qu’il en était de l’empereur et de l’impératrice douairière. Des officiers allèrent s’en enquérir dans la Cité interdite: ils ne trouvèrent dans les palais qu’une poignée d’eunuques épouvantés, les autres ayant évidemment pris la clé des champs. L’empereur? L’impératrice douairière? Partis. Où? C’eût été du diable s’ils le savaient. Les officiers perquisitionnèrent les lieux. Nulle impératrice ne fut trouvée, nul empereur. Ils furent en revanche éblouis par les trésors qu’ils découvrirent, comme leurs prédécesseurs trente-neuf ans plus tôt au Palais d’Été.

Dans les premiers jours, l’accès aux palais impériaux fut restreint aux officiers supérieurs, aux chefs de missions et à leurs épouses. Mais au fil des jours, il devint de plus en plus facile d’obtenir des permis de visite, et tout ce qui pouvait être dérobé le fut, pour la bonne raison qu’il ne restait plus personne pour garder les palais.

Les interdictions de pillage du corps diplomatique furent à peine publiées qu’elles devinrent caduques, les militaires et même les ecclésiastiques donnant l’exemple. Cette activité prit rapidement des proportions industrielles : Morrison vitupéra ces « couards » qui n’avaient pas levé un doigt pendant le siège et qui s’en mettaient maintenant plein les poches. C’était peu dire, il est vrai : certains emplissaient des charrettes entières de leur butin. Morrison lui-même, qui s’était adjugé une maison de prince, splendidement décorée et meublée, et dotée d’une riche bibliothèque, se vanta plus tard de n’y avoir laissé que les fenêtres.

Plus professionnel et moins cupide, le colonel Shiba, de l’ambassade du Japon, emporta des caisses de documents de divers bâtiments de la Cité impériale et les fit promptement expédier à Tôkyô.

Les presbytériens et méthodistes américains s’installèrent aussi dans des demeures princières et, pour lever des fonds, organisèrent des ventes aux enchères des fourrures, vêtements, soieries et autres brimborions qu’ils y trouvèrent. Les incommensurables garde-robes furent allègrement pillées, et rare fut le diplomate qui ne rapporta pas dans son pays au moins une robe de soie brodée de perles, des jades, des porcelaines, bref, ce qu’on appelait alors des « chinoiseries ».

Une plaisanterie circula dans les rangs des soldats :

— C’est une belle zibeline qui pend là. Emporte-la.

— Mais il y a un Chinois dedans.

— Ça n’a pas d’importance. Secoue la fourrure et il tombera.

On ne comptait pas les plus modestes secrétaires de légation qui se faisaient photographier assis dans l’un ou l’autre des trônes impériaux et feignant d’y fumer une pipe d’opium. Le ministre de France, Pichon, n’avait-il pas donné l’exemple? Insensible au ridicule, il s’était fait immortaliser sur la gélatine, siégeant sur le trône de Kuang-hsu, avec le personnel de la légation assemblé autour de lui.

Ah, charmes de l’exotisme !

*

Pendant ce temps, dans les poussières du désert asiatique, les chariots impériaux se dirigeaient vers la Grande Muraille.

Humilié et blessé, le Dragon regagnait son repaire pour restaurer ses forces dans sa Mandchourie natale. C’était de là qu’il était descendu, jadis, pour conquérir la Chine, chevauché par un jeune garçon, l’illustre Chou-en-tché.

Kuang-hsu songeait à ce tout jeune homme, quinze ans, qui avait suscité l’admiration de ses contemporains et même des Occidentaux, comme son conseiller, le père jésuite Adam Schall. Mais l’amour avait brisé le destin du jeune empereur. Quand son épouse Tong et son fils étaient morts, il avait sombré dans la mélancolie, puis prématurément glissé dans la mort. Et le grand K’ang-hi avait assis la dynastie dans la gloire. Grand, beau, vif, valeureux, il avait fait battre le cœur des lettrés autant que des femmes.

Dans les cahots de la route, l’empereur en fuite revivait les fastes et les tristesses du passé.

Mais, comme dit le poète, la corde brisée se répare toujours.

21

D’un repas impérial de fèves au dîner des morts vivants et autres carabistouilles

Que fuyait-elle? Les Barbares, c’est-à-dire le contraire de l’ordre. L’ordre était le monde tel qu’elle l’avait rêvé et sur lequel, fortunée d’entre les fortunés, elle avait régné pendant maintes décennies. L’ordre était mandchou. Il était immémorial.

La bâche du chariot protégeait à peine les voyageurs de la poussière du désert et guère plus du vent brûlant et coupant comme une poussière de silex. Tseu-hi rabattit son châle de lin bleu sur son visage. Su, à ses côtés, supportait stoïquement l’épreuve et se laissait aller à somnoler. C’était aussi le cas de Li, à l’arrière. Il avait calé sous son siège deux gros et lourds sacs de cuir: la cassette impériale, soit quarante mille taëls. Une miette du magot impérial qui, il le savait, était en sécurité sous des dalles de marbre, là-bas, dans la Cité interdite.

Tseu-hi reprit ses réflexions.

Nul ne l’avait menacée. Même pour les Barbares, elle le savait, elle était le symbole d’une autorité nécessaire à la cohésion de cet Empire qu’ils s’acharnaient pourtant à démanteler. Sans elle, ils seraient contraints de conquérir chaque pouce de terrain à la force des armes, et quelque perfectionnées que fussent les leurs, l’Empire était pour eux une contrée terrifiante et peuplée de monstres, tenue par des pactes et des traditions secrets. Il n’était qu’à voir le temps qu’ils avaient mis à venir de Tien-tsin, au secours de

ces polichinelles des légations : près de trois mois ! En fin de compte, c'étaient des mauviettes.

Et maintenant? Un seul but dominait: gagner la Mandchourie. Là-bas, au-delà de la Grande Muraille, dans la terre de ses ancêtres, elle se ressaisirait, et elle aviserait. Les misérables querelles qui l'avaient entourée ces derniers mois, pareils aux tourbillons d'un marécage, se seraient dissipées et leurs acteurs auraient eux-mêmes mis fin à leurs existences de vains tumultes.

Le jour baissa, le Grand Teinturier trempa le ciel dans l'indigo et peignit d'or les montagnes environnantes. Le cocher annonça une halte pour son repos et celui de sa mule. Les trois véhicules se retrouvèrent rassemblés au milieu de nulle part, sans le moindre abri en vue. Les voyageurs descendirent pour satisfaire leurs besoins naturels et se dégourdir les jambes, suscitant l'émoi des gerboises, gros rats sauteurs du désert, autant que celui des humains. Ils avaient emporté juste assez de vivres pour un ou deux jours, mais les cruches d'eau que Li avait fait remplir au sortir de la ville suffiraient à peine à la matinée suivante, car les gosiers étaient desséchés. Pour le souper, force fut de se contenter de quelques pâtés et friandises. Le vent fraîchissait, mais point de thé au chèvrefeuille ni de champagne. Li avait emporté des couvertures et Tseu-hi en proposa à Kuang-hsu et à Lung-ju, qui commençaient à frissonner. Su, enveloppé dans une vaste couverture de martre, ressemblait à un gros rat. Chacun remonta donc dans son chariot, s'allongea et s'emmitoufla de son mieux.

Les gardes, eux, avaient prévu l'eau et le foin pour leurs montures.

Le voyage reprit dans le vent froid de l'aube. Vers le milieu de la journée, l'équipage arriva à Huai-lai, une bourgade proche de la Grande Muraille, et se rendit chez le gouverneur du district. La bâtisse était austère : une place fortifiée aux murailles percées de meurtrières. Tseu-hi se fit annoncer par Li, et le gouverneur, Wu Yung, un petit homme

à la natte grise, courut au premier chariot, effaré par un honneur aussi prodigieux qu'une visite des deux cours. Il pria ses hôtes à l'intérieur et s'y livra évidemment à un *kau tau* scrupuleux. Son expression trahit sa surprise quand il se releva et regarda l'empereur : les cheveux à l'avant du crâne poussaient en broussaille là où ils devaient être tondus, sa robe de soie noire était toute défraîchie, sa natte pendait de travers et son visage était couvert de poussière. Tseu-hi détourna son attention: Wu Yung avait-il entendu parler des événements récents ?

— J'ai entendu que les étrangers, bredouilla-t-il, sont arrivés à Pékin…

— Et nous nous retirons en Mandchourie, répondit-elle. As-tu de la nourriture?

Le gouverneur se confondit en nouveaux bredouillis : il ne pouvait offrir à ses hôtes célestes que des fèves et du gruau de millet.

— Vu les circonstances, cela nous ira, dit Tseu-hi.

Les deux cours se régalèrent donc d'un festin constitué de l'ordinaire des paysans. Ils en firent aussi des provisions et regarnirent leurs cruches. Wu Yung s'inquiéta alors de la destination de Leurs Majestés.

— Tu as dit, Majesté, que tu voulais aller en Mandchourie? Mais les montagnes sont infestées de brigands, ceux qu'on appelle Boxeurs… Ces parages sont périlleux…

L'information figea la cour : leurs six gardes suffiraient-ils à tenir en échec des Boxeurs des montagnes? Les uns imaginèrent des flèches traversant les bâches des chariots, les autres des corps à corps désespérés dans la nuit avec des fous armés de poignards… Comment reconnaîtraient-ils l'empereur et les deux impératrices dans ces voyageurs dépenaillés ?

— De plus, Majestés, il vous faudrait traverser la Mongolie et je sais que des escouades russes patrouillent la région.

Il avait dit « escouades russes » comme il aurait « bandes de loups affamés ». Il n'en fallut pas davantage pour que Su

achetât sur-le-champ un chariot avec la mule et le muletier et prît le large après des adieux hâtifs.

Tseu-hi et Kuang-hsu s’interrogèrent du regard. Avant de remonter dans leurs chariots, ils tinrent une conférence.

— Je ne veux pas disparaître dans une embuscade nocturne, dit-il.

— Mais où aller?

— Les vautours ne sauront même pas qu’ils ont mangé un empereur et deux impératrices, poursuivit-il.

À l’idée de se séparer de lui, elle éprouva un sursaut de révolte, de panique, de désespoir. Il était tout ce qui lui restait de l’Empire. S’il se trouvait en péril, elle serait impuissante. Elle ne pouvait abandonner l’œuvre de sa vie, quelque imparfaite qu’elle fût.

— Soit, admit-elle.

Ils iraient vers l’ouest pour gagner la seule ville digne d’un long séjour impérial, avait décrété Kuang-hsu qui connaissait l’histoire de son pays : Xian, l’ancienne Chang’an, capitale de l’Empire Tang, dans la province du Shensi.

— C’est loin? demanda-t-elle.

Elle n’avait aucune idée de l’emplacement du Shensi, ni de Xian. Su et Li non plus. Ils s’enquirent auprès d’un employé du gouvernorat. Plusieurs milliers de *li*, répondit-il, plusieurs jours de voyage. En fait, c’était à quelque sept cents kilomètres, si cette précision avait jamais été compréhensible par des voyageurs qui ne se déplaçaient qu’en chaise à porteurs. Mais quand Li expliqua aux conducteurs qu’ils devraient bifurquer vers le sud, il apprit qu’il n’existait pas de chemin y menant avant la prochaine étape de Hsuan Hua, plus au nord.

Ils remontèrent donc dans les chariots, tâchant de se protéger tant bien que mal des cahots du chemin.

De temps à autre, un renard dans les hautes herbes regardait ce cortège. Depuis son voyage d’antan jusqu’à Pékin, quand la Fille-Orchidée n’était même pas encore

concubine, Tseu-hi n’avait jamais vu le pays sur lequel elle avait régné, fût-ce par empereurs interposés.

Elle regardait aussi. Elle n’en croyait pas ses yeux. Des terres sauvages. La solitude l’étreignit. Quand reverrait-elle ses tulipes? Où était Jung Lu?

*

À Pékin, un sentiment d’irréalité avait flotté sur le quartier des légations pendant tout le début de l’automne. En effet, le corps diplomatique servait en principe de relais entre les gouvernements des grandes puissances et celui de l’Empire. Mais ce relais était devenu virtuel, d’une part parce que les forces armées dictaient désormais la loi à Pékin et constituaient des extensions des gouvernements étrangers, et de l’autre parce que le gouvernement impérial, incarné par Kuang-hsu et Tseu-hi, s’était quasiment volatilisé. Il n’était plus représenté que par un vieillard tenant à peine sur ses jambes, Li Hung-chang, et un mandarin courtois mais falot, dont personne n’avait jamais pensé grand-chose, le prince Ching, chef du ministère des Affaires étrangères, le *Tsungli Yamen*.

Les Occidentaux et les Japonais connaissaient Li depuis maintes années : il avait voyagé dans le monde entier, de la Russie aux États-Unis, et s’était entretenu avec la plupart des chefs d’État de la planète ; deux fois vice-roi, il était non seulement un fin négociateur, mais aussi l’homme le plus riche de Chine, sans lequel aucune grande compagnie étrangère n’aurait pu s’installer dans le pays. Il était en outre le cerveau et l’actionnaire principal de l’Imperial Telegraph Administration, de la China Merchants Steam Navigation Company, de la Kaiping Mines, autant dire qu’il commandait les communications, le commerce maritime, les richesses minières, ainsi que maintes autres compagnies

qui avaient introduit dans l’Empire l’électricité, les premiers réseaux de distribution d’eau potable et autres services d’utilité publique.

Mais ni Li ni Ching ne possédaient le pouvoir symbolique de l’empereur et de l’impératrice douairière, qui s’étaient évaporés dans la nature. Ils n’étaient que les maîtres provisoires d’un Empire désormais fantomatique et dont on était en droit de se demander s’il survivrait à cette épreuve.

Les ministres n’allaient tout de même pas s’entremettre dans les négociations entre les chefs des armées d’occupation et les deux représentants du gouvernement provisoire.

D’ailleurs, ces militaires se comportaient comme les successeurs du pouvoir impérial : ainsi le comte von Waldersee, commandant en chef des armées alliées imposé par le Kaiser, avait pris ses quartiers dans le propre palais de Tseu-hi, dans la Cité interdite, et avait installé ses bureaux dans le pavillon Ying-tai, sur la Mer du Sud. Il avait même contracté des habitudes locales, ayant acheté une concubine avec laquelle il s’ébattait sur le lit de l’impératrice douairière. Ses ébats étaient sans doute mouvementés, car une nuit, un poêle fut renversé et mit le feu aux rideaux de soie. Waldersee dut s’enfuir par la fenêtre. Son chef d’état-major, lui, périt carbonisé en tentant de sauver des dossiers importants avant que le pavillon s’écroulât. Ou peut-être les esprits protecteurs du lieu avaient-ils puni le sacrilège.

Nul ne prit garde au fait que des œuvres d’art inestimables avaient été carbonisées avec le reste : des aquarelles de l’impératrice douairière !

Le général Gaselee et son état-major s’installèrent pour leur part au Temple du Ciel, dans la cité chinoise, un vaste et splendide édifice aux toits bleus, entouré de pièces d’eau. Là reposaient les tablettes de tous les empereurs de la dynastie Ching. Qu’à cela ne tînt : les Anglais se les approprièrent pour les expédier au British Museum.

Ruminant toujours sa déception de n'avoir pas occupé la Cité interdite, le général Chaffee s'établit juste en face de son collègue anglais, dans le Temple de l'Agriculture, dont il fit percer les murs pour y encastrer des fenêtres de verre modernes. Il fallait quand même y voir clair, *goddamn* !

Il ne resta plus aux Français et aux Russes que des palais princiers, des lots de consolation, en somme.

Devant ces nouvelles puissances impériales, les ministres des légations perdirent le prestige qu'ils avaient cru retrouver à leur libération: ils n'étaient plus que des commis, puisque c'étaient les chefs militaires qui traitaient directement avec leurs gouvernements. Pour un peu, ils auraient directement pris des ordres de ces généraux proconsuls. Ils se consolèrent en ranimant leur vie mondaine.

*

Puis un choc les hébéta, pendant quelques heures d'abord, puis des jours entiers.

Le réseau télégraphique ayant été restauré, les légations reçurent de nouveau des messages de leurs gouvernements. Et ces messages de Londres, Washington, Paris, Bruxelles, Rome, La Haye, Saint-Pétersbourg, étaient confondants. La teneur en était la suivante: « Comment, vous êtes encore en vie ? »

Sir Claude MacDonald, sir Robert Hart et quelques autres subirent ensuite l'une des plus rudes émotions de leur vie : la lecture de leurs propres nécrologies publiées par *The Times*, avant le service funèbre collectif qui avait eu lieu le 28 juillet à la cathédrale Saint-Paul de Londres. Même le docteur George Morrison, « notre dévoué correspondant», avait eu droit à la sienne, télégraphiée par le chef du service étranger.

La vie n'avait certes pas été rose durant le siège, mais de là à penser que des nations entières avaient pleuré les diplomates et leurs familles, il y avait un grand pas, voire un fossé.

Comment tout cela avait-il commencé?

Les événements furent patiemment reconstitués. La première mystification avait eu lieu le 3 juillet, quand le *New York Times* avait publié la manchette suivante: « Peu d'espoir pour les diplomates à Pékin». Deux jours plus tard, le même journal annonçait: « Tous les étrangers à Pékin sont morts ». Le 7 juillet, le *Daily Mail* avait publié un article de son « correspondant spécial » à Shanghai intitulé « Le massacre de Pékin» sur le martyre des légations. Après avoir subi un feu d'artillerie nourri, les diplomates auraient été submergés par une horde de Chinois. Alors…

> *… Se tenant tous ensemble au lever du soleil, le petit groupe des survivants européens avaient affronté la mort avec résolution* […] *et tous avaient été passés par le fil de l'épée de la façon la plus atroce.*

Le *Times* de Londres n'avait guère été plus consolateur :

> *L'heure est venue d'abandonner tout espoir. Il serait vain et lâche de prétendre douter de l'horrible vérité.*

Le 17 juillet, le *New York Times* publiait les précisions suivantes :

> *Un télégramme officiel adressé* [le 15 juillet] *par le Gouverneur* [Yuan Chih-kai] *déclare qu'une brèche a été ouverte dans le mur de la légation britannique à Pékin, après des combats héroïques et l'épuisement des munitions, et que tous les étrangers ont été tués.*

Le correspondant à Shanghai du *Daily Mail* déclarait :

> *Je peux assurer formellement que les autorités de Shanghai ont reçu il y a une semaine les effroyables nouvelles de Pékin et que « Telegraph Sheng » savait que tous les étrangers à Pékin étaient morts.* […] *À 6 heures du soir le 6 juillet, un tir d'artillerie a été déclenché sur la légation britannique, où les étrangers étaient regroupés. Pendant deux heures, les murs ont été pilonnés et d'énormes brèches y ont été faites.* […] *Les gens des légations ont formé un carré avec les femmes et les enfants au centre. Les étrangers pris de folie ont tué toutes leurs femmes et tous leurs enfants avec des revolvers. Les Boxeurs se sont alors rués sur eux et ont taillé en pièces les morts aussi bien que les blessés, coupant leurs têtes et les promenant à travers la ville à la pointe de leurs fusils.*

L'émotion suscitée par cette effroyable fabrication avait, elle, été authentique et avait bouleversé toutes les opinions et les cours d'Europe.

Les « survivants » célébrèrent l’affaire par un « dîner des morts vivants » où quelques facétieux se présentèrent drapés de suaires. Ils n’en manquèrent pas moins d’entreprendre une enquête. À qui profitaient donc ces fausses nouvelles? Et quel était le correspondant de Shanghai à l’origine de cette macabre invention? Le limier le plus utile dans cette affaire fut sir Robert Hart: le seul fait que l’histoire du « massacre de Pékin» eût été télégraphiée de Shanghai prouvait qu’elle ne pouvait l’avoir été qu’avec le consentement de Li Hung-chang, maître absolu de l’Imperial Telegraph, par le relais de son homme à tout faire, Sheng Hsuan-huai, surnommé « Telegraph Sheng ». Car si les lignes avaient été coupées autour de Pékin et avec Tien-tsin, elles fonctionnaient encore normalement dans le reste du pays et avec l’étranger.

C’était donc un plumitif à la solde de Li qui avait rédigé cette pathétique histoire pour contraindre les Occidentaux et les Japonais à intervenir et à maîtriser une situation qui ne convenait pas à Li, mais dans laquelle il répugnait à prendre personnellement parti.

Ce plumitif était un Américain qui portait deux noms, F. W. Sutterlee et W. F. Sylvester, et qui se révéla être un homme d’affaires ayant fait une faillite frauduleuse à Philadelphie avant de fuir à Tien-tsin et de se reconvertir dans le trafic d’armes. Soit qu’il eût été dupé par les hommes de Li et en particulier « Telegraph Sheng», soit qu’il eût été complice d’une campagne d’intoxication – hypothèse plus vraisemblable, puisqu’il était, lui aussi, dans les affaires –, c’était l’homme qui avait répandu ces fausses nouvelles en Occident, ensuite relayées par les diplomates chinois à travers le monde.

*

La campagne de fausses nouvelles ne s’arrêta pas en si bon chemin.

On apprit ensuite de deux Mandchous anonymes venus de Pékin que le prince Tuan s’était rendu chez l’empereur et l’impératrice douairière et leur avait offert le choix entre le poison et l’épée. L’empereur avait avalé le poison et en était mort dans l’heure, mais l’impératrice avait réussi à n’en absorber qu’une partie et avait survécu.

Selon une variante de la même histoire, l’empereur avait survécu au poison, mais était devenu fou.

Infesté de pillards, de mythomanes et de soudards, l’Empire du Milieu était devenu l’Empire des mensonges ou, comme le déclara le ministre de Belgique, l’Empire des carabistouilles.

Il n’avait plus rien de commun avec celui du Dragon et du Phénix que Tseu-hi gardait intact dans son cœur.

22

Le trou à rats

Près d'un jour après la sortie des trois chariots par la porte de la Fierté Divine, trois mille cavaliers partirent à leur poursuite.

La route était quasiment déserte ; interrogés par le commandant de ce détachement, quelques voyageurs à pied se rappelèrent avoir vu, en effet, les trois chariots ; ils indiquèrent tous la direction de Huai-lai. Ce fut peu avant l'étape de Hsuan Hua que les cavaliers rattrapèrent le petit cortège.

Le bruit des sabots avait attiré l'attention de tout le monde. Les têtes s'étaient tournées vers l'arrière et les cochers avaient freiné leurs mules. Le capitaine s'avança jusqu'au premier chariot.

— Majesté? demanda-t-il.

La gorge serrée d'angoisse, Tseu-hi le dévisagea, tentant de déchiffrer son expression. L'un des Chapeaux de fer lui avait-il envoyé cet équipage pour l'arrêter?

— Capitaine Hu Chang pour vous servir. J'ai été délégué par le général Jung Lu pour escorter Vos Majestés où que vous alliez.

Tseu-hi ravala sa salive et aspira profondément. Le soulagement gonfla sa poitrine. Jung Lu. Toujours présent. Et vigilant.

— Sois le bienvenu, capitaine.

Le Grand Eunuque émit un bruit incongru, dont on ne savait s'il sortait de sa bouche ou d'ailleurs. Sans doute exprimait-il son soulagement.

— Nous allons à Xian, dit Tseu-hi.

— Le général nous a chargés d’apporter quelques provisions à Leurs Majestés, ajouta le commandant Hu Tsien.

— Je lui en sais gré.

Hu Chang prit alors la tête du cortège avec mille hommes.

Les provisions furent déballées à l’étape suivante, qui était Ta-t’ung. Du riz, des pâtés, du porc salé, des melons… C’était mieux que les fèves et le millet.

La résidence du gouverneur de Ta-t’ung fut réquisitionnée pour l’occasion : peu importaient ses convictions politiques, trois mille cavaliers lui indiquaient éloquemment où résidait son intérêt.

Les eunuques furent chargés d’improviser un repas pour les exilés (ou bien fallait-il dire les fuyards?). Ils sortirent de leurs paniers les quelques bols et baguettes d’or qu’ils avaient emportés. Kuang-hsu mangea de bon appétit, mais il conservait son air dépenaillé, bien qu’il se fût enfin lavé le visage sur l’injonction de l’impératrice Lung-ju. Il supportait mal le voyage.

La nuit, pelotonnée dans un lit de fortune tandis que les chouettes hululaient alentour, Tseu-hi songea. Jung Lu avait donc tout compris. Il s’était inquiété d’elle et avait appris qu’elle avait quitté la Cité interdite. Il avait fait interroger ceux qui avaient été présents lors de l’exode. Il s’était alors alarmé : outre les Boxeurs, les malandrins ordinaires et les derniers des princes fous qui ne s’étaient pas encore suicidés ou qui n’avaient pas pris la fuite pourraient se lancer à sa poursuite. Ou encore des militaires des armées d’occupation, en quête de vengeance. Une impératrice ne pouvait errer dans la nature, surtout accompagnée de l’empereur. Il avait donc expédié ce corps de cavalerie à leur poursuite. Trois mille hommes : il n’avait pas lésiné sur la protection, ou peut-être craignait-il de grands dangers.

Mais ils n’en rencontrèrent pas. Cependant, au fur et à mesure que le cortège descendait vers le sud, à travers le Shansi, Tseu-hi nota que le paysage se peuplait; les villages

se succédaient sans aucun signe de troubles. Les paysans dans les champs levaient des faces ahuries au passage du cortège.

*

Aux abords de Xian, terme du voyage, les réfugiés croisèrent un, puis deux et enfin trois groupes de cavaliers. Au troisième, le cortège s'arrêta. Le commandant de l'escorte, qui allait en tête, s'entretint avec le chef d'un détachement de ces cavaliers. Il revint informer l'impératrice douairière et l'empereur: c'étaient les cavaliers du général Tung. Il avait tenté de celer son air contrarié, mais dut ajouter que la ville était aux mains du général. Kuang-hsu sauta à bas de son chariot pour aller en discuter avec Tseu-hi :

— Nous nous jetons dans la gueule du loup ! Tung est un forban pire que tous les Chapeaux de fer réunis !

— Nous sommes protégés.

— Tung a plus de dix mille hommes et nous n'avons que trois mille cavaliers.

— Que veux-tu faire? Nous n'avons nulle part d'autre où aller. Nous préviendrons Li et Jung Lu.

Force fut à Kuang-hsu d'admettre l'évidence et de regagner son chariot. Tseu-hi se félicita pour sa part que Jung Lu eut pris l'initiative de lui adjoindre une escorte d'importance. Il était cependant difficile d'éviter une constatation: l'Empire était décidément bien peu hospitalier à ses maîtres théoriques.

Ils entrèrent dans la ville en début d'après-midi, sous une pluie battante. Xian avait conservé une partie de ses fastes d'antan, dont témoignaient çà et là de rares édifices anciens, mais le reste était de construction récente. La pluie vernissait les toits de tuiles vertes et les bâtiments rouges.

Quand ils eurent enfin localisé le palais du gouverneur, débuta la tâche fastidieuse de décider avec lui d'une résidence digne de ses hôtes. Pour commencer, les chariots ne pouvant pénétrer dans la cour du gouvernorat ni les visiteurs impériaux sortir de leurs voitures sous la pluie, le bonhomme, prévenu de l'honneur inouï réservé à sa ville, accourut sous le parapluie que portait un domestique. Il se nommait Yu Hsien, le même Yu Hsien qui avait envoyé des troupes de renfort à Tuan. Tseu-hi le dispensa d'emblée du *kau tau* dans la boue. Il se confondit alors en formules de déférence.

— Trouve-nous un logement, lui dit Tseu-hi.

— Majesté, la plus belle et plus grande résidence de la ville est la maison du Grand Ciel Serein. Elle appartient au seigneur Hu Sun. Je vais aller le prévenir…

— Non, monte près du cocher. Tu nous conduiras de la sorte.

L'installation auprès du cocher du gouverneur et de son domestique, tenant toujours le parapluie, fut laborieuse, mais enfin, ils y arrivèrent. Le cortège reprit son chemin et parvint une demi-heure plus tard à une vaste et opulente maison entourée de cyprès et de jardins. La pluie avait alors cessé. Le gouverneur sauta à terre et courut à la maison. Sensible à l'étiquette, Li descendit également du chariot, pour n'être pas vu assis en présence de l'impératrice douairière, ce qui pouvait prêter à confusion.

— Ce gouverneur Yu Hsien a l'air vraiment content de voir Vos Majestés, observa Li.

Mais l'observation de son Grand Eunuque ne retint pas l'attention de Tseu-hi – elle se la rappellerait pourtant. Un long moment s'écoula. « Épisodes d'une vie impériale, songea Tseu-hi. Lanterner en exil dans l'attente d'un toit. »

Apparemment, la déroute de l'Empire n'était pas achevée.

Enfin, un gros homme apparut sur le perron de la maison, au côté du gouverneur. Après avoir évalué du regard l'escorte à cheval qui précédait et fermait le cortège, il

descendit lourdement les marches qui le menaient au chariot de tête. Tseu-hi le dispensa également du *kau tau* et il entama un discours de bienvenue qu'elle comprit à moitié. Le chinois du Shensi n'était décidément pas celui de Pékin. Puis il annonça que sa maison, avec les domestiques, était à la disposition de Leurs Majestés. Il les pria alors de bien vouloir accepter son hospitalité pendant que les occupants se préparaient à quitter les lieux. Li annonça la nouvelle à l'empereur, qui mit pied à terre avec l'impératrice ; puis, avec l'aide de deux eunuques, il transporta les sacs de taëls dans la maison. Introduits dans une vaste salle aux poutres desquelles pendaient d'antiques lanternes, les exilés se virent offrir un thé sombre et âpre que Tseu-hi goûtait pour la première fois.

En fait d'occupants, c'était une véritable tribu qui gîtait dans la bâtisse, femmes de tous âges, enfants, domestiques ; ils défilèrent avec des ballots, regardant furtivement les altesses qui les délogeaient. Spectacle sans gaieté : il constituait une réplique du sort des exilés impériaux eux-mêmes, chassés de chez eux par des conquérants.

Enfin, le seigneur Hu Sun vint annoncer que la maison du Grand Ciel Serein était libre et prit congé de Leurs Majestés. La nuit était tombée et les eunuques s'attelèrent à allumer les luminaires. L'électricité n'avait pas atteint Xian.

Kuang-hsu, pelotonné sur un divan, ressemblait à un ballot noir oublié par les habitants.

Tel était l'empereur de Chine.

Tseu-hi le considéra un moment, prenant la mesure de leur condition. Puis elle partit à la découverte de la maison, tandis que les eunuques s'affairaient aux cuisines pour préparer un semblant de dîner.

*

Le voyage avait duré près d'un mois.

Pour la première fois depuis son départ de la Cité interdite, Tseu-hi put reprendre le rite de sa toilette matinale. Mais ce ne fut qu'après avoir procédé à des ablutions abondantes dans la salle d'eau dont la demeure était pourvue. Quand elle avait pu se déshabiller pour la première fois depuis tant de jours, elle avait été saisie par sa saleté. La poussière des chemins avait dessiné en noir les plis de son corps. Ses seins et son ventre étaient cernés par le même pinceau, et ses cheveux formaient une sorte de casque minéral.

L'indignité de son état la blessa ; elle y vit un outrage de plus à sa personne. Voilà donc à quoi l'avait réduite l'exil imposé par les Barbares !

Les servantes remédièrent du mieux qu'elles purent à cette déchéance et, à l'aide des quelques produits de toilette qu'elles avaient emportés, lui rendirent à peu près son apparence habituelle. Les cheveux reprirent leur lustre. La coiffure fut nettoyée et ajustée. Mais les vêtements qu'elle avait pris étaient hors d'usage, à l'exception d'une tunique. Par bonheur, les servantes découvrirent dans un coffre trop lourd pour être déplacé des vêtements de l'une des femmes, sans doute une favorite, à peu près à sa taille.

Les mêmes problèmes, apprit-elle dans la matinée, s'étaient posés à Kuang-hsu et à l'impératrice, ainsi qu'au reste des voyageurs. Aussi la salle d'eau fut-elle occupée toute la journée.

Mais enfin, un semblant de confort physique et donc mental fut restauré en près de deux jours… à deux exceptions près. La première était que les portes de la Maison du Grand Ciel Serein gémissaient lamentablement, qu'on les ouvrît ou les fermât. Tseu-hi, toujours superstitieuse, chargea Li d'y remédier. Les gonds, dûment graissés à l'huile de lin, cessèrent enfin d'exprimer les souffrances d'on ne savait quels esprits mécontents. La seconde était l'abattement de l'empereur, qui se traînait

littéralement pendant les heures où il n’était pas allongé sur sa couche. À certains moments, on eût dit qu’il avait été déporté sur la lune. Il paraissait ne plus reconnaître personne. Tseu-hi s’en alarma. Le puissant relent d’opium qui emplissait sa chambre lui expliqua l’atonie de l’empereur : son Grand Eunuque confia à Li que les cahots de la route avaient déclenché chez son maître des douleurs insupportables dans le bas-ventre, et que l’empereur, ayant réclamé la drogue, il était allé en acheter en ville.

— Je craignais pour sa vie, dit-il.

*

Tseu-hi en était là de ses soucis quand le capitaine de la garde équestre, Hu Chang, se présenta :

— Majesté, il y a un poste télégraphique à Xian. J’ai prévenu le général Jung Lu à Pékin que l’empereur et vous êtes arrivés sains et saufs à Xian. Il vous prie d’agréer ses souhaits de santé et de sérénité.

— Remercie-le de notre part.

Mais Hu Chang semblait avoir plus à dire, car il était embarrassé.

— Que veux-tu dire, capitaine?

— Ta Majesté est clairvoyante. Le second du général Tung m’a convoqué pour m’informer que la protection de Vos Majestés dépend désormais de lui, puisqu’il représente l’armée désignée par l’Empire dans le Shensi. Il a posté ses propres gardes autour de ta résidence. Il a même prétendu me relever de ma mission, mais je lui ai fait observer que j’avais été nommé par le commandement suprême et qu’il n’avait pas d’autorité sur moi.

Elle comprit: ni elle ni Kuang-hsu n’étaient sortis des griffes des Chapeaux de fer, et Tung, leur allié, entendait les prendre en otages.

— Évite tout conflit avec lui, mais ne quitte pas Xian, dit-elle. Où est Tung?

— Je l'ignore, Majesté. Sa résidence ordinaire, dans son palais, est à Ningxhia[1].

— Où est-ce?

— Très loin à l'ouest, près de la Russie.

Elle sortit sur la terrasse : elle distingua des cavaliers et des militaires à pied dans les jardins.

— Ce sont tes hommes?

— Non, Majesté, ce sont ceux de Tung.

— Capitaine, je t'ordonne de venir tous les matins, même si tu juges que tu n'as rien à me dire.

— Oui, Majesté.

— Si l'un des hommes de Tung essaie de t'empêcher de passer, dis-lui que tu es aux ordres du général Jung Lu.

— Oui, Majesté.

Le lendemain, la situation se tendit: les gardes de Tung étaient à la porte de la maison. Et lorsque Kuang-hsu voulut aller se promener, deux d'entre eux l'escortèrent.

Puis le capitaine Hu Chang se présenta, comme ordonné ; il était, annonça-t-il à Tseu-hi, porteur d'un message de Li Hung-chang. Deux gardes se postèrent alors à la porte de la salle, à l'évidence pour écouter le message; c'étaient deux individus patibulaires. Tseu-hi, exaspérée, se leva elle-même et alla leur claquer la porte au nez ; ils la rouvrirent.

— Ordre du général Tung, clamèrent-ils dans leur chinois rocailleux. Nous devons veiller à la sécurité de Sa Majesté l'impératrice !Yinchuan— Ordre de l'empereur! cria-t-elle. Cette porte sera fermée ou je vous fais arrêter et décapiter!

La menace les saisit. Cette fois, la porte demeura fermée. Le message que Li avait adressé à Tseu-hi par télégraphe, par l'intermédiaire de Hu Chang, était d'éliminer du gouvernement les cinq Chapeaux de fer: Tuan, Kang I, Chuang, Ying Nien, vice-président du Conseil du revenu, et Chao Chu-chian, président du Conseil des sentences. Mieux

valait, selon Li, prendre les devants et punir soi-même ces hommes que les laisser punir par les puissances étrangères.

Tseu-hi devait confier sa réponse à Hu Chang ; elle aurait souhaité que l'empereur fût présent, mais elle ne voulait pas rouvrir la porte. Or, Kuang-hsu suivait probablement les événements dans la maison, car ce fut lui-même qui ouvrit la porte et la referma derrière lui. Tseu-hi l'informa de la situation.

— Il est évident qu'il faut chasser ces gens du gouvernement, dit-il. Mais Li exploite la situation pour régler ses comptes: c'étaient ses ennemis personnels. Les alliés ne se contenteront pas de si peu.

Il arpentait la salle avec agitation quand, soudain, il demanda à s'entretenir en tête à tête avec l'impératrice. Hu Chang sortit sur la terrasse.

— Je t'en avais prévenue à Pékin, dit Kuang-hsu : il faut te désolidariser de ces gens-là.

— Et toi?

— Tout le monde le sait : ils sont mes ennemis. Mais je ne suffirais pas à t'innocenter : tu dois le faire toi-même.

— Comment?

— Désavoue-les par un édit. Accepte de les démettre de leurs titres, comme le demande Li, ces titres qu'ils ont d'ailleurs usurpés.

— Pendant que nous sommes en leur pouvoir? Tu te rends compte du risque que nous courons?

— Ils sont traqués. Ils n'oseront pas s'attaquer à nous, pour la simple raison que les alliés auront cessé de nous considérer comme leurs complices et qu'ils se croiront donc tenus de nous venir en aide si nous sommes menacés.

Le capitaine Hu Chang repartit donc avec la réponse de l'empereur et de l'impératrice douairière : les personnages désignés étaient démis de leurs fonctions.

— Combien de temps resterons-nous comme ça, otages de Tung ! soupira-t-il.

— Je l'ignore.

— Il sait très bien que tôt ou tard les alliés vont exiger aussi son arrestation. Il fait pression sur nous pour que nous la refusions quand la demande nous en sera soumise. Mais il faudra bien que nous sortions de ce piège.

Mais ils n'étaient pas près d'en sortir.

*

Les derniers jours de septembre s'écoulèrent dans la grisaille. Dehors, il pleuvait; à l'intérieur, on s'ennuyait. Tseu-hi et les autres exilés tentaient de meubler le temps en organisant des routines quotidiennes. Mais l'époque était loin des opéras au palais et des dégustations de pétales de fleurs de lotus frites dans le miel. Celle du service de la Cité interdite était tout aussi loin. En effet, les six eunuques emmenés depuis Pékin étaient débordés de tâches et l'on ne trouvait pas d'eunuques à engager dans le Shensi – où leur condition ne trouvait pas d'emploi. D'après ce qu'expliqua Li, qui s'était discrètement informé auprès des gens du cru, ceux-ci les tenaient même en profonde horreur. Il eût fallu engager des domestiques locaux, mais Tseu-hi soupçonna que ce seraient des espions à la solde de Tung, et l'on avait déjà bien assez de ses gardes. On se contenterait donc de deux eunuques aux cuisines et de quatre pour le service de Leurs Majestés.

La seule mesure utile qu'avait pu prendre Kuang-hsu avait été de pendre des draperies épaisses devant les portes de la salle où lui et Tseu-hi recevaient le capitaine Hu Chang. De la sorte, même si les espions de Tung collaient l'oreille à ces portes, ils ne percevaient rien d'utile. On le vérifia d'ailleurs dès le lendemain à la maussaderie de ces sbires.

Les gardes de Tung se faisaient saucer par la pluie quand, un matin, le capitaine Hu Chang se présenta avec une mine plus grave que d'ordinaire.

— Majesté, les nouvelles du jour sont importantes. Les troupes alliées veulent faire arrêter le gouverneur Yu Hsien.

Tseu-hi et Kuang-hsu en restèrent bouche bée.

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Il a fait massacrer ici, à Xian, quarante-cinq missionnaires. Les alliés parlent d'envoyer un détachement pour l'arrêter et le juger à Pékin.

Le capitaine ne pouvait évidemment décrire l'indignation des légations et des commandants militaires à Pékin quand ils avaient appris le massacre, et l'aurait-il pu qu'il ne l'aurait pas osé.

Ce massacre avait eu lieu le 9 juillet, quand les nouvelles de la prise de Tien-tsin s'étaient répandues dans le pays. Il avait suscité dans la colonie européenne une révultion d'autant plus grande qu'il avait été commis non pas par les Boxeurs, « ces bêtes sauvages », mais par un haut fonctionnaire chinois, complice des Mandchous dans sa haine des missionnaires.

Hommes, femmes et enfants, protestants et catholiques, avaient été enlevés dans le Shantung et déportés à Xian, puis décapités. Pis : le gouverneur Yu Hsien avait fait exposer les têtes des victimes dans des cages pendues aux murs du gouvernorat.

Tseu-hi se souvint alors l'observation de Li lors de leur rencontre avec le gouverneur : « Ce Yu Hsien a l'air vraiment content de voir Vos Majestés. » Pardi, elle et l'empereur lui servaient de caution morale !

— Vos Majestés se rappellent peut-être que Yu Hsien est un allié des Chapeaux de fer, auxquels il avait envoyé des troupes fraîches de cette province, ajouta le capitaine.

Non, ils ne se le rappelaient pas, parce qu'ils ne l'avaient jamais su, là-bas, dans la Cité interdite ; ils n'avaient pas été au courant des opérations militaires ni des mouvements de troupes. Mais ils entendirent bien ce que le capitaine n'avait pas dit: si les alliés dépêchaient une force militaire pour arrêter le gouverneur, celui-ci serait à coup sûr

défendu par Tung. Les alliés feraient le siège de Xian après avoir fait celui de Pékin. Et Tseu-hi et Kuang-hsu devraient encore prendre la fuite…

— On n’en sortira donc jamais ! s’écria Kuang-hsu.

— Voilà ce que nous ont donc apporté les Barbares, lâcha Tseu-hi.

La sortie de ce piège paraissait de plus en plus lointaine, et même illusoire.

— Nous sommes dans un trou à rats ! s’écria Kuang-hsu. Le trou de ceux dont tu espérais qu’ils chasseraient les étrangers !

Il fallait reconnaître que pour un échec, c’en était un, et cuisant. Tseu-hi ne répondit pas.

---

1. Actuellement Yinchuan, à l’extrémité sud de la Mongolie-Intérieure.

23

Des visiteurs malgracieux et soudain, un dragon de fer…

Le 23 septembre au matin, le capitaine Hu Chang apporta des nouvelles contrariantes: le prince Tuan et son frère le duc Lan étaient arrivés en ville la veille. Ils avaient été royalement accueillis par le gouverneur, qui avait organisé un vaste banquet en leur honneur.

Kuang-hsu résuma la situation: Xian se transformait en bastion des Chapeaux de fer et de la vieille garde. Le fait que l'empereur et l'impératrice douairière y avaient installé leurs quartiers ne pouvait que conforter le sentiment des alliés qu'ils cautionnaient ceux que les Occidentaux tenaient pour des criminels.

— Si tu n'agis pas immédiatement, déclara-t-il, nous ne pourrons jamais rentrer à Pékin. Et le sort qui nous attend est peut-être pire.

— Pire?

— Ils nous entraîneront dans leur perte. Mais il ne faut pas changer notre ligne de conduite.

Le lendemain, le capitaine Hu Chang apporta une nouvelle requête de Li et des alliés : le gouverneur Yu Hsien, le prince Tuan et son frère Lan devaient être démis de leurs fonctions.

— Ils sont fous? s'écria Tseu-hi. Nous demander ça alors que nous sommes ici prisonniers de ces gens? Mais ils nous envoient à la mort !

— Majesté, si tu le permets, intervint le capitaine: ce sont des mesures qui resteront symboliques pendant un certain temps. Il est évident que l'édit de Vos Majestés ne sera jamais affiché à Xian. Le gouverneur restera à son poste

aussi longtemps que les armées du général Jung Lu ne seront pas venues le déloger. Tuan et Lan savent aussi qu’ils ne courent aucun risque.

— Mais alors, quel est le sens des mesures que me demande Li?

— Satisfaire les alliés, Majesté.

Un silence suivit ce constat.

— Mais ils apprendront la publication de cet édit par leurs agents à Pékin? reprit Tseu-hi. Ils enverront leurs hommes ici…

— Ils savent que j’ai sous mes ordres trois mille hommes qui protègent Vos Majestés. Ils ne prendront pas le risque d’un conflit armé.

Le capitaine repartit donc avec l’ordre de démettre le gouverneur de la province même où se trouvaient les maîtres du pouvoir impérial.

Défaite par le destin, croyait-elle, Tseu-hi s’en était remise à Kuang-hsu pour les grandes décisions tactiques. L’Empire lui apparaissait de plus en plus comme un mirage.

Tout ce qu’elle savait pour le moment était qu’elle avait donné l’ordre de détruire les rats avec lesquels, pour reprendre l’image de Kuang-hsu, ils étaient enfermés.

*

Quatre jours plus tard, surprise : le Grand Eunuque Li, qui faisait désormais office de chambellan, annonça la visite de Leurs Excellences le prince Tuan et le duc Lan.

Tseu-hi pria Kuang-hsu d’assister à l’entretien.

Ils avaient conservé leurs allures de bravaches, mais ils ne pouvaient dissimuler les plis amers de leurs bouches sous leurs fières moustaches.

— Nous nous sommes émerveillés, mon frère et moi, déclara Tuan d’un ton à l’enjouement forcé, que Vos

Majestés aient choisi de se retirer dans la dernière forteresse de notre Empire jadis vaillant.

— Le propre des empires, prince, est de survivre aux vicissitudes et aux hommes, répondit Kuang-hsu. Celui-ci n’y fera pas exception.

— Encore faut-il que la tête ne se révolte pas contre sa queue. Notre ami le gouverneur Yu Hsien a appris avec une grande tristesse que Vos Majestés l’ont démis de ses fonctions. Il avait pourtant été l’un de nos plus ardents partisans contre les Barbares et leurs agents corrupteurs, ceux qu’ils appellent missionnaires. Ces gens pervers dont le dieu est un cadavre pendu à une croix !

Tuan accompagna ces derniers mots d’un geste évoquant un paraphe. Puis il reprit, l’index levé :

— La modestie nous interdit évidemment, à Lan et moi, de déplorer que nous ayons été également démis de nos fonctions. Mais il nous faut avouer, Majestés, que nous n’aurions pas pu les assumer aux côtés des misérables qui nous ont succédé.

C’était une flèche à l’intention de Li Hung-chang et probablement de Tseu-hi elle-même, puisqu’elle l’avait nommé. À la fois fascinée par l’audace de ces gens de se présenter devant elle et inquiète de l’issue de ce face-à-face, elle ne la releva pas. Elle n’avait que trop conscience de sa vulnérabilité: elle n’était plus la toute-puissante impératrice douairière des temps passés. Les gardes aux portes n’étaient plus à ses ordres, mais à ceux d’un ennemi. Kuang-hsu se chargea de répliquer :

— Dans les temps de crise, prince, répondit-il, l’homme sage considère l’adversaire avec soin, et il ne se risque pas à le combattre s’il est moins fort que lui. Le chasseur de tigres ne va pas se mesurer aux fauves dans des corps à corps : il leur tend des pièges ou bien les transperce à distance de ses flèches. Vous, les Chapeaux de fer, vous avez cru défendre l’Empire en massacrant des étrangers

sans tenir compte de la puissance de leurs armées. Vous payez aujourd’hui le prix de votre présomption.

Tseu-hi demeura impassible; elle savait que les propos de l’empereur s’adressaient aussi à elle. C’étaient en fait des reproches, et cinglants.

— Si nous avions uni nos forces au lieu de nous diviser, rétorqua Tuan, les masses des habitants de ce pays auraient submergé les envahisseurs, et à l’heure qu’il est, on ne trouverait même plus un seul de leurs ossements !

Ils n’avaient donc rien compris à ce qui s’était passé. Pourquoi étaient-ils venus?

— Nulle guerre, Majesté, n’est jamais perdue, de même que nulle n’est jamais gagnée, reprit Tuan. Elles ne font que des victimes et nous déplorerons que la noble puissance mandchoue en soit une aujourd’hui.

Tseu-hi se sentit visée.

— La noble puissance mandchoue est immortelle, prince ! dit-elle.

Lan plissa les yeux et parla pour la première fois de la rencontre :

— Je te souhaite, Majesté, une très longue vie, afin que tu puisses vérifier ton erreur.

Sur quoi, les deux oncles de l’empereur demandèrent la permission de présenter à Leurs Majestés le prince Pu-chun, héritier du Trône désigné. Lan alla à la porte et appela le gamin. Tseu-hi et Kuang-hsu virent alors celui qu’ils avaient consenti à choisir comme le possible futur empereur.

Il portait une robe somptueuse, brodée de perles et, détail incongru, il tenait en main un sabre dégainé.

— Salue Leurs Majestés, ordonna son père.

Le gamin toisa l’impératrice douairière, puis l’empereur et inclina à peine la tête. Tseu-hi fut immédiatement mal disposée à son égard: le marmot effaré qu’elle avait jadis vu au Palais des Brumes et des Vagues de Fraîcheur semblait s’être changé en une petite brute mal dégrossie. Il esquissa un geste comme pour lever son sabre.

— Le sabre n’est pas nécessaire, dit Kuang-hsu, alarmé par le soupçon que les visiteurs eussent chargé le garçon de l’assassiner.

— Donne-moi ce sabre, dit alors Tuan à son fils.

Mais Pu-chun ne semblait aucunement disposé à se défaire de son arme. Tuan se dressa alors et, comble d’impertinence, le gamin fit mine de lever le sabre contre son père. Celui-ci ne se laissa pas intimider et, immobilisant le bras du garçon, lui arracha sans ménagement l’arme de la main.

— Récite ton compliment, ordonna-t-il alors.

Pu-chun considéra Tseu-hi, de moins en moins encline à la bienveillance, puis Kuang-hsu, et demanda en indiquant l’empereur du menton:

— C’est ton mari?

Tuan feignit de rire.

— Cela suffira pour notre connaissance, dit alors Tseu-hi.

Les trois visiteurs prirent congé et quittèrent les lieux.

Tseu-hi écumait de fureur. Mais elle était à Xian, pas à Pékin.

— Un vrai petit Mandchou, ironisa Kuang-hsu.

À leur consternation, Pu-chun revint le lendemain, escorté d’un précepteur doucereux qui expliqua que le jeune prince désirait faire plus ample connaissance de Leurs Majestés. Le gamin et son maître étaient venus à cheval, escortés par un garde. Il sauta à terre devant la terrasse d’entrée, s’inclina cérémonieusement et peut-être de façon moqueuse, devant Tseu-hi et Kuang-hsu, intrigué. À peine avait-il gravi les premières marches qu’il tira de nouveau le sabre du fourreau attaché à sa ceinture et glapit:

— Gloire à l’Empire !

— Ah non! C’en est assez! cria Tseu-hi. Remets tout de suite ce sabre dans son fourreau.

— Gloire à Leurs Majestés ! répondit Pu-chun, d’une voix suraiguë.

— Désarmez-le ! ordonna Kuang-hsu au précepteur désemparé.

— Majestés, il veut vous rendre hommage…

Mais Pu-chun gravit alors l’escalier, sabre au clair, sans paraître s’aviser de la menace qu’il faisait planer sur Leurs Majestés, sans parler de lui-même, car son poignet maîtrisait mal son arme. Kuang-hsu saisit alors un balai qui traînait sur la terrasse et en assena d’estoc un coup si violent au sabre qu’il vola de la main de Pu-chun et termina sa dangereuse trajectoire, dans un fracas métallique, au pied de l’escalier.

Furieux, le gamin fonça sur l’empereur. Il reçut une formidable paire de gifles et, s’emparant de la natte du forcené, Tseu-hi cria au précepteur :

— Emmenez-le ! Qu’il ne remette plus jamais les pieds ici ou je lui fais couper les couilles !

Telle fut la dernière rencontre de l’empereur et de l’impératrice douairière avec l’héritier présomptif du trône.

*

Cet intermède mis à part, les semaines s’écoulèrent sans relief. À Pékin, Li réglait les affaires courantes selon les désirs des alliés et ses propres intérêts – qui coïncidaient souvent, comme le laissaient deviner les rapports quotidiens du capitaine Hu Chang. À Xian, le gouverneur était toujours en place ; Tuan et Lan menaient sans doute leurs vies ordinaires. À la maison du Grand Ciel Serein, la vie devenait de plus en plus étriquée.

« C’est donc fini», songea Tseu-hi qui pensait achever sa vie dans cette maison que cernaient un ciel bas et des soldats ennemis. Et qu’en serait-il de Kuang-hsu?

Un matin, le gouverneur Yu Hsien en personne vint leur rendre visite, à peine courtois.

— Le propriétaire de votre demeure en a besoin, annonça-t-il d'un ton hautain. Je vais donc vous prier de la quitter demain. Peut-être vous en trouverai-je une autre.

— Je ne peux quitter une maison sur un pareil préavis ! tonna Tseu-hi. Ton impertinence passe les bornes !

— Tu as cru me démettre, impératrice, mais je reste gouverneur de cette province, et les troupes de mon loyal ami Tung y font régner la vraie loi…

Des bruits puissants résonnèrent dans la maison du Grand Ciel Serein. Sans doute, supposa Tseu-hi, étaient-ce les soldats de Tung, justement, venus l'emmener dans un nouvel exil. Des éclats de voix proches interrompirent le gouverneur Yu Hsien, qui fronça les sourcils. Puis la porte s'ouvrit.

Jung Lu apparut.

Le gouverneur ne le connaissait visiblement pas, car il tendit le doigt vers lui et s'apprêta à le tancer.

— Yu Hsien, gouverneur démis, je suis le général Jung Lu. Je t'arrête sur ordre du gouvernement impérial de Sa Majesté l'empereur Kuang-hsu.

Yu Hsien ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Des militaires avaient empli la salle. Il alla ouvrir la porte sur la terrasse et vit, comme Kuang-hsu et Tseu-hi, que d'autres militaires, qui n'étaient pas ceux de Tung, cernaient la maison. Il tenta de se débattre, mais ses mains furent liées derrière son dos. Il fut emmené incontinent.

Tseu-hi et Jung Lu se regardèrent longuement. Ils ne dirent pas un mot. Kuang-hsu les observait.

— Majestés, avec votre autorisation, je suis venu vous ramener à Pékin.

C'était le 5 novembre 1900.

*

Un entretien rapide avec Jung Lu dans l’heure suivante éclaira sommairement Kuang-hsu et Tseu-hi sur les raisons de ce coup de théâtre.

À Pékin, Li et les alliés étaient convenus de la nécessité de maintenir le pouvoir impérial, sans quoi la Chine sombrerait dans un chaos où ils auraient eu les plus grandes peines à conserver leurs acquis.

Pour Jung Lu, décidément passé maître en confucianisme, l’essentiel était d’éviter un conflit militaire où tout le monde aurait eu tout à perdre… et rien à gagner. Une fois assuré du maintien du principe de gouvernement impérial, il était donc descendu à Xian pour ordonner aux armées du général Tung de s’éloigner vers le sud, au Honan, en échange de quoi le pouvoir lui garantirait sa protection contre la hargne des alliés. Le départ de Tung retirait leur principal soutien aux Chapeaux de fer réfugiés dans la ville. Tout risque de résurgence de leur rébellion était ainsi étouffé.

Sur la suggestion de l’empereur, Tseu-hi nomma sur-le-champ Jung Lu au poste de Grand Conseiller qu’elle avait retiré à Tuan quelques jours plus tôt. Il emporterait à Pékin l’édit frappé des sceaux vermillon. Il ne pouvait s’attarder à Xian, car il devait ramener son armée à Pékin avec le prisonnier.

— Vos Majestés ont tout intérêt à regagner la capitale le plus rapidement possible, ajouta-t-il, afin d’assurer officiellement le rétablissement du pouvoir impérial.

Il montra alors à Kuang-hsu et Tseu-hi le véhicule qu’il leur destinait pour le retour: c’était une automobile. Elle ressemblait à un fiacre sans attelage.

— Qu’est-ce que c’est que ça? s’écria Tseu-hi.

— Un chariot mécanique, Majesté.

— Sans cheval ni mule?

Kuang-hsu, lui, inspectait déjà l’engin avec le plus vif intérêt. Il n’était jamais monté dans une auto et la perspective de faire le voyage de retour dans la capitale à bord d’une telle mécanique l’enthousiasmait visiblement.

— C’est trop petit! objecta Tseu-hi. On peut à peine remuer là-dedans.

Jung Lu convint qu’en effet le véhicule était peu confortable. Force donc fut de se rabattre sur les moyens de transport traditionnels. Mais il ne serait pas question des chariots anonymes dans lesquels la famille impériale avait entrepris son exode : ceux qui furent réquisitionnés et organisés en convoi furent ornés d’oriflammes, et l’impressionnante escorte de cavaliers désignée par Jung Lu fut habillée de ses uniformes les plus éclatants. Ce devait être un retour triomphal.

— Nous allons rouler comme ça jusqu’à Pékin? demanda Kuang-hsu.

— Non, Majesté: nous irons jusqu’à Pao-ting-fu. Là, Vos Majestés prendront le train.

— Le train? s’écria une fois de plus Tseu-hi.

— Oui, Majesté, le wagon impérial est vaste et confortable, je vous l’assure, et des trônes y ont été installés.

En dépit de son aversion pour les moyens de transport mécaniques, elle eût eu mauvaise grâce à contrarier son libérateur. Elle accepta donc.

Le cauchemar paraissait dissipé. Mais elle se rendait bien compte que son projet de libérer l’Empire de tous les étrangers gisait maintenant en poussière. Elle s’efforçait de résoudre cet exaspérant paradoxe: les défenseurs de sa propre cause étaient devenus ses ennemis. Tous les événements de ces derniers mois s’étaient déroulés sans qu’elle fût intervenue. Son soutien secret aux Chapeaux de fer n’avait rien changé, sinon qu’ils lui tenaient désormais rigueur de leur défaite.

Elle avait jadis sauvé la dynastie à Jehol, mais là, elle n’avait rien pu faire.

Si Jung Lu n’était pas intervenu, comme un génie céleste, elle aurait probablement été emmenée en captivité par Yu Hsien, sous la garde des soldats de Tung. Kuang-hsu aurait

certainement été empoisonné et le jeune et odieux Pu-chun serait devenu empereur.

L'humiliation lui brûla le cœur. Jadis, Jung Lu avait été son amant et favori. Elle était désormais son obligée.

C'était le 7 novembre au soir. Le cortège impérial se trouvait à Chinyang, dernière halte avant l'embarquement sur le train. Tseu-hi partageait avec Kuang-hsu le repas du soir, miséricordieusement plus abondant et varié que des fèves et du millet. Jung Lu dînait avec des officiers supérieurs à une autre table, selon le protocole, quand un militaire vint se pencher pour murmurer à son oreille. À coup sûr une nouvelle d'importance, car Tseu-hi remarqua que le général était resté figé un moment. Puis il se dirigea vers la table impériale.

— Je demande pardon à Vos Majestés d'interrompre leur repas, mais je dois leur communiquer la nouvelle que je viens de recevoir. Le vice-roi Li Hung-chang est mort cet après-midi.

Ce fut à leur tour de se figer.

— Il a adressé un dernier message à Vos Majestés.

— Il faut donc que nous nous voyions tout à l'heure, dit Tseu-hi, reprenant son repas sans entrain.

L'image de Li Hung-chang lui revint en mémoire.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, avant le départ en exil, il était vraiment un très vieil homme ; il ne pouvait marcher que soutenu par deux secrétaires qui l'aidaient à aller jusqu'à la table du Conseil, puis à s'asseoir. Tseu-hi avait songé qu'il n'en avait plus pour longtemps. Seul homme politique chinois connu à l'étranger, il avait été la grande puissance occulte de l'Empire, œuvrant pourtant plus pour sa propre fortune que pour celle du pays. Mais il avait

durant toute sa vie été l’une des deux forces qui avaient contenu les soubresauts des factions agitant l’Empire, l’autre étant Kung. Ils avaient jadis puissamment contribué à brider, puis détruire la Bande des Huit. Depuis la mort de Kung, Li avait également œuvré à mater les Chapeaux de fer. Tant que Kung et lui avaient été là, les tâches du trône s’étaient révélées légères.

Elle poussa un soupir.

— Le poste de Li était crucial dans nos négociations avec les alliés, Majestés, déclara Jung Lu à la réunion qui suivit le souper. Mon humble conseil est de nommer immédiatement son successeur.

— Et selon toi, quel est-il? demanda Tseu-hi.

— L’homme qui l’a servi durant toute sa carrière, celui qui connaît le mieux ses alliances, ses méthodes et ses buts : le général Yuan Chih-kai.

Kuang-hsu leva un visage contrarié ; Yuan était celui qu’il avait nommé pour veiller au secret de son entrevue avec le Premier ministre japonais Itô et qui avait opéré une volte-face, faisant ainsi capoter la tentative de coup d’État improvisée de Kang.

— Crois-tu vraiment que ce soit un homme sûr ? demanda-t-il, à la fois dédaigneux et sourcilleux.

— Je le crois, Majesté. Il est aussi celui qui m’a sauvé la vie pendant le complot des partisans de Kang Yu-wei. Il avait déjoué l’imposture de ceux qui prétendaient agir en ton nom. Il avait reçu l’ordre de m’assassiner. Il ne m’a pas seulement épargné, il a aussi sauvé le trône.

À ces souvenirs pénibles, Kuang-hsu baissa le nez. Tseu-hi hocha énergiquement la tête.

— Général, envoie donc sur-le-champ un télégramme pour nommer le général Yuan Chih-kai à tous les postes que détenait Li.

Jung Lu se leva pour faire exécuter l’ordre. Tseu-hi jeta alors un second regard sur le dernier message du vice-roi défunt, dont elle avait différé la lecture :

La nuit du 19 octobre, j'ai soudain empli à moitié un crachoir de sang, dont la couleur était noire, avec des grumeaux. J'ai été couvert d'une sueur froide, ma tête tournait et ma condition est devenue critique…

Avait-on idée, songea-t-elle, d'adresser des descriptions pareilles à ses monarques? Mais elle reprit quand même sa lecture :

J'ai fait appeler immédiatement un médecin occidental et j'ai pris un médicament pour arrêter les vomissements. Depuis deux jours, ils se sont arrêtés, mais je ne peux pas me lever ni rester assis. Quand j'essaie de m'asseoir, je suis pris de vertiges. Mon médecin dit qu'un petit vaisseau sanguin s'est rompu dans mon estomac…

Elle renonça à poursuivre et Kuang-hsu lui prit le message des mains.

*

Avant même d'apprendre le décès de Li Hung-chang, le spectacle de la liesse organisée sur le trajet des chariots et les simagrées obséquieuses des officiels à chaque halte n'avaient pu arracher Tseu-hi à sa morosité. La mine triomphale de Kuang-hsu la colorait par moments d'agacement. De quoi se félicitait donc ce benêt? Ceux qu'il

avait considérés comme les rénovateurs de l’Empire n’avaient fait que ligoter le Dragon pour l’offrir à la rapacité des Barbares.

Son humeur ne s’adoucit que fortuitement à la gare de Pao-ting-fu, quand elle aperçut le train qui la ramènerait à Pékin. Vingt et un wagons jaunes, enguirlandés, étaient attachés à une locomotive fumante. Elle ne vit que celle-ci – somme toute, c’était un dragon de fer – et y perçut un symbole : ce serait un dragon qui la ramènerait au siège de l’Empire.

Après les vœux des officiels, elle prit place dans le deuxième wagon impérial, décoré de soie jaune. Un trône était placé au centre, flanqué de guéridons dorés de part et d’autre ; contre l’une des parois, un sofa majestueux attendait la sieste éventuelle de Sa Majesté ; un compartiment contigu, comportant une couchette, avait été prévu pour le Grand Eunuque, et un autre encore pour les eunuques qui avaient suivi la grande exilée. Jung Lu avait eu raison: le véhicule était spacieux. Le premier wagon était réservé à l’empereur et à l’impératrice; un soufflet entre les deux permettait le passage. Kuang-hsu et l’impératrice Lung-ju le franchirent pour s’assurer du confort de Tseu-hi; il exultait et elle aussi était, pour une fois, radieuse.

Un coup de sifflet strident fit sursauter Tseu-hi, puis le train s’ébranla. Elle regarda le paysage à droite et à gauche, puis elle somnola. Le grondement régulier de la locomotive, qu’elle percevait à distance, s’identifia dans sa torpeur à celui de la bête fabuleuse qui la restaurerait dans ses palais.

Le Grand Eunuque Li apparut à ses côtés : sa divine maîtresse désirait-elle un bol de thé?

— Comment, on peut préparer du thé dans cette machine?

— Oui, Majesté. Et le général Jung Lu a fait venir pour toi un assortiment de friandises.

Des fruits confits, des biscuits aux épices, du thé au chèvrefeuille… peut-être, après tout, les quatorze mois

écoulés n’avaient-ils été qu’un mauvais rêve.

24

Le retour du Dragon

L’arrivée à la gare Ma-chia-pu de Pékin, ce 13 novembre 1900, fut un événement en soi. Comment? La redoutable Tseu-hi, notoirement hostile au monde moderne, avait consenti à prendre le train? Même les Chinois, quand ils l’apprirent, en furent ébaubis.

Perchés sur les toits et autres points de vue inexpugnables, les photographes ajustaient leurs volumineux appareils: le spectacle en valait largement la peine. Tous les notables du gouvernement provisoire, le général Yuan Chih-kai, successeur de Li, et Ching en tête, les princes qui n’avaient pas été compromis et des centaines de mandarins emplissaient les quais à ras bord. Le train entra en gare dans des bouffées de vapeur et des sifflements théâtraux, car le chauffeur était conscient de la solennité de sa mission. Des crissements de métal atroces annoncèrent l’arrêt, des fonctionnaires en uniforme de l’Imperial China Railways déroulèrent un tapis et s’empressèrent d’ouvrir la porte du premier wagon, une fanfare éclata en appels de cuivres frénétiques et l’empereur mit pied à terre. Tous les dignitaires exécutèrent le *kau tau* de rigueur. Une bousculade causée par le manque de place menaça un moment de compromettre la solennité de l’accueil, car lorsqu’ils se relevèrent, plusieurs dignitaires perdirent l’équilibre, comme des dominos renversés.

Après avoir écouté le message de bienvenue de Yuan, l’empereur traversa le hall de la gare, tendu de bannières. Un palanquin sommé de bannières, doublé de soie jaune et garni de fourrures, l’attendait à l’extérieur. Kuang-hsu y prit

place. Les huit porteurs soulevèrent les barres de support dans un ahan et prirent la direction de la porte Chien Men, au sud de la Cité interdite. Puis l'impératrice Lung-ju apparut ; *kau tau*, nouvelle fanfare et autre palanquin. Enfin, l'impératrice douairière Tseu-hi, objet de la curiosité générale et même mondiale, posa son petit pied sur le quai : *kau tau* et troisième fanfare. Le général Yuan se présenta pour réciter un nouveau discours de bienvenue, particulièrement circonstancié, car il savait parfaitement à qui il devait sa prestigieuse nomination.

Elle ne l'avait pas vu depuis des années : il avait pris de l'âge et du ventre, et sa large face barbue évoquait un gros chat grisonnant. Elle flaira le sentiment qu'il avait de sa nouvelle importance. Il l'escorta jusqu'au palanquin, et quand celui-ci se mit en mouvement, un cavalier en costume d'apparat la suivit; c'était le général Jung Lu.

Les rues avaient été évacuées; seule la Garde impériale était présente sur le trajet de Leurs Majestés ; elle s'agenouilla au passage des palanquins tandis que les trompettes emplissaient l'air de leurs fusées sonores.

Le protocole Qing exigeait qu'à leur retour dans la capitale, les membres de la famille impériale s'arrêtent dans un petit temple des divinités tutélaires de la dynastie pour y faire des sacrifices. Kuang-hsu, Lung-ju et Tseu-hi descendirent donc de leurs palanquins afin de s'y rendre. Tous les bonzes de l'édifice les attendaient sur le parvis et effectuèrent le *kau tau* dans un ensemble impeccable.

Une foule de dames des légations s'étaient massées sur le mur de la Cité impériale, contournant la porte Chien Men, pour voir passer le cortège – leurs époux n'ayant pas jugé leur présence justifiée. Sur la passerelle qui menait au temple, Tseu-hi les vit; elle joignit les deux mains sous son menton et leur adressa plusieurs saluts en inclinant la tête.

Elles en furent confondues. Comment, Son Auguste Majesté s'était avisée de leurs présences? Et elle les avait saluées ? Les temps avaient vraiment changé !

Les petits saluts seraient amplement commentés.

*

La tâche qui attendait Kuang-hsu et Tseu-hi était immense : restaurer le pouvoir, rien de moins. Mais il fallait d'abord se loger.

Le statut exalté de quelques humains privilégiés, tels que les empereurs, ne les a jamais soustraits aux étrangetés, petitesses voire mesquineries de l'existence.

Alors qu'il était maître du gouvernement provisoire, Li Hung-cheng et le chef du *Tsungli Yamen*, le prince Ching, avaient convaincu les chefs des corps d'armée étrangers de bien vouloir évacuer les palais et pavillons qu'ils avaient jusqu'alors occupés et pillés, dans la perspective du retour de Leurs Majestés. Le maréchal von Waldersee, les généraux Gaselee et Chaffee et les chefs des autres armées avaient ainsi déménagé dans des bâtiments moins augustes où ils résideraient jusqu'à ce que la paix fût enfin signée avec l'Empire du Milieu. Les anciens maîtres des lieux furent conduits vers leurs quartiers.

Les porteurs de son palanquin déposèrent Tseu-hi devant le palais qu'elle avait occupé jusqu'à son départ, à l'ouest de celui de l'empereur. Une armée d'eunuques, miraculeusement réapparus, l'attendait devant la porte en dépit du froid. Et là, nouveau *kau tau*. Le Grand Eunuque Li reprit ses fonctions de général de leurs cohortes.

Tseu-hi commença par un tour des lieux. La consternation s'accrut de minute en minute. D'abord, tous les objets familiers, guéridons, repose-pieds, vases, miroirs, coffrets, statuettes, avaient disparu, ainsi que la plupart des tapis et tentures de valeur.

Pis: d'étranges appareils dénaturaient l'esprit des lieux. Ainsi, presque tous les plafonds étaient garnis de sortes de

roues à grandes pales et sans jantes, fixées au bout d'un long axe.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-elle.

Mais personne ne le savait. On ne le comprit que lorsque l'une des suivantes eut l'audace de tirer sur la cordelette qui pendait de l'un de ces engins. Un piège ! La queue d'un démon ! Aussitôt la roue tourna à une vitesse prodigieuse et dans un vrombissement soutenu, engendrant un puissant courant d'air en dessous. Les eunuques furent épouvantés.

— Arrêtez ça !

On l'eût bien voulu, mais comment? Li, d'instinct, tira de nouveau sur la cordelette et l'engin s'arrêta. Ce fut ainsi que la maison impériale découvrit le ventilateur. Les militaires d'occupation, pour lutter contre la chaleur étouffante de l'été pékinois, avaient installé ces appareils dans tous les palais occupés.

Ils avaient aussi électrifié la plupart des pièces de ces palais, comme Tseu-hi s'en avisa aux vilains petits bols de porcelaine blanche bizarrement fixés aux chambranles des portes dans les pièces principales. Lorsqu'on les tournait, les commutateurs dont ils étaient munis allumaient de nouveaux et affreux luminaires en métal et verre blanc.

Des téléphones noirs avaient été installés dans plusieurs pièces et, sacrilège, les anciennes portes à treillis de bois avaient été percées de grands carreaux de verre incolore excluant toute intimité.

Sa plus grande surprise fut cependant de découvrir une pièce inconnue à la porte blanche: d'abord, le sol en était vulgairement carrelé, ensuite il y avait là une cuvette de porcelaine fixée au mur et montée de robinets, une autre cuvette au sol, surmontée, elle, d'une boîte en métal de laquelle pendait une chaîne à poignée, et une immense vasque oblongue de porcelaine également blanche, à pattes de lion, flanquée elle aussi de robinets.

— Mais qu'est-ce que c'est ça encore?

Toujours téméraire, Li tira la chaîne au-dessus de la deuxième cuvette. Une cataracte déferla soudain dans celle-ci et disparut dans des gargouillements de mauvais goût. Il hocha la tête.

— C’est un nouveau type de chaise percée qui remplace les pots de chambre, annonça-t-il savamment.

Quant à la grande vasque, elle servait sans doute aux ablutions.

L’impératrice douairière venait de découvrir les sanitaires modernes. Avaient-ils chassé l’esprit des lieux?

— Je ne peux pas habiter ici, déclara-t-elle d’un ton sans réplique.

Encore fallait-il trouver un autre toit. Quand elle se rendit au palais impérial, elle y trouva Kuang-hsu évidemment enchanté des mêmes outrages perpétrés dans les lieux.

— La salle de bains est idéale, n’es-tu pas de cet avis? Et ces ventilateurs mécaniques seront bien plus efficaces que nos vieux éventails.

Point n’était besoin de discuter. Elle retourna dans son palais et décida d’y camper jusqu’à ce qu’elle eût réaménagé l’un des lieux les moins abîmés. Elle eût souhaité s’en entretenir avec les responsables des bâtiments impériaux, mais un messager du Premier ministre Jung Lu vint la prévenir qu’un Grand Conseil se tiendrait dans l’après-midi. Elle ne pouvait manquer d’y participer.

*

Pour les alliés, le retour dans la capitale des représentants physiques de l’autorité impériale impliquait des sanctions. D’abord, la punition des responsables de l’insurrection des Boxeurs et de l’attaque contre les légations. Les démissions forcées consenties par Tseu-hi à Xian étaient loin de les satisfaire : leurs enquêtes leur avaient en effet appris que

les Chapeaux de fer n'avaient pas seulement ordonné la persécution des étrangers et des chrétiens, mais également celle de membres modérés de l'administration. Ils voulaient donc d'autres responsables et n'envisageaient rien de moins pour eux que la peine de mort.

Les autres sanctions, territoriales et financières, étaient déjà en cours d'exécution, avec ou sans le consentement de la Chine. Ainsi, prenant prétexte de l'agression dont leur légation avait fait l'objet, les Russes s'étaient emparés de la Mandchourie, avaient vaincu les forces régulières et, le 1er octobre, étaient entrés triomphalement dans l'ancienne capitale de cette province, Moukden.

Le Dragon était à terre et les Barbares continuaient de l'humilier de leurs coups de pied.

Exploitant les rivalités entre les alliés, Li s'était efforcé de limiter les dégâts; la Russie, par exemple, avec laquelle il avait jadis conclu un pacte secret concernant l'exploitation – autant dire l'occupation tacite – de la Mongolie et de la Mandchourie voisine, était plus malléable que les Japonais, mécontents des privilèges accordés aux Russes dans ces régions. Moyennant quelques promesses sur l'usage des ports de Dairen et Port-Arthur, Li avait tempéré les exigences des Japonais sur les sentences requises contre les « criminels », complices de l'assassinat de l'ambassadeur Sugiyama.

Autant de finasseries que Yuan Chih-kai expliquait à Tseu-hi, imperturbable et cependant perplexe. Elle ne pardonnait pas à Tuan et au reste de la vieille garde l'arrogance qu'ils lui avaient témoignée quand elle était leur prisonnière virtuelle à Xian. En revanche, elle ne parvenait pas à condamner des hommes qui avaient tenté de défendre l'Empire mandchou contre les étrangers.

Li, elle le savait, n'avait eu cure de tout ceci : il protégeait ses intérêts. La plupart des inculpés désignés par les alliés appartenaient à des clans puissants dans les provinces, et il

avait répugné à s’attirer des inimitiés dans des régions où ses industries prospéraient. Finalement, la prison était un moyen de soustraire les accusés à la vengeance des alliés. Deux princes y furent condamnés par le Conseil des clans, puis deux Chapeaux de fer; ils seraient incarcérés quelques mois, le temps qu’ils se fissent oublier, puis ils seraient libérés et priés de garder profil bas.

C’est donc cela, conclut Tseu-hi : ou bien l’on défend l’Empire, ou bien l’on est marchand de soupe.

En dépit de sa virtuosité, Li avait quand même dû consentir à des peines capitales. Deux Chapeaux de fer particulièrement véhéments, Chi Hsiu, instigateur de la persécution des modérés, et Hsu Cheng-yu, leur exécuteur, y furent condamnés. L’un avait été président du Conseil des cérémonies et l’autre était le fils du Grand Secrétaire Hsu Tung. Qu’à cela ne tînt: peu après le retour de Tseu-hi et Kuang-hsu à Pékin, ils furent décapités devant une foule dense dans la rue des Maraîchers, comme jadis le sinistre Sushun. Les photographes immortalisèrent le supplice et le moment peu ragoûtant où l’assistant du bourreau détache la tête qui vient d’être tranchée.

Cependant, les alliés avaient la dent dure : ils protestèrent qu’ils avaient réclamé la peine de mort pour les cinq Chapeaux de fer que Tseu-hi n’avait fait que démettre quand elle était à Xian: Yu Hsien, Kang I, Chuang, Ying Nien, et Chao Chu-chian. Ils y avaient ajouté les noms du prince Tuan, de son frère Lan et du général Tung.

Tseu-hi les avait bannis, dégradés ou condamnés à la prison, mais les alliés voulaient du sang.

— À quoi serviraient leurs morts, puisqu’ils ont perdu? demanda-t-elle.

— À rien, évidemment, Majesté, répondit Yuan, mais la question est pour nous d’empêcher les alliés de prendre la justice dans leurs mains.

Yuan suivait donc les traces de Li: il tergiversait, il magouillait, il ergotait, avec l’accord tacite de Jung Lu. Il

allégua, par exemple, que Yu Hsien, le gouverneur du Shensi, l'un des plus farouches partisans des Boxeurs, celui qui était venu expulser Tseu-hi à Xian juste avant l'arrivée de Jung Lu, s'était suicidé le 13 novembre – le jour même du retour de Tseu-hi à Pékin.

— Il s'est vraiment suicidé? demanda Kuang-hsu.

— C'est ce qu'assurent les rapports, répondit Yuan, l'œil aussi faux que la voix. Mais nous pourrions quand même prononcer la peine de mort pour faire plaisir aux alliés.

Formulation pour le moins ambiguë. Un édit impérial condamna donc à la décapitation le prétendu suicidé. On raconta plus tard qu'il aurait été exécuté dans la ville de Lanshou, pourtant sous le contrôle de son ami Tung. Le même édit condamna aussi le prince Kang I – qui n'en souffrirait aucunement, puisqu'il était mort depuis belle lurette en fuyant Pékin.

Avec, cette fois-ci, le consentement formel de Tseu-hi, Yuan tint bon et procéda aux déportations décidées dans le lointain Turkestan. Les condamnés s'y rendirent sans trop rechigner, et pour cause : le prince Tuan possédait un palais et de vastes propriétés à Urumchi, près de la frontière russe. Tout ce monde y serait certainement à l'aise, sous la protection de leur ami le général Tung. Car celui-là, même les alliés n'étaient pas impatients d'aller le taquiner dans ses terres.

Finalement, sur toute la liste des accusés dont les alliés réclamaient la mort, deux seuls avaient été sacrifiés.

— Et Pu-chun? demanda inopinément Kuang-hsu.

Le silence régna quelques instants dans la salle.

Allait-on conserver comme héritier présomptif le fils d'un prince condamné à l'exil?

— Bon, conclut Yuan d'un air bonhomme, on va l'envoyer rejoindre son père.

Tseu-hi esquissa un sourire infinitésimal: les choses commençaient vraiment à rentrer dans l'ordre. Elle allait pouvoir s'occuper de son installation.

Sa première nuit sur le *k'ang*, laissé à sa place, lui valut cependant une nouvelle contrariété. Ses draps de soie avaient tous disparu. L'individu qui avait dormi là en son absence n'avait laissé que des draps de grosse toile, insupportablement rugueux. Comment ces Barbares s'en accommodaient-ils donc? Elle eut l'impression de dormir sur du sable. Cela en disait long sur le peu de raffinement de ces gens. Le lendemain, dès le réveil, elle fit remédier à cette avanie.

Mais point à une révélation advenue dans la nuit.

*

Tout à l'émotion de son retour et de la fin des menaces qui avaient pesé sur elle depuis le début du mouvement des Boxeurs, elle avait passé en revue, avant de s'endormir, les événements des derniers jours.

Elle repensa à Yuan. Fameux madré que celui-là ! Quand elle l'avait nommé successeur de son maître, vice-roi du Chihli et administrateur des ports du Nord, il était alors gouverneur du Shantung et s'était récrié: « Si je quittais le Shantung, qui me remplacerait? Le chaos s'y répandrait immédiatement, non, je ne peux pas accepter… D'ailleurs, je n'ai pas la force pour cela. »

— Ce sont des minauderies, avait déclaré Jung Lu à Tseu-hi. Le gaillard est en parfaite santé et tout à fait capable de prendre la succession de Li.

— Mais qu'est-ce qu'il veut?

— Il acceptera la succession s'il reste gouverneur du Shantung.

— Mais c'est énorme ! Il gouvernerait le tiers de l'Empire !

— Il est au moins aussi compétent que Li. Et il a vraiment modernisé l'armée.

Elle avait compris que Jung Lu soutenait les ambitions de Yuan et donc consenti à ce que celui-ci conservât ses

anciennes fonctions, parallèlement aux nouvelles.

C'est ainsi qu'il était devenu l'homme le plus puissant de Chine.

Elle avait espéré un temps que Jung Lu et Yuan reconstitueraient l'ancien tandem formé de Kung et Li. Mais les récentes images qu'elle gardait de son sauveur, le seul homme pour lequel elle eût jamais nourri du sentiment, lui brisaient le cœur. Pendant les derniers jours de la guerre, il avait perdu son fils unique, emporté par on ne savait quelle maladie brutale, typhoïde, choléra, typhus, qu'importent les mots. Il paraissait brusquement vieilli, au bord des Neuf Sources. Il déclinait sans espoir apparent de rémission. S'il ne se remettait de son chagrin, les jours qui lui restaient à vivre ne seraient sans doute pas très nombreux.

Jung Lu parti, elle serait seule face à Yuan.

L'image de Kuang-hsu flotta par à-coups sous les paupières closes. Bientôt trente ans, mais irrémédiablement adolescent, désormais incapable de parvenir à la maturité. Intelligent et volontaire, mais fluet et fragile. Il ne lui serait d'aucun secours.

Elle ouvrit les yeux. Elle se retrouvait seule. Une fois de plus.

Elle redevenait l'incarnation du Dragon. Quel défi !

25

Les concubines évanouies, les pékinois retrouvés et les frivolités instructives

Les eunuques revenus – on ne savait où ils s'étaient cachés tout ce temps-là, et d'ailleurs nul n'en avait cure – n'avaient pas oublié le rite du petit-déjeuner, et notamment le plat de millet au lait. L'eunuque coiffeur était également fidèle à son poste. Pour les servantes, c'était différent, car beaucoup étaient retournées dans leurs familles pour n'en plus revenir. Celles qui avaient suivi Tseu-hi dans l'exil durent donc instruire les nouvelles sur les étapes de la toilette impériale, et notamment la pratique de la chaise percée.

Quand tout cela fut à peu près réglé, Tseu-hi convoqua le Grand Eunuque Li.

— Assieds-toi. Qu'as-tu appris?

Elle le connaissait: sitôt de retour, il aurait commencé à interroger les témoins sur les moindres détails des événements advenus pendant son absence.

— Les concubines ont toutes disparu.

— Toutes?

— Toutes. Leur palais est désert. Elles sont parties peu après nous.

La concubine de Perle avait évidemment suivi dans la fuite la concubine Étincelante, puisqu'elles étaient sœurs. Mais toutes les autres? Elles n'avaient jamais servi à rien, d'accord, mais quand même, de là à s'évaporer! Cela posait un problème : le protocole exigeait qu'il y eût des

concubines. Il faudrait charger le Conseil des clans de procéder à un nouveau recrutement.

— Sait-on où elles sont allées?

— Il est possible que la concubine Étincelante et la concubine de Perle soient parties avec le prince Lan. Elles appartiennent au clan Tatala, et si elles ne font pas maintenant partie de sa maison, là-bas à l’ouest, elles se seront donc réfugiées en Mandchourie. De toute façon, elles seront probablement impossibles à retrouver. Pour les autres, on ne sait rien, sinon qu’elles ont tout emporté avec elles : bijoux, robes, fards, parfums.

— Ce ne sont pas les pillards qui auraient tout emporté?

— Non, parce que les Américains se sont étonnés que le palais n’ait jamais été occupé. Ce qui signifie qu’ils n’ont pas trouvé de traces de vie.

— L’empereur est prévenu?

— Il l’a été par le chef de la maison impériale.

— Qu’a-t-il dit?

— Rien qui m’ait été rapporté.

Restait à trouver dans la Cité interdite un palais où elle pourrait s’installer, car elle ne pouvait en construire un nouveau. Celui des concubines avait sans doute été défiguré.

Elle en était là de ses réflexions quand un bruit familier et cher la figea. Des jappements ! La porte s’ouvrit et six petits lions au museau camus et aux longues oreilles soyeuses – six chiens pékinois, donc – entrèrent, flairèrent les lieux un instant et coururent droit vers elle. Un concert canin la fit rire aux éclats. Ils voulaient tous sauter sur ses genoux et lui léchaient les mains et le visage. Et ils étaient tous six peignés et brossés, y compris le favori Shadza, au pelage tout noir. La dame de cour à laquelle elle les avait confiés se tenait à la porte, rayonnante.

— Approche, lui dit Tseu-hi.

— Ils étaient tout tristes jusqu’à ce moment, Majesté.

Ils n'avaient pas été les seuls, songea Tseu-hi. Et ils étaient restés plus fidèles que bien d'autres.

La dame de cour ouvrit alors le grand sac qu'elle portait et elle en sortit la première des sept pendulettes que Tseu-hi comptait parmi ses objets favoris et qu'elle avait cru dérobés comme le reste.

— J'ai craint qu'on les vole, alors je les ai prises avec moi. Je les ai soigneusement remontées tous les jours.

Les yeux de l'impératrice se mouillèrent. Elle se leva et alla ranger les pendulettes l'une à côté de l'autre sur un cabinet de laque, puis elle les contempla un long moment.

*

Après un tour de la Cité interdite, elle jeta son dévolu sur des pavillons que les occupants avaient négligés parce qu'ils étaient trop exigus pour abriter tous leurs services. Non loin du Palais des Concubines, au nord-est, il s'agissait des anciens pavillons de l'empereur Q'uien Lung. Ils n'étaient habités que par quelques ex-concubines hors d'âge, qui avaient été les compagnes de Tong-zhi. L'une était sourde, l'autre podagre, la troisième n'y voyait pas très clair. Elles avaient été quasiment oubliées de la cour autant que des troupes alliées. Si elles n'avaient pas fui, c'est qu'elles n'avaient nulle part où aller et que, d'ailleurs, elles pensaient ne pas courir grands risques. Finalement, on les convainquit de déménager dans un petit palais de la cité tartare.

Tseu-hi put donc visiter les pavillons.

Par bonheur, on n'y avait branché ni l'électricité ni le téléphone. Elle fit une exception pour cette dernière invention, dont elle avait déjà mesuré l'utilité ; un nouveau téléphone, pareil à l'ancien qui avait disparu, fut donc

fabriqué pour elle, c’est-à-dire pour l’usage du Grand Eunuque Li.

Celui-ci l’avait déjà informée de l’incendie du pavillon Ying-tai, sur la Mer du Sud, qu’elle avait aménagé avec tant de soin. Mais il en restait sur les deux autres lacs : elle choisirait celui qui lui conviendrait le mieux, au retour des beaux jours.

Entre-temps, elle avait d’autres soucis. Le plus urgent était d’organiser une cérémonie impensable un an plus tôt: la réception des nouveaux ministres étrangers en audience à l’intérieur de la Cité interdite. Certes, après l’occupation de Pékin, on le lui avait rapporté, ils s’étaient promenés autant qu’ils en avaient envie dans toutes les salles des palais, mais ils n’y avaient jamais été reçus officiellement. Maintenant, ils l’exigeaient. Et on ne pouvait le leur refuser, avait assuré Li. Les nouveaux ministres d’Allemagne, d’Autriche, de France, de Grande-Bretagne, du Japon et de Russie voulaient présenter leurs lettres de créance à l’empereur et à l’impératrice douairière dans la salle d’audiences de leur palais, et non à l’extérieur des murs. C’étaient leurs coutumes. Soit.

Elle y réfléchissait quand Kuang-hsu fut annoncé. Elle lui trouva l’air finaud qu’il ne pouvait s’empêcher d’avoir quand une révélation lui brûlait la langue. Elle n’attendit pas longtemps.

— Les alliés ont cru pendant un mois que les gens des légations avaient été massacrés. Et c’est pourquoi leurs pays ont réagi avec cette violence.

Elle pensait qu’il exposait l’une de ces idées insignifiantes ou absurdes qui s’emparaient de lui de temps à autre comme une maladie passagère.

— C’était un mensonge, évidemment, reprit-il, destiné à les pousser à une offensive militaire et à l’occupation de Pékin. Il a été efficace. Le télégraphe était coupé. Personne ne pouvait vérifier cette histoire.

— Qui a raconté ce mensonge?

— Un journaliste à la solde de Li.

— Tu veux dire que c'est Li qui a été à l'origine de l'occupation de Pékin par les Barbares?

Il hocha la tête avec force.

— Pourquoi?

— Il désapprouvait les Chapeaux de fer, mais il ne voulait pas intervenir personnellement contre eux. Il savait qu'il n'était pas assez puissant. Alors il a influencé l'opinion publique des alliés.

Elle s'efforça d'assimiler cette notion.

— Pour agir sur leurs peuples, il faut influencer leur opinion publique, insista-t-il.

Il y avait du bon sens dans cet avis. Elle devait veiller à son image, si lourdement endommagée par l'abominable Kang et ses *ming-shih*. Car elle ne l'avait pas oublié. À l'issue du Conseil, elle avait interrogé Jung Lu à ce sujet:

— Il est toujours au Japon, avait-il répondu. Mais en dépit de la guerre, nos agents ont quand même réussi à détruire l'imprimerie où lui et son complice Liang publiaient leur journal.

Kuang-hsu l'observait en fumant. Elle l'assura qu'elle réfléchirait à ses propos et s'abstint pour le moment d'évoquer la question des concubines, mais lorsqu'il fut parti, elle songea que ce garçon n'avait jamais connu et ne connaîtrait jamais le plaisir amoureux. En souffrait-il? Elle, en tout cas, souffrait d'en être privée depuis sa dernière nuit avec Jung Lu, il y avait des mois. Des éternités. Et maintenant, il était trop las et trop triste pour y songer. Il ne pouvait plus être que fidèle.

C'était vraiment un problème que ces hommes.

*

Ils ne l'avaient jamais vue. Ils en garderaient un souvenir gravé au burin.

Quand ils pénétrèrent dans la salle d'audiences, un personnage pâle, dans une vaste robe de soie lourdement brodée et coiffée, à la mode mandchoue, d'une haute toque noire brodée de fleurs, siégeait sur une estrade, la main gauche posée sur un coussin. Les longs étuis d'argent garnissant l'auriculaire et l'annulaire de chaque main scintillaient dans la lumière. L'immense trône sculpté de dragons et de phénix, incrusté de nacre et d'ivoire, semblait une grotte où la divinité se serait enfin manifestée aux vivants. Le visage impassible était sans âge.

C'était l'impératrice douairière Tseu-hi.

Sur un plan inférieur de l'estrade, un jouvenceau en tenue d'apparat, au visage d'écureuil, observait les arrivants.

C'était l'empereur Kuang-hsu.

L'un après l'autre, les envoyés prononcèrent un bref discours, immédiatement traduit à l'intention des monarques, et déposèrent leurs lettres de créance sur la table devant eux.

Leurs escortes militaires en rutilants uniformes se tenaient cinq pas derrière.

Un instant de silence servit de point d'orgue.

Tseu-hi parla. Sa voix semblait émue.

— Je suis meurtrie de ce qui est advenu ces derniers mois. Je vous souhaite à tous le bonheur et la santé.

Elle sourit et hocha la tête.

L'empereur ne dit rien.

Le prince Ching, président du *Tsungli Yamen*, se tourna vers les ministres et hocha aussi la tête. L'audience était terminée.

S'étaient-ils attendus à affronter un monstre de légende dans les grondements d'une caverne emplie de fumées et de menaces? Les ministres éberlués se retirèrent: ils n'avaient vu que majesté, grâce et simplicité.

C'en était trop, estimèrent-ils à la sortie, on leur avait monté un coup. Les réseaux de Kuang-hsu l'en informèrent dans les heures suivantes; aussi s'amélioraient-ils. De plus

en plus de Chinois apprenaient à maîtriser suffisamment l'anglais, le français, l'allemand ou le russe, et ceux-là étaient prisés des légations et des établissements étrangers en Chine

– banques, douanes, hôtels. Leurs employeurs ne se doutaient pas que ces mêmes recrues étaient également prisées des réseaux d'information organisés par l'empereur et Jung Lu. L'un et l'autre comprirent que l'image sinistre répandue par les *ming-shih* avant les événements et entretenue par certains étrangers subsistait dans les esprits. Les Anglais Backhouse et Morrison, les deux pipelettes de Pékin, le premier un imposteur, mythomane et vantard, le second qui vouait une hargne tenace à l'impératrice et la répandait insidieusement dans ses dépêches au *Times*, y étaient pour beaucoup.

Kuang-hsu rapporta la réaction des diplomates à Tseu-hi, la félicita et l'engagea à persévérer.

Elle n'en resta pas là. L'opération de séduction suivante visa les épouses de ces messieurs des légations. La dernière fois qu'elle les avait invitées remontait à deux ans; elle en reprit l'initiative.

Elle savait trop bien qu'elle exciterait de la sorte les rivalités de ces dames et des caquetages effrénés : l'essentiel était qu'elles la vissent en chair et en os afin de mettre fin au mythe d'un vampire terrorisant la cour et la Chine. Elles finiraient de la sorte par influencer leurs époux. Effet garanti: après s'en être d'abord indignée, Tseu-hi s'amusa beaucoup d'une fable qui lui fut rapportée, selon laquelle elle aurait pleuré sur l'épaule de l'épouse du ministre américain, Sarah Conger. Kuang-hsu trouva beaucoup moins drôle que l'épouse du premier secrétaire

de la légation de Grande-Bretagne lui eût trouvé l'air d'un idiot, « avec des yeux vitreux et une expression figée ».

Le site de la première invitation fut un des pavillons de la Mer du Nord. Avec ses grands jardins, il se prêtait le mieux, au retour des beaux jours, à des visites prolongées, commençant par un pique-nique et s'achevant par un thé. Parfois, les journées s'agrémentaient d'une promenade en barque. Des interprètes permettaient de brefs échanges, certes protocolaires. Ainsi ces dames pourraient-elles se familiariser avec l'impératrice. Elles le firent, en effet, mais dans le mauvais sens du terme: à la fin, la cour impériale avait pour elles perdu de son mystère; l'on vit même Frau von Rosthorn, épouse du ministre d'Autriche bien que fille d'un dentiste de Vienne, qui n'eût même pas songé à hésiter devant une invitation de l'impératrice Zita, déclarer qu'elle ne se rendrait pas aux invitations de l'impératrice douairière, parce que cela était « commun ».

Et que dire de certaines visiteuses, dont la désinvolture frisait l'insolence ! Ainsi de cette Anglaise qui se produisit un jour à l'un des thés impériaux dans une extravagante tenue en toile de sac à grandes poches. Elle gardait les mains dans les poches, comme si elle avait froid. Tseu-hi ignorait que la « toile de sac » en cause constituait le chic campagnard britannique: c'était du tweed. Elle aurait été bien plus scandalisée encore si elle avait appris que l'intruse, qui se nommait Alicia Little, était une ardente partisane de l'abominable Kang Yu-wei, le *ming-shih* qui s'était jadis infiltré auprès de Kuang-hsu et propageait des horreurs sur Tseu-hi.

Bien peu de ces dames s'avisèrent qu'elles étaient jugées autant qu'elles jugeaient, et qu'elles n'offraient pas toutes une image flatteuse de l'Occident. Elles étaient élégantes et parfois séduisantes, mais pour Tseu-hi, elles évoquaient bien plus des papillons éphémères que de vrais êtres humains. Elles n'étaient soucieuses que d'elles-mêmes, et leurs regards ne le disaient que trop : l'intérêt qu'elles feignaient

de lui manifester ressemblait bien plus à de la condescendance amusée ou au désir de se faire valoir qu'à celui d'être appréciées ou même aimées. Avaient-elles, elles, un Dragon dans le cœur ? Comptaient-elles un Jung Lu dans leur paysage intérieur?

Elles découvraient un monde ancien avec les mêmes yeux que leurs pères, époux et frères : ceux du mépris ou de l'amusement frivole suscité par l'exotisme.

Le seul intérêt que Tseu-hi trouva à leurs visites fut celui des photos. Car elles amenaient souvent avec elles des photographes qui plantaient leurs trépieds et fixaient dessus leurs grosses chambres noires. Et l'impératrice, qui s'était fait expliquer en détail le procédé photographique, daignait poser, parfois dans des costumes, voire incarnant sa divinité favorite, Kwan-yin, déesse de la miséricorde.

Mais ces frivolités ajoutées les unes aux autres finirent par peser d'un poids de plomb. Elles convainquirent encore plus Tseu-hi qu'il n'y avait décidément pas grand-chose à attendre de l'Occident.

*

Il était évidemment hors de question que les femmes des ministres pussent inviter à leur tour l'impératrice douairière à l'une des légations. Cependant, le chef du protocole les informa qu'elles pouvaient inviter les princesses de la famille impériale. Ses mots ne tombèrent pas dans l'oreille de sourdes, et la semaine suivante, l'épouse du ministre des États-Unis, Sarah Conger, ouvrit la série de ces invitations. Les onze princesses recensées avec le concours du chef du protocole reçurent des invitations à déjeuner à la légation.

Au prix d'un considérable remue-ménage, la légation fut arrangée pour recevoir ces demoiselles, dont les âges variaient à peu près entre quinze et quarante ans. Onze

dames de la légation furent mobilisées pour faire office d'hôtesses, assistées des rares interprètes féminines disponibles, car il était évidemment hors de question qu'aucun mâle blanc fût autorisé à approcher les princesses.

Le jour dit, le portier de la légation fut pris de stupeur en voyant une foule assiéger les lieux: ce n'étaient pas moins de quatre cent quatre-vingt-un serviteurs et eunuques qui escortaient les onze palanquins des impériales créatures. Un vent de panique souffla dans la légation. Où allait-on installer tout ce monde et comment allait-on le nourrir?

La débrouillardise permit de résoudre le dilemme : des serviteurs furent mandés dans la ville tartare acheter des plats tout prêts pour les escortes impériales, installées au jardin, pendant que Mme Conger tentait de maîtriser le déroulement de sa réception.

Les princesses, qui n'avaient pas souvent l'occasion de sortir de leurs palais, parurent enchantées de leur déjeuner, et notamment de l'intermède musical qui le suivit : Mme Conger se mit au piano, instrument exotique s'il en était, pour jouer des airs tout aussi exotiques tels que « T'is the Last Rose of Summer » et autres mélodies de bon ton.

— Qu'avez-vous appris? leur demanda Tseu-hi.

Les bredouillements offerts en guise de réponses furent éloquents : rien. L'Empire était humilié et les simagrées mondaines n'y faisaient rien. Les femmes d'Occident ne pouvaient changer la politique. Au fil du temps, la conviction de Tseu-hi s'affirmait: les étrangers n'avaient rien apporté de bon à l'Empire. On aurait pu introduire leurs inventions, les chemins de fer, le télégraphe, l'électricité et autres sans toucher à l'âme de la Chine. Les étrangers n'étaient que des prédateurs.

De telles considérations étaient à cent lieues des princesses. À leur tour, elles invitèrent ces dames, et pour commencer, Mmes Conger et Ushida, cette dernière étant l'épouse de l'ambassadeur du Japon. À la fin de la fête, elles

leur offrirent à chacune un pékinois noir, de cette race que prisait tant l'impératrice douairière.

Tseu-hi l'apprit et souhaita secrètement que ces animaux se changeassent la nuit en dragons et dévorassent les étrangères, leurs époux et toutes leurs maisonnées.

*

Un petit coup de théâtre, celui-là agréable, interrompit le morne inventaire de la situation.

Deux femmes se présentèrent un matin à la porte de la Cité interdite en assurant qu'elles en étaient de légitimes habitantes. Les gardes soupçonneux avaient fait appeler le chef de la maison impériale et, surprise ! il avait reconnu la concubine Étincelante et la concubine de Perle. Il avait aussitôt fait prévenir l'empereur qui, dans un geste d'intérêt et de courtoisie louable, était allé les accueillir à la porte de leur palais.

Il écouta leur récit. Lors de l'exode, elles s'étaient enfuies, déguisées en femmes du commun, et avaient trouvé refuge chez les parents de serviteurs dans les faubourgs de Pékin. Apprenant le retour de l'empereur et des impératrices, elles avaient alors décidé de regagner leurs aîtres.

Comme tout le monde, elles se désolèrent des déprédations commises par les étrangers.

Tseu-hi s'étonna que Kuang-hsu en parût si guilleret. Pour l'usage qu'il faisait de ces filles! Maintenant, il faudrait prévenir le Conseil des clans afin de réduire le recrutement de nouvelles concubines.

Pas toujours correctement informés, les ragoteurs anglais, Morrison et Backhouse, avaient entre-temps fabriqué une histoire, évidemment atroce, à propos de la concubine de Perle. Celle-ci aurait tenté de se joindre aux exilés alors qu'ils fuyaient Pékin, mais Tseu-hi, informée de la faveur dont celle-ci jouissait auprès de l'empereur, l'aurait fait

saisir par les gardes et jeter au fond d'un puits. On eût pu s'étonner que Tseu-hi eût attendu le moment de l'exil pour se débarrasser de la concubine de façon aussi spectaculaire, alors qu'elle avait amplement eu le temps de l'empoisonner discrètement. Ni Morrison ni Backhouse n'offrirent d'explication plausible à ce meurtre inventé.

Néanmoins, cette fable se faufila comme un furet dans les conversations des diplomates. Les histoires d'épouvante ont toujours connu le succès auprès des esprits frivoles.

26

Du cauchemar à la sérénité : l’ascension du seigneur Yuan

Ce n’étaient pas seulement les sept précieuses pendulettes de l’impératrice douairière qui tournaient, mais aussi la grande horloge du temps.

D’abord, la question du traité de paix avec les alliés se dressait comme une montagne infranchissable. Pendant que Tseu-hi avait été en exil, prisonnière du gouverneur Yu Hsien, les Français avaient proposé au gouvernement chinois un plan en cinq points comme base des négociations. Les alliés ne l’avaient pas trouvé satisfaisant et en avaient présenté un autre en douze points, dont les exigences auraient fait bondir le plus ignare des tenanciers de maison de passe. Il exigeait, en effet, l’érection d’un « monument expiatoire» pour les meurtres des ministres Sugiyama et Ketteler, et prévoyait la peine capitale pour quiconque s’inscrivait dans une société secrète xénophobe.

Pis, quand l’empereur et l’impératrice douairière avaient regagné Pékin, les exigences des alliés incluaient le paiement d’indemnités de 450 millions de taëls, l’équivalent de 67 millions de livres sterling, dont le versement s’échelonnerait jusqu’en 1940. Cette somme astronomique ne correspondait d’aucune manière aux pertes réelles des alliés : c’était en réalité le prix du sang. Et quand Tseu-hi avait présidé le premier Conseil où siégeaient Yuan et Jung Lu, le négociateur en chef, le prince Ching, avait révélé la situation dans toute sa crudité :

— Ils ne céderont sur aucun point, sans quoi leurs armées avanceront et occuperont tout le pays.

Le 27 décembre 1900, Tseu-hi et Kuang-hsu donnèrent donc l'ordre de signer le traité.

Le pays avait besoin de répit. Il fallait sauver les meubles et empêcher un nouveau déferlement de militaires étrangers : leur seule apparition risquait de provoquer des soulèvements pires que ceux des Boxeurs. Quant à établir comment l'Empire paierait les centaines de millions de taëls exigés, on y pourvoirait. La Chine ne connaissait même pas l'état de ses finances, et les alliés eux-mêmes ignoraient la façon dont la dette serait répartie.

Il semblait que l'univers nageait en plein fantasme. Tseu-hi y eût perdu la tête n'était la constante présence d'esprit de Yuan.

— Nous nous en sortirons, Majesté, avec la patience et l'adresse, assurait-il.

Et l'on s'en sortait, en effet. La paix avait enfin été signée, les Occidentaux semblaient se calmer… même les Japonais, éternels mécontents. Yuan paraissait les avoir séduits, ne fût-ce que par le fait que son épouse était japonaise. Ils ignoraient sans doute qu'elle jouait un rôle fort modeste dans la vie privée du vice-roi – Yuan commençait à défrayer la chronique par ses orgies galantes.

— Trois concubines dans la nuit, oui monsieur, assurait le chef de l'espionnage britannique de la légation au ministre sir Ernest Satow, abasourdi. Et jusqu'à trois fois par semaine.

Ces rumeurs étaient parvenues aux oreilles de Tseu-hi.

— Bon, en voilà au moins un qui a de l'appétit, laissa-t-elle tomber.

Observation qui valait aussi pour la table: Yuan bâfrait sans aucun sens de la modération confucéenne. D'où un embonpoint qui rendait son *kau tau* périlleux : pour chaque génuflexion protocolaire, il fallait deux domestiques pour l'aider à se remettre sur pied.

Tseu-hi nourrissait un faible pour le bonhomme; non content de faire généreusement regarnir la cassette

impériale, dont elle avait craint qu'elle fût asséchée pour le restant de ses jours, il la comblait de cadeaux somptueux. En plus d'un bateau à moteur pour ses promenades sur la Mer du Nord, il lui avait offert une automobile, garnie d'un trône et d'un dais, pour se rendre à ses résidences estivales. À l'arrière du véhicule, deux plateformes avaient été fixées pour les gardes. Mais l'impératrice avait considéré l'engin sans plus d'intérêt que celui dans lequel Jung Lu l'avait invitée à prendre place à son arrivée à Pékin. Elle ne se voyait décidément pas assise dans cette chabraque crachotante, pareille à un criquet géant, et avait de loin préféré la Kwan-yin de jade blanc que Yuan lui avait fait porter, dressée sur un plateau d'orchidées rouges.

Il l'avait amusée – comme elle l'avait bien rarement été dans sa vie – quand il l'avait invitée dans son palais de Tsinan. Là, il l'avait conduite dans une grande salle où se dressaient des arbres, de vrais arbres. Une musique douce semblait couler de leurs branches. Et dans celles-ci gîtaient des singes, des écureuils, des oiseaux d'une immense variété... Mais surprise: ces animaux étaient tous immobiles. Elle avait tendu la main vers l'un d'eux : il n'avait pas fui. C'étaient des animaux empaillés !

Elle s'était alors laissée aller à un rire d'enfant ravi. Elle n'avait pas ri de la sorte depuis des lustres. Ah, c'était un homme qui savait vous faire plaisir que ce Yuan !

Elle avait également été sensible à l'exquise attention qu'il lui avait témoignée quand, juste avant la date à laquelle elle devait se rendre à la Nécropole de l'Ouest pour les rites funéraires annuels, il avait fait construire une voie ferrée de quarante kilomètres de long, avec cinq wagons impériaux. Jusqu'alors, le voyage en chariot avait été assez éprouvant. Désormais, elle pourrait se rendre à la Nécropole dans ce fastueux salon mobile et s'y faire préparer du thé, voire un repas, en regardant le paysage.

*

Était-ce vraiment par hasard que Yuan lui avait envoyé en cadeau l'un de ses eunuques favoris, disait-il, Tsen Ching? Tsen, un grand jeune homme au visage avenant, parlait anglais et serait utile pour lire et traduire les journaux anglais. À la troisième séance de lecture, Tseu-hi s'était avisée que cet eunuque avait une voix décidément un peu grave pour son état. Elle avait aussi remarqué des poils sous l'oreille, près de la mâchoire. Il se faisait donc raser, et le barbier avait oublié cette touffe.

Un soupçon lui était venu.

Elle avait envoyé Tsen fermer la porte. Quand il l'eut fait, il la regarda. Elle détecta un sourire imperceptible sur le masque du garçon.

— Déshabille-toi, avait-elle ordonné.

Il s'était exécuté, et le soupçon s'était révélé justifié. La touffe noire sur le pubis sertissait les organes ordinaires de son sexe.

— Je pourrais te faire étrangler pour ce délit, avait-elle dit sans aucune conviction.

— Le plaisir que ma punition vaudrait à Ta Majesté me permettrait de mourir heureux.

Elle s'était retenue de sourire: elle avait certainement mieux à faire de ce faux eunuque que de demander à ce qu'il soit étranglé. Il remplacerait avantageusement An Dehai.

Il y avait bien trois ans que Jung Lu ne l'avait fait frémir et vibrer.

On croit à tort que les femmes d'un certain âge ont enterré le plaisir. Erreur! S'il ne porte plus de fruits, ses fleurs n'en sont que plus vigoureuses.

Ce soir-là, elle aima le demi-sourire dans le masque haletant de Tsen quand il céda à ses propres émois. Ensuite,

elle regarda longuement le grand corps pâle épars sur le *k'ang*. Il était mongol, dit-il.

— Chez nous, avait-il murmuré, il n'y a pas de lapins.

C'était le terme d'argot pour les castrés.

Il ne l'avait pas appelée « Yehenara», et pourtant c'était bien Yehenara qu'il avait arrachée à sa froide torpeur. Dans son for intérieur, elle le nomma empereur. Il lui avait rendu ses forces. Le Dragon se laissait même aller à des chatteries.

Elle devina bien, à certains regards ironiques de Li sur le lecteur Tsen, que le Grand Eunuque n'était pas dupe. Mais elle savait qu'il tiendrait sa langue : il n'irait pas risquer en propos imprudents la vaste fortune qu'il avait amassée pendant ces longues décennies de service fidèle. Tout homme a son prix, même s'il n'est plus tout à fait un homme.

*

Nul n'a jamais joui de grandes faveurs sans susciter de jalousies. Celles que l'impératrice douairière lui dispensait étant visibles de tout le monde à la cour, Yuan n'y fit pas exception, il s'en fallait. Kuang-hsu, par exemple, avait déjà désapprouvé sa nomination, mais quand le vice-roi apparut comme le personnage le plus important de la cour après l'impératrice douairière, il en prit ombrage. Le faste tapageur qui entourait chacune de ses visites en devenait provocateur.

— Il a oublié la dette colossale que nous devons payer? fulmina-t-il un jour devant Tseu-hi impassible. Où trouve-t-il tout cet argent? Dans les richesses qu'il est censé administrer!

Outre la générosité de Yuan à son égard, Tseu-hi avait ses raisons d'être satisfaite du vice-roi. Tsen, qui lui lisait le

Times chaque matin, ne manquait évidemment pas les articles concernant la Chine, lesquels étaient d'ailleurs signés de Morrison; elle n'entendait que des éloges sur Yuan. Il avait amadoué les Barbares et, pour le moment, l'Empire avait gagné la paix.

On n'entendait plus parler des missionnaires: ils étaient devenus plus raisonnables et les populations des provinces s'étaient habituées à leur présence. Sans doute Yuan n'y était-il pour rien, mais enfin, cette pacification figurait à son crédit. Aussi, il s'était attiré les bonnes grâces des faiseurs d'opinion occidentaux, principalement anglo-saxons, et notamment de l'incontournable Morrison.

La jeune génération des militaires mandchous reconnaissait bien que Yuan avait modernisé l'armée, mais elle s'alarmait aussi du pouvoir dictatorial grandissant du personnage. Certains pressentirent le général Jung Lu afin qu'il mît l'impératrice douairière en garde contre le pouvoir excessif du vice-roi, mais Jung Lu leur répondait:

— Tout homme a ses défauts. Yuan nous donne enfin une armée puissante et moderne. Je ne vois personne qui puisse le remplacer.

Bien peu d'hommes dans le gouvernement l'eussent contredit, non seulement parce qu'ils auraient craint de s'attirer le déplaisir de Yuan, mais aussi parce que ses libéralités à l'égard des gens en place, et surtout conciliants, les avaient transformés en clients.

Le seigneur Yuan avait arraché l'Empire au cauchemar de la défaite pour le conduire vers la sérénité.

Il n'en était qu'un qui ne le tenait pas en haute estime et abrégeait ses entrevues avec lui: Kuang-hsu. Quand Tseu-hi l'interrogea à ce sujet, il répondit:

— Il sent mauvais. Il est donc malpropre ou bien il porte la pestilence en lui. S'il n'y remédie pas, c'est qu'il en est satisfait.

Il était vrai que les horoscopes qu'avait dressés Tseu-hi sur Yuan étaient confus.

— Il a peut-être menti sur sa date de naissance, suggéra encore Kuang-hsu, afin de t’induire en erreur.

*

Les longs mois de tribulations endurés depuis la révolte des Boxeurs, l’exil, la captivité virtuelle à Xian, tout cela était sinon oublié, du moins remisé dans les placards de la mémoire. La vigilance qui avait été aussi naturelle à Tseu-hi qu’à un renard s’était assoupie, d’autant plus que les plaisirs du corps retrouvés avec le faux eunuque Tsen avaient créé l’illusion que le temps était en fin de compte sans limites.

Aussi agréa-t-elle sans difficulté à une proposition de Kuang-hsu.

— Certains de mes frères, dit-il un matin d’un ton aussi dégagé que s’il avait parlé du balayage de ses appartements, s’inquiètent de ce que nous n’ayons pas désigné de successeur à Pu-chun.

— C’est vrai. À propos, sait-on ce qu’il est devenu, celui-là ?

— Il n’a pas pu supporter l’exil au Turkestan. Il est revenu en ville. Il va racontant partout qu’il est l’héritier du trône et beaucoup le croient sur parole.

— Crétin délétère !

— D’où la nécessité de nommer un vrai successeur.

Un héritier du trône : pendant une fraction d’instant, l’idée apparut à Tseu-hi aussi frivole que celle de nommer un président du Conseil des hirondelles. Kuang-hsu lui aussi paraissait éternel ; en dépit de toutes ses infirmités, il arrivait à sa trentaine et l’on célébrerait bientôt son troisième Grand Anniversaire avec les feux d’artifice et les fracas de rigueur.

*

Le sujet fut chassé des soucis de la maison impériale par une célébration suprême, puis par un autre événement moins gai.

En 1902, année du Tigre, et défiant les pronostics pessimistes sur sa longévité, l'empereur Kuang-hsu atteignit bien sa trentième année. Son Grand Anniversaire appelait des festivités grandioses, et les astrologues de la cour déterminèrent que la date la plus faste serait en avril.

— *I'll be damned!* s'écria le ministre de Grande-Bretagne, sir Ernest Satow. Voilà dix ans que les médecins nous racontent que ce garçon est atteint de toutes les déficiences possibles et imaginables et qu'il chemine au bord du tombeau. Des dames des légations qui l'ont vu aux réceptions de Suzy nous ont rapporté qu'il avait l'air débile. Et voilà qu'il arrive à trente ans frais comme une pêche !

— D'autres personnes, Excellence, nous l'ont cependant décrit comme ayant bonne mine et le teint frais, et plusieurs de nos informations indirectes assurent qu'il a l'esprit vif, qu'il lit beaucoup et qu'il est loin d'être idiot. Il souffre cependant de neurasthénie, mais c'est un mal qui n'est pas mortel.

— Oui, il faudra y veiller, Alistair. Il faudra mieux analyser les renseignements que nous recevons. Nous avons trop tendance à ne retenir que les informations négatives.

La moue éloquente du secrétaire oriental, Alistair Redhill, retint l'attention du ministre.

— Vous n'êtes pas de cet avis?

— Tout à fait, sir.

— Mais alors?

Le secrétaire soupira, embarrassé.

— Je me demande parfois si certaines informations de MM. Backhouse et Morrison ne sont pas incertaines…

Satow venait d'engager Backhouse comme espion.

Les deux diplomates échangèrent un regard entendu.

— Incertaines, avez-vous dit?

— Mettons approximatives. J’ai parfois l’impression qu’il prend ses hypothèses pour des faits.

— Bon, nous vérifierons.

Sir Ernest ignorait alors que des générations d’historiens s’évertueraient à démonter les inventions de Backhouse.

Pour le moment, donc, l’empereur ne se portait pas si mal. Pendant plusieurs jours, les notables de la capitale et des provinces défilèrent au palais pour lui présenter des cadeaux, de robes doublées d’hermine aux objets précieux les plus divers, y compris un automate de Nuremberg qui levait alternativement une jambe puis l’autre tout en jouant de la flûte et qui enchanta l’empereur. Yuan, lui, envoya un phonographe à cornet et des enregistrements de voix célèbres, qui fut également apprécié en dépit des sentiments pour le moins réservés de Kuang-hsu à l’égard du vice-roi. Pendant plusieurs soirs, Pékin, quartier des légations compris, fut assourdi par le fracas des feux d’artifice et des pétards, ceux-ci étant censés repousser les mauvais esprits. Les banquets se succédaient au palais impérial, le plus souvent agrémentés de spectacles organisés par Tseu-hi.

Les dames des légations qui avaient l’occasion de voir l’empereur aux réceptions de l’impératrice douairière semblaient séduites par le personnage. L’une d’elles, Katherine Carl, qui avait obtenu la permission de peindre un portrait de Tseu-hi, le décrivait ainsi :

> *Sa silhouette est élégante et mince, guère plus grande que cinq pieds quatre pouces*[1]*. Sa tête est bien faite, avec les qualités intellectuelles bien développées, un front haut et de grands yeux bruns aux paupières*

légèrement tombantes, pas du tout chinois de forme. Il a le nez haut et droit, du type qu'on appelle « noble », comme la plupart des membres de la famille impériale. Sa bouche est plutôt grande, avec des lèvres minces, celle du haut courte et fièrement arquée, celle du bas légèrement avancée, un menton accusé, un peu en retrait de la ligne du front, et sans une trace de graisse superflue sur l'ensemble du visage. Tout cela lui prête une apparence esthétique et, en dépit d'un physique plutôt délicat, une apparence de grande force en réserve.

L'empereur s'habille avec une extrême correction et une grande simplicité, portant peu ou pas d'ornements, et pas de bijoux, sauf pour les circonstances officielles. Son expression est aimable, mais le regard qui perce sous ses lourdes paupières est aigu et intelligent...

Il sembla en tout cas participer aux fêtes avec un réel entrain.

La réalisation du portrait de Tseu-hi, elle, fut ardue. L'impératrice douairière ne supportait pas de poser plus de dix minutes et, examinant le tableau enfin achevé, elle se scandalisa qu'une moitié de son visage fût dans l'ombre. Allez donc expliquer à une impératrice mandchoue les conventions de l'art occidental!

Bagatelles que tout cela. Les jours heureux étaient décidément revenus. Et ce ne sont certainement pas les membres du *Wai-Wu-Pu*, nouvelle appellation du *Tsungli Yamen*, qui auraient terni la félicité de l'impératrice douairière en lui communiquant des nouvelles inquiétantes – telles que l'hostilité croissante entre la Russie et le Japon

en territoire chinois, par-dessus le marché en Mandchourie. Le destin se chargeait de l'attrister.

*

Au printemps 1903, en effet, Tseu-hi reposait un après-midi sur la terrasse de son pavillon quand Li, dont la démarche s'alourdissait avec le temps, apparut, la mine déconfite.

— Majesté..., commença-t-il à dire.

— Quelqu'un est mort? s'écria-t-elle.

— Le Premier ministre, Majesté.

Le fidèle Jung Lu avait donc rendu l'âme, à soixante-sept ans. Il avait deux fois sauvé Tseu-hi d'un destin atroce et, toute sa vie active, défendu la dynastie. Il n'avait eu d'ennemis que les présomptueux *ming-shih* menés par Kang qui avaient espéré mettre fin à l'hégémonie mandchoue sur l'Empire du Milieu. Il avait œuvré passionnément à la reconstruction de l'armée et sa modération avait maintes fois permis au pouvoir impérial de franchir les écueils sur son passage, depuis le complot de la Bande des Huit jusqu'au siège de Pékin.

Il n'avait jamais laissé l'ambition lui dicter la moindre compromission, la plus fugace servilité, le plus obscur calcul. L'orgueil de ce descendant de la fière lignée des Nurhachi ne laissait pas en lui d'espace où la vanité eût pu germer, comme ces herbes qu'on voit au pied des murailles présumées imprenables et qui présagent le délitement.

Mérite que peu soupçonnaient et que personne n'aurait osé révéler, il avait été l'amant sans reproche de l'impératrice douairière. Il avait entretenu sa flamme animale.

Il ne l'avait jamais jugée.

S’il savait ses crimes, il en emportait le secret au tombeau.

Elle pleura.

Nul ne contesta l’ampleur des funérailles que la cour ordonna pour lui et que confirma le Conseil des clans.

Son départ fut pour tous un chagrin paisible. Son Palais de Joyaux, à la Nécropole de l’Est, serait une demeure sereine.

Peut-être ses mânes furent-ils cependant offensés par le successeur que lui choisit Tseu-hi: le prince Ching, l’un des personnages les plus falots des hautes sphères de l’Empire. Ni sa stature modeste, pour ne pas dire étriquée, ni son expression éternellement navrée, accentuée par des moustaches aussi tombantes que ses épaules, ne le désignaient vraiment comme Premier ministre.

« Une couleuvre a plus de cervelle que lui et en tout cas, une colonne vertébrale », disait de lui Kuang-hsu. Et à une autre occasion: « C’est le seul animal invertébré qui ait été payé aussi cher. »

Tout le monde à la cour savait, en effet, que Ching avait été ruiné quand Tuan l’avait écarté du *Tsungli Yamen* et qu’il aurait été aussi fauché qu’un mandarin de troisième classe si Yuan ne lui avait fait don de cent mille taëls pour restaurer son train de vie. Bref, que Ching était un vendu.

Mais, en dépit de la détestation que lui portait Kuang-hsu, il illustrait à merveille une saillie qu’on prêtait au philosophe Tchouang-tseu, du IVe siècle avant l’ère chrétienne: « Il est injuste de mépriser les vendus. Il faut, en effet, posséder quelque valeur pour qu’un autre vous achète. »

---

1. Environ 1,63 mètre.

27

Le fantôme de l'empereur

L'hiver 1903-1904 fut rude. À Pékin, il fut également agité, surtout dans le quartier des légations ; on n'y dormait quasiment pas depuis l'automne, car les Russes et les Japonais s'apprêtaient à en découdre à cause de la Mandchourie. Les Russes, ayant fait main basse sur ce pays, lorgnaient désormais sur la Corée, et les Japonais entendaient y mettre le holà. Les Anglais, considérant les Russes comme leurs pires rivaux, et bien que n'ayant pas d'intérêts en Mandchourie, s'étaient alliés aux Japonais.

Les pays qui n'étaient pas partie prenante suivaient de près le conflit en raison de leurs politiques continentales. Ainsi, les Allemands et les Autrichiens ne rêvaient que de voir la Russie au tapis, les Français s'alarmaient d'un éventuel succès de la politique britannique en Asie, les Américains s'inquiétaient de devoir intervenir et, en raison des décalages horaires, les gens des légations travaillaient jusqu'à l'aube à rédiger et expédier des dépêches.

Pour la Chine, du haut au bas de la hiérarchie sociale, des mandarins aux coolies de Tien-tsin, de Shanghai et de Canton, cette guerre était une humiliation cuisante. Les trois provinces de Mandchourie faisaient partie intégrante de l'Empire, et des étrangers s'y battaient comme des malotrus avinés s'étriperaient dans une auberge. Nulle surprise à ce que l'hostilité envers les Barbares recommençât à rougeoyer.

Le Dragon n'était pas en cause, mais il ne pouvait même pas émettre de protestation. Les traités que les puissances étrangères avaient imposés à la Chine depuis près d'un

demi-siècle leur avaient conféré le droit d’occuper les trois précieux ports du Nord, Port-Arthur, Dairen et Weihaiwei qui, l’hiver, n’étaient pas pris par les glaces. Ils considéraient que la Mandchourie et la Mongolie ne faisaient plus partie de la Chine que de façon virtuelle.

Pour la cour, la situation était outrageante : la Mandchourie, berceau de la dynastie régnante, était aux mains des étrangers. Kuang-hsu lui-même s’indigna de la situation, et Tseu-hi se fit violence pour taire sa fureur. Aussi écoutaient-ils attentivement le vice-roi Yuan, qui, lui, savait bien des choses. Il passionnait les Conseils du gouvernement par ses commentaires.

— L’heure de notre vengeance a sonné! s’écriait-il. Nos ennemis d’hier vont se manger le nez! Cette guerre va les épuiser alors que nous n’y aurons pas perdu une vie ni un taël.

Propos optimistes.

Jadis second du vice-roi Li, Yuan était bien placé pour savoir que celui-ci avait semé les graines de la discorde en accordant aux Russes – moyennant le formidable pot-de-vin d’un million de taëls – des concessions en Mongolie et en Mandchourie. Il devinait qu’ils ne les garderaient pas longtemps.

Puis la tension monta de plusieurs crans dans la Cité interdite. Dans la nuit du 8 février 1904, las d’ergoter et sûrs de leur puissance militaire, les Japonais attaquèrent. Leurs torpilleurs entrèrent dans la rade de Port-Arthur et infligèrent de sérieux dommages à la flotte russe à l’ancre. La guerre était déclarée.

*

Quand elle en fut informée, car les dépêches lui étaient désormais remises en mains propres par un messager du

Wai-Wu-Pu, Tseu-hi conçut une crainte, immédiate, obsédante: le conflit, qui commençait dans une province de l'Empire, n'allait-il pas déborder sur celui-ci? Ne servirait-il pas de prétexte à une expédition militaire, une de plus, vers Pékin?

Elle convoqua Yuan.

— Les craintes de Ta Majesté sont compréhensibles, mais je vais lui démontrer qu'elles sont infondées. En premier lieu, l'armée dont nous disposons aujourd'hui est totalement différente de celle d'antan. Notre armée du Nord comporte six divisions entraînées, et équipées d'armes égales à celles de tous nos adversaires possibles. Les Russes et les Japonais le savent, les Anglais aussi. Les Russes ne s'engageraient pas dans un conflit aussi éloigné de leurs bases, et les Japonais savent que nous serions en mesure de les battre et que cela leur coûterait très cher en hommes et en territoires.

Il fit une pause, mesurant l'effet de ses paroles. Elle retrouva en Yuan le militaire, le vrai successeur de Jung Lu, et non seulement l'homme politique.

— En second lieu, il n'y a aucun accord possible entre les Russes, les Japonais et les Anglais. S'ils voulaient transformer le conflit en Mandchourie en conquête de l'Empire, ils se battraient non seulement contre nous, mais également entre eux. Ils ne sont pas sots. Cela aussi, ils le savent. Que Ta Majesté dorme tranquille, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Elle fut rassurée. Mais, en même temps, elle prit conscience d'un fait dévastateur: l'Empire avait besoin d'un protecteur. C'était pour elle une découverte. Elle avait longtemps vécu dans l'illusion que la puissance de l'Empire suffisait à le protéger contre le monde extérieur. Cela avait été vrai autrefois, quand les princes mandchous avaient été eux-mêmes des chefs de guerre qui se liguaient à l'occasion pour défendre le trône. Mais ces dernières années, quand ils levaient le sabre, comme Sushun et la Bande des Huit, et

plus récemment Tuan et ses Chapeaux de fer, c’était pour attaquer le trône. Le Dragon avait besoin d’un protecteur, et c’était désormais Yuan.

Elle se sentit petite et désarmée. Une vieille femme armée d’un sceau de jade! Comment avait-elle pu résister tant d’années !

— Je te remercie, vice-roi.

Les jours puis les semaines s’écoulèrent. L’intensité des combats entre Japonais et Russes allait croissant, et les dépêches s’accumulaient sur la table de Tseu-hi. À la fin, elle n’y comprenait plus rien, sinon que les belligérants avaient engagé des forces énormes dans leur guerre. Et malgré le discours rassurant de Yuan, elle cédait parfois à des accès de panique, comme lorsque les Japonais avaient débarqué des troupes au nord de Port-Arthur, à deux jours de marche de Pékin.

— Heureusement que nous avons un homme tel que Yuan pour nous protéger, dit-elle à Kuang-hsu, un jour de mai 1903, lors d’un séjour sur la Mer du Nord.

Elle s’efforçait de peindre la première pivoine de la saison, s’appliquant à rendre les nervures transparentes des pétales roses.

— Jolie défense, rétorqua-t-il. Un chef de voleurs !

— Accusation probablement sans fondements.

— Sans fondements ? J’ai en ma possession des rapports de mes informateurs sur le crime organisé dans le Shantung, que Son Excellence le gouverneur Yuan Chih-kai refusait prétendument de quitter. Et pour cause ! C’est son fief de rapines. Il y a là-bas des bandes de voyous spécialisés dans l’extorsion. Ils rançonnent tous les commerces profitables, des grands marchands aux bordels,

sous couleur de les protéger. Shanghai est le plus grand repaire de criminels du monde.

Tseu-hi posa son pinceau. Elle savait l'efficacité du réseau d'informateurs de Kuang-hsu : un millier d'espions répandus à travers l'Empire et jusque dans les légations et consulats. Il en avait probablement infiltré jusque dans la maison de Yuan.

— Il a repris et étendu les profitables activités de son maître Li, reprit Kuang-hsu, d'un ton caustique, et il les a modernisées. C'est ainsi que ses sbires n'hésitent pas à abattre les payeurs récalcitrants à coups de pistolet.

— Et la police ne fait rien?

— Il est le maître de la police de Shanghai et du Shantung. Et je ne doute pas qu'il s'efforce d'obtenir le commandement de celle de Pékin.

— La demander n'est pas l'obtenir, répondit-elle.

Elle se tourna vers Kuang-hsu.

— Tu étais un petit enfant quand j'ai envoyé Yuan Chih-kai te chercher au palais de ton père Chun, et je t'ai imposé comme futur empereur. Si je ne l'avais fait, ni toi ni moi ne serions ici. Les dernières décennies nous l'ont appris: les T'ai-p'ing, la Bande des Huit, les *ming-shih*, les Boxeurs, les Chapeaux de fer ne respectent le trône que si celui-ci dispose d'un défenseur assez fort. Yuan a formé une armée bien plus puissante que celle qui, jadis, n'a pas su nous défendre contre les étrangers et qui est maintenant capable de réprimer les soulèvements, où qu'ils se produisent, et d'inspirer le respect à nos ennemis extérieurs. Tu voulais moderniser le pays ; il l'a fait. Il a également bâti une police bien plus efficace que celle d'il y a encore quelques années. Elle est peut-être corrompue, mais elle est à ses ordres. Celle d'hier était corrompue et n'obéissait à personne. Écoute-moi bien: maintenant que Jung Lu est parti, Yuan est notre seul défenseur.

Il alluma une cigarette et répliqua :

— Nous sommes donc prisonniers de Yuan après l'avoir été de Tuan?

La question n'appelait pas de réponse, et d'ailleurs il n'en attendait pas.

— Le Dragon est devenu un pékinois, ajouta-t-il.

Encore une de ces impertinences dont Sa Majesté était coutumier. Tseu-hi refréna son impatience. Un messager apporta une dépêche : deux cuirassés japonais avaient été coulés par des mines.

*

— Comment Yuan t'utilisait-il?

Tsen baissa les paupières, puis la tête. Cherchait-il des souvenirs? Ou bien les mots pour leur donner forme? Les aveux lui imposaient-ils un effort?

— J'étais chargé d'éveiller ses concubines au plaisir. Il disait qu'il est incomparablement plus exquis de faire l'amour avec une femme échauffée.

— Et comment les échauffais-tu?

— Par des caresses des mains et de la langue, auxquelles il prenait plaisir à assister, parce qu'elles l'échauffaient lui-même. Il y mettait beaucoup d'invention, surtout quand il m'emmenait avec lui dans les bordels de Shanghai.

Les révélations de Kuang-hsu revinrent évidemment à l'esprit de Tseu-hi.

— Comment es-tu arrivé à Shanghai?

— J'étais au service d'un commerçant de Moukden qui devait de l'argent à Yuan. Il m'a cédé à Yuan pour solder sa dette, et Yuan a eu l'idée de me travestir en eunuque. Il avait déjà des eunuques à son service, mais il ne leur faisait pas confiance. Il m'a chargé d'être leur chef et surveillant.

Un sourire gêné étira la bouche du jeune homme.

— Il t'emmenait avec lui dans les bordels de Shanghai?

— Oui, il les possède presque tous. C’était avec les prostituées qu’il s’amusait le plus, disait-il. Parfois il les faisait pendre à une poutre, les jambes tenues écartées par un bambou, et lui et moi les épuisions de caresses dans les Deux Portes. Parfois il m’ordonnait de les prendre par le Jardin de l’Arrière tandis qu’il les prenait par la Porte de Jade. Ou encore, il ordonnait à la concubine de donner du plaisir à trois hommes, dont lui.

Un forçat de la fornication au service d’un obsédé. Ce récit révulsa Tseu-hi. Elle avait été privilégiée quand elle avait été la concubine de Hsien-feng; elle n’aurait jamais enduré les traitements que décrivait Tsen. Puis les débordements de bestialité de Yuan la dégoûtèrent : quand elle avait entendu parler de ses appétits sexuels débordants, elle les avait attribués à l’ardeur virile ; là, ils lui paraissaient plutôt refléter la frustration et laissaient même planer le doute sur sa virilité. Peut-être Kuang-hsu n’avait-il pas tout à fait tort de le mépriser.

Et comment Tsen avait-il vécu ces expériences ?

— Tu ne t’es jamais épris d’une femme?

— Les seules que j’avais l’occasion de voir et qui n’étaient pas des prostituées étaient les concubines de Yuan. Si je m’étais épris de l’une d’elles, j’aurais failli à mon rôle, parce que je n’aurais jamais pu la laisser subir ensuite les assauts auxquels il les forçait.

— Tes nuits sont donc plus douces maintenant que tu es à mon service?

Il sembla chercher ses mots une fois de plus.

— Elles sont divines, Majesté. Ne suis-je pas le fantôme de l’empereur?

Tseu-hi fut prise de court par l’audace de la repartie. Mais c’était pourtant vrai : Tsen était l’époux de l’impératrice, donc il était empereur. Fantasme juvénile ! Elle brida son sourire.

— Que t’a dit Yuan quand il t’a envoyé à moi?

— Il savait que tu devinerais mon état. Et il m’a ordonné de lui rapporter tout ce qui se passerait entre nous.

Elle fut indignée.

— Et tu le lui rapportes?

— Je l’ai fait trois fois, pardonne-le-moi, car je risquais ma vie. Mais quand je lui ai dit que nous n’étions que nous deux et que personne ne participait à nos nuits, il a perdu tout intérêt. Je sais qu’il a tenté d’interroger le Grand Eunuque Li. Il lui a même fait offrir beaucoup d’argent. Mais Li lui a fait répondre: « Si le vieux Bouddha faisait ce que tu racontes, je le saurais par les femmes de chambre. »

— Qu’est-ce qu’il s’était imaginé?

— Que tu organisais des orgies avec plusieurs partenaires.

— Qu’est-ce qui le lui faisait croire?

— Ses espions lui avaient rapporté des propos de je ne sais plus quels Anglais, et aussi d’un personnage nommé Kang, je crois.

Tseu-hi sursauta. Kang! Les inventions délirantes de ce rat étaient donc parvenues aux oreilles de Yuan ! Car ce poussah espionnait le palais ! Et peut-être lui-même avait-il propagé ces infamies !

— Ne le répète pas, je te prie, mais je pense qu’il fait espionner l’empereur.

— Je ne le répéterai pas.

— J’ai surpris un jour une conversation entre lui et l’un de ses espions, un eunuque au service de l’empereur. Il criait très fort : « Ce garçon est parfaitement constitué et je ne crois pas à tes balivernes ! Je veux que tu saches avec quelle concubine il s’enferme ! »

Tseu-hi dressa l’oreille : Kuang-hsu avait donc des rapports avec une concubine en particulier?

— Et qu’a-t-il appris?

— Que l’empereur avait un faible pour la concubine de Perle. Je me rappelle son nom, Chen Fei. C’était avant que Vos Majestés partent en exil à Xian.

Elle en resta interdite. Depuis la visite de ce médicastre français, elle avait cru Kuang-hsu impuissant. Mais il ne l'était donc pas; il était seulement stérile. Elle se rappela alors son contentement au retour des deux Premières concubines. Et maintenant, la liaison avait sans doute repris.

Comment s'était-elle ainsi méprise? Ou bien Kuang-hsu l'avait-il astucieusement dupée? Elle éprouva le besoin d'une revanche.

Pendant que les canons japonais et russes tonnaient, là-bas, elle s'embarqua avec Tsen sur le Bateau de Jade.

Le vent gonfla ses voiles et l'étrave fendit les flots. La cime des vagues porta les passagers vers le soleil, l'écume salée moutonna sur leur crête, puis le bateau glissa sur la mer lisse de la sérénité, sous les scintillements des phénix dans le ciel. Les monstres quotidiens avaient disparu et l'île des Neuf Sources s'éloignait à l'horizon.

28

Un Dragon qui miaule et un Phénix qui picore du millet

Animés les uns et les autres d'une hargne tenace, les Russes et les Japonais se livraient une guerre sans fin et visiblement sans perspective de paix – ce mot était proscrit, les uns et les autres ne voulant que la victoire. Six mois après le début du conflit, les Russes ayant perdu dix-neuf mille hommes et les Japonais vingt-trois mille, sans parler des navires de guerre qui gisaient au fond des eaux glacées de la baie de Corée, les engagements faisaient toujours rage. Telles des meutes de chiens et de chats, les belligérants s'affrontaient dans une bataille après l'autre, laissaient des milliers de cadavres sur place, puis se retiraient pour reconstituer leurs forces pour la bataille suivante.

— Ils dévastent des villes et des villages mandchous ! s'indignait Tseu-hi.

— Mon cœur en saigne, Majesté, mais ils dévastent encore plus leurs propres pays. Ils se saignent eux-mêmes à mort, répondit Yuan.

Si proche des terrains de bataille, Pékin avait été, depuis des mois, gagnée par l'inquiétude. L'humiliation répandait la morosité non seulement dans la capitale, mais aussi sur le reste du pays.

— Peut-être une fête allégerait-elle les cœurs, suggéra le prince Ching à l'impératrice douairière.

— Une fête? Quelle fête?

— Je crois savoir, Majesté, que tu célébreras bientôt ton septième Grand Anniversaire, et que tu n'as pas pu fêter le

sixième en raison des circonstances. Nous pourrions l'avancer un peu…

La suggestion finit par séduire Tseu-hi; elle y agréa. La célébration fut annoncée pour mai 1904, après consultation des astrologues, bien sûr.

Le 19 février 1904, à l'horreur renouvelée des Chinois, les combats se déplacèrent vers Moukden, capitale de la Mandchourie. Les Russes s'y enfermèrent, s'apprêtant à subir un siège des troupes japonaises.

Vu la puissance des nouvelles artilleries, on pouvait craindre le pire, c'est-à-dire la destruction de l'antique cité. Pour Tseu-hi, outre qu'elle avait été l'une des trois capitales de la Horde d'Or, Moukden revêtait une valeur symbolique : c'était dans le Grand Mausolée de cette ville que reposaient les restes de l'ancêtre de Jung Lu, Nurhachi. Elle ne pourrait se résoudre à célébrer une fête alors que la tombe familiale de l'homme qu'elle avait aimé avait été profanée. Ce serait du plus mauvais augure.

Le vent tourna.

Le 10 mars, les Russes subirent leur plus effroyable défaite devant Moukden. La ville tomba aux mains des Japonais. Et le 27, à Tsushima, la plus grande partie de l'escadre russe fut coulée et le reste fut capturé par les Japonais. La guerre était finie. Les astrologues avaient eu raison.

Il n'y avait pourtant pas de quoi se réjouir : les Japonais occupaient maintenant la Mandchourie; elle était devenue une « concession». Terme dérisoire: personne ne l'avait concédée. Mais enfin, au moins la guerre était-elle finie.

Les représentants des deux pays iraient signer le traité de paix aux États-Unis, à Portsmouth, New Hampshire. Yuan, rayonnant, annonça au Conseil les pertes des deux parties: quelque cent trente mille hommes pour les Russes et cinquante mille pour les Japonais, sans parler des pertes matérielles.

— Je l'avais bien prédit, ils se sont saignés mutuellement.

*

Le premier matin de la fête du Grand Anniversaire, qui durerait tout le mois, les légations, bien que prévenues, sursautèrent aux explosions des premiers pétards. De son nouveau Pavillon de la Mer du Sud, l’impératrice douairière put voir à distance le ciel de Pékin s’illuminer de gerbes étincelantes. Des musiciens se relayaient depuis le matin, emplissant les bois alentour de leurs notes cristallines et soyeuses. Les porteurs de cadeaux défilaient sans désemparer et ceux qu’avait délégués Yuan furent à coup sûr les plus chargés: les uns apportèrent une cape brodée doublée de zibeline, les autres un nouveau Bouddha de jade pour remplacer celui que les pillards alliés avaient abîmé, le plus remarqué des valets étant celui qui portait une branche de corail de quelque deux mètres de long, sculptée d’un bout à l’autre.

Pékin oublia pendant quelques jours la situation de l’Empire. Mais la cour, Tseu-hi incluse, et les légations durent affronter un phénomène nouveau : la jactance avantageuse des Japonais. Pour la première fois, les Occidentaux avaient été vaincus par une puissance asiatique. Or, on comptait déjà beaucoup de Japonais dans l’Empire : de Tien-tsin à Canton, ils étaient évidemment présents dans les entreprises industrielles et commerciales qu’ils avaient créées, mais également dans les entreprises occidentales où leur familiarité avec les nouvelles technologies était appréciée. La fierté de la victoire gonfla leurs propos de façon emphatique et, à la fin, lassante.

L’ambassade du Japon, toujours la seule à Pékin, devint le centre magnétique de la vie diplomatique. Par bonheur, située entre les légations d’Espagne et de France, elle était à bonne distance de la légation de Russie, de l’autre côté du canal. Les secrétaires des deux représentations ne risquaient pas de se croiser.

La victoire japonaise eut une conséquence imprévue : elle divisa la cour en deux clans, avec toutes les subtilités habituelles des bonnes manières mandarines. D’un côté, menés par Tseu-hi, on trouvait ceux qui craignaient que le Japon ranimât ses visées hégémoniques sur la Chine; de l’autre, ceux qui estimaient que Kuang-hsu avait eu raison de vouloir moderniser le pays sur le modèle japonais, et dont l’empereur fut évidemment le meneur implicite.

Paradoxalement, la fin des hostilités en Mandchourie avait donc réveillé la vieille opposition politique entre Kuang-hsu et Tseu-hi. Pour lui, si l’on avait réformé l’administration et modernisé l’armée pendant qu’il en était encore temps, la Mandchourie serait toujours sous l’autorité impériale. Il omettait de dire que le Premier ministre Itô avait décliné la tâche proposée, la jugeant impossible. Pour Tseu-hi, toute immixtion de Japonais ou d’autres dans l’administration de l’Empire représentait l’anathème. D’ailleurs, rappela-t-elle à Yuan et au prince Ching, le Japon abritait toujours l’infâme Kang Yu-wei, le rat qui avait tenté de la faire assassiner et qui avait répandu sur elle les pires ignominies. Pour lui, la tutelle de fait de Yuan sur l’armée et les finances du pays ne pouvait que mener au désastre, alors que pour elle, elle garantissait l’ordre.

*

L’on arriva ainsi à l’année 1905.

Des troubles sporadiques en province ranimèrent en Conseil la nécessité d’une police indépendante et forte. Yuan évoqua la réorganisation et la modernisation de celle-ci, qui lui reviendraient évidemment. À l’exception de Ching, qui approuvait sans défaillir toutes les propositions du vice-roi, les autres membres du Conseil furent réservés sur le projet, officiellement à cause des frais qu’il entraînerait,

mais en réalité parce qu'il soumettrait tout le pays à l'autorité d'un seul homme.

En privé avec l'impératrice, Kuang-hsu s'éleva avec force contre cette idée.

— Que la police doive être réformée est certain, mais que Yuan en soit le chef suprême, non. Nous serions encore plus prisonniers de lui que nous ne l'avons jamais été de Tuan. Il dirige déjà les services secrets les plus pourris qu'il y ait jamais eu dans l'Empire !

Même Tseu-hi se montra réservée à l'égard d'une extension des pouvoirs de Yuan. Il n'avait pas de contrepoids et pesait déjà trop lourd.

Les semaines passèrent.

Tsen était décidément un garçon agréable. Tseu-hi aspirait à se retrouver bientôt avec lui dans les nuits parfumées du Pavillon de la Mer du Sud qui remplaçait le Tseng Tai.

Puis, un soir, une explosion secoua la Cité impériale. Un silence total tomba sur la ville, suivi par les premiers remous de la réaction. Des gens se mirent à courir dans toutes les directions, ignorant d'où était venu le bruit.

Dans les légations, les diplomates qui s'apprêtaient à se mettre à table se regardèrent, médusés. Leurs premiers mots furent à peu près les mêmes :

— Une bombe !

La question était de savoir si elle avait été lancée d'un canon ou si elle avait explosé sur place. Au bout d'un moment, aucune autre explosion n'ayant suivi, on put en déduire qu'il ne s'agissait pas d'un bombardement.

Dans le pavillon Q'ien Lung, Tseu-hi fut pétrifiée. Elle appela Li ; il ne savait rien.

Kuang-hsu arriva, affolé. Non, ce n'était pas l'impératrice douairière qui avait été visée, comme il l'avait craint. Il téléphona, on ne savait à qui, sans obtenir plus d'information.

Il fallait quand même se mettre à table. Tseu-hi avait à peine tâté de crevettes frites quand Li apparut et lui

annonça que la bombe avait endommagé le bâtiment de la Commission constitutionnelle impériale. On ne déplorait que trois blessés. Elle fit donner des ordres pour que la garde de la Cité interdite fût renforcée.

Que signifiait cet attentat? Pourquoi la Commission avait-elle fait l'objet de cet acte terroriste? Était-ce un symbole? Un avertissement? Mais quels étaient les auteurs de l'attentat? Comment avaient-ils déjoué les gardes de la Cité impériale?

La nuit fut brève. Le lendemain, Tseu-hi convoqua Yuan. Il était alors à Tien-tsin et arriva dans la soirée.

— Qui pourraient être les auteurs de cet attentat? demanda-t-elle.

— Majesté, les mauvaises graines semées par les *ming-shih* il y a quelques années ont pu germer avec retard. Certaines têtes brûlées pourraient avoir conçu l'idée d'intimider le gouvernement. Nous avons déjà vu de l'agitation dans les provinces.

— Mais comment ces criminels ont-ils pu pénétrer dans la Cité interdite ?

— Des complicités sont toujours possibles.

— Je dois partir cette semaine pour la Mer du Nord. Je veux que tu envoies une force pour protéger le palais là-bas.

— Cela sera fait dès demain, Majesté.

Au Conseil du lendemain, il fut décidé à l'unanimité de confier l'enquête au vice-roi Yuan. Et mille hommes furent dépêchés à la garde du Palais de la Mer du Nord.

*

— Tu te rappelles Kang?

— Kang?

— Kang Yu-wei.

— Ah oui, le mandarin qui était conseiller de l'empereur…

— Il n'était pas mandarin et il a trahi l'empereur. Il s'est réfugié au Japon. Mais je suis sûr que c'est sa bande qui a organisé cet attentat, dit le jeune fonctionnaire du Bureau du revenu en tâtant du vin dont le serveur avait rempli son verre.

Son vis-à-vis l'écoutait attentivement. Un fonctionnaire sait toujours plus de choses que le commun. C'était au *Lotus de Jade*, l'un des établissements favoris des lettrés de Pékin.

— Lui et ses collègues *ming-shih* voulaient complètement renouveler le gouvernement, sur le modèle occidental. Il détestait la vieille et racontait des horreurs sur elle. Selon des rumeurs, il avait même tenté de la faire assassiner. Il disait qu'elle était la cause de l'archaïsme de l'Empire. Maintenant qu'il est protégé par le Japon, il veut se venger et réaliser son coup d'État. Il commence donc par des intimidations.

L'autre hochait la tête.

— Nous allons donc vers une nouvelle période de troubles.

— Je le crains.

— Vous n'avez pas peur, au ministère?

— Nous avons fait doubler la garde.

À deux ou trois mille mètres de là, à la légation d'Autriche-Hongrie, dans le bureau du ministre, le secrétaire oriental qui faisait aussi fonction de chef de l'espionnage, en fait de collecteur de rumeurs, analysait la situation :

— Cet attentat n'a aucun sens : il ne visait personne, il n'a rien rapporté à personne et l'on ne voit pas quels ennemis particuliers voudraient s'en prendre à la Commission constitutionnelle impériale. De surcroît, les portes de la Cité impériale sont aussi bien gardées que celles de la Cité interdite.

— Ce qui signifierait?…

— Que cet attentat a été commis avec de fortes complicités internes pour effrayer l'empereur et

l’impératrice douairière.

— Dans quel but?

— Persuader la cour et l’opinion publique qu’il faut renforcer la police. À mon avis, le seul bénéficiaire en est le vice-roi Yuan Chih-kai, qui veut mettre la main sur la police aussi bien qu’il commande l’armée.

— Vous pensez donc qu’il n’y aura pas d’autre attentat?

— Si Yuan obtient ce qu’il veut, non.

À quelques centaines de mètres de là, à la légation de Grande-Bretagne, sir Ernest Satow écoutait son propre secrétaire oriental.

— Un coup de bluff, sir, pour épouvanter l’impératrice. Il lui fait croire de la sorte qu’il y a d’épouvantables terroristes qui se promènent en ville en lançant des bombes. C’est tout à fait dans le caractère de Yuan. Il aime le spectacle.

Sir Ernest hocha la tête.

— Il veut ainsi faire sauter le dernier verrou qui le sépare du pouvoir absolu : la prise en main de la police.

— Celle qu’il dirige à Shanghai n’est pas un modèle de civisme.

— Mais elle lui obéit. Une fois qu’il possédera la police, Yuan sera, et de très loin, l’homme le plus puissant du royaume. Tseu-hi ne sera plus qu’un pantin dans ses mains. Je ne serais pas étonné qu’il finisse par briguer le trône.

— Et Kuang-hsu?

— Il est fragile et son pouvoir est limité par Tseu-hi.

— Et vous croyez qu’elle n’est pas consciente des calculs de Yuan et du danger?

— Je l’ignore, sir.

Sir Ernest se leva, ouvrit la fenêtre et alluma soigneusement un cigare, un vrai, pas un de ces abominables *cheroots* que les Occidentaux feignaient d’apprécier et qui brûlaient la langue.

— En tout cas, Yuan nous est favorable.

— Et Morrison lui est favorable aussi.

— Que voulez-vous dire?

— Rien, sir. Je faisais seulement allusion aux articles de Morrison.

Le ministre sourit; il avait compris. Tout le monde le savait, d'ailleurs. Yuan était généreux avec le correspondant du *Times*.

*

Deux jours plus tard, un édit impérial annonçait que le vice-roi Yuan Chih-kai était nommé président du Conseil de police aux fins de réorganiser et moderniser la police impériale. Un petit sourire entendu flotta sur les visages de plusieurs diplomates et un grand sur celui de Yuan. Une seule personne resta morose, c'était l'empereur Kuang-hsu.

Mais comme l'avait prévu le secrétaire de la légation d'Autriche-Hongrie, il n'y eut plus d'attentats.

Tseu-hi put se consacrer à la culture d'une nouvelle variété de tulipes orange avec des pétales effrangés. Pour le moment, le Dragon était protégé contre les Boxeurs, les Japonais, les Russes, les *ming-shih* et tous les agités de la création.

Kuang-hsu passait de plus en plus de temps à jouer du piano. Un jour, il dit à son professeur, un Chinois qui avait fait son apprentissage au Conservatoire de Saint-Pétersbourg:

— La Chine a créé une nouvelle variété d'animaux domestiques : un Dragon qui miaule et un Phénix qui picore du millet.

C'était une allusion au plat préféré de Tseu-hi, pour commencer la journée, mais elle échappa au professeur de piano.

29

Fin de séance

La nomination de Yuan au poste de maître absolu de la police de l'Empire porta un coup fatal à l'entente tacite que l'exil avait créée entre Tseu-hi et Kuang-hsu. Pour lui, ce geste équivalait à une démission du pouvoir impérial : aucune décision du trône ne pourrait plus être appliquée sans le consentement de Yuan, qui incarnait à ses yeux la corruption absolue.

La première preuve de la discorde fut donnée à la cour lorsque l'empereur omit de rejoindre l'impératrice douairière au Palais de la Mer du Sud, où elle se rendit aux premiers beaux jours de l'année 1905; il alla, avec sa petite cour, au Palais de la Mer du Nord. C'était sa façon de signifier qu'il rejetait l'autorité tacite de l'impératrice douairière.

Elle lui envoya un émissaire, le secrétaire chargé de ses communications télégraphiques et téléphoniques, pour le prier de changer d'avis ; il fit répondre que le climat de la Mer du Nord lui convenait plus que celui de la Mer du Sud. Une semaine plus tard, elle annonça qu'elle arrivait à la Mer du Nord: il regagna la Cité interdite.

Il eût été, pour elle, humiliant de poursuivre ce manège. Ils ne se virent donc plus qu'aux Conseils du gouvernement et aux cérémonies officielles, telles que les visites rituelles à la Nécropole de l'Ouest. Ils ne s'adressèrent quasiment plus la parole qu'en public, et toujours avec la plus protocolaire courtoisie. Un accord tacite les inspira : aucune marque explicite de la rupture décidée par Kuang-hsu ne devait être fournie aux bavardages.

Le dialogue était rompu. Il répétait le même discours: c’était en se modernisant politiquement autant qu’industriellement que l’Empire aurait le mieux résisté aux assauts du monde extérieur. Pour elle, c’était la modernisation elle-même qui introduisait dans l’Empire les germes de la désagrégation. Pour lui, l’abandon total du vrai pouvoir, militaire, policier et commercial aux mains de Yuan ne faisait que perpétuer les maux d’antan: corruption et rejet populaire de l’hégémonie mandchoue. Pour elle, seul le maintien d’un pouvoir central fort pouvait tenir à la fois les étrangers et la sédition en respect.

Ni Kung, ni Li, ni Jung Lu n’étaient plus là pour les rappeler comme jadis à la réalité de la vie dans et de l’Empire, ce qui, fût-ce cahin-caha, rétablissait les échanges.

Ni l’un ni l’autre ne pouvait cependant ignorer qu’un problème grandissait à l’horizon : les années passaient et le trône n’avait pas d’héritier. Les rites et les routines les distrayaient de l’évidence. La fête et le cérémonial avaient été pour Tseu-hi les axes de l’existence depuis qu’elle était jadis entrée au Palais des Concubines, du temps de Hsien-feng. Elle les organisait donc sans fin pendant les quatre mois de la saison froide et les huit où elle séjournait sur les lacs des palais d’Été. Kuang-hsu, lui, avait depuis son enfance été formé à regarder le monde adulte comme un domaine sur lequel il n’avait aucun pouvoir; il était seulement prié d’y tenir son rôle et de suivre le protocole. Un prince impérial ne pouvait être considéré comme un enfant ; il ne jouait pas avec des garçons et encore moins des filles de son âge, et quand il rencontrait d’autres petits princes de sa famille, ils ne jouaient pas non plus avec lui – ils ignoraient d’ailleurs ce que cela aurait été : un prince ne peut jouer, sa gravité le lui interdit. C’était ainsi que l’impertinence lui était venue, puis le regard critique sur les personnages de la cour, et enfin le gouvernement.

La situation se figea de la sorte : un jeune empereur rebelle et une vieille impératrice conservatrice et autoritaire

à la barre d'une jonque antique et majestueuse qui s'enfonçait lentement dans les flots.

Elle faisait cuire des tiges de lotus dans le miel ; il jouait des études de Czerny au piano.

*

— Majesté, Sa Majesté l'impératrice douairière…

L'expression hagarde du Grand Eunuque Li fit bondir le cœur de Kuang-hsu dans sa poitrine.

— Quoi?

— Elle vient d'avoir une attaque.

Kuang-hsu se leva sur-le-champ de son siège et se dirigea vers la porte.

— Vous avez fait appeler les médecins?

— Oui, Majesté, les médecins étrangers aussi.

— Qu'on prépare tout de suite ma litière.

Quand il arriva une heure plus tard au palais de Tseu-hi, sur la Mer du Nord, une foule d'eunuques apeurés s'écarta pour le laisser passer. Il se dirigea vers la chambre de Tseu-hi. Elle était couchée sur son *k'ang*, entourée des deux médecins de la cour, dont le docteur Chu, et de trois hommes en costumes occidentaux, deux Anglais et un Français.

— Comment est-elle?

Les médecins de la cour esquissèrent le *kau tau*, Kuang-hsu les retint, les étrangers s'inclinèrent seulement.

— Elle se repose pour le moment, Majesté, dit un des Anglais. Elle a eu une hémiplégie.

— Hémiplégie?

— Une attaque cérébrale. Un caillot de sang a bouché un vaisseau du cerveau.

— Et après ?

— La moitié gauche du visage est paralysée et le bras gauche ne répond que faiblement. Elle se rétablira avec le

temps.

— Combien de temps?

— On ne saurait dire, Majesté. Plusieurs semaines. Nous lui avons donné les médicaments nécessaires. Pour le moment, il lui faut du repos. Et une alimentation légère.

Kuang-hsu s'approcha du *k'ang*. Tseu-hi avait les yeux ouverts. Elle lui lança un regard terne. Il nota qu'en effet le visage, même au repos, était dissymétrique.

— Ça ira, murmura-t-elle.

Il hocha la tête.

— L'infirmière s'occupe des soins médicaux, reprit le médecin. Elle est chargée de nous prévenir en cas d'incident.

« En cas d'incident », songea Kuang-hsu en regagnant la porte. C'est-à-dire de séisme impérial.

C'était en mars 1905. Kuang-hsu décida de s'installer dans le pavillon à proximité. Il ordonna de faire venir ses effets ordinaires de la Cité interdite et d'en prévenir l'impératrice.

*

Une semaine plus tard, Tseu-hi fut autorisée à sortir sur la terrasse. Elle y passerait ses journées assise. Kuang-hsu lui rendit visite tous les jours, veillant, sur le Conseil des médecins, à ce que la conversation ne fût en rien « contrariante ». Elle se regardait souvent dans le miroir, qu'elle tenait de la main droite ; mais le bras gauche semblait reprendre ses fonctions. Une autre semaine plus tard, les médecins autorisèrent la convalescente à faire quelques pas dans les jardins, à la condition qu'il ne plût pas. Un mois plus tard, elle avait repris une vie à peu près normale et s'exprimait sans trop de difficulté, bien que le côté gauche du visage n'eût pas vraiment retrouvé sa mobilité.

Kuang-hsu prit l'initiative de régler le problème en suspens: la désignation d'un héritier du trône. Les périls que lui et l'impératrice douairière avaient traversés, et maintenant cette attaque, l'avaient rendu plus conscient que jamais d'un fait : s'ils avaient disparu pendant l'exil, le trône aurait été vacant – autant dire à la portée de celui qui aurait eu les meilleurs moyens de s'en emparer : Yuan. Or, la méfiance de Kuang-hsu à l'égard du vice-roi s'ancrait en lui de jour en jour, quoi qu'en eût Tseu-hi. Elle se doublait d'une répugnance physique, motivée par l'odeur déplaisante du personnage que le temps n'avait pas atténuée.

L'empereur évoqua la question de l'héritier pendant une après-midi estivale, sur la Mer du Nord, où il s'était résigné à s'installer, puisque cela n'avait désormais plus d'importance. Les parfums des frangipaniers et des magnolias baignant la terrasse du palais étaient en tout cas plus agréables que les puanteurs méphitiques du canal de la cité impériale, qui flottaient au-dessus des murs pour se rabattre avec des essaims de mouches sur la Cité interdite.

— Et tu as sans doute ton idée sur un successeur convenable? dit-elle.

Il la considéra un moment à travers la fumée de sa cigarette anglaise Grey's. À l'évidence, elle n'attachait pas vraiment d'importance à cette désignation; elle la considérait sans doute comme une formalité nécessaire, mais sans conséquences prévisibles. Elle n'élèverait pas le prétendant, et doutait raisonnablement qu'elle le verrait régner. Aurait-elle renoncé au pouvoir?

— Je pense que le fils de mon frère Tun le Second serait le candidat le plus recommandable. Tun n'a pas participé aux complots de ses oncles et personne ne pourrait le soupçonner d'avoir mal élevé son fils. De plus, il devrait être cher à notre cœur, puisque sa mère est la fille de notre valeureux et regretté Jung Lu.

— Oui, c'est une bonne idée, répondit Tseu-hi avec vivacité. Comment s'appelle-t-il?

— Pu Yi.

— J'aimerais le voir.

— Je vais arranger cela.

*

Les Qing produisaient une variété particulière de petits princes : des marmots effarés. Pu Yi avait certainement connu une première enfance moins tourmentée que Kuang-hsu lui-même: sa mère était douce et son père n'était guère porté à la brutalité. Mais quand il arriva deux jours plus tard sur la terrasse du Palais de la Mer du Sud, tenant les mains de ses parents, son expression était comparable à celle d'un enfant qui redouterait d'être d'un moment à l'autre jeté dans un chaudron. Ni l'accueil gracieux de Tseu-hi ni celui, affectueux, de Kuang-hsu ne parvinrent à effacer le désarroi de ses traits. Tseu-hi lui présenta un bol de mûres, mais il les regarda comme si c'étaient des insectes répugnants. Seul un fruit confit triompha de ses réticences.

Le plus déroutant dans son comportement fut le fait qu'on n'entendit pas sa voix jusqu'à ce que l'empereur, pour l'amadouer un peu, lui demandât son nom. Aucun son ne sortit de la bouche du garçon.

— Dis ton nom à l'empereur, lui enjoignit sa mère.

Tout ce qu'elle obtint fut un regard interrogateur et perplexe.

— Dis ton nom, répéta le père.

Le garçon parut songeur, mais quand le père lui pressa l'épaule, il émit enfin, sans même regarder Kuang-hsu, un son pareil à un couinement de souris :

— Pu Yi.

Il ignorait sans doute que sa place dans l'histoire de la Chine impériale serait à peine plus importante.

En cette année 1908, après un Conseil impérial en présence du Conseil des clans, un édit porteur des sceaux vermillon proclama Pu Yi héritier du trône du Dragon, ce même dragon brodé sur la robe dans laquelle il fut présenté à l'assistance.

Il était prévu qu'en cas de vacance du pouvoir, son père, le prince Tun le Second, frère de l'empereur, serait son tuteur et le régent. Mais l'édit demeura secret.

*

En septembre de la même année, un événement d'une colossale insignifiance mobilisa tout l'Empire: le vice-roi Yuan Chih-kai célébrait sa cinquantième année de vie. Des embarras de trafic, causés par les chariots expédiant des cadeaux de toutes les provinces du pays, immobilisèrent Pékin pendant deux jours. Car la fête dura bien deux jours et elle s'ouvrit sur une réception mirobolante au palais de Yuan, l'ancienne résidence de son maître Li, que l'impératrice douairière, l'empereur et l'impératrice daignèrent honorer de leur présence. Yuan vint les accueillir sur le seuil et pratiqua vingt-sept *kau tau* successifs. Il faut préciser qu'il ne se releva pas après chacun d'eux, mais seulement à la fin. Quelques mauvaises langues racontèrent que le nombre élevé de courbettes s'expliquait par le fait que Yuan avait été incapable de se relever après la première, et que si son maître des cérémonies et son secrétaire n'y avaient mis fin, il aurait battu le record des *kau tau*.

La liesse populaire ne devait cependant pas durer très longtemps. Le 25 octobre, la cour et les légations relevèrent que l'empereur avait été absent de la célébration

traditionnelle des Sacrifices d'Hiver. Le bruit courut sous le manteau qu'il avait déjà mandé ses médecins le 11, mais on ne savait ce qu'ils avaient diagnostiqué. Les espions des légations furent en peine d'en découvrir plus que les médecins eux-mêmes, qui savaient seulement que les anciens symptômes des maux de l'empereur s'étaient aggravés.

Lors d'une réception à la légation de Grande-Bretagne, le prince Tun le Second prétendit que ce n'était qu'une indisposition passagère. Peut-être pas si passagère, car plusieurs jours plus tard, il ne sembla pas que l'empereur eût repris son rythme de vie ordinaire.

Le 15 novembre dans la matinée, la stupeur frappa le quartier des légations, Pékin et l'Empire tout entier: Sa Majesté l'empereur Kuang-hsu était mort la veille, vers 20 heures. Il avait trente-huit ans.

La stupeur était encore dense quand, peu après midi, un décret du Conseil impérial annonça que l'impératrice douairière Tseu-hi était mourante. À 17 heures, une autre nouvelle figea de nouveau les légations et Pékin: Tseu-hi était morte vers 15 heures, l'heure dite de la Chèvre, après avoir présidé un Grand conseil. Elle avait soixante-treize ans.

Tous les deux en moins de vingt-quatre heures?

30

Un index qui tourne, une jambe qui traîne et une tête dans la fosse d'aisances

Tandis qu'un mascaret d'hypothèses et de rumeurs déferlait sur Pékin, il fallut organiser les funérailles des deux monarques.

La vie publique fut suspendue : deux cérémonies séparées auraient lieu, car on n'aurait pu, selon le protocole, enterrer ensemble deux personnes qui n'étaient pas des conjoints et n'avaient pas le même rang. Les funérailles de Kuang-hsu furent célébrées les premières, puisqu'il était le chef de l'Empire. L'impératrice veuve Lung-ju en tête, les princes, les Conseils au complet, les chefs militaires et les dignitaires du gouvernement, des nuées de mandarins, bonzes et lamas – et même le dalaï-lama –, sans parler de centaines d'eunuques, suivirent la dépouille de l'empereur, les plus illustres en litières, les autres à pied. Personne ne prit le train spécialement construit par Yuan pour aller aux nécropoles, même pas Yuan lui-même : cela eût manqué de dignité. Tel un dragon sans fin, composé de milliers de personnes, le cortège funèbre chemina quatre jours jusqu'à la Maison des Joyaux de la Nécropole de l'Est que, selon la tradition, Kuang-hsu avait déjà fait construire.

Au rythme prescrit, quatre pas et une halte ponctuée par le son des tambours, ils n'auraient su aller plus vite. Ils eurent ainsi le loisir de voir les hautes tentures jaunes du catafalque, brodées du Dragon, palpiter au vent du désert, comme si un souffle immense s'était substitué à celui du

monarque défunt. Peut-être exhalait-il des soupirs. Dans ce cas, ils auraient été justifiés: sa vie avait été un ratage.

Tout ce monde eut à peine regagné Pékin qu'il repartit pour les funérailles de celle qui avait été le Dragon lui-même, la gardienne de l'Empire, Tseu-hi. Là, le deuil fut mené par le futur régent, le prince Tun le Second, qui transportait dans sa litière le bambin Pu Yi. Ainsi en avaient décidé les Conseils des clans et du protocole : il fallait montrer que l'Empire vivait et révéler les successeurs.

On remarqua un élément du cortège absent des précédentes funérailles : sous la grande ombrelle tenue par un serviteur, le Grand Eunuque Li, qui avançait péniblement, en larmes, portait dans ses bras Moo-tan, le nouveau pékinois favori de sa maîtresse. Il savait que c'était la meilleure part de sa vie qu'il portait en terre. Tsen, le dernier amant, était noyé dans la foule des autres eunuques, les vrais.

Avant que le cercueil fût porté dans le mausolée où reposait Hsien-feng, l'époux de Tseu-hi, se plaça un épisode mémorable : des serviteurs mirent le feu à des statues de guerriers peints et de cavaliers sur leurs chevaux, tous grandeur nature, en bois et papier, fixés sur des planches à roulettes, qui avaient été tirés jusqu'à la Nécropole. Cet autodafé extraordinaire avait été prévu par Tseu-hi elle-même, et payé sur sa cassette personnelle ; il déférait à la tradition selon laquelle les guerriers de l'Empire accompagnaient leur maître jusque dans l'au-delà.

Des observateurs occidentaux, évidemment clandestins, conservèrent jusqu'à leurs derniers jours le spectacle de ces soldats et de ces cavaliers noirs factices qui flambaient dans le désert: c'était comme une allégorie.

À Pékin, le peuple brûlait d'autres effigies, moins spectaculaires, et des *banknotes*, évidemment fausses, pour assurer la richesse de la défunte dans l'autre monde.

Le Phénix s'était consumé dans les flammes crachées par le Dragon agonisant. Ils étaient partis se mettre au service

de l’empereur Jaune, le conquérant magnifique qui, dans le grand jadis, avait créé l’Empire.

Les funérailles de Kuang-hsu avaient été payées par le Trésor impérial, que la faramineuse dette de la Chine avait considérablement amaigri. Elles avaient coûté un demi-million de taëls d’argent, tandis que les frais de celles de Tseu-hi, un million et demi de taëls, avaient été prélevés sur le formidable magot privé qu’on découvrit après sa mort et qui s’élevait à vingt-deux millions de livres sterling. C’était le Grand Eunuque Li lui-même qui avait révélé la cachette au prince Tun le Second, un coffre sous l’une des dalles de la chambre impériale.

La dépouille de l’impératrice douairière fut déposée sur un drap de dentelles brodé d’une image en perles du Bouddha, reposant sur un matelas lui-même brodé de perles, au fond du cercueil dont le couvercle était garni d’une doublure de soie également brodée de perles. Le long de son corps furent disposées cent huit statuettes de Bouddha en or, en jade et en pierres précieuses. À chacun de ses pieds gisaient une pastèque et deux melons de jade, ainsi que deux cents pierres dures sculptées en formes d’abricots, de pêches, de poires et de dattes. Dans sa main gauche avait été glissé un arbre de corail.

Seuls les familiers virent la défunte dans son cercueil.

Dans la Cité interdite, le désarroi était impossible à dissimuler. Fonctionnaires et eunuques des deux palais, désormais désœuvrés, s’interrogeaient sur leur avenir. Ils ne pouvaient tous être affectés au service de l’impératrice veuve. Ils remuaient à mi-voix les rumeurs d’une régence. Les concubines, dont certaines survivantes du règne de Hsien-feng, édentées, voûtées, malvoyantes, s’inquiétaient d’être jetées à la rue.

Ah, c’était quelque chose que la mort d’un empereur !

Et d’une impératrice douairière.

Le fantôme de l’empereur, Tsen, était déjà parti : riche d’un don ultime de Tseu-hi, quinze mille taëls, il entreprenait

le long voyage qui le ramènerait chez lui, à Oulan-Bator. Là, il éblouirait les siens par les récits de sa carrière à la cour impériale… Il régnerait à jamais sur l'Empire de ses songes.

Alors commencèrent les vingt-sept jours de deuil. Car, dans les dernières lignes tracées de sa main, Tseu-hi avait stipulé que « le deuil ne durerait que vingt-sept jours».

Les maisons de jeux fermèrent. Du moins officiellement.

*

Les légations et les milieux politiques se livrèrent alors à un exercice qui durerait de nombreuses années, alimenté par les témoignages, les rumeurs et les allégations plus ou moins échevelés.

Selon certaines versions, inspirées par l'affabulateur patenté Backhouse, Kuang-hsu aurait été étranglé sur ordre de Tseu-hi. L'impératrice aurait d'abord projeté de le faire empoisonner lentement à l'arsenic, mais comme il était suivi par le docteur Gray, médecin de la légation britannique, elle aurait changé d'avis et chargé ses hommes de main de recourir à des moyens plus expéditifs. Cela était bel et bon, mais il se trouvait que Kuang-hsu avait été entouré jusqu'à sa dernière heure. Malade depuis plusieurs jours et abattu, mais rebelle jusqu'au bout, il avait refusé aussi bien d'être transporté au Pavillon de la Longévité Paisible, où le protocole spécifiait que les empereurs devaient rendre leur dernier souffle, que de revêtir la robe de Longévité Rituelle.

Bizarrement, le clan mandchou de la cour, aussi obstinément hostile au vice-roi Yuan que l'avait été Kuang-hsu lui-même, reprit à son compte la thèse de l'empoisonnement, alléguant que le docteur Chu aurait reçu de Yuan trente-trois mille dollars pour dépêcher l'empereur aux Neuf Sources.

On eut beau fournir des preuves que Kuang-hsu était malade depuis plusieurs semaines, qu'en septembre il s'était tordu de douleur durant une audience des conseillers militaires supérieurs et que le docteur Chu avait dû le traiter pour une crise d'urémie, rien n'y fit.

La mort naturelle était décidément exclue de l'imaginaire des tenants du complot. D'autant que le fait que Tseu-hi fût morte le lendemain excitait les soupçons. Qui donc aurait empoisonné l'empoisonneuse en chef? Mais non, protestaient certains, on ne l'avait pas empoisonnée : Yuan lui-même lui avait tiré trois balles de pistolet dans le bas-ventre ! Et pourquoi? Parce qu'elle avait refusé d'abdiquer et de lui confier la régence. C'était encore une fabrication de Backhouse; celui-ci l'enjoliverait plus tard par des inventions d'une précision atroce.

Un seul détail aurait suffi à réfuter cette histoire extravagante: Tseu-hi avait su que sa fin était proche, car elle avait revêtu la robe de Longévité que Kuang-hsu avait refusée.

— *A penny for your thoughts, doctor Gray*, lança le nouveau ministre de Grande-Bretagne, sir John Jordan, au médecin de la légation assiégé par ces essaims d'allégations fumeuses.

Celui-ci fit une grimace amusée.

— *Tuppence, Your Excellency*[1].

— Adjugé.

— En ce qui touche à l'empereur défunt, il souffrait depuis sa naissance de la maladie de Bright et ses chevilles enflées, à ma dernière consultation, prouvaient qu'il n'en avait pas pour longtemps. Il est mort d'une crise d'urémie prolongée.

— Et le témoignage sur le doigt qui tournait?

Le ministre se référait à un détail que beaucoup considéraient comme un indice de poids : dans ses derniers moments de lucidité, alors qu'il n'avait même plus la force de parler, l'empereur avait sans cesse décrit des cercles du bout de son index. Or, en calligraphie chinoise, le mot « cercle» se dit *yuan* ; c'était donc une dénonciation de l'homme dont Kuang-hsu pensait qu'il l'avait empoisonné, le vice-roi Yuan.

— Je pense que l'empereur souffrait de manie de la persécution.

— Et Suzy?

— Ah Suzy! Son cas est un ragoût irlandais, répondit le médecin en allusion à l'*Irish stew*, célèbre plat où l'on jette les reliefs des précédents repas. Je ne crois pas qu'elle ait succombé à l'un des poisons courants. Je ne les connais pas tous, mais ils appartiennent à trois catégories : les corrosifs, les narcotiques et les irritants. Les deux premières catégories sont exclues, car elle n'en présentait aucun symptôme. Elle n'a pas eu de nausées, comme avec les corrosifs, n'est pas tombée dans le coma, comme avec les narcotiques, et n'a pas souffert de suffocations, comme c'est le cas avec la strychnine. Elle avait eu il y a quelques mois une attaque cérébrale. Puis une grippe. À soixante-treize ans, c'est éprouvant. Elle a ensuite mangé il y a trois jours des *jackfruits*[2] trop mûrs, un fruit que je ne recommanderais qu'à des estomacs solides. Elle a donc souffert d'une diarrhée intense, et cela fatigue le cœur.

— Elle serait donc morte de mort naturelle, elle aussi?

— Tout semble l'indiquer. Mais j'ai appris que les *jackfruits* lui avaient été adressés par notre ami Yuan. Ce sont des fruits tropicaux de l'Asie du Sud. Ils pouvaient avoir été infectés. Volontairement ou par accident. Les gens d'ici ont des notions très personnelles de l'hygiène. L'impératrice douairière est morte très opportunément. Trop peut-être.

Le ministre médita ces derniers mots.

— Elle n'était plus que le symbole d'une époque révolue, déclara-t-il. Il est heureux que nos relations avec le vice-roi Yuan soient des plus cordiales. Il me tarde que le vice-roi nous débarrasse de cette bande de Mandchous d'une autre ère.

Sur cette laconique oraison funèbre, l'on rejoignit les dames avant de passer à table.

*

Selon le protocole, le nouveau chef de l'Empire était le prince Tun le Second, père de l'empereur Pu Yi. Il présida le premier Grand Conseil d'un règne qui devait se révéler bien bref, mais mouvementé.

Il apparut immédiatement que la cour se partageait en deux factions: celle du régent et celle de Yuan. Le prince Tun le Second et ses parents, frères, cousins et alliés, tous de bonne souche mandchoue, étaient persuadés que Yuan, fort de l'armée et de la police, s'apprêtait à prendre le pouvoir à la faveur d'un coup d'État et à s'installer sur le trône. Le prince régent, qui avait été favorable à la réforme jadis entreprise par Kuang-hsu avec le soutien du Japon, ne pardonnait pas à Yuan d'avoir été l'instrument d'une réaction organisée par son maître, Li Hung-chang, et favorisée par Tseu-hi.

Les Japonais, qui suivaient la situation de près et qui espéraient retrouver l'ascendant qu'ils avaient eu sur le trône en 1898, suggérèrent au prince d'assassiner Yuan. Mais Tun le Second et ses conseillers en rejetèrent l'idée : l'assassinat de Yuan ne ferait qu'aggraver les risques de coup d'État militaire par ses lieutenants.

Ils procédèrent alors de façon traditionnelle ; ils invoquèrent un prétexte inattendu. Yuan, qui prenait des

proportions physiques monumentales, se déplaçait de plus en plus difficilement. La goutte ayant sanctionné ses intempérances alimentaires, il traînait la patte. Cela ne seyait guère au chef des armées du Nord. En janvier 1909, le prince régent le démit par décret de toutes ses fonctions et lui ordonna de prendre du repos jusqu'à ce que la cour eût décidé qu'il se portait mieux.

En bon élève de Li, Yuan ne releva pas le coup: cette destitution bureaucratique n'avait aucune portée réelle ; il restait maître de l'armée et de la police par le relais de ses protégés. Les monarchistes mandchous, eux, n'avaient aucun pouvoir, surtout pas financier; le Trésor impérial était saigné à blanc par la dette chinoise. Leur seul allié militaire était le général Liang Pi, qui était loin d'avoir le prestige d'un Jung Lu. Enfin, depuis la mort de Kuang-hsu, les princes Qing ne représentaient pour le peuple et les classes moyennes que des personnages falots, des héritiers d'oppresseurs étrangers.

Toute la Chine du Sud était balayée par les idées révolutionnaires de Sun Yat-sen et de ses partisans.

Un épisode révélateur secoua Pékin: le 9 octobre 1911, à Wuhan, un des grands ports sur le fleuve Yang-tsé Kiang, des officiers nationalistes préparaient un soulèvement armé quand une de leurs bombes explosa accidentellement. La police cerna les casernes et ferma les portes de la cité. En vain, puisque cette réaction elle-même poussa les officiers à jouer leur va-tout: quatre bataillons de l'armée s'emparèrent de la ville le lendemain et formèrent un gouvernement provisoire. Le 12, ils décrétèrent leur indépendance du pouvoir impérial mandchou. D'autres provinces suivirent leur exemple. L'Empire s'écroulait.

Sur les instances du prince Ching, le prince régent rappela Yuan; celui-ci allégua que sa jambe était toujours souffrante. En réalité, il voulait imposer ses conditions : il serait cette fois chef absolu de toutes les armées et Premier ministre. Il l'obtint. Le prince régent était désormais à sa merci: il

démissionna, laissant au général Liang Pi la défense de la dynastie. La mission de ce dernier fut courte: le 26 janvier 1912, une bombe lancée par un terroriste le blessa mortellement. Trop tard, la révolution avançait: le 1er janvier 1912, à Nankin, Sun Yat-sen avait été nommé président de la toute jeune et encore virtuelle République de Chine.

Partagé entre sa fidélité formelle au pouvoir mandchou et sa fascination de la vague révolutionnaire, Yuan appliqua une stratégie ambiguë : il contint les républicains sans les écraser. Puis il réussit un coup double : il obtint des monarchistes l'abdication de l'empereur Pu Yi... et des républicains celle du président provisoire Sun Yat-sen. Il devint ainsi le premier président de la République de Chine, Yuan Chih-kai.

Celui que Tseu-hi avait pris pour le défenseur de l'Empire l'avait froidement trahi. Il allait bientôt faire pire.

*

Ni le cynisme ni la ruse n'y changeaient rien: Yuan lui-même représentait une époque révolue. Ses convictions politiques consistaient en sa propre ambition. Il n'adhérait pas plus aux idéaux républicains de Sun Yat-sen qu'au nationalisme patriotique des officiers de Wuhan, et croyait pouvoir manœuvrer tout ce monde à son profit. Pour gagner du temps, il convainquit Sun Yat-sen de créer à Pékin une antenne de son parti, le Kuomintang. Sun Yat-sen le fit et y nomma un chef, Sung Chiao-jen. Cependant, celui-ci commença à connaître une popularité dangereuse. Recourant à ses méthodes éprouvées de gangster, Yuan le fit abattre le 26 mai 1913. Erreur fatale : des documents et des aveux prouvèrent sa responsabilité et celle de ses acolytes.

Mais il était maître de la police : il fit régner la terreur. Le 27 août, il envoya ses troupes à Nankin, siège du mouvement républicain, et Sun Yat-sen prit la fuite au Japon. Puis, en janvier 1914, il prononça la dissolution du Parlement et son remplacement par un Conseil d'État évidemment à sa botte.

Son fils aîné, Yuan Ko-ting, le persuada alors de briguer le titre d'empereur, dans l'espoir évident d'en hériter. Comme tous les grands rusés, surtout ceux à qui la chance sourit, Yuan comportait une part de jobard: il agréa à l'idée. Une association Yuan-pour-Président rallia les foules et, à la fin, l'Assemblée nationale vota unanimement pour ce choix. Selon la formule convenue, il devenait impossible pour Yuan de refuser cette faveur. Une fois élu président, il se proclamerait empereur. Et serait enfin un empereur issu de la Chine, et non pas un Mandchou.

Il procéda à une répétition de son couronnement. Ce fut l'un des épisodes les plus grotesques d'une période pourtant haute en couleur.

Couronne sur l'occiput, Yuan avait installé sa masse au sommet d'une estrade à quatre niveaux. Au niveau inférieur, un autre trône attendait sa Première épouse. Plus bas siégerait sa Deuxième épouse et, au premier niveau, la Troisième.

La Première épouse entra dans la salle, l'air morose, fit le *kau tau* réglementaire et prit sa place. On attendit, puis on attendit encore… La Deuxième épouse, une Coréenne, se faisait toujours désirer. Yuan l'envoya chercher d'office. Elle arriva enfin, mais refusa de s'asseoir, alléguant que le nouvel empereur lui avait promis un trône au même niveau que la Première épouse. Sur quoi cette dernière se jeta toutes griffes dehors sur la Coréenne. Le maître des cérémonies ne pouvait évidemment poser ses mains impures sur ces divines créatures qui se crêpaient furieusement le chignon. Il fallut que Yuan lui-même

déplaçât sa corpulente personne pour séparer les deux pécores.

La Troisième épouse, elle, n’était toujours pas apparue.

La répétition fut remise.

L’autorité de l’empereur ne s’étendait visiblement pas à son foyer.

*

Elle ne s’étendait pas non plus au pays.

Yuan ignorait la mystique impériale.

L’enseignement confucéen ne l’avait jamais effleuré, tels ces nuages qui survolent les déserts sans y laisser tomber une goutte d’eau.

Il ignorait que le temps des dragons et des phénix était révolu: quand, le 1er janvier 1916, sous le nom de Hunghsien, il prétendit inaugurer la Grande Ère constitutionnelle, s’habillant à la fois des plumes impériales et républicaines, il suscita un tollé général. « Il n’est pas donné au moineau de croasser, ni au chat de rugir, dit l’adage, mais il ne sied pas au corbeau de pépier ni au lion de miauler. » S’il prétendait instaurer le régime impérial modéré rêvé par feu Kuang-hsu, il arrivait trop tard.

Les vapeurs de l’opium introduites traîtreusement par les Anglais avaient aussi charrié les parfums de la démocratie. Le télégraphe, le téléphone et la presse étrangère avaient familiarisé les nouvelles générations avec les idées étrangères. La Chine attendait autre chose qu’une copie des manières mandchoues. Les militaires du Yunnan adressèrent au nouveau potentat un télégramme accusateur, proclamant l’indépendance de la province.

Et une fois de plus, d’autres provinces suivirent. Yuan se retrouva dans la même situation que le prince régent Tun le Second.

L’époque se prêtait mal à une intervention étrangère et notamment anglaise, quel que fût l’intérêt que la Grande-Bretagne témoignait à Yuan: la Grande Guerre faisait rage en Europe. Un climat glacial régnait au quartier des légations, désormais scindé en deux camps, et même au *Peking Hotel*, où la neutralité helvétique eût dû policer les mœurs, les voyageurs allemands refusaient de partager la salle à manger avec les Français ou les Italiens. Les Japonais en profitèrent pour s’emparer de la concession allemande à Shanghai.

Empereur pour rire d’un pays en révolte ouverte, Yuan ne savait que faire. Hirsute, malodorant, hagard, il traîna dans le palais pendant des semaines, affublé d’un manteau de velours râpé et peut-être traqué par le fantôme hargneux de Tseu-hi. Fin mars 1916, il se défit de sa couronne dans l’espoir de redevenir président.

Le manque d’hygiène déploré par le docteur Gray fit une victime de plus, celle-là spectaculaire. Yuan souffrait de dysenterie et l’on entendait à trois pas ses viscères gargouiller. Il s’alita. Des domestiques durent l’aider à se lever de son lit pour aller non pas s’asseoir sur une chaise percée, mais au cabanon à l’extérieur où il avait coutume de s’accroupir au-dessus d’un trou dans la terre – il était d’origine paysanne. Tenant mal sur ses jambes, un matin, il vacilla et tomba dans le trou tête en avant. Accourus à ses cris, les domestiques l’en tirèrent ruisselant d’excréments. Il puait encore plus que de coutume.

Tel était le pseudo-président d’un Empire en décomposition, symbole vivant de la situation. Son existence était devenue inutile. Elle s’acheva à 15 heures le 8 juin 1916. Il avait cinquante-six ans. Ses dernières paroles furent pour maudire son fils Ko-ting, qui l’avait poussé dans la fatale aventure impériale :

— Il m’a achevé.

Personne à ce jour n’a pu établir si la rumeur de son suicide reposait sur quelque fondement.

1. « Un penny pour vos pensées», expression courante anglaise qui signifie: « Qu’est-ce que vous pensez ? »
« Tuppence»: deux pennies.

2. Fruit du jacquier, de la taille d’un petit melon, à la chair crémeuse.

31

Fausses nattes et couronnes de papier

La confusion générale s’instaura. Était-on en république? Ou bien sous le régime impérial? Chacun voyait midi à sa porte, mais aussi les fusils de ses adversaires. Une telle occasion ne pouvait être ignorée des anciens Chapeaux de fer. Et ce fut ainsi que le prince Tuan et son frère Lan quittèrent leur exil du Turkestan pour sauver la dynastie. Quelques exhortations des armées du Nord, jusqu’alors sous la baguette de Yuan, produisirent leur effet. Le 1er juillet 1917, la dynastie Qing était restaurée. Pu Yi redevint empereur.

Après de longues années d’exil, Kang Yu-wei, la bête noire de Tseu-hi, rentra au pays, tout prêt à s’entendre avec les Chapeaux de fer pour restaurer la puissance de l’Empire. Tseu-hi était morte, il espérait une belle carrière politique. Mais il avait fait son temps, ses impostures et son verbiage ne faisaient plus illusion. La primauté revenait désormais à d’autres, pour commencer à Sun Yat-sen.

La restauration Qing eut un effet inattendu, bien que secondaire, voire tertiaire. Depuis les morts de Kuang-hsu et de Tseu-hi, les traditions s’étaient un peu relâchées. Ainsi, peu de gens arboraient encore la natte mandchoue. Qu’à cela ne tînt, des barbiers astucieux en confectionnèrent de postiches, taillées dans des queues de cheval, et les calottes dissimulaient fort bien la jonction artificielle bricolée avec le crâne…

Ce fut de l’argent gaspillé : douze jours plus tard, des avions républicains survolèrent Pékin et lâchèrent trois bombes sur la Cité interdite. Sacrilège efficace, même si les dommages avaient été limités: l’Empire tomba pour la dernière fois. De nouveau, le pauvre Pu Yi n’était plus empereur. Il n’avait que onze ans.

Fut-il même informé qu’un rival inattendu, « empereur de Sibérie», s’était levé à l’horizon en 1918? C’était un Allemand, Roman Fiodorovitch von Ungern-Sternberg, qui avait voulu s’opposer aux bolcheviks et créer en Asie un Empire bouddhiste. « Pourquoi n’aurais-je pas le droit de débarrasser le monde de ceux qui tuent l’âme du peuple?», s’était-il écrié. Connu sous le nom mongol de *Tsaghan burkhan*, « Bouddha blanc », l’empereur de Sibérie avait installé sa capitale à Oulan-Bator, dite aussi Urga, à un millier de kilomètres à vol d’aigle de Pékin. Il avait galvanisé les Mongols et peut-être serait-il parvenu à renouveler l’exploit des Mandchous près de quatre siècles plus tôt si l’Armée rouge ne l’avait vaincu en 1921. Il fut exécuté par les Bolcheviks en septembre de cette année-là.

Non, peut-être Pu Yi ne fut-il même pas informé de cet épisode. Il continua à habiter le palais impérial et, en 1922, s’y maria avec la fille d’un noble mandchou et coupa officiellement sa natte. Mais, en 1924, ce fils du Ciel fut chassé de la Cité interdite de ses ancêtres par un aventurier qui s’était emparé de Pékin, Fong Yu-siang, un bandit chamarré qui se faisait appeler le « général chrétien » parce qu’il s’était converti au protestantisme, comme aux temps des T’ai-p’ing.

Pu Yi et son épouse prirent la fuite et se réfugièrent dans la concession japonaise de Tien-tsin, vivant de la vente des quelques biens qu’ils avaient pu emporter dans leur exode.

Ces précieux petits riens n’étaient en rien comparables aux joyaux somptueux apparus depuis quelque temps sur les marchés de Pékin et de Tien-tsin.

S’il ne les reconnut pas expressément, car il était trop jeune la dernière fois qu’il les avait vus, Pu Yi n’eut guère de doutes sur leur origine.

*

En 1928, en effet, un forban, ancien fléau des maisons de jeux et trafiquant d’opium, Sun Tien-ying, désormais commandant militaire, emmena ses troupes à la Nécropole de l’Est. Sous prétexte de manœuvres militaires, il interdit à tous l’accès de la zone et se livra au saccage et au pillage systématiques des tombes impériales. En deux semaines, quatorze tombes furent violées, puis les restes des défunts furent entassés en vrac dans les tombes et quelques cercueils refermés.

Ainsi disparurent la couronne de Tseu-hi, en grosses perles fixées sur une résille de fils d’or, la pivoine de gemmes déposée sur son linceul, un bracelet en forme de gros chrysanthème et de prunes en diamants et rubis, plusieurs bracelets d’émeraudes, un sceptre également en émeraudes, des chaussures brodées de perles… Les marchés de Pékin et de Tien-tsin furent inondés de joyaux d’une qualité rare.

Quand une délégation de Mandchous se rendit à la Nécropole pour réparer les saccages par piété, ils retrouvèrent le cadavre de Tseu-hi gisant sur le sol, dans ses vêtements funéraires déchirés. Pieusement, ils remirent les tombes en ordre autant qu’ils purent et les refermèrent.

Mais ce ne serait pas le dernier outrage que subirait Tseu-hi. Le pire, ce serait les fables infamantes que déverseraient sur sa mémoire quelques faux témoins.

*

Pu Yi, lui, retrouva brièvement son titre impérial dix ans plus tard par la grâce des Japonais, mais son royaume était trop dérisoire pour durer longtemps. En 1932, en effet, le Japon, qui occupait déjà la province de Jehol, s'en empara de trois autres en Mandchourie et créa l'État du Manchoukouo. Pu Yi en fut nommé régent. En 1934, il fut élevé au rang d'empereur de ce pays presque imaginaire et le resta jusqu'en 1945, quand le Manchoukouo disparut des cartes. Il avait été couronné sous le nom de Kang Teh. Couronne de papier. Capturé par les Soviétiques en 1949 et interné jusqu'en 1959 à Fushun, son existence misérable évoque les tribulations d'une relique prestigieuse, passant de main en main dans un intérêt décroissant pour son titre. Ironie du destin, il retrouva involontairement les intérêts de Tseu-hi pour l'horticulture quand il devint employé au jardin botanique de Pékin. Il mourut en 1967.

Il n'avait gardé de cette grand-tante que le souvenir brumeux de leur première rencontre, sur la terrasse d'un palais au bord d'un lac, quand il n'était qu'un tout jeune enfant. Il le retrouvait désormais en toute saison, devant les orchidées, les chrysanthèmes et les pivoines confiés à ses soins.

La Chine avait alors oublié la Fille-Orchidée et les jardins des Trois Mers étaient désormais en friche. Mais l'Europe, elle, cultivait des fantasmes monstrueux, ceux d'une créature démoniaque, qui faisait pendre des eunuques par les pieds et versait du poison dans le thé de ceux qui lui déplaisaient.

Son crime avait été de rejeter l'Occident. Elle avait voulu préserver un monde chevaleresque modelé par la tradition des guerriers et par la sagesse de Confucius, de Lao-tseu, de Tchouang-tseu, ces hommes qui refusaient de discourir sur les esprits et les prodiges, et pour lesquels le but de la vie était un bon gouvernement.

Ivre de son pouvoir, l'Occident donnerait à la Chine et au reste du monde, dans le même siècle, le spectacle d'une

férocité que Tseu-hi n’aurait jamais imaginée.

EN GUISE DE POSTFACE

Une femme extraordinaire dans une époque qui ne le fut pas moins, et dont l'Occident connaît pourtant à peine le nom, telle fut Tseu-hi.

Les événements décrits dans ces pages sont bien réels. La vie de cette impératrice qui pendant près de soixante ans commanda le plus vaste pays du monde fut semée de péripéties dignes des romans d'aventures les plus échevelés. Elle mit deux empereurs sur le trône, survécut à deux insurrections gigantesques, deux tentatives d'assassinat et deux invasions de son pays par des armées étrangères. Car son histoire fut étroitement tissée dans celle de son pays, et celle-ci fut convulsive.

Que l'une des insurrections, celle des T'ai-p'ing, hybrides de chrétiens et de taoïstes, se soit soldée par l'un des plus formidables massacres de l'histoire – quelque vingt-cinq millions de morts – justifierait amplement l'intérêt de l'Occident pour la Chine de la fin du XIXe siècle et son impératrice. Mais l'ineptie et la barbarie des Occidentaux qui traitèrent son pays comme une « terre à coloniser » exigeraient encore plus cette attention, au moins autant que les fictions souvent douteuses enseignées dans les écoles d'Occident.

Cependant, combien des gens qui jadis en France agitèrent le *Petit Livre rouge* connaissent-ils ces événements? Et à part quelques historiens, pour combien de gens pourtant cultivés les mots « révolte des Boxeurs» évoquent-ils quelque chose? Pourtant, ils suscitaient des frissons d'épouvante dans les mémoires des Occidentaux d'il y a un siècle…

Peut-être ceux qui, de l'histoire, ne retiennent que le fameux « 1515, bataille de Marignan » et « 1789, Révolution française » comprendraient-ils un peu mieux l'histoire contemporaine et certaines attitudes qui furent sommairement résumées sous l'appellation de « choc des civilisations ».

Il est permis de rêver.

*

Reconstituer cette épopée implique l'usage de sources, donc d'une bibliographie.

Or, parler d'une bibliographie à propos de Tseu-hi est un des exercices les plus acrobatiques auxquels un historien puisse se livrer. En effet, aucun de ceux qui l'approchèrent, tous membres de la cour impériale, n'a publié de souvenirs sur elle. Les événements de l'époque ne sont connus que de façon indirecte, par les rapports étrangers; la plus grande partie des documents chinois eux-mêmes a disparu, soit qu'elle ait été confisquée, comme ce fut le cas des archives dont les Japonais s'emparèrent lors du sac de la Cité impériale, soit que le reste ait été relégué dans des caves où les pouvoirs successifs de la Chine n'avaient cure de le voir ressurgir, soit encore qu'il ait été détruit.

Les rares Occidentales qui eurent le privilège de passer quelques heures avec Tseu-hi, par exemple pour peindre son portrait, à la fin de sa vie, ne bénéficièrent d'aucune intimité qui eût permis d'obtenir des informations de quelque valeur.

La quasi-totalité des nombreux ouvrages consacrés à la dernière impératrice de Chine sont inspirés de deux sources dont il est désormais admis par les sinologues qu'elles sont non seulement douteuses, mais encore gravement fallacieuses. Ce sont les écrits de deux hommes qui pourtant vécurent bien à Pékin pendant les événements

racontés dans ces pages, mais que la mauvaise foi de l'un et la fantaisie libidineuse et délirante de l'autre ont privés d'une vaste part de valeur historique au sens ordinaire de ce mot.

Le premier, George E. Morrison, Australien et médecin de son état, était, ô paradoxe, le correspondant du *Times* de Londres en Chine, mais à une époque où la déontologie journalistique n'était qu'ébauchée. Un journaliste, surtout dans un pays aussi exotique que la Chine, racontait les faits selon ses opinions, mais également selon les intérêts de son pays et les attentes de ses lecteurs. En outre, il se laissait manipuler avec docilité par des meneurs politiques. En témoignent, entre maints autres exemples, les articles où le correspondant du *Daily Mail* à Shanghai raconta, avec un luxe de détails atroces, l'exécution des missions diplomatiques à Pékin, à laquelle il n'avait pourtant pas assisté et dont il ne prit pas la peine de vérifier la véracité. En foi de quoi, le *Times* publia les nécrologies du ministre MacDonald et de son propre correspondant, Morrison, et l'on célébra à Londres les offices funèbres de gens qui étaient parfaitement vivants.

Les chefs des services étrangers des quotidiens qui forgeaient les opinions nationales ignoraient le plus souvent tout des pays dont leurs correspondants leur adressaient des dépêches. En l'occurrence, le correspondant responsable était un Américain portant deux noms, F. W. Sutterlee et W. F. Sylvester, dont on ignore le vrai. Homme d'affaires failli, il avait tout intérêt à faire plaisir au vice-roi Li, lequel à son tour avait tout intérêt à exciter l'indignation des Occidentaux pour qu'ils envoient une expédition militaire mettre fin au siège du quartier des légations par les Boxeurs.

Bref, l'opinion occidentale s'était fait intoxiquer à mort par un plumitif à la solde de certains intérêts chinois. Tel était

l'état de l'information à la fin du XIXe siècle et au début du XXe.

Cette opinion allait se faire également gruger par des « experts », redoutable caste dont les méfaits se poursuivent jusqu'à nos jours. Ceux-là avaient pour noms Morrison et Backhouse. Qui pis est, ils furent longtemps de mèche. Mieux : ils se grugèrent l'un l'autre.

Les gens de mauvaise foi, on n'en tient pas assez compte, se doublent souvent de jobards.

Morrison et Backhouse furent responsables – et coupables – d'entretenir en Occident les images les plus déformées de la Chine et notamment du pouvoir impérial mandchou, pour des raisons totalement personnelles, même si elles correspondaient parfois aux intérêts britanniques immédiats. Le racisme et la conviction colonialiste n'y étaient certes pas étrangers, mais les travers personnels y étaient au moins aussi déterminants.

Pour des raisons inconnues, Morrison s'était forgé une image exécrable de Tseu-hi, qu'il accusa pendant trente ans de tous les méfaits possibles et imaginables. Son livre, *An Australian in China*, ne vaut que par les pages… qui ne portent pas sur Tseu-hi ! Pour l'historien américain Sterling Seagrave, le plus remarquable démystificateur de la légende de Tseu-hi (*Dragon Lady*, v. bibliographie), Morrison aurait nourri une misogynie universelle, à l'égard des Occidentales autant que des Chinoises, Mandchoues, Mongoles et autres, et concentré son aversion paranoïaque sur Tseu-hi.

Comme l'a dévoilé Hugh Trevor-Roper (*The Hermit of Peking*, v. bibliographie), le second, Edmund Backhouse, était un mythomane doté d'une riche imagination

libidineuse, doublé d’un faussaire et mystificateur, pillard à l’occasion et frisant sans doute la pathologie psychiatrique. Parce qu’il avait acquis une connaissance, aujourd’hui invérifiable, du mandchou, du mandarin et du cantonais, il dupa des foules d’Anglais et autres qui, arrivant en Chine sans aucune connaissance préalable du pays, pensaient débarquer sur la lune. Ils firent naïvement confiance à ce personnage apparemment érudit, qui en contait long. Backhouse était homosexuel et racontait des histoires longues comme le bras, évidemment fausses, comme une liaison avec Verlaine – il prétendit avoir aussi fréquenté Rimbaud, mais dut se rétracter, pour des raisons chronologiques. Il se crut autorisé à prétendre avoir eu des relations sexuelles avec Tseu-hi, et lui avoir introduit un doigt dans l’anus, qu’il aurait trouvé dilaté.

Il raconta aussi de fulminantes fadaises sur la mort de l’impératrice, qui aurait été tuée de trois balles dans le bas-ventre par le vice-roi Yuan Chih-kai parce qu’elle aurait refusé d’abdiquer. Il inventa pire, comme la découverte du corps de l’impératrice après le saccage des tombes impériales, obscènement nue et portant au pubis les marques des balles que Yuan aurait tirées sur elle.

Ni l’un ni l’autre n’avaient évidemment jamais vu Tseu-hi. Elle fit l’objet de leurs fantasmes misogynes, surtout politiques pour l’un, érotiques pour l’autre. Il est piquant de relever qu’après avoir accordé sa confiance à Backhouse, Morrison finit par la lui retirer quand il s’avisa de ses fabrications et de quelques autres malhonnêtetés.

Même des ouvrages récents colportent les inventions de Morrison et Backhouse, d’abord parce qu’ils sont les sources principales sur la cour à l’époque de Tseu-hi, ensuite parce que les auteurs n’ont sans doute pas été informés de leur nature pour le moins aléatoire. Deux d’entre eux sont si ridicules qu’ils sont omis de la bibliographie ci-dessous : on croit lire un scénario de manga ! Mais il en est de plus

sérieux qui pourtant reprennent en l'état les allégations de Morrison et de Backhouse.

Tel est l'un des paradoxes les plus déconcertants de tous : l'un des acteurs – une actrice en l'occurrence – de l'un des chapitres majeurs de l'histoire du monde moderne fut défiguré par deux hommes plus soucieux de leur gloriole que de la vérité.

*

Ce serait un sujet à part entière que les raisons du succès du mythe Tseu-hi depuis un siècle. Cette fabrication grotesque fut aussi bien diffusée par des esprits qu'on eût supposé éclairés que par le public, surtout anglo-saxon. L'impératrice douairière y a été transformée en l'un de ces personnages quasi surnaturels, grimaçants, hérissés et crochus, émanations diaboliques et haineuses d'un autre monde et auxquelles de nos jours la 3D prête une réalité obsédante. Certains lecteurs se souviennent peut-être d'un succès de la littérature policière des années 1930 au titre explicite : *La Fille de Fu-Manchu*, de Sax Rohmer.

Sans doute faut-il déchiffrer dans ce phénomène un racisme obscur et paranoïaque, très ancien aussi: on le retrouve dans le Polyphème et les dangers effroyables qu'affrontent Ulysse et ses compagnons dans les parages pourtant paisibles de la Méditerranée orientale. Le fait que Tseu-hi ait été impératrice, femme, et mandchoue par-dessus le marché – Seigneur, délivrez-nous du mal ! –, ajouta à un fond misogyne immémorial. Le péché ne vient-il pas d'Ève ? Calypso n'a-t-elle pas transformé les compagnons d'Ulysse en pourceaux? La mythologie mésopotamienne, qui fut le tuf de bien d'autres, abonde, voire surabonde, en femelles haineuses: de la déesse-mère Tiamat, qui n'engendrait que des monstres et que le dieu Mardouk éventra pour apporter enfin la paix dans le monde,

à la cruelle Ishtar, déesse de l’amour – coïncidence révélatrice – qui ne supporta pas de voir son époux Dumuzi heureux et le livra aux démons, la liste est longue. Parce qu’elle détenait le pouvoir, Tseu-hi fut transformée en mythe, un de plus, pour démontrer que tout le mal du monde réside dans les femmes.

Les premiers à y croire furent les Chinois eux-mêmes : ils cultivaient d’ailleurs depuis dix siècles un mythe semblable, celui de l’impératrice Wu, qui ne fut sans doute pas un modèle de moralité, mais dont les excès lubriques n’étaient guère plus remarquables que celui de maint empereur. Tseu-hi en fut la réincarnation et suscita un flot de littérature pornographique.

Mais tel n’était pas le but de ces pages.

*

Comment discerner le vrai du faux dans ces documents douteux?

Il nous fallut pour cela interroger les textes selon les grilles habituelles des enquêtes policières : celles de la vraisemblance psychologique, factuelle et politique. Il est ainsi hautement improbable que Tseu-hi ait fait empoisonner l’empereur Kuang-hsu la veille de sa propre mort. Les rapports sur l’état de santé de Kuang-hsu sont trop nombreux pour qu’on puisse douter qu’il mourut d’autre chose que d’une crise d’urémie – et non de strangulation, comme le prétendit Backhouse. Les détails sur la vie à la cour sont formels : un empereur n’était jamais seul, surtout quand il était souffrant ; fonctionnaires et eunuques veillaient jour et nuit à la satisfaction de ses moindres désirs. Une vaste conspiration aurait été nécessaire pour étrangler Kuang-hsu, on n’en trouve pas trace. Sa crise d’urémie n’était pas la première, comme en

attestent les médecins qui l'examinèrent, car il souffrait d'une grave malformation congénitale.

En revanche, il nous est apparu que les probabilités de deux autres empoisonnements qui lui ont été attribués étaient trop fortes pour être ignorées. Le premier est celui de sa cousine Sakota, Tseu-an, veuve en titre de l'empereur Hsien-feng dont Tseu-hi était la concubine. Le double jeu de Tseu-an et sa collusion avec la Bande des Huit en faisaient une menace grave : elles compromettaient la succession au trône de Tong-zhi, le fils de Tseu-hi, condition absolue de la permanence de la dynastie. Tseu-an le paya de sa vie : elle était trop friande des petits gâteaux que confectionnait sa cousine.

Le second empoisonnement est évidemment révoltant pour tout être doté d'un sens moral: celui de Tong-zhi lui-même. Pour une impératrice chargée de veiller à la pérennité de la dynastie, il en allait autrement. Cette fois, c'était Tong-zhi qui compromettait la dynastie. Son caractère frivole et la vie dissolue qu'il menait dans la compagnie d'une nuée d'eunuques tout-puissants, son absence de descendance, tout appelait à son élimination. Pour la dynastie comme pour la Chine, ce n'était pas une grande perte: ce godelureau irresponsable qu'on eût qualifié sans peine de « fin de race » était même nuisible au prestige des Qing. Nos histoires occidentales comportent bien trop d'éliminations comparables – et même dans nos vertueuses démocraties – pour qu'on jette la pierre à Tseu-hi et qu'on l'élève, ou la rabaisse, au niveau d'un monstre épouvantable.

La faute la plus grave de Tseu-hi fut culturelle : isolée du monde, comme l'étaient les potentats asiatiques, elle ne put ni ne voulut admettre que le régime était archaïque et que la volonté de modernisation, maladroitement entreprise par Kuang-hsu, était la seule issue.

Elle fut ainsi responsable des convulsions effroyables que la Chine subit pendant des décennies avant de parvenir à

l'équilibre actuel.

Si son histoire demeure exemplaire, c'est parce qu'elle constitue une condamnation du conservatisme obstiné et de la xénophobie.

*

Qu'est-ce qui, dans ces pages, ressort du roman historique? Qu'est-ce qui est de l'histoire proprement dite?

Les distinctions traditionnelles en matière d'ouvrages historiques sont souvent spécieuses, notamment celle qui séparerait la biographie « pure et dure» du roman historique. Aujourd'hui, nous nous avisons tous, ou presque, que bien des ouvrages qui furent jadis considérés comme des livres d'histoire au sens strict comportaient une vaste part d'invention littéraire. Ils n'en perdent pas leur intérêt pour autant. L'histoire « pure et dure » serait illisible : impossible d'insuffler la vie dans des personnages et des événements sans une part d'imagination.

Seules les scènes intimes de ces pages appartiennent donc au roman historique. Tout le reste est historique. À moins que l'on évoque la maxime du philosophe italien Benedetto Croce : « Toute histoire est roman, et tout roman, histoire. »

Je n'ai pu m'empêcher de commenter çà et là certains passages, comme l'inconcevable cafouillis de l'expédition militaire alliée partie au secours des légations assiégées.

L'histoire n'interdit pas le jugement.

Bibliographie

BEHR, Edward, *The Last Emperor*, Bantam Books, New York, 1987.

BOURNE, Peter, *Twilight of the Dragon*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1957.

BRACKMAN, Arthur, *The Last Emperor*, Charles Scribner's Sons, New York, 1975.

BUCK, Pearl S., *Imperial Woman*, John Day Co., New York, 1956.

CHANG HSIN-PAO, *Commissioner Lin and the Opium War*, Harvard University Press, Cambridge, 1964.

CHESNEAUX, Jean, *China from The Opium Wars to the 1911 Revolution*, Pantheon Books, New York, 1976.

CLAYRE, Alasdair, *The Heart of the Drag*on, Harvill Press and William Collins Sons & Co, Londres, 1984.

DORN, Frank, *The Forbidden City*, Charles Scribner's Sons, New York, 1970.

FAIRBANK, John K., *The Great Chinese Revolution*, Harper & Row, New York, 1986.

FREEDMAN, Russell, *Confucius : The Golden Rule*, Scholastic Press, New York, 2002.

GROUSSET, René, *Histoire de la Chine*, Fayard, 1942.

HOGARTH, Peter et Val CLERY, *Dragons*, Viking Press, New York, 1971.

KUHN, Philip A., *A Rebellion and Its Enemies in Late Imperial China*, Harvard University Press, Cambridge, 1980.

LAIDLER, Keith, *The Last Empress — The She-Dragon of China*, Wiley, Chichester, 2003.

PAKULA, Hannah, *The Last Empress – Madame Chiang Kai-shek and the Birth of Modern China*, Simon & Schuster, New York, 2009.

PALUDAN, Ann, *Chronicle of the Chinese Emperors*, Thames & Hudson, Londres, 1998.

PRICE, Don C., *Russia and the Roots of Chinese Revolution*, Harvard University Press, Cambridge, 1974.

SEAGRAVE, Sterling, *Dragon Lady — The Life and Legends of the Last Empress of China*, Alfred Knopf Inc., New York, 1992.

SMEDT, Marc de, *Chinese Erotism*, Crescent Books, New York, 1981.

TAN, Chester T., *The Boxer Catastrophe*, Octagon Books, 1974.

TREVOR-ROPER, Hugh, *The Hermit of Peking. The Hidden Life of Sir Edmund Backhouse*, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, 1974.

WARNER, Marina, *The Dragon Empress. Life and Times of Tz'u-hsi, 1835-1908, Empress Dowager of China*, Weidenfeld & Nicol-son, Londres, 1972.

Sont absents de cette liste quelques ouvrages trop caricaturaux, voire ridicules, pour y figurer soit comme fictions, soit comme études historiques.

On relèvera que la part du lion dans les études sur Tseu-hi et la Chine de l’époque revient aux Anglo-Saxons.

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'IMPÉRATRICE FATALE

LA FILLE-ORCHIDÉE*

La fillette qui revient du marché dans une rue de Nankin, ce matin de 1840, est une jeune Mandchoue, reconnaissable à sa natte. Elle s'appelle Yehenara, se sait promise au mariage. Et comme son père Huei-cheng, capitaine de la Septième Bannière, elle se désole que l'Empire du Milieu ne sache venir à bout de la secte des T'ai-p'ing, ces « rats pleins de haine au service des Longs Nez ». À ces derniers – Français et Anglais vendeurs d'opium, qui ont entraîné son pays dans la guerre –, elle voue déjà une solide aversion. Laquelle n'a d'égale que la frustration des Occidentaux, privés d'un quart du monde par la volonté des empereurs Qing…

Par quel étonnant destin cette enfant à peine âgée de seize ans va-t-elle devenir concubine à la Cité interdite? Jusqu'où la « Fille-Orchidée », à force de volonté, de ruse et de beauté, ne montera-t-elle pas? Convaincue de sa suprématie, comme de celle de son peuple, celle qu'on appellera bientôt Tseu-hi ne reculera devant rien pour protéger l'autorité des Mandchous des intrusions étrangères – et se défendre elle-même contre ses rivales…

C'est en romancier soucieux d'exactitude que Gerald Messadié raconte le cas inouï de cette jeune fille dont le règne d'un demi-siècle fera basculer le destin de l'Empire.

ISBN 978-2-8098-0773-8 / H 50-9853-8 / 374 pages / 21 €

4 000 ANS DE MYSTIFICATIONS HISTORIQUES

Socrate s’est donné la mort de son plein gré. Alexandre Ier de Russie fut sans doute remplacé par un imposteur nommé Fiodor Kouzmitch. Rien n’atteste l’existence de l’homme au masque de fer. La Grande Guerre aurait pu prendre fin dès 1917. Roosevelt avait été informé de l’attaque japonaise sur Pearl Harbor. Les attentats du 11 septembre 2001 n’ont pas surpris tout le monde aux États-Unis.

Ces faits sont pourtant connus depuis longtemps. Et pourtant… Pourtant, nous restons prisonniers de mythes imposés depuis des siècles par la culture et l’enseignement, et pieusement entretenus comme faisant partie intégrante du patrimoine. La vérité historique manquerait-elle de séduction pour s’imposer?

De la fausse victoire de Ramsès II à Qadesh aux milliards envolés de la Résistance, en passant par les abracadabrantesques aventures de Marco Polo en Chine, Gerald Messadié ausculte les plus flagrantes mystifications. Quarante siècles de légendes, impostures, omissions et autres bobards, pourtant enseignés en classe. Plus édifiant qu’un roman d’aventures!

ISBN 978-2-8098-0546-8 / H 50-8607-9 / 432 pages / 21 €